LES

LETTRES ET LES ARTS

LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

TOME TROISIÈME

PARIS

BOUSSOD, VALADON ET Cie, ÉDITEURS

9, RUE CHAPTAL, 9

1888

LIBRARY
APR 29 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
L48
année 3
t. 3

LES

LETTRES ET LES ARTS

NORINE

PREMIÈRE LETTRE

A Monsieur Prosper Arribas, curé desservant, à Rocaillet.

I

Août 1887.

« ... Te souviens-tu, mon ami, de notre ravissante expédition à Truscas, vers le milieu de juin 1842? Quelle joie! quel élan! Tu n'étais pas alors curé de la paroisse de Rocaillet, au diocèse de Montpellier, et je n'étais pas conservateur de la bliothèque Mazarine, à Paris.

« Mon oncle Fulcran nous avait dit, la veille au soir :

« — Mes chers petits, M. le vicaire général Pénicault m'a écrit hier que Monseigneur, en tournée pastorale dans nos montagnes, arriverait à Camplong vendredi, pour y administrer la Confirmation, et que je devais me mettre en mesure de recevoir convenablement Sa Grandeur. — Convena-

blement », c'est facile à dire. — Ma pauvre gouvernante est aux cent coups et moi, je perds un peu la tête. Monseigneur Thibault m'aurait honoré de sa visite un jour gras, que deux ou trois poulets de grain trouvés dans ma basse-cour, un gigot de mouton découvert chez le boucher Salasc, une brochette d'oisillons retirée des pièges de Galibert, le pâtre des Bassac, avec les sauces dont Prudence aurait su accommoder tout cela, eussent composé un repas fort « convenable », selon l'expression de M. le vicaire général Pénicault. Mais, que puis-je faire, un jour maigre, un vendredi? Prudence a manqué pleurer, et je n'étais pas tranquille tandis qu'elle se désolait ainsi. Songez donc, mes enfants, être exposé, moi, le desservant le mieux loti du canton, à servir à Monseigneur des œufs, des pommes de terre, des haricots, des épinards, tous morceaux indignes de sa haute situation dans l'Église, de son rang d'évêque assistant au Trône pontifical! Le marguillier Bassac a vu notre désespoir et nous a sauvés. Il y a, paraît-il, à Truscas, — à deux lieues d'ici, — un homme du nom de Joseph Cabassol, qui fait de grandes pêcheries de truites. Cabassol connaît tous les refuges de ces poissons, gîtés sous de grosses pierrailles, au fond de la rivière d'Orb; il y glisse les mains, et les truites se trouvent prises entre ses doigts plus sûrement qu'entre les mailles d'un filet. Prudence vous donnera un panier et vous partirez demain matin pour Truscas. Je vous remettrai une lettre pour le curé de là-bas, M. l'abbé Papillon, un de mes condisciples du grand séminaire. M. Papillon, que j'invite du reste à notre cérémonie, où il pourra recevoir la bénédiction de Monseigneur, fera la commande des truites à Joseph Cabassol, acquittera cette commande pour moi, vous hébergera et vous renverra à Camplong après-demain jeudi. Durant votre petit voyage, moi je ne resterai pas inactif : j'irai à Graissessac pour emprunter, à mon confrère, le respectable abbé Matheron, cinq ou six bouteilles de son vieux vin de Faugères; puis, je pousserai jusqu'à Saint-Étienne-de-Mursan pour prier M. le curé Victor Beaumel de me prêter son cabaret à fermoir d'argent, où quatre magnifiques flacons de cristal contiennent des liqueurs dont je n'ai jamais goûté, mais qui ont le bruit d'être exquises. Je doute certes que Monseigneur

boive de la fine champagne, du curaçao, de la chartreuse, de l'anisette; mais enfin, Sa Grandeur sera persuadée que j'ai tout mis en œuvre pour lui faire l'accueil qu'elle mérite... A demain matin donc, mes petits. »

« J'ignore, mon cher Arribas, si la perspective ouverte d'une excursion libre à Truscas te laissa dormir en paix dans ta maison des bords de la rivière d'Espase, au hameau des Passettes. Pour moi, je ne pus fermer l'œil au presbytère; j'avais dans mon lit des soubresauts terribles. Vainement, pour trouver un peu de calme, récitai-je des « *Souvenez-vous, Marie* »... sans fin; rien n'y fit. Truscas, où je n'avais jamais engagé le pied, Truscas, à deux lieues de Camplong — au bout du monde — me remplissait l'âme, tout l'être. L'aube filtra aux volets fendillés de ma chambre. D'un bond de cabri, je sautai sur mes chausses et sur mes souliers.

II

« Tu fus en retard, mon ami. Tu devines si je t'en voulais! En t'attendant, je trempais de longues mouillettes de pain en une tasse de racahout et les avalais précipitamment. « Le racahout des Arabes », fabriqué par Prudence avec de la fécule, du chocolat, une pincée de salep des Indes, nous coûtait fort cher, et dans les grandes circonstances seulement il m'était permis d'allonger la langue jusqu'à ce mets délicieux, dont mon oncle prenait trois gorgées chaque matin après sa messe basse. La recette était du célèbre docteur Barascut, de Bédarieux. J'ai su depuis que, pour trouver aux choses leur vraie saveur, il fallait un peu s'occuper d'elles, penser un peu à elles; or, comme je ne m'occupais que de Truscas, que je ne pensais qu'à toi, le racahout de M. Barascut passa sans me toucher la luette, sans que j'en sentisse le goût. Mon oncle et Prudence, enchantés de me voir à si belle fête, me couvaient de leurs quatre yeux, chuchotaient, souriaient, et moi, ingrat, j'engloutissais mon butin, n'ayant ni un sourire ni un mot.

« Tu parus à la fin des fins. Il s'en allait huit heures à notre pendule.

« — *Arribassou*, te dit notre gouvernante, t'appelant par l'abréviatif si tendre de ton nom, voici un panier où vous trouverez de quoi vous

soutenir pendant la route. J'ai mis là deux fromages de chèvre, un pan de saucisse, six gimblettes, six biscotins...

« — Je vous recommande surtout, mes enfants, intervint mon oncle, s'il vous prenait soif durant votre voyage, de ne pas vous désaltérer au ruisseau des Cérisoles, près Rocaillet. L'eau des Cérisoles est de l'eau de neige; elle descend en droiture de l'Espinouze, elle est glacée et très dangereuse... Maintenant, mon cher petit, ajouta-t-il, s'adressant à moi seul et me tendant un papier plié en quatre, voici la lettre pour M. l'abbé Papillon. »

« Il m'embrassa. De ses bras, je tombai dans les bras de Prudence.

« Nous nous élançâmes hors de la cure.

« Quel temps admirable! Le soleil, du haut des châtaigneraies du Jougla, toutes fleuries à la fin de la prime, envoyait ses premiers rayons, des rayons vaporeux, légers, au fond de la vallée d'Espase, et allumait par places la rivière à travers les saules et les peupliers. Les cinq ou six toits des Passettes étincelaient. Un air frais et calme partout. Tout à coup — je voudrais bien savoir comment la chose arriva, — nos bouches s'ouvrirent et nous nous mîmes à chanter. Moi, l'enfant du presbytère, élevé dans l'admiration des antiennes, des proses, des hymnes, des psaumes du *Graduel,* j'entonnai l'*In exitu Israel de Ægypto;* toi, l'enfant de la métairie des Passettes, plus coutumier des chansons du village que des cantiques de l'église, tu jetas dans l'air sonore ces deux couplets, que j'écoutais à travers les versets de mon psaume et que tu seras peut-être bien scandalisé de retrouver ici :

« Garçons et fillettes
S'en allaient aux prés,
Tout près,
Cueillir des noisettes
Le long du ruisseau,
Sur l'eau.

« Jean dit à Jeannille :
« — Quand je t'embrassais,
« Tout près,
« Tu fus bien gentille
« Le long du ruisseau,
« Sur l'eau... »

« Eh bien, monsieur le curé de Rocaillet, que pensez-vous de cet échantillon de la poésie familière où se sont complues vos jeunes années? Tu rougis, j'en suis sûr, mon vieux ami. Il n'y a pas de quoi, je te l'assure. Arribassou, remontant le cours de l'Espase, un panier sous le bras; Arribassou, grand, étiré, robuste comme un surgeon de châtaignier sauvage, réveillant l'air matinal, chassant les oiseaux effarouchés avec je ne sais quel doux refrain pastoral, n'était pas moins religieux à mon sens que ne l'est le respectable abbé Prosper Arribas, desservant de Rocaillet, dont la voix ne connaît désormais que le plain-chant de *l'Antiphonaire* et le latin écrit sous la portée.

« Pour mon compte, je te regardais défiler en avant et je t'admirais. car je te trouvais beau. Mon oncle, redoutant que l'ennui ne me gagnât au village, t'avait donné à moi comme ami, et j'étais fier de te voir, de te serrer les mains de temps à autre, de t'écouter et de te parler à mon tour. D'ailleurs, en 1842, tu marchais sur tes quinze ans, et j'achevais à peine mes douze. A mes yeux, ton âge te faisait mon supérieur. Puis tu étais si fort, si tendre, si « amiteux », pour me servir d'un mot de là-bas, qui est un mot charmant! Aussi, Dieu, qui avait des desseins sur toi, tandis que, malgré mon enfance pieuse, j'errais à l'aventure cherchant une voie, te conduisait-il par la main et finissait-il par t'attacher à lui, par te garder. Dieu a bien fait de te choisir et de me laisser.

III

« Nous n'allions guère en droiture. A présent, nous quittions le sentier étroit entre deux murailles d'églantiers et nous nous jetions en des chemins de chèvre suspendus aux saillies du Roc de Bataillo; plus loin, nous traversions sans scrupule un champ de seigle, abattant plus d'un épi, laissant jacasser nos langues ainsi que deux bartavelles laisseraient jacasser leurs becs. Toi, tu traçais la route n'importe où; moi, je te suivais n'importe où, heureux de te suivre. Souvent tu te retournais pour t'assurer que j'étais là, et me faisais un signe d'appel. De quel vol je te rejoignais!

« Nous avions dépassé le Roc de Bataillo, nous nous étions dégagés

des touffes énormes de hautes fougères poussées aux cassures, aux crevasses du bloc gigantesque et nous filions vite sans veiller à nos pieds, quand une bande d'alouettes-coquillades s'enleva devant nous. Tu leur lanças des pierres, tandis que, ébahi, je les regardais voler, je les entendais grisoler, leur huppette hérissée de peur, à perte de vue.

« Tiens ! des maisons éparses sous des châtaigniers ébranchés par le grand âge.

« — Quel est cet endroit, Arribassou? te demandai-je.

« — Rocaillet.

« — Connais-tu quelqu'un ici?

« — La première maison est celle de Justin Lebasset. Je le connais, Justin Lebasset. Il venait travailler chez nous tous les ans à l'époque des châtaignes ; mais il n'a pas paru aux Passettes cette année.

« — Pourquoi ?

« — Pardi ! parce qu'il était en prison, peut-être...

« — En prison ! m'écriai-je, non sans épouvante... C'est donc un voleur Justin Lebasset ?

« — Oui, et un bon.

« — Qu'a-t-il fait ?

« — C'est toute une histoire.

« — Conte-la-moi.

« — La nuit, il se glissait dans les greniers et nous volait tantôt un, tantôt deux, tantôt trois sacs de nos plus belles châtaignes de *Jeanne-longue*. Le colporteur Siebel le dénonça. Sans ton oncle qui ne cessait de crier : « A tout péché miséricorde ! à tout péché miséricorde ! » mon père l'aurait livré aux gendarmes de Saint-Gervais. — A présent, on raconte qu'il a quitté Rocaillet, où chacun se détournait de son chemin. Qu'est-il devenu ? Les gendarmes lui ont-ils mis les menottes quelque part? C'est probable... Mais non ! mais non ! murmura-t-il, la voix soudainement étranglée. Le voilà assis au pas de sa porte. »

« A une portée de fusil, en effet, sur le plus haut degré d'un perron de six marches, un homme se tenait accroupi. Ses mains noyées dans

B. Monvel.

une chevelure rousse, crépue, hérissée, il était immobile. Impossible de discerner ses traits. Au bruit de nos pas, il redressa la tête. Ah! vraiment, c'était bien une figure de bandit. Une barbe inculte, rouge comme une flamme, lui mangeait, lui brûlait la face complètement. Il se souleva à notre approche, et une lueur, partie de ses yeux farouches, traversant les broussailles de son museau, tomba sur nous. Moi, je fus traversé, et volontiers j'eusse pris le galop; toi, tu t'arrêtas, puis, dévisageant cette bête féroce capable de nous dévorer :

« — Est-ce que vous voulez quelque chose encore, vous? lui dis-tu.

« — Oui, bredouilla l'homme, je veux te secouer les puces. »

« Il descendit deux marches du perron.

« — Au secours! au secours! hurlai-je de toutes mes forces. »

« Lebasset demeura planté.

« — Vous êtes des enfants, articula-t-il avec effort, et jamais je ne m'en prendrai à des enfants. C'est à Siebel que j'en veux en premier, et puis à ton père, Arribassou. Conseillez-leur, quand ils iront dans l'Espinouze, l'un pour ses ventes, l'autre pour louer des journaliers, de ne jamais couder par Rocaillet. »

« Il remonta son escalier et disparut en l'intérieur de sa maison, dont la porte claqua violemment.

« Nous nous remîmes en marche, fort remués, mais très contents que tout fût dit entre Justin Lebasset et nous.

« Tout de même, j'étais surpris que mon cri de détresse n'eût pas trouvé plus d'écho sous les vieux châtaigniers de Rocaillet. Alors le village était désert? Si pourtant il avait plu à cet effroyable Justin Lebasset, qui ne paraissait pas plus de vingt ans, fort comme un rouvre, s'il lui avait plu de nous casser un membre ou deux, de nous écharper? Franchement je t'admirais, tandis que je tremblais encore de l'algarade, après un mouvement qui t'avait un peu pâli, de te retrouver tout à coup tranquille, comme s'il ne nous était rien arrivé.

« — J'espère, te dis-je, qu'en retournant de Truscas nous ne repasserons pas par Rocaillet! Tu dois connaître un autre chemin?...

« — J'en connais deux autres, mais ils sont moins amusants que celui-ci.

« — Si tu trouves celui-ci amusant!...

« — Tu verras, quand nous serons aux Cérisoles...

« — Tu sais que mon oncle Fulcran nous a défendu de boire au ruisseau des Cérisoles...

« — Mais il ne nous a pas défendu de manger des cerises.

« — Il y a des cerises?

« — Et les plus belles, les plus grosses, les plus juteuses des Cévennes. C'est l'abondance des cerises qui a valu à ce pays le nom de *Cérisoles*... Mais voilà Honorine Jalaguier qui descend des garrigues avec ses chèvres. — *Norine! Norine!* »

IV

« A quelque cent pas, au long d'une pente rocheuse, une grande jeune fille se retourna. Appuyée de la main gauche à son bâton de pastoure qui lui dépassait la tête, elle se fit de la droite un auvent sur les yeux et regarda dans notre direction. Elle essayant de nous reconnaître, vingt chèvres folâtraient à son environ sous les châtaigniers.

« — C'est nous autres, Norine, lui crias-tu : Arribassou et le neveu de M. le curé de Camplong. »

« Elle vint à nous tout courant; ses sabots faisaient un bruit très joli parmi les pierrailles; elle était suivie de son troupeau lancé à fond de train.

« Je connaissais Honorine Jalaguier... Réputée pour sa vaillance dans l'étendue de la montagne cévenole, elle ne manquait jamais d'ouvrage. C'était à qui l'embaucherait à la saison des châtaignes, et, l'année précédente, elle avait travaillé chez les Arribas. Durant les trois mois de son loyer à la métairie des Passettes, elle s'était plus d'une fois approchée des sacrements, et, servant la messe à mon oncle, j'avais remarqué à la Sainte Table cette fille des Cérisoles, un perpétuel sujet d'édification pour notre paroisse, car la paroisse de mon oncle était un peu *notre* paroisse à Prudence et à moi. Je la trouvai grandie dans sa jupe de grosse toile de genêt trop courte, mais un peu pâle, un peu triste. Tu fus frappé

toi-même du changement. Elle nous rejoignait à peine que tu lui disais :

« — Est-ce que tu es malade, Norine?

« — Oh! que non, Arribassou.

« — Tu m'as l'air comme ça plus maigriotte que chez nous, aux Passettes.

« — Faute à la croissance, sans doute.

« — Il est de fait que tu montes, tu montes semblablement à la tige d'un saule blanc au bord de l'Espase.

« — Je ne sais pas, moi, murmura-t-elle, rougissant un brin. »

« Puis, d'un accent moins assourdi, le visage plus clair :

« — Est-ce que tu venais aux Cérisoles, Arribassou?

« — Non, nous allons à Truscas chercher des truites chez Joseph Cabassol...

« — Monseigneur doit venir confirmer les enfants de la paroisse vendredi, ajoutai-je, et ce jour-là on ne peut que lui donner des truites à manger.

« — Monseigneur! s'écria-t-elle, joignant les deux mains. »

« Je profitai de ce mouvement de ferveur, qui fit ressembler Honorine Jalaguier à quantité de saintes de mes images favorites, surtout à sainte Germaine, la bergère de Pibrac, près Toulouse, et d'un air entendu, capable, important, je lui poussai cette question :

« — Quel âge as-tu, Norine?

« — J'aurai dix-huit ans, vienne Notre-Dame d'août, monsieur le neveu.

« — Je suppose qu'à ton âge tu as reçu le sacrement de la Confirmation?

« — Oh! oui, monsieur le neveu, je l'ai reçu à Saint-Gervais, il y a trois ans, des mains de Monseigneur.

« — C'est bien, Norine, c'est très bien.

« — Et vous n'allez pas vous arrêter un bout de temps aux Cérisoles, monsieur le neveu? demanda-t-elle, comme nous faisions mine de nous remettre en route.

« — Pourquoi nous arrêterions-nous aux Cérisoles? dis-je avec la moue dégoûtée qui convenait à ma situation de neveu de M. le curé Fulcran,

révéré à l'égal d'un saint dans sa paroisse et dans les paroisses des environs.

« — Nous avons, pour le moment, des cerises superbes. Quand on a marché sous le soleil, une poignée de cerises, qu'on peut rafraîchir dans notre ruisseau...

« — Nous te suivons, lui dis-tu, l'interrompant. »

« Il ne fallut pas une minute à la pastoure pour assembler ses bêtes éparses, les contraindre à enfiler notre sentier. Elles s'en allaient l'une à la queue de l'autre, ne déviant d'une ligne, repues de pâture fraîche, n'aspirant plus qu'au repos, au repos savoureux, au repos ruminant de l'étable. Du reste, nous avions quitté les châtaigneraies touffues, et le soleil, qui sans doute pressait les chèvres, nous appliquant de la tête aux pieds des baisers chauds comme des brûlures, nous forçait à doubler le pas.

« Nous dégringolions toujours des hauteurs vers un ravin au creux duquel nous entendions comme un jasement d'eau courante. Le ruisseau des Cérisoles, apparemment. Nous l'aperçûmes, clair malgré sa turbulence, se débattant parmi de grosses pierres moussues acharnées à lui barrer le passage. Ce fut un premier rafraîchissement. Soudain, nous retrouvâmes l'ombre, non l'ombre épaisse, noire des vieux châtaigniers, mais l'ombre tempérée, l'ombre lumineuse des arbres fruitiers. A un coude brusque du ruisseau, dont nous suivions les marges gazonnées, le pays changea d'aspect. Il me parut tout rouge. Des cerises, par grappes énormes, pendillaient partout au-dessus de nos têtes.

« — Que c'est joli ! que c'est joli ! répétai-je transporté.

« Honorine leva la main et détacha une branchette chargée, criblée de fruits magnifiques.

« — Goûtez-les, monsieur le neveu, goûtez-les, me dit-elle. »

« Puis, nous montrant une masure dans une profusion d'amarines, non guère loin du ruisseau :

« — Nous allons là. »

« Tu m'aidas si bien à croquer mes cerises — des bigarreaux lourds

et fermes — qu'il n'en restait plus une au rameau quand nous touchâmes le seuil des Jalaguier.

V

« Nous entrons.

« C'était une hutte un peu basse, un peu obscure. Une souche de châtaignier se consumait en un amas de cendres, et un morceau de braise, détaché de la bûche, nous regardait comme un œil à travers des brindilles enfumées. Chaque objet était à sa place : la table au milieu de la pièce, les chaises le long des murailles, les assiettes aux étagères du vaisselier. Une fée régnait en ce trou et sa baguette avait fait l'ordre, la propreté de toutes parts.

« — C'est toi, Norine? demanda une voix partie d'un coin très sombre, à trois pas de la cheminée.

« — Oui, mon *grand,* c'est moi. Le chaud devenant plus fort de minute en minute, j'ai rentré les bêtes.

« — Il m'a semblé qu'avec tes pas, j'en entendais d'autres...

« — Oui, mon grand, les pas du neveu de M. le curé de Camplong.

« — De M. le curé Fulcran! Que le bon Dieu lui accorde longue vie pour sa charité, à M. le curé Fulcran!

« Honorine entre-bâilla les volets d'une fenêtre hermétiquement close. Une lueur large se déploya sur la terre battue, pareille à une nappe blanche. La hutte, du sol au plafond, se trouva illuminée. Je vis un vieillard assis sur une escabelle, en une encoignure où un ample rideau de serge tombant semblait dissimuler un lit. Il se tenait légèrement courbé, les deux mains portées en avant, réunies sur l'oreillette d'un bâton noueux et très luisant.

« Malgré ses quatre-vingts ans — il pouvait bien avoir quatre-vingts ans — le père grand d'Honorine, le *grand,* pour parler comme là-bas, n'avait pas perdu un cheveu, et de belles mèches blanches, un peu jaunies, lui retombaient sur les épaules, épaisses, pointues, emmêlées, enroulées. Je pensai aux belles perruques de chanvre dont la quenouille de notre

Prudence était sans cesse ébouriffée. Il était rasé fin à la mode des paysans de chez nous, qui laissaient rarement pousser leur barbe vers 1842, et tout le masque apparaissait net, dans une franchise de lignes admirables, commandé par un nez volumineux sous lequel souriaient de bonnes grosses lèvres pleines de bonté. Par exemple, les yeux, encore que clairs et doux, avaient quelque chose de fixe qui m'effraya.

« — Alors, monsieur le neveu, me dit-il, vous êtes venu comme ça aux Cérisoles ? »

« Norine lui conta le but de notre voyage. A ton nom d'*Arribassou,* le vieillard, péniblement impressionné, fronça le sourcil. Puis, d'un ton tout pétillant de brusque joie :

« — Allons, Norine ! allons, ma fille ! vite, des œufs et du jambon dans la poêle ; nous devons réconforter ces jeunes gens. Il leur reste une jolie enjambée d'ici à Truscas. Je veux trinquer avec M. le neveu et avec Arribassou. Ça me rajeunira, moi, et ça ne les vieillira pas, eux. Dieu soit béni ! on me visite, et c'est fête aujourd'hui aux Cérisoles. »

« Ce disant, il s'était mis debout. Sa taille me parut démesurée. Il était vraiment beau avec le contentement de son visage, droit comme le tronc d'un châtaignier, sa vieille veste de velours rejetée, sa chemise de grosse toile écrue ouverte sur la poitrine, laissant voir la saillie des côtes comme des branchettes repliées.

« — Monsieur le neveu, dit-il hochant la tête, où êtes-vous ? Venez à moi, je suis aveugle. »

« J'approchai ; il me palpa de ses dix doigts qui ne retenaient plus le bâton.

« — Et vous ne vous offenseriez point, monsieur le neveu, si un pauvre paysan tel que moi se permettait de vous embrasser ?

« — Vite, Jalaguier, vite ! lui dis-je en me jetant dans ses bras. »

« Il me serra à me faire craquer les os. Appuyé sur sa poitrine large, velue, j'entendis les battements de son cœur ; il battait sous mon oreille aussi bruyamment que le battant de notre cloche de Camplong. Quelle vitalité puissante chez le grand d'Honorine !

« — Ça fait du bien à un vieux, une bonne embrassade qu'il donne, reprit-il me laissant aller. Oh! puis j'ai tant d'obligations à votre oncle, monsieur le neveu! Que serions-nous devenus ici, depuis quatre mois que j'ai perdu ma femme, si M. le curé Fulcran ne nous avait conservé ce brave Justin Lebasset, que Jacques Arribas voulait faire gripper par les gendarmes et faire mettre en prison?... Arribassou, Justin n'avait pas touché à vos châtaignes de *Jeanne-longue*, et, si ton père l'ignore, apprends-lui que le colporteur Siebel a été condamné pour vol, cet hiver, en Aveyron. Or, il était aux Passettes, Siebel, à l'époque où l'on accusait Lebasset, et vous lui aviez donné « la retirée » à la ferme. Tout le monde dans la montagne sait la vie que ce malheureux mène avec Antoinette Vignole, de Camplong, une mendiante sans honneur, capable de tout, même de trafiquer de ses filles comme des bêtes d'une étable, de chèvres ou de moutons. Vos châtaignes, c'est la Vignole, de Camplong, qui les a mangées avec sa marmaille...

« — Mon grand! mon grand!... lui dit Honorine avec une douceur ineffable. »

« Elle le prit par la main, le guida vers la table où les œufs frits avec le jambon crépitaient en une immense jatte brune. Toutes nos provisions : le pan de saucisse, les deux fromages, les six gimblettes, les six biscotins se trouvaient étalés sur la nappe pompeusement. Était-ce toi, mon ami, qui avait vidé le panier? Alors, les reproches de Barthélemy Jalaguier, qui me bouleversaient, ne te touchaient guère?

« — A la pitance, mes enfants, à la pitance! et que le bon Dieu du ciel accorde la paix aux hommes de bonne volonté! »

« Nous nous signâmes tous quatre pour le bénédicité, puis nous nous assîmes.

VI

« Je ne saurais dire comment tu te comportas à la table des Jalaguier, mon cher Arribas. Pour moi, je dévorai comme un loup. Après plus de quarante-cinq ans — plus de quarante-cinq ans, hélas! — j'ai encore au

palais le goût des œufs, du jambon des Cérisoles, relevés d'un filet de vinaigre passé à la poêle. Tandis que les meules de mon moulin viraient à broyer toute la fournée de ces braves gens, je relevais la tête de temps à autre, mâchant mes bouchées de Gargantua. Alors, je regardais l'aveugle assis en face de moi, et j'étais émerveillé de la justesse tout ensemble et de l'aisance de ses mouvements. Honorine, pour ne pas troubler les habitudes de son grand, après avoir retiré une marmite de la crémaillère, lui avait servi une copieuse assiettée de soupe aux raves. La cuiller du vieillard s'y tenait droite.

« On aurait entendu voler une mouche, tant chacun était absorbé dans l'œuvre de ses dents. Chez les paysans de nos Cévennes, le repas est ce que la nature a voulu qu'il fut : un recueillement après la fatigue, une minute silencieuse, d'un caractère très haut, presque sacré. La pauvre créature humaine a sué pour arracher à un sol ingrat le pain de chaque jour ; maintenant, elle mange ce pain savoureux, et elle ne sait que se taire et respecter.

« Jalaguier se débattit pour refuser un morceau de notre saucisse, débitée par moi en quatre rondelles assez minces ; mais finalement je trouvai de telles expressions pour lui vanter la charcuterie de Prudence, qu'il se rendit à la goûter. Par exemple, les efforts de mon éloquence échouèrent auprès d'Honorine, laquelle du reste n'avait pas touché à grand' chose pendant que nous touchions à tout, se contentant de nous servir, de voltiger sans cesse autour de la table, légère, vive, diaprée comme un papillon.

« — Manges-tu, au moins, ma Norine? lui demandait parfois son grand-père.

« — Oui, oui, répondait-elle.

« — Il me semble que je ne t'entends point.

« — Si ! si !

« — Voyez-vous, mes enfants, je lui demande ça parce que, d'ordinaire, une miette lui suffit, ainsi qu'une grenaille à une chardonnerette de nos cerisiers. Il ne faut pas toujours penser à travailler, il faut penser aussi à

se nourrir. Tu es trop vaillante, ma fille, et c'est un défaut de tant réclamer de ses bras. Le bon Dieu qui nous gouverne à son plaisir t'a taillée sur le patron de ton père défunt. Je me plains à lui de cela, matin et soir, dans ma prière. Mon pauvre garçon est mort d'avoir trop trimé. Il ne pouvait tenir en place, quand il s'agissait d'aller se ramasser quelques sous dans les champs. Les champs l'ont pris et l'ont dévoré.

« — Oh! mon grand!... interrompit la jeune fille, les yeux soudainement noyés de pleurs.

« — Oui, tu as raison, ma Norine, tu as raison, il ne convient pas de parler de ce qui t'attriste. Il te faut tant de courage pour faire face à tout, ici. Moi, je ne vaux plus rien; je suis la branche morte qui s'est détachée de l'arbre et qu'on doit jeter au feu sans y regarder...

« — Vous, mon grand! vous!... »

« Le visage ruisselant, elle se précipita au cou du vieillard. Un sanglot s'échappa de la poitrine profonde de Jalaguier. Il étreignit longtemps sa petite-fille; puis, par un geste de caresse, lui détacha les bras :

« — Allons, Norine! allons!... balbutia-t-il.

« — Et que deviendrais-je sans vous? sanglota-t-elle. J'ai perdu mon père, j'ai perdu ma mère, je viens de perdre ma mère-grand...

« — Mais tu sais bien, fillette, que le bon Dieu a mis quelqu'un en réserve pour toi...

« — C'est vous que je veux garder...

« — Tu me garderas, sois tranquille... Pourtant, je ne serais pas fâché, après le deuil de ta *grand,* de te passer le bras au bras d'un garçon robuste, travailleur comme tu l'es, honnête comme tu l'es...

« — Ne parlez pas de cela, murmura-t-elle, se redressant d'un élan brusque et se retournant vers le foyer éteint pour nous cacher son visage. »

« Cette scène bien inattendue ne te mit pas à l'aise, mon ami, car tu en avais abandonné la moitié de ta gimblette sur la table, et Dieu sait si tu aimais les gimblettes sucrées de Prudence! Pour moi, les paroles de Jalaguier m'avaient absolument coupé l'appétit, et ce n'était pas sans effort

que je retenais mes larmes. Il avait bien raison, le grand-père d'Honorine, de songer, si près de la tombe, à marier sa petite-fille pour lui créer un appui.

« Du reste elle était charmante avec sa taille fine et souple de roseau, ses magnifiques cheveux blonds tombant droits comme les cheveux d'une sainte, ses yeux plus bleus que l'eau de neige du ruisselet des Cérisoles, ses deux joues un peu pâlies, semblables à deux lis jumeaux, et bien difficile serait, bien sot, le paysan de la montagne cévenole, eût-il boursicot sonnant, qui refuserait de l'épouser.

« — J'ignore comment sont les filles dans les autres pays, repartit l'aveugle, mais voilà comment elles sont chez nous. Elles prennent peur, dès qu'il est question de les marier. Mais si le parti est bon, s'il est excellent!...

« — Alors, Jalaguier, vous avez pour Norine un bon parti, un parti excellent? osai-je demander. Quel plaisir cela va faire à mon oncle Fulcran! Vous vous souvenez que mon oncle Fulcran... »

« — Vous faut-il des cerises, Norine? demanda quelqu'un qui parut à la porte de la hutte, à moitié caché de la tête aux pieds sous des branchettes luisantes de fruits mûrs.

« — Toi, mon garçon! toi, mon fillot! s'écria le vieillard se redressant et se dirigeant vers la voix. Oui, nous en voulons des cerises... Mais entre donc! entre donc! »

« Il entra. Malgré le feuillage qui le recouvrait, je reconnus Justin Lebasset.

VII

« A la voix du nouveau venu, Honorine s'était retournée, et, quand il pénétra dans la maison, elle hasarda un pas vers lui.

« — Vous nous apportez donc tout un arbre? lui dit-elle, le regardant de ses grands yeux bleus ravis. »

« Il fut muet trois secondes, puis il articula péniblement :

« — Les cerises de mon clos sont plus en chair que celles du vôtre,

et, comme vous avez du monde, j'en ai cueilli quelques-unes pour vous et pour vos invités.

« — Vous êtes toujours bon... Merci. »

« Et, lui prenant les branchettes qu'elle déposait avec précaution une à une sur la table :

« — A propos, Justin, vous êtes venu aider mon grand à se lever?

« — Vous étiez en garde de vos chèvres parmi les garrigues, et on ne savait si vous remiseriez les bêtes tard ou tôt. J'ai proposé à votre grand, empêché par sa mauvaise vue de mettre la main sur ses hardes, de l'assister un brin et il a accepté. Du reste, je passais par ici...

« — Oui, vous passez par ici toutes les fois que nous avons besoin d'un service. »

« En vérité, ce n'était plus Justin Lebasset, l'ours que j'avais vu, dès mon entrée à Rocaillet, plié en deux devant sa caverne, les pattes perdues dans son poil. Le Justin Lebasset que je voyais près d'Honorine était un homme rude d'écorce si l'on veut, rude de visage, mais un homme comme les autres, meilleur que les autres peut-être. Il ne bougeait, plongé en une sorte d'extase ; et la jeune fille, comme fascinée, ne bougeait non plus que lui. Tout d'un coup — j'ignore ce qui te prit, mon bon Arribas, — tu eus un mouvement de cœur admirable. Tu repoussas ta chaise, tu te plantas droit et tu dis à Lebasset :

« — Justin, on vous a accusé faussement chez nous. Ce n'est pas vous qui étiez coupable, mais ce misérable Siebel. Mon père saura tout, et, s'il vous convient, à la saison, de revenir « faire les châtaignes » aux Passettes, on vous recevra à la métairie avec plaisir. »

« Nul mot ne donnerait l'idée de l'effet que produisirent tes paroles, prononcées d'un petit air très crâne, très convaincu. Non seulement Justin Lebasset, sous sa barbe rougeoyante, devint plus pâle que notre nappe fraîchement retirée de l'armoire, mais il se mit à trembler des quatre membres, et si fort, qu'Honorine, l'âme ouverte sur lui, eut juste le temps de lui tendre une chaise pour le faire asseoir. Un instant d'hésitation, il tombait.

« Tandis que le jeune paysan se remettait d'une émotion qui l'avait terrassé malgré ses vingt ans, malgré ses muscles en pleine vigueur, malgré toute sa machine courte, ramassée, où l'énergie se lisait à fleur de peau, nous nous taisions tous, embarrassés, les yeux au plafond.

« — Allons, les enfants, sus aux cerises, aux bonnes cerises de Justin! dit le vieux Jalaguier. »

« Comme j'allongeais la main, les rameaux gisant sur la table furent enlevés d'une brassée.

« — Si on veut avoir un festin de roi, il faut mettre les cerises à rafraîchir dans le ruisseau! s'écria Lebasset se retrouvant tout lui-même et s'élançant hors de la masure des Jalaguier. »

« L'index aux lèvres, dans une attitude de réflexion, Honorine eut vers nous un regard timide, effarouché. Puis elle s'enhardit et sortit en nous jetant ces mots :

« — Il faut que je lui montre l'endroit le plus profond du ruisseau... »

« Cet endroit, le plus profond du ruisseau, Justin Lebasset, né à Rocaillet, à trois cents pas des Cérisoles, le connaissait assurément; mais il avait convenu à la jeune fille de le montrer au jeune homme, et, malgré notre présence, sans vergogne, elle courait après lui. Devinant quelle force, irrésistible comme l'instinct, enlevait sa Norine, Barthélemy Jalaguier eut un sourire indulgent, non sans finesse, non sans malice.

« — Voyez-vous, mes enfants, articula-t-il, les curés auront beau dire, la jeunesse sera toujours la jeunesse, et on ne pourra jamais rien contre elle. De tous temps, les jeunes gens se sont vus, se sont parlé, se sont accointés, et de tous les temps ils se verront, se parleront, s'accointeront. Quand on est en fleur d'âge, il faut casser son licou. Dieu le permet à ce moment-là, qui est le plus beau moment de la vie. »

« Ma foi, j'eus la mine un peu longue à ce discours peu catholique, sans rapport aucun avec les discours que me tenaient, au presbytère, tantôt Prudence, tantôt mon oncle Fulcran. Mais toi, tu te pris à rire et je me trouvai rassuré. Puisque les paroles du grand d'Honorine t'amusaient, c'est qu'elles n'étaient en aucune façon dangereuses pour nous, que

je les avais mal comprises, qu'elles n'avaient pas le sens que je leur prêtais.

« — Alors, Jalaguier, vous n'avez pas peur qu'une fille, se trouvant seule avec un garçon?... hasardai-je.

« — Je n'ai peur de rien.

« — Cependant, mon oncle Fulcran et notre Prudence de la cure pensent que les filles sont faites pour vivre avec les filles, et les garçons avec les garçons, que ces deux peuples doivent être séparés, si on ne veut pas les exposer... les exposer...

« — Tout le monde, chez nous, se conduit selon le devoir.

« — Quel bonheur pour M. le curé de Rocaillet!... A Camplong, il arrive souvent que si on oublie une fille avec un garçon, celui-ci, poussé par le Démon, ne se gêne pas pour l'embrasser. Allez, mon pauvre oncle a bien du mal dans sa paroisse! »

« Ici, tu te repris à rire, et le vieillard t'imita, ce qui me remplit de confusion. Je haletais fortement, honteux sans trop savoir pourquoi, et, dans le fond, un tantinet furieux. Toutes mes notions sur la vie s'embrouillaient. Dans la petite boîte du presbytère de Camplong, une boîte presque sacrée comme un tabernacle, on m'avait fabriqué de toutes pièces un être moral particulier, et le moindre vent du dehors me troublait à me mettre des larmes dans les yeux.

« — Monsieur le neveu, voulez-vous m'aider à aller m'asseoir sur le perron, contre la porte? me demanda le grand d'Honorine. »

« Je pris d'assez mauvaise grâce la main de Barthélemy Jalaguier et le tirai à moi un peu plus rudement qu'il ne convenait.

VIII

« Une pierre de taille mal équarrie était scellée extérieurement au mur de la maison. Nous nous y assîmes tous les trois. Le coin un peu abandonné, un peu sauvage, était délicieux par la fraîcheur qu'y maintenaient des figuiers entremêlés. Les feuilles charnues de ces beaux arbres, gras d'écorce, riches de rameaux, opposaient au soleil une infran-

chissable barrière. Quelle douceur ! Des fruits d'un vert violent, presque noir, pointaient de-ci, de-là, par régimes de cinq, de dix; malheureusement, ils n'étaient pas encore mûrs. Au long de certaines branchettes basses, un œil fureteur discernait de petites saillies desséchées, comme des points brunâtres, des verrues. Chacune de ces saillies desséchées avait porté une figue-fleur, une de ces figues printanières, gonflées des premières sèves, qui acquièrent chez nous un développement parfois monstrueux. La nature est si généreuse en ses élans, après les dures compressions de l'hiver! J'eus beau fouiller à travers les frondaisons éparses, les retraites les plus obscures, les plus enfouies, pas la moindre figue-fleur à se mettre sous la dent. La saison était passée.

« Cependant Barthélemy Jalaguier, les reins à la muraille, les mains aux genoux, la tête portée en avant d'un air attentif, semblait regarder les hautes châtaigneraies environnantes. Il n'articulait pas un mot. Une chose m'avait frappé tout à l'heure, quand, à table, j'étais placé vis-à-vis du vieillard : l'extrême limpidité de ses yeux, clairs et purs comme des yeux d'enfant, comme tes yeux, Arribas, qui étaient les plus beaux du monde. Des doutes m'étaient venus. — Jalaguier était-il aveugle? réellement aveugle? — Ces doutes me reprenaient.

« — Est-ce que vous n'y voyez pas du tout?

« — Pas du tout, monsieur le neveu.

« — Vous en êtes bien sûr au moins?

« — Des fois, perdu dans le noir comme je suis, tout d'un coup une barre rouge passe devant moi. Alors, je m'imagine qu'il fait nuit, qu'une étoile s'est montrée au ciel, et que je verrai le soleil et les gens de la paroisse le lendemain ; mais le lendemain, rien, rien, rien.

« — C'est curieux, il y a un moment, j'aurais juré que vous regardiez, mais que vous regardiez ainsi que je pourrais le faire, les châtaigneraies du côté de Rocaillet.

« — Souvent je me tourne de ce côté par une vieille habitude. Ce serait à croire que le paysan sent la terre où il a trimé. J'ai tant donné de ma sueur devers Rocaillet! Angélique, ma défunte femme, était de

Rocaillet, et, en se mariant avec moi, elle m'avait apporté quelques lopins de terre dans son tablier. En quel état sont-ils, aujourd'hui, ces pauvres lopins que nous avions l'habitude de défoncer, de retourner à plein pic, à pleine pioche, mon garçon et moi ? Quels superbes champs de vesces nous avions là pour nourrir, en leur temps, agneaux et cabris ! Tout cela est ruiné depuis mon aveuglement, depuis surtout qu'Angélique m'a quitté pour le cimetière, d'où elle n'est pas revenue. »

« Il s'arrêta, et j'en fus enchanté, car chacune de ses phrases, qu'il modulait sous les figuiers plus tristement qu'on ne module, à l'office du jeudi saint, les *Lamentations* de Jérémie, me bouleversait, me faisait mourir.

« — Ah ! je vous plains bien, Jalaguier, je vous plains bien ! bredouillai-je, avec le secret désir de clore l'entretien. »

« Mais lui, qui avait trouvé des oreilles complaisantes pour écouter ses complaintes, continua à laisser couler de son cœur, comme d'un vase trop plein, les douleurs, les amertumes dont il débordait :

« — Au temps jadis, on mangeait son pain tranquillement aux Cérisoles, et il arrivait qu'on avait une languette de beurre à étendre dessus ; à présent, il faut que ma Norine aille travailler chez les étrangers, car le pain est court aux Cérisoles et il n'y a plus miette de beurre chez nous. Certes, Jacques Arribas, des Passettes, et M. le curé Fulcran, de Camplong, se sont montrés bien amiteux pour ma petite-fille, aux dernières châtaignes... C'est égal, encore que Justin Lebasset m'ait assisté durant cette longue absence de mon enfant, j'ai pleuré plus d'une fois, tout vieux que je suis, la nuit surtout, quand la pensée de ma Norine partie me saisissait plus cruellement que dans la journée. Aussi, je le dis devant Dieu qui m'entend, devrions-nous brouter l'herbe semblablement à nos bêtes, cette année nous ne nous séparerons point.

« — Vous avez raison, Jalaguier, affirmai-je, essuyant mes yeux qui ruisselaient. »

« Une envie terrible de m'en aller me pressant, je me levai de la pierre de taille. Le vieillard flaira mon mouvement.

« — Que faites-vous donc, monsieur le neveu ? me dit-il.

« — Il est tard, Jalaguier, et peut-être devrions-nous repartir.

« — Repartir par ce soleil de feu ! Il vaut mieux attendre la fraîcheur. En une heure vous serez à Truscas. D'ailleurs, il faut que vous goûtiez nos cerises.

« — Ce sera pour une autre fois, Jalaguier.

« — Alors vous tenez absolument à réveiller Arribassou ?

« — Eh quoi ! il dort ?

« — Regardez dans l'herbe. »

« Du banc de pierre, mon cher ami, tu avais glissé sur le gazon très épais à l'ombre des figuiers, et, alourdi par les œufs, le jambon, la saucisse, les fromages, les gimblettes, les biscotins, toutes choses exquises mais pesantes, tu t'étais endormi. Je respectai ta sieste, et, Barthélemy Jalaguier, recueilli dans un silence solennel, un silence douloureux, un silence tragique, ne sonnant mot, je me mis à vaguer par là, me demandant quel chemin vers le ruisseau des Cérisoles avait bien pu prendre Honorine s'encourant après Justin.

IX

« Par delà les figuiers, un étroit sentier broussailleux zigzaguait parmi les touffes clairsemées de bruyères roses. Des menthes grasses, à la feuille bombée, chagrinée, velue, s'étalaient dans les intervalles, parfumant l'air très lourd de leurs essences capiteuses. J'allais devant moi, foulant les menthes, foulant les bruyères, d'où s'enlevaient des légions d'abeilles avec de furieux bourdonnements. Un bruit m'arrêta. Je tendis l'oreille. Des caquets clairs et vifs partaient de derrière une plantation assez fournie de saules blancs. Honorine et Justin, sans doute. Pourquoi s'attardaient-ils ainsi ? Que pouvaient-ils donc se dire ? Le bruit clair et vif persistait, mais impossible de démêler une parole. — Pourvu que ce Lebasset, lequel n'est pas un voleur, je veux le croire, ne joue pas à la pastoure des Cérisoles le méchant tour de l'embrasser ! pensai-je. — Un élan de pudeur farouche me planta partout des ailes et je piquai d'un vol vers les saules.

A. Mon. d

« Personne, hélas! personne. Ah! s'ils se fussent trouvés là et que j'eusse surpris le moindre mot, le moindre geste suspects, c'est moi qui leur aurais parlé! Dans les dispositions hostiles où m'avait mis ce vieux radoteur de Jalaguier, trop complaisant aux manèges honteux des filles avec les garçons, j'étais capable de me précipiter sur eux, de les séparer, s'ils faisaient seulement mine de lever les bras l'un vers l'autre pour s'accoler et se tenir. A la fin des fins, le neveu de mon oncle, l'enfant du presbytère, se montrerait aux Cérisoles, ainsi qu'il s'était montré à Camplong, un dimanche, qu'au sortir de la grand' messe, Galibert, le pâtre du marguillier Bassac, s'était jeté sur Merlette, la fille de Virginie Merle, et lui avait criblé les joues de gros baisers claquant plus dru que des châtaignes au feu. Galibert ayant commis le péché en moins de temps que je n'en mets à le dire, j'arrivai trop tard ; mais tout de même, comme il se sauvait après son mauvais coup, il reçut de ma main une pierre à la cheville droite qui le fit boiter pendant plus de huit jours. Attrape, Galibert, peste de la paroisse de Camplong!

« Mais, ici, pas la moindre pierre à lancer. Les caquets perçus n'étaient point des caquets de langues, mais de simples bavardages du ruisseau des Cérisoles avec les cailloux de ses bords. Véritablement, ce ruisseau, roulant dans une rigole sinueuse, parmi des rocailles feutrées de mousse fraîche, arrondies à la longue comme des boules à jouer, avait un langage, articulait des mots. Je me complus un moment à écouter ces voix de l'eau qui chantaient, tantôt plus douces que les flûtes des bergers dans la montagne, tantôt plus aiguës que les fifres de la fête patronale accompagnant dans l'église un cantique, à l'*Élévation*...

« Par exemple, cette fois, c'est bien une parole, une véritable parole humaine, venue du milieu des amarines penchées sur le ruisseau. J'écarte quelques tiges, lance mon oreille et mon œil à la ronde. — Je les découvre, je les vois, ils sont à trois pas de moi. Honorine, assise sur une roche plate, laisse tomber ses pieds dans l'eau ; Lebasset, debout près d'elle, la regarde, ne cesse de la regarder.

« — Oui, Justin! oui, Justin! répète la petite-fille de Barthélemy Jalaguier,

dont je ne puis débrouiller le visage, tout entier tourné du côté du ruisseau.

« — Quel contentement est le mien! murmure le jeune paysan, que je ne reconnais plus, tant, en dépit des poils rudes de sa barbe, ses traits me paraissent changés, presque beaux par un éclat brusque qui les illumine comme un coup de soleil. »

« Honorine s'est retournée. Les lis jumeaux de ses joues ont fait place à deux roses jumelles, deux roses un peu pâles encore, deux roses trémières, dans le Jougla, si l'on veut. Elle n'a pas un mot. Elle considère Justin avec des yeux mi-clos, presque fermés.

« — Alors, vous avez eu peur? lui demande-t-elle.

« — Oui, Norine, j'ai eu peur de ne pas réussir à gagner votre amitié.

« — Pourquoi?

« — Vous savez bien...

« — Vous pensez donc que j'ai pu croire à cette vilaine histoire des Passettes, ainsi qu'ont l'air d'y croire les méchantes gens de Rocaillet?

« — Non! non! s'empresse-t-il de dire... Vous n'y avez jamais cru, vous n'y croirez jamais, n'est-ce pas?

« — Jamais! »

« Elle tend une main vers lui. Lebasset saisit cette main qui tremble, la pose sur son cœur, et ce cri s'échappe de sa bouche avec un sanglot :

« — Je suis innocent! »

« La jeune fille saute de son rocher, lui jette ses bras au cou et l'embrasse.

« J'ouïs le claquement des baisers de la pastoure des Cérisoles aussi distinctement que j'avais ouï celui des baisers de Galibert, le pâtre des Bassac; mais ces baisers n'étaient pas de même nature assurément, car, loin de susciter chez moi je ne sais quelle révolte, ils me laissèrent tout hésitant, tout attendri.

« — Et pourquoi aurais-je volé des châtaignes? reprit-il, retenant Honorine des deux mains. Qu'en aurais-je fait de ces châtaignes? Je surpris Siebel

portant un sac plein à Antoinette Vignole, et Siebel, par crainte d'être dénoncé par moi, trouva plus simple de m'accuser.

« — Oubliez, Justin...

« — Quand nous serons mariés, nous quitterons le pays... Nous irons loin, bien loin... J'ai des bras solides, allez, et, partout dans ce monde, je réponds de gagner plus de pain qu'il ne nous en faudra.

« — Et mon grand?

« — Nous l'emmènerons.

« — Il est aveugle et vieux... Nous resterons pour lui.

« — Comme vous voudrez, Norine. Pourvu que je vive avec vous, partout ce sera le Paradis...

« — Et les cerises! s'écria-t-elle avec un sourire comme je n'en avais jamais vu aux filles de notre paroisse, presque le sourire de sainte Philomène en sa châsse dorée au-dessus de l'autel de sa chapelle, dans notre église de Camplong. »

« Ils plongèrent leurs quatre mains au courant des Cérisoles. Sans en être sûr positivement, je crus remarquer que leurs doigts se rejoignaient dans l'eau. Ils retirèrent les branchettes et disparurent à travers les saules.

X

« Mon premier mouvement fut de me jeter sur leurs traces, et mes jambes s'en allèrent à mon insu. Mais une pensée m'arrêta net : si j'arrivais avec eux à la maison, n'aurais-je pas l'air de les avoir suivis, de m'être attaché à eux pour les surveiller, les espionner?...

« Noble comme m'avait fait, en dépit de son étroitesse, l'éducation du presbytère, où était passée jour à jour l'âme si noble de mon oncle, l'âme si noble aussi de Prudence, je sentis une flamme de honte me brûler les joues. Fort inquiet, je demeurai planté devant le ruisseau des Cérisoles, accompagnant d'un regard morne et triste des feuilles éparses de cerisier qui s'en allaient au fil du courant avec quelques cerises étincelant à fleur d'eau comme des rubis.

« J'étais plongé en une méditation sans but, sans fin, lorsque, de l'endroit que j'avais traversé tout à l'heure, parmi les menthes et les bruyères, une voix, une voix rude s'éleva. On m'appelait.

« — Monsieur le neveu! monsieur le neveu! »

« Je fis un bond et me trouvai nez à nez avec Justin se faufilant dans les amarines.

« — Vite, monsieur le neveu! les cerises sont fraîches à souhait, et craquent sous la dent comme des perlettes de grésil. »

« Une de ses mains s'abattit sur l'une des miennes, et je me dépêtrai des souches où s'embarrassaient mes pas. Lebasset m'avait soulevé aussi légèrement qu'une plume.

« — Vite! répétait-il, vite! »

« Avait-on troublé ta sieste? T'étais-tu réveillé de toi-même, doucement? Je l'ignore, mon cher Arribas. Le fait est que, te rejoignant, je ne fus pas peu surpris de te voir assis à côté de Barthélemy Jalaguier, les deux mains pleines de cerises. On avait retiré la table de l'intérieur de la hutte, et, le soleil dans sa force transperçant les figuiers, on l'avait portée de l'autre côté de la maison où la toiture en auvent, comme toutes les toitures aux environs de l'Espinouze neigeuse, projetait une ombre à la fois noire et transparente, pareille à un coin du ciel, la nuit.

« — Allez-y sans vergogne, monsieur le neveu, allez-y! me dit Jalaguier, à qui rien n'échappait. »

« Je ne me fis pas répéter l'invitation; à ton exemple, mon ami, je dépouillai les rameaux couchés tout du long devant nous.

« Quelles cerises! En y songeant après tant d'années, j'en savoure encore la douceur, le rafraîchissement. Et cette douceur n'avait rien de fade, et ce rafraîchissement n'avait rien de brutal. Le goût du fruit se fondait délicieusement avec le goût de l'eau des Cérisoles, car cette eau glacée, cette « eau de neige », pour rappeler le mot de mon oncle, n'était pas sans avoir ajouté quelque chose d'elle aux grappes qu'on lui avait confiées. Les noyaux étaient un peu gros, malheureusement; mais comment s'en étonner, quand les cerises avaient acquis le volume de petites pom-

mettes d'octobre ! Du reste, les noyaux, en se développant outre mesure, n'avaient en nulle façon altéré la finesse de la chair, demeurée ferme et délicate, blanche et rosée, surète avec tout ce qu'il fallait de sucre pour la mettre à point.

« Cependant si Honorine et Justin, fort discrets, avaient rarement touché aux rameaux, toi, le vieux Jalaguier, moi, nous étions à plusieurs reprises revenus à l'attaque, et on n'apercevait guère plus de points rouges parmi le feuillage foulé, flétri, arraché, jonchant la table de bout en bout.

« — Vous savez, monsieur le neveu, quand les cerises de Rocaillet seront finies, nous en aurons d'autres aux Cérisoles, me dit la jeune fille. »

« Et, levant un doigt, elle me montra vingt cerisiers dont les troncs crevassés, brillants par places d'énormes chatons de gomme d'un jaune d'ambre, se déployaient à la file le long d'un verger jusqu'au ruisseau.

« — Nos arbres n'étant guère soignés, reprit-elle, les fruits en sont maigres, mais ils ont beaucoup de saveur. Goûtez-les, monsieur le neveu. Et toi aussi, Arribassou, goûte-les. »

« Une ramille détachée d'un coup sec tomba sur la table.

« — Bon ! vous avez fait peur au chardonneret, dit Justin.

« — Au chardonneret ? demanda-t-elle.

« — Il était là, juste sur cette branchette, quand vous y avez porté la main.

« — Si je l'avais su !...

« — Moi, je le suivais depuis une minute piquant son bec pointu dans un fruit mûr, et je me disais en mon dedans : « S'il lui convenait, au « moins, aujourd'hui que nous sommes si heureux aux Cérisoles, de « nous régaler d'une aubade ! »

« — Alors tu es heureux aujourd'hui, mon garçon ? interrogea le vieillard avec un essoufflement qui rendait sa voix tremblante.

« — Tenez ! Jalaguier, ce matin j'avais encore un grand poids sur

l'estomac, un poids plus lourd que toute la montagne de l'Espinouze; à présent, je n'ai plus rien, les anges me portent.

« — Norine t'a donc parlé?

« — Oui, Jalaguier, Norine m'a parlé.

« — Et que t'a-t-elle dit, Norine, en son langage?

« — En son langage, Norine m'a dit qu'elle me voulait pour mari... Vous comprenez, Jalaguier, si mon cœur chante en mes intérieurs et si j'ai envie qu'un chardonneret, que cent chardonnerets, que tous les chardonnerets des Cérisoles chantent avec lui! »

« Il eut un long regard vers les arbres, puis il siffla d'un sifflement très doux à la fois et très vif. Il s'arrêta... Il attendit... Il reprit... La note d'abord assourdie était devenue plus sonore, plus rapide. Quel homme étonnant, ce Justin Lebasset! Debout, sa barbe rouge portée en avant, le front renversé, les yeux au feuillage des cerisiers, les mains aux hanches, dans une attitude de repos aisé et superbe, il ressemblait à quelque jeune dieu tout doré traversant la campagne, à Pan qui se serait amusé à charmer les oiseaux. Il fallait voir de quels regards enthousiastes Honorine le couvait! Debout, elle aussi, mince, droite, élancée, de temps à autre s'inclinant vers Justin dans un mouvement de fascination irrésistible, elle suivait le chant de son ami et parfois, sa bouche s'entr'ouvrant, elle y mêlait comme un soupir, comme un élan, comme une prière vers le chardonneret disparu.

« Des feuilles s'agitèrent dans la claire frondaison des arbres fruitiers, et tout à coup plusieurs chardonnerets, tête rouge au vent, ailes déployées à demi, sautelèrent de branche en branche. On eût cru, dans le fourmillement des fruits immobiles, d'autres cerises qui auraient volé.

« Justin amortit sa voix, la laissa tomber... Les oiseaux, invités, préludèrent.

XI

« Te souviens-tu, mon ami, des accordailles de Louise Bassac, fille unique du marguillier Bassac, le plus riche parti de la paroisse de Cam-

plong? Ton père et toi, vous fûtes de la cérémonie en qualité de parents du fiancé, lequel était un Arribas, des Passettes. J'ignore si les choses ont changé depuis; mais, à cette époque, sauf le vieux Lasserre et sa lignée, « aussi nombreuse que les étoiles du firmament », tout le monde, aux Passettes, s'appelait Arribas. Mon oncle venait de réciter les grâces, et, avant de se retirer, — nous nous étions mis à table à deux heures et cinq heures sonnaient — il se disposait à bénir les jeunes gens, têtes penchées, riant sous cape, plus folâtres et plus divertis qu'il n'aurait convenu, me semblait-il, quand un merle énorme, d'un noir d'encre, passant son bec long, pointu, jaune comme la fleur de nos genêts, entre les branchettes d'un néflier, se prit à siffler bruyamment. Chacun leva le nez, et mon oncle, considérant l'oiseau d'un air ravi, ouvrit la bouche, puis murmura des paroles entrecoupées auxquelles il me fut impossible d'attribuer un sens. Peut-être, à l'exemple de saint François d'Assise, si expert au langage de n'importe quelle bête de la création, particulièrement des oiseaux, M. le curé Fulcran jouissait-il de l'extraordinaire privilège de se faire entendre de la gent picorant, chantant, volant?...

« Quoi qu'il en soit, tandis que mon oncle articulait des mots inintelligibles, que je le voyais, fluet dans sa soutane des dimanches, les bras étendus vers le néflier, que je n'étais pas loin de démêler autour de sa tête nue, un peu au-dessus de la tonsure plus blanche qu'une hostie, le nimbe d'or des Bienheureux, j'éprouvais je ne sais quel trouble, quelle agitation, quelle inquiétude. C'était à n'y pas croire : pour le mariage qu'on préparait je n'augurais rien de bon de la présence de ce gros merle de Bataillo, — il descendait du Roc de Bataillo immanquablement, l'endroit le plus dévasté, le plus sinistre de la montagne. Certainement, par intervalles, il laissait tomber des notes sympathiques; mais, le plus souvent, son bec, fait pour exprimer plutôt l'ironie que la tendresse, partait en modulations longues, filées, étendues, coupées d'éclats moqueurs qui leur enlevaient tout leur charme, en rompaient toute la séduction. Évidemment, ce merle avait volé de Bataillo jusqu'à la cour des Bassac pour se gausser de nous. Au moment où mon oncle, après deux phrases solennelles, très

émues, allongeait les mains vers les fiancés, trop distraits, je l'avoue, la bête au long plumage en deuil eut une poussée du gosier qui fut un rire sec, strident, diabolique. — Ça, c'est un malheur qui menace quelqu'un d'ici, pensai-je. — Et je ne me trompais point, car, moins d'un an après, la jeune Louise Arribas, née Bassac, plantait là son mari et s'en allait on ne sait où... Tous les Arribas, aux Passettes, pleuraient.

« Comme les chardonnerets des Cérisoles ressemblaient peu au merle insolent de Bataillo! Quelle autre tenue ils eurent durant les accordailles d'Honorine Jalaguier et de Justin Lebasset!

« Ces accordailles sous les cerisiers furent une harmonie. Entre les oisillons accourus par bandes à la fête, la célébrant de leurs chansons, et les fiancés, sérieux, recueillis, pas une dissonance; il y eut comme une entente secrète, une sorte d'intime communion. Je n'en pouvais douter, les jeunes gens, incapables de traduire au dehors les sensations tout ensemble terribles et délicieuses qui les comblaient jusqu'à l'étouffement, avaient appelé des chardonnerets à leur aide, et les chardonnerets, par des trilles alternés, se renforçant de bec en bec, s'acquittaient à merveille de leur mandat. Il était bien évident que ces notes doucement flûtées qui ricochaient vers nous de feuille en feuille, c'était Honorine penchée vers Justin et lui contant sa peine, et que ces ariettes alertes, partant en fusées, c'était Justin incliné vers Honorine et lui déclarant son amitié.

« Du reste ni l'un ni l'autre ne perdaient les bestioles de vue, les encourageant d'un geste, d'un mot, d'un sifflement, si le concert venait à languir. Oh! alors, à travers les arbres, où le soleil glissait des barrettes d'or, parmi le feuillage ému, les fruits agités, quelles reprises retentissantes! Une fois, deux chardonnerets, leurs magnifiques ailes déployées, la queue tremblante, se posèrent tout chantants à l'un des bouts de la table. Leur petit œil noir s'arrêta sur nous une seconde; puis ils repiquèrent vers les cerisiers, qu'ils traversèrent sans une halte, tirant en droiture devant eux.

« — C'est fini, ils s'en vont, murmura Honorine, suivant d'un regard attristé le vol ondulé, capricieux des oiseaux.

M. B. de Monuci

« — Ils reviendront pour la noce, mes enfants, dit Barthélemy Jalaguier d'un ton joyeux.

« — Et quand la noce? demanda le jeune homme.

« — A la Saint-Michel de septembre. »

« D'un mouvement simultané, Honorine et Justin se précipitèrent vers l'aveugle. Chacun à son tour l'embrassa : Justin le premier et violemment, Honorine après lui avec plus de retenue, les yeux débordant de pleurs.

« Sous cette double étreinte, Jalaguier ne bougea; ses traits seulement, très animés tout à l'heure, pâlirent. Il avait gardé sa petite-fille de ses deux mains, puis s'était retourné vers elle, visage à visage, comme s'il pouvait la voir.

« Cependant le vieillard, ébranlé jusqu'au fond de l'âme, sans force et sans voix, demeurait assis. Par intervalles, il secouait sa tête qui allait de droite à gauche, puis de gauche à droite. Soudain, d'un effort brusque des jarrets, il se planta debout de toute sa haute taille de peuplier. Ses mains laissèrent glisser les mains de sa petite-fille, et gravement il prononça ces paroles :

« — Justin Lebasset, à dater d'aujourd'hui, tu deviens mon fils; tu pourras donc vaquer en toute aisance à travers ma maison et mon bien, qui sont à l'avenir ta maison et ton bien. »

« Après cet énorme effort, il retomba sur sa chaise, harassé. Il régnait partout autour de nous un silence religieux. Je ne sais, mais à ce moment, aux Cérisoles, on se serait cru dans une église. Toi, mon cher Arribas, moins touché que moi, tu profitas de la circonstance : tu amenas notre panier vide, déposé sous la table, me fis un signe du bout du doigt, et nous nous esquivâmes vers Truscas sans un remerciement.

« Ingrats! ingrats! ingrats!

XII

« Je clos ici cette lettre, la plus longue assurément que tu aies reçue jamais, plus longue qu'une lettre de saint Jérôme à son frère Politien...

« Et maintenant, que dis-tu de ma petite histoire amoureuse des

Cérisoles — histoire, le mot est juste, puisque je n'ai rien inventé — et qu'en dit ta gouvernante Mirette? Mirette, dévote timorée, scrupuleuse, en dépit de ses soixante ans, a rougi peut-être plus d'une fois sous la dentelle de son béguin, quand tu lisais les déclarations de Justin Lebasset à Honorine Jalaguier; car, si je m'en souviens bien, te conduisant en cela comme mon oncle Fuleran, de sainte mémoire, tu lui lis tout à ta gouvernante, même ta correspondance avec l'évêché. Pour toi, franc, délibéré, joyeux, ne comprenant guère ceux dont la religion fait trembler l'âme au lieu de l'affermir, tu as pris, j'en suis sûr, les choses par le bon côté, le large et bon côté de la vie humaine, et, loin de te scandaliser, tu as ri.

« Du reste, en t'envoyant ces pages interminables, j'ai mon but caché.

« Ne serais-tu pas bien surpris si je t'apprenais qu'Honorine Jalaguier, femme Justin Lebasset, laquelle, vers 1842, quitta les Cérisoles, une annexe de ta paroisse de Rocaillet, qu'Honorine Jalaguier vit, que je l'ai vue quelquefois, que quelquefois je lui ai parlé?

« — Où donc? allez-vous vous écrier ensemble, toi et Mirette, car ta cousine et ta gouvernante, Mirette Arribas, originaire des Passettes, a connu Honorine l'année où elle y « fit les châtaignes » chez vous et pourrait ne pas l'avoir oubliée. »

« Où? à Paris, parbleu! à Paris... As-tu un parent, un ami qui ait déserté la montagne cévenole et n'y soit pas revenu, un parent, un ami qu'on croie perdu? Viens à Paris, tu l'y trouveras. On découvre toujours à Paris les gens que l'on cherche et d'aventure ceux qu'on ne cherche point.

« J'entends Mirette, curieuse comme une pie, me demander à présent de continuer ma lettre, et je t'entends, toi, curieux comme un merle, — le merle ironique de la cour des Bassac, — m'inviter également à poursuivre. Je poursuivrai, et dans les plus minutieux détails, mais pas aujourd'hui.

« Pour t'intéresser à Honorine Jalaguier, qui aura besoin, grandement besoin de toi, mon ami, je me suis évertué à réveiller les souvenirs très enfouis de notre enfance vagabonde, libre, agreste, pastorale, sur les bords de l'Espase, entre le Jougla et le Roc de Bataillo, entre votre métairie

des Passettes et notre presbytère de Camplong. Je tiens à te laisser quelques jours en proie à ces souvenirs. S'il t'arrive ce qui m'arrive, si, au fur et à mesure que les années tombent sur toi, te marquant toujours davantage pour l'oubli suprême, pour le départ suprême, pour la séparation suprême d'avec tout ce qui est, ton enfance prend une place démesurée dans ta vie, accapare la moitié de ton cerveau, tu auras goûté l'idylle des Cérisoles, où nous fûmes un peu acteurs avec les fameux chardonnerets, et tu ne refuseras pas de t'employer au relèvement d'Honorine Jalaguier, femme Justin Lebasset... Oh! puis j'ai un service, un énorme service à te demander...

« A bientôt donc ma seconde lettre.

« Je t'embrasse, Arribassou, de tous mes bras, de tout mon cœur de 1842, quand tu avais quinze ans et que j'en avais douze, au long du sentier ronceux de Truscas qui passe par Rocaillet. »

FERDINAND FABRE.

(A suivre.)

L'HISTOIRE PAR LES ÉVENTAILS POPULAIRES (*)

1789-1804

Nous en étions restés, dans notre histoire, à cette prise de la vieille forteresse du faubourg Saint-Antoine, qui allait entraîner, dans sa chute, la royauté, la société française, et qui stupéfia tout le monde, même et surtout les principaux acteurs de la journée. La Bastille avait été brisée comme un écran.

On ne comprit point dès l'abord l'importance énorme de ce coup de main, et les preneurs ne s'en vantèrent pas tout de suite. Mais leur légende se forma; peu de jours après ils sont devenus des héros, des demi-dieux. Les images, toutes plus ou moins copiées les unes sur les autres, montrent le garde française Arné et son compagnon, l'horloger Humbert, tenant au collet le malheureux de Launay prisonnier. Au tour des éventails de redire les mêmes choses en les exagérant, en les amplifiant. Sur l'un d'eux, destiné au peuple, et largement couvert d'ocre et de bleu, une inscription mise au-dessus de la scène principale porte ces mots :

PRISE DE LA BASTILLE, PAR LES BOURGEOIS
ET LES GARDES FRANÇAISES, LE 14 JUILLET 1789

(*) Voir les *Lettres et les Arts* du 1er janvier 1888, tome I, page 141.

Et de chaque côté de la gravure, des couplets, sur l'air inévitable de *Ma tendre Musette,* si bien en situation :

O jour immémorable ! *(sic)*
Où nous devions périr
Sans un trait admirable,
Fait pour nous secourir;
Des fastes de l'histoire
Tu seras l'ornement.
France, chante victoire
En cet heureux moment.

Il faut bien croire que les poètes de la Révolution n'étaient point encore nés, car les autres strophes sont conçues dans cette langue spéciale qui devait chanter Fualdès. L'auteur y exalte Élie, un des héros de la journée; dans son enthousiasme il menace de Launay d'être retranché du « Livre de vie ! » La chute en est galante d'ailleurs. Après s'être complaisamment arrêté sur les exploits des soldats citoyens, avoir montré la Bastille démolie, la royauté par terre, le dernier couplet se termine par ces deux vers étranges :

France, reprends courage
Sous Necker et Louis.

Necker ! c'est le palladium, le sauveur. Sa tête bourgeoise et souriante apparaît à toutes les devantures ; les moindres images se décorent d'un buste de lui assaisonné de vers. Tantôt le voilà perdu au milieu de soleils composés de paillettes d'or, tantôt il assiste superbement à des audiences royales. « Je veux faire le bien, » dit le malheureux Louis XVI assis sur son trône, tandis qu'un paysan réclame l'égalité des impôts, et qu'un évêque et un seigneur abdiquent leurs privilèges.

La France, par Brienne, au bord de son tombeau
Conduite, par Necker, renaîtra de nouveau.

Necker a, de Pallas, la sagesse et l'égide;
Et le juste Louis a Minerve pour guide.

Mais bientôt c'est le tour du comte de Mirabeau de tenir le monde suspendu à ses lèvres ! Les éditeurs massacrent à l'envi sa face ravagée et convulsée, semblable à un paysage lunaire. Le voilà faisant la loi à Dreux-

Brézé, à la tribune, parlant aux foules. Et puis subitement et sans transition, le silence solennel des funérailles, les légendes formées même sur les éventails. L'un de ceux-ci porte son buste avec cette parole hautaine : « Je combattrai les factieux de tous les partis » ; et divers médaillons, divers camées, comme on disait, y racontent les épisodes principaux de sa vie. Les événements se précipitent, les amis d'hier sont les ennemis de demain ; bientôt Mirabeau ne compte plus guère. Qui songe de lui en 1792, et qui oserait se dire partisan avéré du roi ou de la reine, courtisan des princes et seigneurs ? Si quelque grotesque s'avise de mettre en musique le refrain

Vivent la nation,
La liberté, la loi, la Constitution !

on ne voudrait plus chanter, comme auparavant, *le roi* en place de *la loi*. Les éventaillistes, pleins de civisme — et d'envie d'écouler leurs produits — impriment les refrains expurgés, les couplets patriotes au recto de leurs feuilles. Ce n'est pas d'ailleurs que leur situation fût brillante en dépit de leurs chansons. Certains travaillent à la terre et reçoivent de l'État la somme modeste de vingt sols par jour, pour huit heures de labeur obstiné. Ceux d'entre eux qui avaient pris la Bastille, commençaient à regretter le temps d'avant où les belles filles faisaient marcher le commerce, où les plieuses ne suffisaient pas aux commandes. Et plus de privilèges, plus de permission de tout peindre ; l'éventail sera citoyen, sans-culotte, ou ne sera pas, c'est tout dire !

Aussi, quand le roi montera sur l'échafaud, le 21 janvier 1793, les plus audacieux même ne se risqueront point à reproduire les traits abhorrés du tyran ; ce n'est que sous le Directoire, à l'époque des complots royalistes, dans les moments de réaction que, par manière de taquinerie, des écrans vendus sous le couvert montreront le roi faisant ses adieux aux siens, la reine à la Conciergerie, des tombeaux ornés de saules pleureurs dont les feuilles découpées laisseront entrevoir le profil des victimes. Pour l'instant, ce qui occupe les fabricants, ce sont les faits politiques du jour, la victoire des Montagnards sur les Girondins, l'anéantissement des gens de la Plaine. Les belles patriotes s'éventent avec un bibelot civique, où se voit la « Montagne enfantant la Constitution républicaine ». Au fond d'un paysage chargé d'éclairs

et de nuées, un rocher s'entr'ouvrait pour laisser sortir les fameuses tables de la loi révolutionnaire. Les sans-culottes du premier plan exultent, tandis que les Girondins et les hommes du Marais s'enfuient épouvantés. Quatre couplets sur l'air de *la Croisée* commentent le tableau :

Pour conquérir la Liberté,
Chacun signala son courage,
Mais, conservant la royauté,
C'était rester dans l'esclavage ;
Une autre révolution
Nous fit, en dépit de l'Espagne,
Sortir la Constitution
Du sein de la Montagne !

Avec leur aménité ordinaire, les vainqueurs traitent leurs adversaires de « vils crapauds », ils les salissent et les vilipendent. Les dames font un succès à l'éventail, elles l'arborent aux fêtes, l'agitent avec cette inconscience naïve des femmes éclairées. N'étaient-ce pas elles, les douces créatures, qui s'écriaient dans une planche patriotique, en s'adressant aux soldats las de fusiller et de massacrer : « Eh bien! tas d'êtres vils et infâmes, avez-vous oublié ce que furent les Lacédémoniennes, les Spartiates, et les Beauvaisiennes? Croyez-vous que les républicaines françaises soient moins insensibles pour leur liberté? Jugez-nous mieux; et si nos hommes trahissent, fuient ou périssent, nous vous ferons danser la Carmagnole au son du canon! »

Et, du haut d'un rempart, ces dames font un geste si reproché depuis à un illustre homme d'État, d'où l'on peut bien conclure que rien n'est nouveau dans ce monde.

Un jour, une jeune fille, coiffée d'un haut chapeau, et tenant à la main un éventail constitutionnel, demanda à parler au citoyen Marat, l'ami du peuple. Elle le poignarda dans sa baignoire; c'était Charlotte Corday. La particularité de l'éventail a été mentionnée dans la déposition de Laurent Bas, qui travaillait à ce moment dans la maison. Mais, comme si les gens du métier eussent craint qu'on ne les tînt en suspicion, ils chargèrent aussitôt leurs produits de bustes de la victime. Les éventails « à la Marat » firent fureur, soit que le masque névropathique du tribun s'y montrât seul, soit qu'on lui

adjoignît d'autres héros de sa sorte. Celui dont la carrière paraît avoir été la plus longue était orné des quatre bustes de Marat, de Lepelletier, de Challier et du jeune Barra. Par une bizarrerie d'orthographe assez commune alors, Challier, le Marat-lyonnais, devient Charlier dans l'inscription, et Barra, Barras! Le médaillon renfermant les quatre demi-dieux portait sur la bordure :

Amoureux de la Liberté,
Ils ont tous quatres *(sic)* versé leur sang pour la patrie ;
De tous quatres, à bon droit, la mémoire est chérie,
Et tous quatres voleront à l'immortalité.

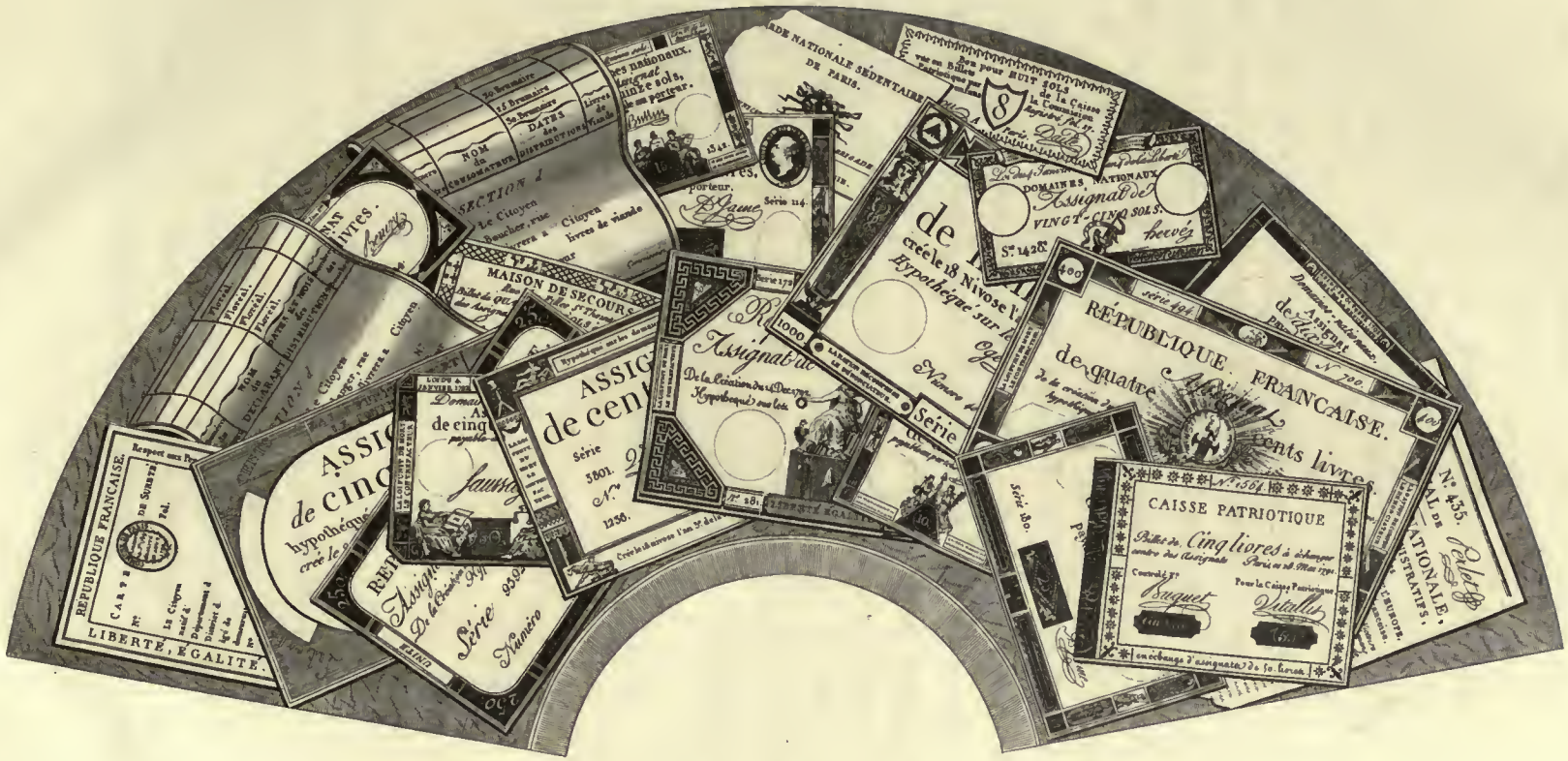
La Bibliothèque Nationale possède ce dernier objet ; la bordure y est formée de piques et de bonnets phrygiens ; mais le curieux de l'histoire, c'est qu'il se trouve collé dans un recueil aux armes de Marie-Antoinette et que la légende dit avoir été formé par la Reine elle-même !

Le papier de cet éventail était jaune, on le vendait 48 livres la grosse aux débitants jacobins. On en fit d'autres où Lepelletier et Marat se trouvaient séparés par une statue de la Liberté.

Marat, Marat n'est plus, ainsi que Saint-Fargeau !

dit un vers plein de civisme et de chevilles. On arma de ces colifichets bizarres une nuée de gamins, qui, sous le nom d' « Enfants des Arts », figurèrent dans une représentation où la façade de l'Opéra fut transformée en temple des arts libéraux. Leur troupe descendait les degrés et chantait des stances patriotiques en l'honneur du héros mort. C'était environ le temps où David, remettant à la Convention une esquisse de Marat assassiné, s'écriait : « Humanité ! tu diras à ceux qui l'appelaient buveur de sang que jamais ton enfant chéri, que jamais Marat n'a fait verser de larmes ! » C'est que, expliquait un sceptique, il faisait guillotiner ceux qui eussent voulu pleurer.

Les apothéoses ne duraient guère ; un soir, dans une représentation théâtrale, on pendit le buste de « l'enfant chéri », on le roula dans la boue. Les éventails, les boîtes à bonbons, les écrans où sa figure apparaissait couronnée d'étoiles, ceinte de lauriers, environnée d'un nimbe pieux, furent déchirés, brûlés, jetés au vent. Lepelletier suivit sa fortune. L'hétacombe fut sans merci, comme l'avait été la politique de l'*Ami du peuple*. L'ancien tyran



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.
de quatre cents livres
CAISSE PATRIOTIQUE
Billet de Cinq livres à échanger contre des Assignats
Paris ce 28 Mai 1791.
Pour la Caisse Patriotique
Buquet
Vitallis
en échange d'assignats de 50 livres
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.
LIBERTÉ, ÉGALITÉ.
MAISON DE SECOURS
Assignat de cent
Série
Numéro
Assignat de
Série 114
Série 172
Série 180
Série 494
N° 435.
N° 700
N° 1564

et le tribun se trouvèrent confondus dans une proscription commune, suivant l'éternelle loi; ainsi passe la gloire du monde!

Privés de cette source de bénéfices, les éventaillistes tentèrent l'exportation; ils travaillèrent un moment pour les colonies. En 1791, Grégoire et Robespierre avaient fait admettre les gens de couleur nés de parents libres à l'égalité des blancs; la question fut reprise en 1794, le 4 février, à propos de l'abolition de la traite des nègres. Les marchands d'estampes flairèrent un débit de ce côté et se mirent à la besogne. Au milieu d'un éventail, les colonies, sous la figure d'une jeune femme costumée à la façon des Incas de Marmontel, disaient en anglais à la République française : « *charming hope of liberty, come! and comfort my agitated heart.* » La France, coiffée d'un bonnet phrygien en forme de bonnet de coton, s'appuie sur un bouclier et reçoit cet appel avec sérénité; derrière elle, Mercure, dieu du commerce, agite des chaînes brisées; à droite, l'Amérique, sous les traits d'une négresse, porte sur la poitrine cette légende : « *Independence, and trade all over the globe.* » Cette feuille de papier, lourdement gravée, montre que la période de fougue touche à sa fin; le 9 thermidor approche, et la politique de la Convention devient plus sage. On commençait à s'apercevoir que les crieurs ne sont pas les payeurs; les marchands ruinés reprenaient courage. A la mort de Robespierre, un canard populaire courut dont les lettres étaient formées de figurines grotesques. Au milieu, la guillotine :

Roberst Pierre ist nuntod
Schöneck den frieden uns
O gott!
Dieses winscht die ganhe welt
Weil die handlung eingestelt.

« Robespierre est mort cette fois. Envoyez-nous la paix, ô mon Dieu! Le monde entier la réclame, parce que le commerce est arrêté! »

La fin de la Convention vit le triomphe de Rousseau « l'amant de la nature ». Déjà, au théâtre Feydeau, les jeunes manifestants avaient remplacé par son buste celui de Marat pendu et jeté à l'égout. « A bas Marat! criaient-ils, à bas ce monstre sanguinaire qui demandait trois cent mille têtes! » Et

dans l'instant : « Vive l'auteur d'*Émile*, du *Contrat social*, de la *Nouvelle Héloïse!* » Un clou chasse l'autre en temps de révolution ; Mirabeau avait pris la place de Necker, Marat celle de Mirabeau au Panthéon ; Rousseau, modérantiste de la veille, détrônait l'idole des Jacobins. Belle occasion pour les éventails de lâcher le sans-culottisme ! L'un d'eux représente Jean-Jacques monté sur un char, tenant dans ses bras une statue de la nature féconde, et, dans la main droite, de simples fleurs des champs. Au fond, le tombeau d'Ermenonville perdu dans les peupliers, et, sur le devant de la scène, de jeunes mères montrant le héros à leurs enfants. On dit que madame Tallien possédait ce bijou populaire et qu'elle en faisait parade en bonne thermidorienne. Le fait est que son héritier, le docteur Cabarrus, en avait un, reproduit depuis par M. Spire Blondel qui y voyait une simple fête de l'agriculture.

Cette fois, la Terreur était finie. Le 4 brumaire an IV (26 octobre 1795) sur les deux heures de l'après-dînée, le président de la Convention déclara la mission de l'assemblée remplie et la législature terminée. Mille cris de vive la République ! accueillirent ces mots. Le dernier éventail du régime conventionnel racontait à la fois l'écrasement des espérances vendéennes et le triomphe de la nation française. Debout sur les marche d'un autel, François Barthélemy, ambassadeur de la République Française, signe le traité de Bâle avec Don Domingo Yriarte, plénipotentiaire de l'Espagne. Un Bourbon reconnaissant la République ! Le jour même, la Vendée était anéantie à Quiberon (12 juillet 1795). Le Directoire, cette Régence de la Révolution, allait commencer.

*
* *

Avec la réouverture des théâtres, l'élargissement des comédiens suspects, le besoin farouche de plaisirs et de fêtes, un vent de réaction se mit à souffler, qui menaçait de balayer la Révolution tout entière. Plus que jamais la mode se fit despotique et excessive ; les mœurs affichèrent une coquetterie, une affectation outrecuidantes. Les gens du Tiers n'entendaient pas que le sang versé ne servît à personne, et les plus rigides se prirent à vouloir, pour eux-mêmes, le retour aux grâces d'autrefois. Quelque déconsidéré que fût alors

David, le surintendant moral des arts républicains, ses tendances grecques et romaines prévalurent, et les dames singèrent, à leur façon, Cornélie ou les autres matrones antiques. Dans les meubles, sur les vêtements, dans l'architecture même, les anciens régnèrent en maîtres ; mais le souvenir du régime déchu renaissait au milieu de tout cela ; on se rappelait sans amertume, sans fausse honte, les déportements de la tyrannie, et la société y revenait avec l'inconscience des gens pressés de jouir. Déjà les éventaillistes ne remuaient plus la terre de la nation ; trois cents d'entre eux avaient repris leur travail, et s'appliquaient à lancer les nouveautés du jour. Les attributs romains, pareils aux peintures murales de Pompéi, font leur apparition sur les feuilles pliées. L'amour endormi, le culte de Diane, l'Hyménée, Apollon Citharède, apparaissent sur des médaillons gravés assez finement à l'eau-forte ou au burin et enluminés ensuite. Parfois, une danse espagnole alterne avec une scène grecque imitée des frises du Parthénon : c'est que le traité de Bâle avait mis l'Espagne en honneur, en deçà des Pyrénées, et les courses de taureaux de là-bas, les fandangos, les bandits à tromblon, étaient vite devenus populaires chez nous. Tout au plus les Chinois pouvaient-ils soutenir la concurrence avec les Américains de Marmontel ; mais ils subissaient la commune loi du costume français qui exigeait les robes collantes, les coiffures à la Titus. Bientôt, sur des éventails à fond sombre, les figures se détacheront en clair, comme des bas-reliefs de marbre blanc sur marbre noir. Des frises en bordure laisseront courir des chasses au cerf, ou voler des guirlandes d'amours. D'autres fois, le papier imprimé par des planches de bois en relief, se couvrira de fleurs et d'ornements en camaïeu, comme les faïences, et les ouvriers glisseront, au milieu, quelque scène champêtre pillée dans François Boucher ou dans Watteau. C'est le commencement des audaces réactionnaires.

Alors, voici la guerre déclarée à la Révolution par mille coups d'épingle, mille supercheries. Tantôt c'est madame Despeaux vendant ses écrans au saule pleureur, avec les profils du Roi et de la Reine, jusqu'à deux cents livres l'un. Tantôt ce sont des trompe-l'œil formés d'assignats jetés les uns sur les autres très négligemment, et au milieu desquels émerge le timbre de Louis XVI, avec son effigie. Ceux-ci échappent aux poursuites ; la figure

royale se retrouve sur ce papier décrié, ayant cours forcé, on ne peut être taxé d'incivisme pour le reproduire. Les belles aristocrates du Palais-Égalité ne manquent point d'agiter ostensiblement l'éventail aux assignats sous les yeux de la police avec des mines provocantes. Le royalisme est de bon ton, et la jeunesse dorée est royaliste par pose. Louis XVI et Marie-Antoinette sont partout et sur tout; sur les tabatières, sur les boutons, sur les épingles. Les jeunes gens tiennent à la main une petite *masse* aristocrate; leur bague porte en devise : « Dieu sauve le Roi! » en français, en latin ou en anglais. Ils s'étalent aux concerts, encombrent les théâtres, sifflent la *Marseillaise,* rient des conventionnels et provoquent les *Jacoquins*. Avant, ils se coiffaient à la contre-révolution, se crépaient les cheveux, portaient des cadenettes; aujourd'hui, ils ont des collets noirs, prononcent comme les nègres et travestissent le cri de ralliement : Vivre libre ou mourir! en : Ventre libre ou la mort! La fleur de lis elle-même fait un retour offensif dans la bataille, et si Duhem la dénonce, si les septembriseurs crient en la voyant, on leur répond :

Vous qui haïssez tant la fleur de lis, mes drôles,
Faites donc retourner le cuir de vos épaules!

allusion féroce à la marque infamante des galères.

Plus tard, les *aimables* du petit Coblentz, comme on appela le boulevard des Italiens où se réunissaient les émigrés et les conspirateurs, les aimables arboreront l'éventail à la lanterne magique. C'est un groupe formé d'incroyables et, devant eux, un enfant fait passer des verres dans sa lanterne. Un rond de lumière, projeté contre le mur, fait une large tache blanche sur laquelle on ne voit rien d'abord. Mais, si on expose cette place au jour, le Roi, la Reine et le Dauphin apparaissent, comme la tête de Mercure dans nos billets de banque.

A ces taquineries, les aristocrates ajoutaient la critique financière. Les créanciers de l'État recevaient l'assignat au pair, mais ils ne pouvaient l'écouler qu'en perdant plus des neuf dixièmes. Dix mille livres en papier ne valaient pas mille livres à certains cours. De là ces charges assez habilement traitées, où l'on voyait une harengère faisant l'aumône à un pauvre propriétaire. On montrait de ces gens rapiécés, maigres, fourbus, prenant le

chemin de Bicêtre, leur titre de rente à la main, et recevant la charité de leurs anciens valets. La campagne frondeuse, menée par les éventaillistes, trouvait là un élément merveilleux de tracasserie. La *Grammaire française à l'usage des rentiers,* étalée sur les objets de leur fabrication, mettait en scène l'homme riche d'autrefois, gras, rebondi, joyeux, les poches gonflées; et le même, en regard, émacié, déguenillé, perclus, la veste trouée et la culotte absente. J'étais, tu étais, il était... murmurait le piteux financier devant ses assignats; et, au-dessous, se trouvait mentionnée une longue liste de dons patriotiques *volontaires* faits par lui à la Nation, sous le règne des Jacobins. Il avait payé sans relâche :

Pour le don patriotique — le corps de garde — les subsistances — la maison de secours — le salpêtre — la charpie — les culottes des braves sans-culottes — les chaussures et souliers desdits — les engagements volontaires de la Vendée — les veuves et les orphelins — l'emprunt volontaire — la fête de Marat — la fête de Barra et de Viala — les repas civiques — l'imposition Somp^er^ *(sic)* — l'imposition Merc^er^ — l'imposition Fer^er^ — l'emprunt forcé — les patentes de l'an IV et de l'an V — l'impôt de guerre.

Si bien qu'après avoir offert des culottes aux braves sans-culottes, le rentier était seul à n'en plus avoir pour lui.

Ces sortes de sujets n'étaient ni artistiques ni délicats, mais leur vogue fut énorme parmi les opposants; ils servaient à entretenir les colères. L'agio éhonté, forcené, qui mettait les gens de rien au pinacle et faisait mourir de faim les capitalistes d'autrefois, eut aussi les honneurs de la gravure sur les feuilles d'éventails. Jean qui pleure, c'est le possesseur de billets-monnaie; il dit tristement en montrant les assignats épars autour de lui :

Vous êtes étonnés, je m'en aperçois bien,
Qu'avec tant de papier je ne possède rien.

Au contraire, Jean qui rit, c'est le spéculateur heureux, le valet fripon, enrichi par la vente de l'or. Au bas d'une de ces pièces, conservée à la Bibliothèque Nationale, une main contemporaine a écrit :

Venance	France	Fer	Rop
G	D	K	Paris

Cet ingénieux rébus doit s'entendre et se lire de la façon suivante :

J'ai souvenance
Des souffrances,
Qu'a souffert *(sic)*
Paris sous Rop (espierre).

L'endroit de réunion le plus ordinaire des agioteurs était le Perron de la rue Vivienne qu'on appela, pour cette raison, le quartier des Arabes. C'est là que s'agitait cette tourbe de filous, de spéculateurs véreux, de tireurs de bourse qui, sous le nom d'agents de change — on disait agents de chance — exploitaient la crédulité des uns et la cupidité des autres. Tout se vendait et tout s'achetait, mais on opérait surtout sur des marchandises qu'on ne voyait jamais et qui étaient cédées plus de cinquante fois sans changer de place. Le numéraire atteignait des prix insensés ; un louis d'or valut dix mille livres d'assignats en mai 1796 ! L'*observateur,* un nommé Dupuis, avait gagné des sommes fabuleuses en cédant des sacs d'argent préparés, douze livres chacun. Tous les domestiques de l'ancien régime, les banqueroutiers du nouveau, les escrocs les plus divers se pressaient en foule au Perron. Le café de Chartres renfermait chaque jour les principaux trafiquants sur le fait de matières métalliques.

Et la disette grandissait de la mauvaise récolte, si bien que la production des campagnes se fondait dans les combinaisons des tripoteurs du Perron. Ceux-ci affectaient un luxe éhonté, se vautraient à la porte des restaurants à la mode, tandis que le cheval anglais de leur cabriolet piaffait, gardé par un groom microscopique. Affublés de costumes étrangers, d'accoutrements prodigieux, ils sont bien réellement incroyables, inouïs ! Le bon temps de la Régence est revenu, rien ne manque à la fête, pas même le bossu de la rue Quincampoix. Alors ces grotesques, ces voleurs donnent le ton, prennent le haut du pavé, conduisent la mode. Les femmes sont les plus ridicules ; elles portent des visières énormes, des robes serrées dont la queue se jette sur le bras, montrent leurs jambes au plus haut. Les éventails, gravés au pointillé, par Tresca, d'après C. Vernet, se couvrent de ces fantoches ; voici les « Héroïnes d'aujourd'hui », la « Follie du Jour », les « Incroyables au caffé

en attendant le cours de la Bourse », les « Croyables au Perron ». Leur sarabande coloriée semble une de ces danses des morts dont nos vieux pères habillaient leurs prières. Sur l'un d'eux, un domestique lorgne son ancien maître qui s'arrête à sa vue. Deux cris se croisent : « Mon fripon de valet! — Tiens! il est ici, je le croyais émigré! » Le piquant de l'histoire c'est que le domestique porte la masse des aristocrates, et que le maître paraît à peine un palefrenier.

Les éventaillistes aimaient parfois les antithèses; l'un d'eux a voulu opposer à ces fortunes scandaleuses, acquises par la fraude et le dol, les travaux des champs où l'homme sue sang et eau pour enrichir des drôles. Dans une planche demi-circulaire et destinée à être montée, Landelle a mis en scène un jeune spéculateur, un « payeur en assignats », un jouisseur, tandis que, sur une frise, des paysans labourent, sèment, fauchent et moissonnent. La valeur morale des agioteurs ne dépassait pas le drainage de l'or et la coupe excentrique des redingotes; là était leur horizon tout entier. Pendant ce temps, un jeune officier, Napoléon Buonaparte, intriguait auprès d'un valet pour obtenir de madame Tallien le coupon d'étoffe nécessaire à tailler un habit; l'argent lui manquait pour s'en commander un de lui-même.

L'anglomanie avait fait son apparition; les incroyables avaient des chevaux de courses avec des jambes en ficelle et des queues coupées au ras de la croupe. Les voilà galopant sur les éventails, reprenant pour leur compte les passions cynégétiques d'autrefois. Carle Vernet devient le David de ce nouveau sport. Les belles chasseresses, affublées de robes serrées et de toques « à la Jockei » tiennent en main des écrans sur lesquels on a peint des steeple-chase. Un de ces papiers, gravé à l'aqua-tinte, montre l'hippodrome de Longchamps avec les piquets indicateurs, les spectateurs hissés sur les voitures, et des chevaux anglais luttant de vitesse. La piste a 2,577 mètres que le vainqueur parcourt en trois minutes et demie, vitesse supérieure à celle des chevaux barbes de Rome, lesquels mettaient quatre minutes à fournir la même course, sans cavalier et en ligne droite.

L'agioteur est fatalement horseman. « Comment pourrait-on, écrit Mercier, suffire à la multiplicité des affaires, et, dans le même jour, déjeuner au café

Hardy, assister à la toilette d'une belle, spéculer à la Bourse, agioter au jardin Égalité, se montrer à l'Opéra-Comique, parcourir Bagatelle, prendre ses places à Frascati, faire de l'esprit au thé d'Aspasie, walscer au Ranelag et terminer la journée par perdre son argent au tripot, si l'on n'a un cabriolet enlevé par une bête de sang? Ces voitures d'ailleurs semblent augmenter de légèreté en raison du cours de l'argent; l'industrie du charron qui en a menuisé les roues seconde la pétulante cupidité de l'agioteur. Bientôt leurs rayons auront la ténuité d'une allumette. Ainsi, trois choses sont à remarquer dans un cabriolet du jour, le coffre à argent, les roues et le cheval, de manière que, tout ensemble, y compris le jockey et le maître, ne doit pas plus peser qu'une valise. »

Au milieu de cet abaissement moral, une gloire naissante stupéfiait les plus sceptiques. Le héros chétif et pauvre dont nous parlions tout à l'heure, étonnait l'Europe « par ses victoires à la Léonidas ». Et quels effets naissent des grandes causes! Tandis que Bonaparte promène ses armées victorieuses à travers l'Italie, l'éventail populaire, l'éventail historique prend une extension qu'il n'avait jamais connue. Dans l'année 1796, sur deux cents gravures déposées à la Bibliothèque Nationale, cent quatorze sont des sujets d'éventails! A peu près tous célèbrent le génie qui a su faire la république respectée en dépit de ses fautes et de ses orgies. Celui-ci montre la face blême du héros dans un médaillon de couleur entre la Victoire et la Renommée, au milieu de trophées guerriers; il porte en devise *Vencer u morir*. Un autre, gravé par Bertaux, très habilement, et colorié avec goût, représente Wurmser rendant son épée au général en chef; c'est le meilleur de la série.

Le traité de Campo-Formio augmente l'enthousiasme. Tout le monde, jacobins ou aristocrates, achète la « Paix glorieuse de l'an VI », colifichet médiocre où Bonneville présente aux admirateurs du général, un Bonaparte à gros nez tenant une carte de la guerre, entre des figures d'allégorie. On lit en légende :

NOUVELLES RÉPUBLIQUES

RÈGNE DES ARTS

ALLIANCE DE TOUS LES FRANÇAIS

BUONAPARTE
A BUONAPARTE VIENEN

Le « Règne des Arts » est peut-être extraordinaire, mais qui songerait à épiloguer? L'orgueil français augmente d'heure en heure; sur une feuille légère, voici le Directoire en présence de tous les monarques de l'Europe, tenant à la main le rameau d'olivier. Espagne, Autriche, Russie, Sardaigne, Hollande, Angleterre même demandent la paix, implorent le repos. Des artistes habiles, Chaudet, les architectes Percier et Fontaine, Jean Godefroy le graveur, composent à leur tour un éventail romain en l'honneur du soldat heureux que chacun acclame. Au centre, sur un champ polygonal, le profil de Bonaparte se détache en manière de camée; la Victoire et la Paix le couronnent. A gauche, la Concorde répand ses fleurs sur le monde; à droite, la Guerre sévit et lance ses tonnerres. Les ornements d'architecture dus à Percier et à Fontaine sont grecs et romains, et alourdissent un peu la composition. Mais telle que la voilà avec ses conceptions antiques, ses allégories dignes de Prudhon, cette curieuse page restera comme un des monuments historiques les plus parfaits du Directoire, en dépit de sa destination futile.

Bonaparte est rentré en France, on l'accueille avec transport. Les éventaillistes se mettent à l'œuvre. Tout à l'heure, les Françaises pourront le voir en peinture, conduit par la Victoire à la République Française. Celle-ci se tient près d'une ruche d'abeilles; derrière elle, Hercule. La frise en bordure porte le nom de Buonaparte en lettres capitales séparées par des ornements.

Et puis il y aura la « Reseption du général Buonaparte au Directoire, annonsant le traité de l'Empereur, l'an 1797 », objet naïf et précis, où les membres du gouvernement, juchés sur un trône, dans la cour intérieure du Luxembourg, attendent le vainqueur. Le voici, conduit par Talleyrand, ministre des Relations extérieures; il n'a point très grand air, et ne s'est point couvert de plumes, lui; Barras le harangue, le complimente; tantôt il présidera le banquet dressé dans la salle d'audience du Gouvernement.

Au moment précis où le général se rendait à cette cérémonie, le 10 décembre 1797, la planète Vénus apparut dans le ciel en plein midi. C'était la fameuse étoile. Ce phénomène, très ordinaire, passionna le peuple, on crut à une comète, et on en fit des éventails sur lesquels on voyait des

gens effrayés et un astrologue braquant sa lunette. Immédiatement les *agréables* se coiffèrent à la comète, se vêtirent à l'étoile, mirent des astres partout.

Et pendant ce temps, le général enfermé dans sa maison de la rue Chantereine jouait la simplicité. La République se donna à lui tout entière, le monde des affaires le salua comme un libérateur. Thiers l'a dit : « N'accusons pas la faiblesse de nos pères. Cette gloire n'arrive à nous qu'à travers le nuage du temps et des malheurs et elle nous transporte ! Répétons avec Eschyle : que serait-ce, si nous avions vu le monstre lui-même ? »

En ce qui nous intéresse particulièrement, cette période du Directoire marque le point culminant dans la production. A côté des pièces dont nous parlions, il faut placer les éventails composés en l'honneur des républiques italiennes, celui, entre autres, où se trouve gravée la proclamation de l'indépendance ligurienne à Gênes.

Par une singularité bien italienne, ce fut un moine qui poussa à la révolution, en mettant en relief la part de l'Évangile dans l'affranchissement des peuples. A sa voix, les insurgés brûlèrent le Livre d'or de la noblesse et c'est la scène qui est reproduite. On y voit les Liguriens coiffés de bonnets phrygiens danser la Carmagnole devant l'autodafé.

La mode des éventails devient tyrannique, peu de femmes s'en affranchissent. Tout est de roses et de joies à ce moment. Les idylles champêtres, les amours enguirlandés réapparaissent mêlés aux Romains et aux Grecs. Les nations du monde s'embrassent et alternent avec les heureux bergers et les jeux d'enfants. On relevait à peine de fortes secousses ; on se répandait dans les fêtes et les plaisirs, comme les Troyens assiégés couraient les champs dans les suspensions d'armes. « Le Désir des peuples » ce sont des princes qui se donnent la main, tandis que, dans le lointain, leurs sujets se livrent aux danses joyeuses. Entre temps, Milon compose un poème sur l'éventail, sorte de Henriade grotesque en plusieurs chants :

Je chante l'éventail, arme utile et légère,
Qui, servant de parure au sexe qui sait plaire,
Captive en sa faveur, au gré de ses désirs,
Le souffle caressant des amoureux zéphyrs.

Zémis soupire pour la belle Delphine rebelle à ses vœux. Il s'enfuit dans les bois et appelle Vénus. Celle-ci commande un éventail à l'Amour, qui met ses ouvriers à la besogne :

L'un plisse le papier, l'autre, en rayons égaux,
Polit d'un bois léger les fragiles morceaux.

L'œuvre terminée, Zémis la reçoit des mains de la déesse et se trouve parfaitement heureux.

Pour mériter un poème il faut avoir une certaine popularité. Les « modernes Phrynés » faisaient à l'éventail une situation prépondérante dans la toilette.

Le *Tableau général du Goût* explique l'engouement irréfléchi et passager des femmes : « Sous les beaux yeux de Phryné, sont étalées avec art par le bijoutier bénin et mielleux, mille fantaisies du nouveau goût. Déjà l'éventail d'écaille blanche, monté en crêpe noir et orné de figures imitées, tant bien que mal, de l'antique, a obtenu son suffrage. Le nu des figures est rendu par des brimborions de satin peint, découpé et collé sur le fond noir. Des paillettes d'or, entassées les unes sur les autres, en dessinent grossièrement les draperies, ouvrage lourd et de mauvais goût. Alcindor en est émerveillé, il trouve le sujet charmant, le dessin délicieux; demain, il le trouvera affreux, détestable. Pourquoi pas? Demain il y aura quinze belles à Paris qui auront un éventail pareil, il n'aura plus le mérite de la nouveauté. »

Un de ces objets, publié par Bonneville, célèbre leur utilité morale. Sur le premier plan, une jeune femme n'évite les flèches de l'Amour qu'en se défendant avec son écran. Au verso, des strophes galantes :

Beauté, quand, avec l'éventail,
Vous ombragez votre figure,
Vous nous privez du beau détail
Et des trésors de la nature;
Chacun maudit cet instrument
Qui s'oppose à le satisfaire,
Car le plaisir, en vous voyant,
Conduit au désir de vous plaire.

Et ainsi de suite, jusqu'à la fin qui tombe sur une chute du plus pur talon rouge :

Je me borne donc à vous dire
Que l'éventail est en ce jour,
Pour une belle qui soupire,
Le télégraphe de l'Amour.

Sur des cartouches, l'auteur a placé les petits vers classiques destinés à prémunir les dames contre l'entraînement de leur cœur. Il faut se méfier des jeunes élégants ; le costume cache parfois de singulières choses :

On voit, à Paris, de petits commis
Mis
Comme des princes,
Qui, souvent, sont venus
Nuds
De leurs provinces.

Mais, déjà l'antiquité paraît avoir fait son temps ; les mœurs relâchées du Directoire se retrouvent dans l'œuvre des éventaillistes. Baron inonde le marché de petites compositions égrillardes dont le débit augmente d'année en année. Tout au plus les victoires peuvent-elles détourner l'attention.

La Paix générale de l'an X ramène les sujets sérieux. En voici de lourds, destinés à l'exportation espagnole : « *Paz de todas las potencias por la Republica Francesca.* » Au centre, la République, ceinte de lauriers, assise devant un faisceau d'armes et de drapeaux de toutes les nations ; à gauche, l'Amour, à droite, Mercure, au bas, Mars et Neptune. Sur le verso, la pièce principale : Bonaparte premier consul, que la France couronne ; de chaque côté, des scènes allégoriques figurant des fêtes commerciales et champêtres. Les mêmes données reviennent dans toutes ces œuvres. C'est parfois un médaillon perdu dans les nuages avec la légende : « Au beau fixe le baromètre ! » Ce sont des nymphes dansant devant l'autel de la Concorde, des peuples entraînés dans un ballet joyeux. Les tyrans déchus ne font plus peur, on multiplie leurs effigies, on célèbre l'union du prince des Asturies avec la fille du roi de Naples ; les républicains ont le vertige du temps lointain, du temps disparu, une sorte de renaissance aristocratique pénètre leurs moelles. *O homines ad*

servitutem nati! crient les intransigeants, les irréconciliables; mais il est trop tard.

Des éventails à destination de l'Espagne iront rassurer la Péninsule sur la politique du Premier consul. Voici la réception du général par le cardinal Caprara, la revue passée sur la place du Carrousel, les mariages princiers de Barcelone, l'entrée de la Cour de Madrid dans cette ville. Quelques satires accentuent la tendance réformatrice du gouvernement français; les gens de justice sont mis en opposition avec le paysan et le soldat. « Je vous nourris tous », dit le cultivateur; « Je vous garde tous », assure le militaire; « Je vous ruine tous », dit le procureur. Au Premier consul à remettre chacun à son plan, à débarrasser le monde des bazochiens!

L'histoire et le théâtre se mettent de la partie. C'est Fanchon la vielleuse, représentée assise entre deux personnages de comédie et accompagnée d'un joueur de triangle. C'est madame de La Vallière, costumée en incroyable et faisant ses adieux à Marie-Thérèse, en présence de Louis XIV. « Oh! s'écrie la duchesse, c'est de ce moment que je me crois réconciliée avec la vertu! » C'est Bayard rendant une jeune fille à sa mère. L'antiquité fournit des Orphées, des Clélies, des Césars et des Cléopâtres rouges, jaunes, dorés et tirant l'œil, sujets inoffensifs, incapables de porter ombrage au maître.

Un coup de tonnerre éclate dans ce ciel bleu; la paix d'Amiens est rompue par l'Angleterre en mai 1803. Aussitôt, Bonaparte forme à Boulogne un camp de cent cinquante mille hommes, soi-disant destinés à envahir les Iles Britanniques. Quelle fête pour l'éventail! Encombré de vaisseaux, de canons, de soldats, orné de ballons, il contribue à rendre populaire une expédition bizarre, imprévue, pleine d'inconnues. Baron abandonne les sujets scabreux, les idylles galantes, pour reprendre la politique; il offre aux curieux un brimborion mirifique dans lequel un Premier consul aérien, juché sur des nuées, comme celui de Raffet, gagne à cheval l'Angleterre où des parachutes atterrissent, où sa flotte arrive, où ses troupes s'infiltrent par un canal souterrain. L'idée du tunnel n'est donc pas née d'hier; des éventaillistes imaginatifs l'avaient eue au commencement de ce siècle, comme d'autres rêveront tout à l'heure de percer l'isthme de Panama. Nous voguons ici en

pleines conceptions apocalyptiques, les Français du Premier consul volent dans les airs, nagent dans les eaux. Le *Publiciste* du 13 prairial an XI publiait la figure d'une gigantesque montgolfière, chargée de trois mille hommes, de chevaux, de canons et capable de traverser la Manche par tous les temps. Une eau-forte assez habile, découpée en éventail, mettait le comble aux forfanteries. Combinant leurs mouvements à la fois par des ballons, par des péniches, par le canal sous-marin, les Français gagnaient l'île inaccessible, et jetaient en débarquement les cent cinquante mille combattants de Boulogne. Pour mieux faire ressortir la puérilité de la défense anglaise, l'artiste imagine les ennemis supportés dans les airs par des cerfs-volants captifs, tentant de crever les aérostats, tandis que des scaphandres, véritables torpilles, menacent la quille des navires. Il y a, dans cette œuvre joyeuse, comme un avant-goût du *xx*e *siècle,* de notre dessinateur humoristique Robida.

Le graveur Bonneville trouve autre chose ; un éventail créé par lui montre « la flotte anglaise incendiée par les feux grégois, et par celui des nouvelles tours flottantes armées de bouches à feu pour protéger sur les côtes la descente des Français à marée basse ; les vents favorables dirigent d'eux-mêmes des milliers de ballons, qui, s'enflammant à une hauteur combinée, font pleuvoir sur les vaisseaux anglais un déluge de feux ! » A-t-on jamais poussé plus loin la gasconnade, même de notre temps ? Ces vents amis, qui voudront, à jour fixe, la ruine de la « perfide Albion », ces globes de taffetas allant d'eux-mêmes incendier les flottes sont de purs chefs-d'œuvre. Mais si les éventails changent, combien, hélas ! les hommes changent peu !

Sur un autre objet de ce genre, Bonneville publiait une carte d'Europe, et, dans un cartouche supporté par un char tritonesque, le héros d'Arcole, agitant un drapeau sur lequel on lit en deux langues :

LIBERTÉ DES MERS — LIBERTAD DE LOS MARES.

Les billevesées aérostatiques n'y sont représentées que par un ballon, un parachute et un navire microscopiques, relégués dans un petit coin.

Dans les premiers jours de novembre 1803, Bonaparte se rendit au camp pour inspecter les travaux des côtes. L'opinion publique marchait avec lui, toutes ces publications naïves le lui prouvaient. Ce voyage fut exploité à son

MER DU SUD
MER DU NORD
LAC DE NICARAGUA
Golfe de Papagayo
Lac de Leon
N.° 2. F.
L'auteur de cette gravure m'a déposé deux
Exemplaires à la Bibliothèque nationale le douze
Vendémiaire en douze pour la mettre sous la sauve garde de
la loy, avec déclaration de poursuivre à toute rigueur tous contrefacteurs
ou débiteurs de cette gravure, d'après le décret de la convention nationale
concernant les contrefacteurs, rendu le 19 Juillet 1793
à Paris le douze Vendémiaire en douze
Martin-La Bastide

tour; le voici à cheval, suivi de gardes françaises, — les éventaillistes n'y regardaient point de si près — visitant les campements, surveillant la défense, les préparatifs de descente. Rira bien qui rira le dernier! disait une caricature où on le voyait faisant la nique au roi Georges...

Au plus fort de ces menaces, un Français, nommé Martin La Bastide, imaginait de relier les deux océans en faisant traverser l'isthme de Panama aux navires. Un mois avant le voyage du Premier consul à Boulogne, le 12 vendémiaire an XII, il déposait, à la Bibliothèque Nationale, deux exemplaires d'un éventail géographique où son plan se trouvait expliqué et commenté. L'idée remontait à 1791; il avait donné, cette année-là même, un aperçu du projet dans l'*Histoire abrégée de la Mer du Sud,* de Laborde. La Bastide n'était point un grand financier, non plus qu'un ingénieur remueur de capitaux; il ne perçait rien; toute l'économie de son système consistait à utiliser le lac intérieur de Nicaragua relié à l'Atlantique par le Rio-de-San-Juan, et à la mer du Sud par un fleuve tombant dans le golfe de Papagayo.

Martin La Bastide s'adressait à l'Espagne. « Les fleuves et le lac ont environ quatre-vingts lieues de traversée, disait-il; mais le lac est un bassin où les vaisseau iront à l'aise; l'air y est sain et frais, on a appelé le pays le Paradis de Mahomet. On peut en faire l'entrepôt universel et le marché général de tous les peuples commerçants des quatre parties du monde. Les avantages de cette communication sont inappréciables pour l'humanité et incalculables sous tous les rapports. On ne doute point que la cour d'Espagne ne s'empresse de concourir aux vœux unanimes et au bonheur général de toutes les nations. »

Une composition allégorique gravée et enluminée servait d'ornement à la carte. « Mercure, dieu du commerce, avec son caducée, indique le passage d'une mer à l'autre, et de la main droite invite les nations à s'adresser au roi d'Espagne pour lui demander l'ouverture de cette communication si désirée, en lui payant un tribut. »

En face : « Le roi d'Espagne regarde avec admiration la Renommée qui, d'une main, lui montre la réunion des deux hémisphères, et qui, de l'autre, lui présente et lui promet la couronne de l'immortalité s'il ouvre ce passage qui doit faire le bonheur de toutes les nations ».

Au revers de son œuvre, La Bastide critiquait le fameux passage du Nord cherché par Vancouver quelques années auparavant. Ce passage fût-il trouvé, que de mécomptes ne susciterait-il pas? Les glaces, les longs hivers, en défendraient pendant huit mois les approches. La route d'une mer à l'autre serait allongée par un détour énorme. Tout militait donc en faveur de Nicaragua.

Ce sont là de bien beaux châteaux,
Des châteaux d'Espagne!

dit la chanson. Martin La Bastide en fut pour son éloquence et pour ses éventails. La Renommée ne sut pas convaincre le Roi, Mercure lui-même n'entraîna pas les nations. Trois ans plus tard un enfant naissait qui devait, un jour, reprendre l'idée du malheureux géographe, à quatre-vingts années d'intervalle. Mercure triomphera-t-il cette fois? Mais où sont La Bastide, le roi d'Espagne et surtout le Paradis de Mahomet?

Où sont les éventails populaires?

HENRI BOUCHOT.

SOUVENIRS D'UN SOLDAT

Le 4 mai 1877, j'arrivais à Kichineff et j'appris, une demi-heure après, que la 56e division d'infanterie allait traverser la ville. Comme j'étais venu pour m'engager dans le premier régiment qui passerait se rendant à la guerre, dès le 7 mai, à quatre heures du matin, je me tenais dans les rangs des soldats, devant le logement du commandant du 222e régiment d'infanterie. J'avais une capote grise, les épaulettes rouges, bordées d'un passepoil bleu, le képi garni d'une bande de la même couleur, le havresac au dos, à la ceinture la giberne à cartouches, à la main le lourd fusil Krinke.

La musique se mit à jouer; on sortit les étendards de chez le colonel; le régiment présenta les armes en silence, puis une grande clameur s'éleva, le colonel cria le commandement, que répétèrent, après lui, les chefs de bataillon, les chefs de compagnie et les sous-officiers de peloton. Tout cela produisit un mouvement confus auquel j'eus peine à comprendre quelque chose; il se termina par la formation du régiment en une longue colonne qui se mit à marcher à pas réguliers aux sons d'une marche pleine d'entrain jouée par la musique militaire. J'avançais aussi, essayant d'em-

boîter le pas et d'aller en mesure avec mon voisin. Le havresac me tirait en arrière, la lourde giberne me tirait en avant, le fusil glissait de mon épaule, le collet de la capote grise me frottait le cou. Mais, malgré ces petits inconvénients, la musique, l'ordre dans lequel se mouvaient les troupes, la fraîcheur de la matinée, la vue des baïonnettes hérissées, des visages hâlés et rudes des soldats donnaient à l'âme une impression de calme et de fermeté.

Malgré l'heure matinale, une foule se tenait aux portes des maisons; des gens, à peine vêtus, se montraient aux fenêtres. Nous longions une longue rue toute droite, près du bazar, où quelques Moldaves arrivaient déjà dans leurs chars traînés par des buffles; la rue montait, s'appuyant au cimetière de la ville. La matinée était froide et sombre, la pluie commençait à tomber; on voyait les arbres du cimetière au travers du brouillard; et, au-dessus du mur, se dessinaient les sommets des monuments funéraires.

Nous tournâmes le cimetière, le laissant à notre droite. Il me sembla qu'il nous regardait avec étonnement. « Pourquoi allez-vous, par milliers, mourir si loin sur un sol étranger, quand vous pourriez mourir ici tranquillement et vous coucher sous mes croix de bois et mes plaques de pierre? Restez! »

Mais nous continuâmes notre route. Nous étions entraînés par une force secrète et inconnue : la vie humaine n'en connaît pas de plus puissante. Chacun aurait voulu rentrer chez soi, mais la masse marchait en avant, obéissant à la discipline et non pas à l'idée de la bonne cause ni à la haine d'un ennemi inconnu, ou à la crainte de la punition, mais à cette puissance occulte et inconsciente qui, bien longtemps encore, mènera les hommes à des luttes sanglantes.

Derrière le cimetière s'allongeait une large et profonde vallée qui disparaissait dans le brouillard; la pluie se mit à tomber avec plus de force; de loin en loin, les nuages se dissipaient pour laisser passer des filets de lumière; éclairées par le soleil, les raies droites et inclinées de la pluie semblaient d'argent. Le brouillard glissait sur les pentes verdoyantes de la vallée, et, au travers, on pouvait distinguer les longues colonnes de

troupes qui marchaient devant nous. De temps en temps, une baïonnette brillait, entrant dans un rayon de lumière, scintillait comme une étoile et disparaissait. Les nuages s'épaississaient et obscurcissaient la lumière, la pluie tombait plus drue. Une heure après notre départ, je sentis comme un filet d'eau froide courir le long de mon dos.

Notre première journée de marche ne devait pas être longue : de Kichineff au village de Gaureni, dix-huit verstes en tout. Cependant, n'ayant pas encore l'habitude de porter un poids de vingt-cinq à trente livres, arrivé à la cabane qui nous était destinée comme logement, je ne pus m'asseoir et, m'étant appuyé à la muraille, mon havresac sur le dos, le fusil en main, je restai dix minutes immobile sans me défaire de mon attirail. Un des soldats, allant à la cantine chercher le dîner, eut pitié de moi et prit ma marmite, mais, à son retour, il me trouva profondément endormi. Je ne me réveillai qu'à quatre heures du matin, tiré de mon sommeil par le bruit du clairon sonnant le départ; cinq minutes après, je marchais le long d'une route boueuse, sous une pluie fine qui semblait filtrer au travers d'un tamis. Devant mes yeux avançait le dos gris d'un camarade inconnu portant le havresac en veau fauve sur lequel résonnait la marmite de fer; à mes côtés et derrière moi, avançaient des figures grises pareilles à celle que j'avais devant moi.

Les premiers jours je ne pouvais les distinguer les unes des autres. Le 222e régiment d'infanterie se composait principalement de paysans de Wiatka et de Kostroma. Ils avaient tous le visage large, à pommettes saillantes, bruni par la marche, les yeux gris et petits, les cheveux et la barbe blonds et incolores. Je me rappelais quelques noms, mais ne savais les mettre sur les physionomies. Au bout d'une quinzaine, je ne pouvais comprendre comment il se faisait que je confondisse mes deux voisins : celui qui marchait à côté de moi et celui qui était à côté du propriétaire de ce dos gris qui avançait toujours devant mes yeux. Je les nommais indifféremment Fédorow et Titkow, et je me trompais sans cesse, et cependant ils ne se ressemblaient en rien.

Fédorow était caporal; c'était un jeune homme de vingt-deux ans, de

taille moyenne, élancé, et même de tournure élégante. Son visage régulier paraissait moulé ; le nez, la bouche et le menton étaient d'une extrême finesse, sa barbe était blonde et frisée, les yeux étaient bleus et riants. Quand on criait : « Chantres en avant ! » — il était dans notre compagnie chef de chœur — il entonnait des chants populaires de sa voix de ténor, passant des notes de poitrine aux sons les plus aigus du fausset. Il était originaire du gouvernemeut de Wladimir et était venu tout enfant à Pétersbourg. Chose rare, la « civilisation » de la capitale ne l'avait pas gâté mais simplement poli ; il lisait les journaux et savait une foule de mots techniques.

« Il est certain, Wladimir Michaïlowitch, me disait-il, que j'ai plus de raisonnement que le père Titkow, car Pétersbourg a eu son influence sur moi. Pétersbourg c'est la civilisation, tandis qu'au village tout n'est qu'ignorance et barbarie. Mais comme cependant Titkow est un homme âgé et qui, on peut le dire, a vu beaucoup de choses et a l'expérience que donnent les vicissitudes de la vie, je n'élève pas la voix contre lui. Il a quarante ans et moi à peine vingt-trois, bien que je sois caporal dans la compagnie. »

Titkow était un paysan trapu, d'une force peu commune et d'apparence toujours taciturne. Il avait le teint basané, les pommettes saillantes, les yeux petits qui regardaient en dessous. Il ne souriait jamais et ne parlait que fort rarement. Charpentier de son état, il était en congé illimité au moment de la mobilisation. Il ne lui restait que quelques mois à faire avant sa libération ; la guerre survint, et Titkow dut partir pour l'armée, laissant une femme et cinq enfants. Bien que son physique manquât d'attrait et que son humeur fût toujours morose, il y avait en lui quelque chose de sympathique, de bon et de fort. A l'heure qu'il est, il me semble incompréhensible que j'aie pu confondre mes deux voisins, mais, les deux premiers jours, ils me semblaient également vêtus de gris, également chargés, fatigués et transis.

Toute la première moitié du mois de mai fut pluvieuse, et nous marchions sans tentes. L'éternelle route argileuse montait sur une colline

et descendait dans un vallon, à peu près à chaque verste. La marche était difficile. Les pieds étaient couverts de boue; le ciel, chargé de nuages, faisait, sans paix ni trêve, tomber sur nos têtes une pluie fine; aucun espoir, en arrivant à la couchée, de se sécher et de se réchauffer. Les Roumains ne nous laissaient pas pénétrer dans les habitations; matériellement, d'ailleurs, ils ne pouvaient loger tant de monde. Nous traversions la ville ou le village et nous nous arrêtions dans quelque pâturage.

« Arrêtez-vous!... Formez vos rangs! »

Il fallait, après avoir pris de la nourriture chaude, se coucher tout droit dans la boue. De l'eau en dessous, de l'eau en dessus, et tout le corps trempé. On tremblait, on s'entortillait dans son manteau; peu à peu, une chaleur humide envahissait tout l'être et on s'endormait bien fort jusqu'au moment où, de nouveau, sonnait l'appel. C'était encore la colonne grise, le ciel gris, la route bourbeuse, les vallons et les collines mornes et humides. Les hommes avaient beaucoup de peine.

« Les écluses célestes se sont ouvertes, disait avec un gros soupir notre sous-officier de demi-peloton Karpow, vieux soldat, qui avait fait la campagne de Khiva. Nous sommes de plus en plus trempés.

— Cela va passer, Wassili Karpowitch, le soleil va paraître et nous séchera. La campagne sera longue et nous aurons le temps d'être trempés et séchés tour à tour avant d'arriver. Michailitch! me demanda mon voisin, le Danube est-il loin?

— Nous avons encore trois semaines de marche.

— Trois semaines! mais en voilà deux que nous sommes en route...

— Nous allons dans les griffes du diable, grogna le père Titkow.

— Qu'as-tu à grogner, vieux diable toi-même, tu troubles ton monde! De quelles griffes du diable veux-tu parler? Pourquoi dis-tu cela?

— Est-ce à la fête que nous allons? répliqua Titkow.

— Ce n'est pas à la fête, mais nous devons être fidèles à notre parole... Quand tu as prêté serment de fidélité, tu as dit que tu ne ménagerais pas ta vie!... Allons, prends garde à toi, vieil imbécile!...

— Mais qu'ai-je dit, Wassili Karpitch? Est-ce que je n'avance

pas? S'il faut mourir, eh bien mourons! Tout cela est indifférent...

— Allons, c'est bon, que je te rattrape à parler!... »

Titkow se tait, sa figure devient de plus en plus morose. D'ailleurs, personne n'a envie de causer, il est trop difficile de marcher; les pieds glissent et souvent les hommes tombent sur la boue gluante. On entend des jurons dans le bataillon. Fédorow, seul, ne se décourage pas et, sans s'arrêter, me raconte des histoires sur Pétersbourg et la campagne.

Cependant tout a une fin. Un matin, en me réveillant au bivouac, près d'un village où nous devions passer la journée, je vis un ciel bleu, des huttes blanches et des vergers inondés d'un soleil radieux; j'entendis des voix sonores, redevenues gaies. Tout le monde était levé, on se reposait des fatigues d'une marche d'une semaine et demie sous la pluie et sans abri. Dans la journée arrivèrent nos tentes. On se mit tout de suite à les dresser. On planta des pieux, on tendit la toile et tout le monde se coucha à l'ombre.

« Elles ne nous ont pas préservés de la pluie, mais elles nous garantiront du soleil.

— Oui, elles peuvent préserver du hâle le visage de monsieur, dit en plaisantant Fédorow, clignant ironiquement de l'œil en me regardant. »

***

Notre compagnie ne comptait que deux officiers, le capitaine Saikine, notre commandant, et l'enseigne Stébelkow. Notre chef était un homme entre deux âges, gros et bon; Stébelkow était un tout jeune garçon, sortant de l'École. Ils vivaient en bonne intelligence; le capitaine avait accueilli l'enseigne comme son enfant, le nourrissait, l'abreuvait et, les jours de pluie, poussait la bonté jusqu'à partager avec lui son unique manteau de caoutchouc. Quand on distribua nos tentes, les officiers se logèrent ensemble; comme elles étaient spacieuses, le capitaine se décida à me loger également.

Fatigué par une nuit blanche (notre compagnie avait été désignée pour faire le service auprès du train, et nous avions passé la nuit à retirer

les chariots des ravins et des ruisseaux débordés), je m'endormis profondément après dîner. L'ordonnance du chef de la compagnie me réveilla en me touchant l'épaule avec précaution.

« Monsieur Ivanow, monsieur Ivanow! me dit-il à voix basse, prenant toutes sortes de précautions comme s'il eût craint de me réveiller.

— Que voulez-vous?

— Le chef de la compagnie vous réclame. »

Voyant que je mettais mon porte-épée et la baïonnette, il ajouta :

« Son Excellence a dit que vous veniez sans rien changer à votre toilette. »

Toute une société s'était rassemblée dans la tente de Saikine. Sans compter les maîtres du logis, il y avait deux officiers : l'aide de camp du régiment et le commandant de la compagnie des tirailleurs, Wenzel. En 1877, le bataillon comptait cinq compagnies et non quatre comme aujourd'hui. En campagne, les tirailleurs marchent en arrière, de façon que les derniers rangs de notre compagnie touchaient aux premiers rangs des tirailleurs. Je marchais entre les derniers et, maintes fois déjà, il m'était arrivé d'entendre sur le compte du capitaine Wenzel les propos les plus désobligeants. Les quatre officiers étaient assis autour d'une caisse qui servait de table et sur laquelle on avait posé un samovar, de la vaisselle et une bouteille. Ils prenaient le thé.

« Allons, venez donc, monsieur Ivanow, s'écria le capitaine, Nikita, une tasse, un gobelet, un verre, n'importe quoi... Allons, Wenzel, fais-lui place et laisse-le s'asseoir. »

Wenzel se leva et salua très poliment. C'était un jeune homme sec, de petite taille, pâle et nerveux. « Comme ses yeux sont inquiets et ses lèvres minces, me dis-je à moi-même. » L'aide de camp, sans se lever, me tendit la main.

« Mon nom est Loukine, me dit-il. »

Je me sentais gêné. Les officiers se taisaient; Wenzel prenait son thé avec du rhum, l'aide de camp aspirait la fumée d'une petite pipe. L'enseigne Stébelkow me fit un signe de la tête et poursuivit la lecture d'un volume

dont les feuillets détachés étaient épars ; c'était une traduction d'un roman étranger; ce livre fit toute la campagne au fond de sa valise, arriva de Russie aux bords du Danube et revint dans un état plus piteux encore.

Le commandant versa dans une jatte de terre glaise du thé qu'il inonda d'une quantité prodigieuse de rhum.

« Tenez, prenez cela, monsieur l'étudiant, et soyez indulgent pour nous ; je suis un homme naïf. D'ailleurs nous sommes ici tous des gens très simples, tandis que vous êtes un homme fort instruit, ce qui doit vous rendre indulgent. Est-ce cela ? »

En parlant ainsi, il saisit mon poignet de sa large main comme un rapace eût fait de sa proie ; il la secoua en l'air à plusieurs reprises et me regarda avec bienveillance en me faisant des yeux ronds.

« Vous êtes étudiant? me demanda Wenzel.

— C'est-à-dire je l'ai été, monsieur le capitaine. »

Il sourit et fixa sur moi son regard inquiet. Je me souvins des récits des soldats, mais en ce moment je me mis à douter de leur véracité.

« Pourquoi m'appelez-vous « monsieur le capitaine » ? Dans cette tente, vous êtes chez vous et au milieu des vôtres. Vous êtes ici simplement un homme intelligent parmi ses semblables, dit-il tranquillement.

— Intelligent, c'est certain! s'écria Saikine, un étudiant! J'aime les étudiants, bien qu'ils soient fort turbulents. Moi-même j'aurais été étudiant si la destinée ne m'eût pas été contraire.

— Qu'a donc eu de particulier le destin à ton égard, Ivan Platonowitch? demanda l'aide de camp.

— Je n'ai jamais pu me préparer : les mathématiques allaient encore jusqu'à un certain point ; quant à tout le reste, impossible d'y rien comprendre. La littérature, l'orthographe... Croirais-tu qu'à l'école des porte-enseignes on n'a jamais pu m'apprendre à écrire. Ma parole d'honneur !...

— Savez-vous, monsieur l'étudiant, me dit l'aide de camp, en lançant en l'air deux fortes bouffées de tabac, qu'Ivan Platonowitch fait quatre fautes d'orthographe dans le mot *encore ?*

— Allons, ne blague pas, vieux! dit le commandant Saikine, en le menaçant du doigt.

— Ma parole d'honneur, il écrit « amkor »; est-ce assez réussi!... et l'aide de camp éclata de rire.

— Allons, ferme ta bouche, tu mets un « s » à « table »; en ta qualité d'aide de camp, cela ne t'est pourtant pas permis. »

L'aide de camp pouffa de rire; l'enseigne Stébelkow, qui avait dans la bouche une gorgée de thé, l'avala de travers, éternua sur son livre, éteignit une des deux bougies qui nous éclairaient; moi-même je ne pus me retenir. Ivan Platonowitch, enchanté de sa facétie, fit résonner toute la tente des éclats de son rire de contre-basse. Wenzel seul ne riait pas.

« Nous disons, la littérature? Ivan Platonowitch, demanda-t-il tranquillement.

— La littérature, la littérature... hum, et le reste. Vous savez : c'est comme celui qui avait étudié la géographie jusqu'à « l'équateur » et l'histoire jusqu'à « l'ère ». Mais non : tout cela ce sont des blagues, ce n'est pas là l'affaire. J'avais quelque argent et la vie me tentait. Voyez-vous, Ivanow, je suis... Mais, à propos, quel est votre nom patronymique?...

— Wladimir Michaïlitch.

— Allons, Wladimir Michaïlitch, je disais donc que, depuis mon enfance, j'ai été un cerveau brûlé. Vous ne vous faites pas l'idée de tout ce que j'ai pratiqué. Vous connaissez la chanson du petit garçon : il y avait un jour un petit garçon qui avait une bourse pleine; il éparpilla son argent et fut obligé de se mettre en service. Je m'engageai comme porte-enseigne dans cet excellent régiment. Bien que je fusse tout soldat par caractère, on m'envoya à l'école; ça alla tant bien que mal, et je traîne le boulet depuis bientôt vingt ans. Pour le moment, nous courons sus aux Turcs. Allons, messieurs, buvons, mais pas de mélange; nous gâtons notre boisson en y mélangeant du thé. Buvons, victimes de la guerre!

— Chair à canon, traduisit Wenzel.

— Va pour chair à canon, soit, si vous parlez français. Il faut vous dire que notre capitaine est un homme d'esprit; il connaît plusieurs

langues ; il récite des vers allemands. Écoutez-moi, jeune homme, je vous ai fait appeler pour vous proposer de déménager dans ma tente. Vous êtes six soldats dans la vôtre, vous devez y être mal et à l'étroit. Il doit y avoir des insectes. De toutes façons vous serez mieux chez moi.

— Merci, mais permettez-moi de refuser.

— Pourquoi cela, quelle bêtise ! Nikita, apporte ici son havresac. Dans quelle tente êtes-vous ?

— Dans la seconde, du côté droit. Mais, encore une fois, permettez-moi de refuser et de rester où je suis. C'est avec les soldats qu'il me faudra vivre, laissez-moi complètement avec eux. »

Le capitaine me regarda attentivement ; il semblait vouloir lire dans ma pensée. Après un moment de réflexion, il me dit :

« Voulez-vous vivre dans leur intimité ?

— Certainement, si toutefois c'est possible.

— Alors, c'est juste, ne déménagez pas. Je respecte vos idées. »

Et, saisissant ma main dans sa large patte, il la secoua avec force.

Quelques instants après, je pris congé des officiers et sortis de la tente. La nuit tombait, les soldats mettaient leurs capotes et se préparaient pour la retraite qui allait sonner. Les compagnies se rangèrent en ligne, de façon à former dans chaque bataillon un carré fermé, au milieu duquel se trouvaient les tentes et les fusils croisés en faisceaux. Ce jour-là, grâce à la halte, toute la division était réunie. Les tambours battirent la retraite, et de loin on entendit les paroles de commandement :

« Régiments à la prière, chapeaux bas ! »

Et douze mille hommes se découvrirent.

« Notre père qui êtes aux cieux », commença notre compagnie. Les suivants continuèrent : soixante chœurs de deux cents hommes entonnèrent la prière ; il en résulta une dissonance, il est vrai ; pourtant, la prière résonnait d'une façon touchante et grandiose. Les chœurs se turent peu à peu et, bien loin, sur les limites du camp, la dernière compagnie chantait : « ...mais délivrez-nous du mal ».

Un court roulement de tambours se fit entendre. « Couvrez-vous ! »

Les soldats se disposaient pour le sommeil. Dans notre tente, où, comme dans toutes les autres, six hommes étaient étendus sur une surface de deux sagènes carrées, ma place était sur le côté. J'étais couché sur le dos, regardant longuement les étoiles, les feux éloignés des bivouacs, prêtant l'oreille au bruit sourd et indéterminé du camp. Dans une tente voisine quelqu'un racontait une histoire, où revenait sans cesse le mot « alors », qu'on prononçait « alorss ».

« Alorss le prince vint trouver son épouse et se mit à lui expliquer. Alorss elle... Lioutukow, vas-tu dormir... Eh bien, endors-toi donc, que Dieu te bénisse, et la Vierge Marie, mère de Dieu, et tous les saints patrons, » et le conteur se tut.

Chez les officiers on causait aussi. La lumière, venant du milieu de la tente, les éclairait singulièrement, profilant leurs silhouettes d'une façon bizarre. De temps en temps, on entendait des éclats de voix : ce devait être l'aide de camp qui continuait à rire. Une sentinelle, le fusil sur l'épaule, se promenait de long en large. En face de nous, au bivouac de l'artillerie, je voyais un factionnaire, le sabre au poing. Le piétinement des chevaux s'entendait au loin; mon oreille percevait même le bruit que faisaient les chevaux en mâchant tranquillement leur avoine; je me rappelais avoir eu chez moi, à la campagne, la même impression dans la cour de la ferme, par une nuit semblable, douce et étoilée. La grande Ourse brillait très bas à l'horizon, bien plus bas que chez nous. En regardant l'étoile polaire, je me dis que c'était là la direction de Pétersbourg, où j'avais laissé ma mère, mes amis et tout le reste. Des constellations connues scintillaient au-dessus de ma tête. La voie lactée était limpide; son ruban jetait une clarté calme et triomphante. Plus au midi, de grandes étoiles de constellations que je ne connaissais pas allumaient leurs feux rouges ou verdâtres.

Je me disais : en allant plus loin, au delà du Danube, des Balkans, à Constantinople, verrai-je encore de nouvelles étoiles et quelles seront-elles ?

Je n'avais pas envie de dormir; je me levai et me mis à marcher

sur l'herbe couverte de rosée, entre notre bataillon et l'artillerie. Une figure dans l'ombre vint à ma rencontre, un sabre pendait à son côté; je reconnus un officier. Je me rangeai pour le saluer : l'officier vint à moi, c'était Wenzel.

« Vous avez une insomnie, Wladimir Michaïlitch ? me demanda-t-il d'une voix douce et tranquille.

— Je n'ai pu m'endormir, monsieur le capitaine.

— Je me nomme Pètre Nicolaèwitch... moi aussi je ne puis dormir. Je suis resté encore fort longtemps chez votre commandant, l'ennui m'a gagné, on s'est mis à jouer aux cartes, puis on s'est enivré. Dieu! quelle belle nuit! »

Il se mit à marcher à mes côtés; arrivés au bout de l'alignement de nos tentes, nous revînmes sur nos pas pour recommencer ce même manège tout en nous taisant. Wenzel rompit le premier le silence.

« Dites-moi, vous êtes entré au service sur votre désir personnel?

— Certainement.

— Qu'est-ce qui vous y attirait?

— Comment vous répondre? dis-je, ne voulant pas entrer dans d'inutiles détails... surtout le désir d'éprouver des sensations inconnues, de voir.

— Et probablement d'apprendre à connaître le peuple dans la personne de son représentant, le soldat? poursuivit Wenzel. Il faisait trop noir pour distinguer l'expression de son visage, mais le son de sa voix était ironique.

— Quelle étude voulez-vous faire dans les conditions où nous sommes, on ne songe guère qu'à trouver le bivouac et on s'y endort de suite?

— Sans plaisanterie, dites-moi pourquoi vous n'avez pas voulu aller loger dans la tente de votre commandant. Est-il possible que vous teniez sérieusement à l'opinion de ces paysans!

— Certainement, comme à l'opinion de tous ceux que je n'ai pas de raison de mépriser.

— Fort bien! Du reste, à l'heure qu'il est, c'est affaire de mode, la littérature elle-même s'en mêle et fait du paysan la perle de la création.

— Il ne s'agit pas de perle, il suffirait de les considérer comme des hommes et cela serait déjà bien beau, lui répondis-je.

— Voyons, finissons, pas d'attendrissement. Qui donc ne les envisage pas ainsi : ce sont des hommes, soit, mais quels hommes, voilà la question... Parlons d'autre chose... »

La conversation s'engagea. Wenzel devait avoir beaucoup lu, et, comme me l'avait dit Saikine, il connaissait beaucoup de langues. L'observation du commandant que Wenzel apprenait des vers par cœur, se confirma également. Parlant des Français, Wenzel attaqua les réalistes, et passant aux années 30 et 40, il déclama avec sentiment la *Nuit de Décembre*, d'Alfred de Musset. Il disait bien, avec beaucoup de simplicité et d'expression; sa prononciation était bonne. Après avoir terminé, il se tut un moment et puis ajouta :

« Oui, c'est beau, mais tous les Français réunis ne valent pas dix lignes de Schiller, de Gœthe ou de Shakespeare. »

Avant de commander la compagnie, il avait également administré la bibliothèque du régiment et avait suivi attentivement la littérature russe. En parlant de cette dernière, il jugea sévèrement ce qu'il appelait « la direction brutale ». Après cette observation, la conversation revint à son premier objet. Wenzel discutait avec feu.

« Quand j'entrai au régiment, presque enfant, je n'avais pas les opinions que je professe aujourd'hui. J'essayais de convaincre par la parole et d'acquérir de l'influence morale sur mes soldats. Mais il ne s'était pas passé une année qu'ils m'avaient complètement transformé; tout ce qui me restait de mes lectures se heurta violemment à la réalité, et j'acquis la conviction que ce n'était que de la sentimentalité inutile. »

Il fit un geste de la main que l'obscurité m'empêcha de comprendre.

« Que signifie, Pètre Nicolaïtch?

— C'est un coup de poing, dit-il d'un ton sec. Adieu, il est temps d'aller se coucher. »

Je le saluai et regagnai ma tente avec une impression de douleur et de dégoût. Il me sembla que tout le monde dormait, mais deux minutes

après que je m'étais couché, Fédorow, mon voisin, me demanda :

« Michaïlitch, vous dormez?

— Non.

— Vous vous êtes promené avec Wenzel?

— Oui.

— Comment est-il avec vous? Calme?

— Oui, même poli.

— Voyez donc ce que c'est que d'être avec son égal, ce n'est pas comme avec nous.

— Pourquoi? Est-il très colère?

— C'est un malheur. Dans la seconde compagnie des tirailleurs, les coups pleuvent : c'est un fauve. »

Il s'endormit là-dessus. A la question que je lui fis ensuite, il ne me répondit que par un ronflement. Je m'enveloppai dans mon manteau, mes idées s'embrouillèrent et je m'endormis à mon tour.

*
* *

Après les pluies vinrent les journées chaudes. Nous avions quitté les chemins de traverse où nos pieds enfonçaient dans le terrain détrempé, et nous nous étions engagés sur la chaussée qui mène de Yassy à Bucharest. Ceux qui firent la route de Tékoutsch à Berlad se souviendront toute leur vie de notre première journée de marche. Il faisait trente-cinq degrés de chaleur à l'ombre. La distance à parcourir était de quarante-huit verstes. Pas un souffle de vent; un nuage de poussière calcaire, soulevée par les mille pieds de notre bataillon, planait au-dessus de la route, et cette poussière pénétrait dans le nez et dans la bouche; elle couvrait les cheveux à ce point qu'il eût été impossible d'en distinguer la nuance; elle s'était mêlée à la sueur qui découlait de nos fronts et avait recouvert nos visages d'une couche épaisse de boue qui faisait de nous des nègres. Nous étions en uniforme et non en chemise, ce qui nous eût soulagés dans notre marche. Pourquoi? Je n'en sais rien. Le soleil chauffait le drap foncé de nos tuniques et le vernis de nos képis; c'était intolérable. On sentait

sous les semelles des bottes les cailloux incandescents de la chaussée. Les soldats suffoquaient. Malheureusement, les puits étaient rares; ceux que nous rencontrions étaient à peu près à sec; les colonnes qui nous précédaient buvaient le peu d'eau qui s'y trouvait et, quand notre tour arrivait et qu'on avait fait des efforts inouis pour approcher, jouant des poings et des coudes, l'on ne trouvait plus que quelques gouttes d'une eau saumâtre qui avait plutôt l'air de boue que d'un liquide. Quand cette eau, si mauvaise fût-elle, nous faisait défaut, les soldats, épuisés, tombaient. Pendant cette journée, quatre-vingt-dix hommes furent dans l'impossibilité de continuer la route; trois moururent d'insolation.

En voyant tomber mes camarades, je pris pour moi-même une bonne précaution. A Tekoutsch, je me procurai une grande citrouille qui pouvait contenir au moins quatre bouteilles. Maintes fois, durant la route, je la remplis d'eau. Je bus la moitié de ma provision et donnai l'autre à mes camarades. Malgré les efforts que nous faisons pour avancer, la chaleur prend le dessus, les jambes fléchissent, le corps se balance comme si l'on était ivre, les visages enflammés sont terribles à voir au travers de la couche de boue qui les recouvre, la main saisit convulsivement le fusil; une gorgée d'eau ranime un instant, mais bientôt l'homme perd connaissance; il roule inanimé sur la route interminable et poudreuse. « Les hommes de corvée », crie une voix enrouée. Ils doivent soulever le malade, le porter sur les bords du chemin, l'assister, mais ils ne sont guère plus vaillants que lui. Les fossés des deux côtés de la route sont remplis de soldats épuisés. Fédorow et Titkow marchent à mes côtés et, bien qu'ils souffrent visiblement, ils se raidissent contre la douleur.

La chaleur agit sur chacun d'eux différemment, suivant leur tempérament, et accentue les traits de leur caractère. Fédorow se tait, mais il soupire de temps à autre; ses yeux, si beaux d'ordinaire, sont enflammés et jettent des regards douloureux. Le père Titkow peste et grogne.

« En voilà qui tombent et qui manquent de vous éborgner avec leurs baïonnettes, s'écrie-t-il, tout en détournant le fusil d'un soldat qui vient de s'affaisser devant lui. Seigneur! Vierge Marie, où nous conduisez-

vous? Je crois que, n'était... ce bourreau, j'aurais failli à mon tour.

— Quel est le bourreau dont vous parlez?

— L'Allemand, le capitaine en second. Il est de service aujourd'hui; il marche en arrière; mieux vaut avancer sans quoi il va nous faire un mauvais parti. Il ne nous laissera pas un morceau intact sur le corps. »

Les soldats avaient surnommé Wenzel « l'Allemand ».

Je sortis des rangs; il était un peu plus facile de marcher sur les bords de la route; la poussière était moins dense et l'on se bousculait moins. Beaucoup faisaient comme moi. En cette journée de souffrance on avait un peu oublié les exigences du service et la régularité de la marche. Je m'étais éloigné de mon détachement et je me trouvais à la queue de la colonne.

Wenzel était à bout de forces; il étouffait, mais ses nerfs le soutenaient; il me rattrapa.

« Qu'en dites-vous, me demanda-t-il d'une voix éraillée. Marchons sur le côté. Je suis épuisé.

— Voulez-vous de l'eau? Je lui passai ma gourde improvisée; il but avec avidité quelques gorgées.

— Merci, cela va mieux; en voilà une journée! »

Nous marchâmes quelque temps côte à côte en silence.

« A propos, me demanda-t-il. Vous n'êtes décidément pas allé vous installer chez Ivan Platonowitch?

— Non, je n'y suis pas allé.

— C'est stupide; pardonnez ma franchise. Mais, au revoir, il faut que je regagne les derrières de ma colonne. Ces gens-là sont trop douillets; voyez donc comme ils tombent. »

Après quelques pas je me retournai; je vis Wenzel penché sur un soldat qui était couché sur la route. Il lui secouait le bras.

« Lève-toi, canaille, lève-toi. »

Je ne reconnus pas mon causeur si bien élevé. Il jurait et sacrait comme un diable. Le soldat était à peu près sans connaissance et lançait des regards désespérés sur l'officier en fureur. Ses lèvres balbutiaient.

« Lève-toi, lève-toi de suite; ah! tu ne veux pas; voilà pour toi, voilà pour toi, voilà pour toi! »

Wenzel avait saisi son sabre et, du fourreau, battait les épaules et les bras meurtris du soldat. Je ne fus pas maître de moi et m'approchai de lui. « Pètre Nicolaëwitch! » fis-je.

« Allons, vas-tu te lever? » dit-il, le bras dressé.

Je le retins violemment. Il tourna vers moi son visage contracté; les yeux hors de la tête, la bouche convulsée, il était effrayant. D'un mouvement bref, il retira son bras. Je crus qu'il allait s'emporter; mon acte était une faute des plus graves contre la discipline, mais il se contint.

« Écoutez, Ivanow, ne recommencez jamais! S'il s'était trouvé à ma place quelque officier de fortune, dans le genre de Schourow ou de Timofeew, vous auriez durement expié votre incartade. Vous ne devez pas oublier que vous êtes soldat, et que, pour une faute de ce genre, on pourrait vous fusiller sans autre forme de procès.

— C'est égal. Je n'ai pu voir ce que vous faisiez sans m'interposer.

— Cela fait honneur à votre sentimentalité, mais faites-en un autre usage. Croyez-vous qu'on puisse traiter autrement ces brutes? (Son visage prit une expression de mépris, je dirai plus, de haine.) Sur dix de ces soldats efféminés qui se roulent le long de la route, il n'y en a que quelques-uns qui soient vraiment malades. Je n'agis pas avec cruauté, ce n'est pas dans mon caractère. Il faut entretenir l'esprit de corps, la discipline. Si je pouvais leur faire entendre raison je leur parlerais, mais la parole n'a aucune action sur eux. Ils ne sont sensibles qu'à la douleur physique; c'est pourquoi je frappe. »

Je ne voulus pas en entendre davantage et me pressai de regagner ma compagnie qui m'avait dépassé d'assez loin. Je rattrapai Fédorow et Titkow au moment où le bataillon venait de quitter la chaussée pour la plaine et où on nous commandait halte.

« Michaïlitch, de quoi avez-vous causé avec le capitaine en second Wenzel, me demanda Fédorow tandis que je tombais épuisé à ses côtés, ayant eu à peine le temps de poser mon fusil.

— Causé, murmura Titkow, vous appelez cela causer. Il l'a saisi par le bras. Ah! monsieur Ivanow, prenez garde à l'Allemand. Il a beau aimer à causer avec vous, vous ne le porterez pas en paradis! »

*
* *

Le soir, fort tard, nous parvînmes à Fochchani, nous traversâmes cette petite ville obscure et silencieuse et nous sortîmes dans la plaine : on n'y voyait goutte; les bataillons s'installèrent tant bien que mal; les hommes étaient fatigués au point qu'ils s'endormirent d'un sommeil de plomb sans toucher au dîner qui les attendait. La nourriture du soldat passe toujours pour un « dîner », qu'il soit grand matin, jour ou nuit. Il arriva des traînards toute la nuit. Au point du jour, nous nous remîmes en route avec la consolation de nous dire que, après cette marche, nous aurions une journée de repos. Les mêmes colonnes en mouvement, le même havresac qui meurtrit les épaules engourdies, les mêmes douleurs aux pieds enflés et saignants, c'est à peine si l'on a conscience de ce que l'on fait durant les dix premières verstes. Le sommeil, trop court, n'a pas suffi pour dissiper la fatigue de la veille; les soldats avancent, à moitié endormis. Il m'est arrivé de dormir en marche si profondément que, au moment de la halte, je ne pouvais me figurer que nous eussions fait dix verstes, et aucune des localités parcourues ne restait dans ma mémoire. Quand, au moment de nous arrêter, les colonnes s'alignaient et se reformaient, on se réveillait avec la joie de penser au repos d'une heure : on pourrait se débarrasser de son chargement, faire bouillir de l'eau dans sa marmite, s'étendre à loisir, prendre son thé brûlant. Dès que les fusils sont posés et que les havresacs sont enlevés, on se met à la recherche du combustible, d'ordinaire les tiges séchées du maïs de l'année passée. On plante en terre deux baïonnettes, on place sur elles une baguette de fusil à laquelle pendent deux ou trois marmites. Les tiges, sèches et légères, brûlent d'un feu clair et joyeux. On dispose les fagots dans la direction du vent, la flamme lèche les marmites enfumées; au bout de dix minutes, l'eau bout à gros bouillons; on jette le thé dans la marmite, on lui donne le temps

de cuire et on a ainsi un liquide très fort, presque noir. Pas de sucre, le gouvernement délivrait du thé en quantité si considérable qu'on le fumait quand on n'avait pas de tabac; on en buvait infiniment, mais la ration de sucre était minime.

Il paraîtra peut-être singulier que je m'étende sur tous ces détails; mais la vie du soldat en campagne est si rude, elle est si pleine de privations et de souffrances, on a si peu d'espoir dans l'avenir que le thé ou une friandise quelconque constitue une vraie joie. Il fallait voir l'air sérieux que prenaient les visages hâlés et farouches de nos soldats jeunes ou vieux. (Entre parenthèses, il n'y en avait guère qui eussent dépassé la quarantaine.) En vrais enfants, ils faisaient le feu, ajoutant des branches sèches sous les marmites et se donnant mutuellement des conseils sur cette grave opération.

« Allons, Loutikow, mets-en là, par ce côté, c'est cela, ça y est; le feu prend, l'eau va bouillir. »

Le thé, de temps à autre, par un temps froid et pluvieux, un verre d'eau-de-vie, et la pipe, voilà les joies du soldat, sans parler, bien entendu, du sommeil, réparateur de tous les maux, qui fait oublier les souffrances physiques, les soucis et... l'avenir. Le tabac ne jouait pas un médiocre rôle parmi ces petits bonheurs; il excitait et soutenait les nerfs détendus. Une pipe bien bourrée passait par la bouche d'une dizaine d'hommes et revenait à son propriétaire qui en aspirait une dernière bouffée, en secouait la cendre et la rentrait dans la tige de sa botte. Je ne puis oublier le chagrin que me fit un de mes camarades en me perdant ma pipe; je ne puis oublier son propre chagrin et sa confusion. On eût dit qu'il avait perdu une fortune qu'on lui avait confiée. Quand on faisait halte dans le milieu de la journée, on se reposait une heure ou deux. Après avoir pris le thé, on s'endormait. Alors, silence complet. Seule, la sentinelle allait et venait, montant la garde devant l'étendard. On était couché par terre, la tête sur le havresac, dans un état qui n'était ni le sommeil ni la veille; le soleil ardent brûlait le visage et le cou; les mouches piquaient et tourmentaient et ne permettaient pas de s'endormir complètement. Les

rêves se mêlaient à la réalité; on venait de quitter une vie si différente que, dans l'assoupissement qui précède le sommeil, on se figurait qu'on allait se réveiller à la maison, au milieu de ses habitudes, que ce steppe allait disparaître et, cette terre nue, où des chardons simulent la verdure, et cet implacable soleil, et ce vent sec, et ces milliers d'hommes vêtus de chemises blanches couvertes de poussière, et ces chevalets d'armes! « Debout! » commande en traînant le mot, d'une voix sévère et sonore, le chef de bataillon, le major Tchernoglasow, petit et barbu. Les chemises blanches s'agitent, les hommes s'étirent en bougonnant, se lèvent, endossent leurs gibernes et leurs havresacs et s'alignent.

« Aux armes! »

Nous allons chercher nos fusils. Je me rappelle parfaitement le mien, le numéro 18635, la crosse un peu plus foncée que celle des autres, et, sur le vernis, une longue éraflure. Encore un commandement et le bataillon, s'allongeant, tourne sur la route. Tout en avant, on mène le cheval du commandant, c'est un étalon bai; il arrondit son encolure, joue et frappe du sabot; le major ne le monte que dans les cas extrêmes, et le suit à pied à la tête du bataillon, d'un pas régulier, comme il convient à un vrai fantassin. Il veut faire voir à ses hommes que le chef sait se donner du mal; les soldats lui en savent gré et l'aiment. Il est toujours de sang-froid et calme; il ne plaisante et ne sourit jamais; levé avant tout le monde, il est couché le dernier. Ferme et réservé avec ses soldats, jamais il ne se permet de frapper ou de gronder sans motif. On prétend que, si le major n'était pas là, Wenzel en aurait fait voir bien d'autres.

Le temps est aujourd'hui moins chaud qu'hier. Nous n'avançons plus sur la chaussée; nous longeons la voie ferrée, en suivant un sentier étroit; beaucoup marchent dans l'herbe. Il n'y a pas de poussière, les nuages s'amoncellent, de grosses gouttes tombent à de rares intervalles. Nous tendons les mains pour voir si la pluie ne commence pas. Les retardataires d'hier ont eux-mêmes repris courage; il n'y a plus grand chemin à faire, à peine dix verstes encore, après quoi, le repos, ce repos tant souhaité, qui ne sera pas d'une nuit seulement, mais bien de la

fournée du lendemain et de toute une nuit encore. Les soldats ont envie de chanter. Fédorow roucoule au milieu des chanteurs; on entend la fameuse chanson qui commence par

C'était au feu sous Poltava...

Ayant chanté le passage où il est question d'une balle qui traverse le chapeau du Tsar, il entonne cette chanson qui, sans aucune signification, est cependant une des plus populaires parmi les soldats; il y est question d'une certaine Lise qui, allant au bois, y trouve un mari tout noir et ce qui en résulte. Puis, la chanson historique de Pierre, que le Sénat réclame, et, comme conclusion, il chante la chanson du régiment :

Le Tsar blanc, notre Empereur, est venu.
Allons, amis, serrez vos ceinturons, redressez-vous!
Notre tenue a été trouvée parfaite, et le Tsar nous a exprimé sa satisfaction...
Le commandant de notre bataillon, M. Tchernoglasow,
Sans dormir ni sommeiller, exerçait son bataillon.
Monté sur son cheval, il ne se soucie de personne.

Et ainsi de suite durant une cinquantaine de couplets.

« Fédorow, pourquoi chantez-vous cette chanson de Lisette, qui n'a ni queue ni tête? lui demandai-je un jour. Je lui énumérai quelques autres chansons encore, aussi sottes que cyniques et qui l'étaient à un tel point que le cynisme même perdait toute espèce de signification et semblait une réunion de mots dénués de sens.

— Mais ça m'est venu sans m'en douter, me répondit-il; après tout, est-ce un chant? C'est tout simplement une succession de cris, une gymnastique pour les poumons qui fait marcher avec plus d'entrain. »

Les chanteurs fatigués, les musiciens commencent. Il est beaucoup plus facile de marcher au son d'une marche rythmée, sonore et pleine d'entrain; presque toujours, même les plus fatigués font bonne mine, marchent en mesure, conservent leur alignement, au point qu'on se demande si ce sont les mêmes hommes. Mais, quand la musique cesse, l'entrain factice qu'elle a produit disparaît, et j'ai senti moi-même que j'allais faiblir et me

laisser tomber, si une halte n'était venue à propos permettre de reprendre haleine.

Cinq verstes après avoir repris notre route, un obstacle se présenta. Nous marchions dans une vallée où coulait une petite rivière; d'un côté s'élevaient des collines, de l'autre le remblai étroit, mais élevé, du chemin de fer. Les dernières pluies avaient inondé le vallon et formé, sur le milieu du chemin, une grande mare d'une trentaine de sagènes environ. Le talus du chemin de fer s'élevait au-dessus de la route comme une digue, c'était lui que nous suivions. Le garde-voie laissa filer le premier bataillon qui dépassa la mare sans encombre; mais, quand vint notre tour, il nous déclara qu'un train devant venir dans cinq minutes, il fallait attendre. On fit halte. A peine avions-nous déposé nos fusils que, au tournant du chemin, parut la calèche bien connue du général de brigade. C'était un homme hardi. Je n'ai jamais entendu de voix qui puisse se comparer à la sienne, pas plus à l'Opéra que dans les chœurs des cathédrales. Ses notes basses sonnaient comme un clairon; sa taille était énorme, sa tête forte et rouge; ses favoris noirs et long flottaient au vent; de gros sourcils noirs ombrageaient ses petits yeux qui avaient l'air de deux charbons ardents; à cheval, à la tête de sa brigade, il avait un air inspiré. Un jour, à Moscou, sur le champ de Hodinski, pendant des manœuvres militaires, il se fit tellement remarquer par ses allures guerrières et hardies qu'il enthousiasma un vieux bourgeois, qui s'écria : « A la bonne heure, voilà un brave! C'est comme cela qu'il nous en faut. »

Depuis ce temps ce surnom de « brave » lui est resté.

Il rêvait des exploits guerriers. Quelques petits volumes dépareillés d'une histoire militaire l'accompagnèrent durant toute la campagne. Je n'ai connu ce détail que par ouï-dire, car, personnellement, il ne m'arrivait que très rarement de voir le général; la plupart du temps il nous rattrapait au milieu de l'étape; il arrivait dans une calèche attelée d'une troïka de beaux chevaux; il venait au bivouac, prenait un logement où il restait jusque bien avant dans la matinée et nous rejoignait dans le courant du jour. Alors, les soldats faisaient attention au degré de

coloration de son visage et au degré d'enrouement de sa voix quand il criait :

« Bonjour, mes starobelzi!

— Nous vous souhaitons le bonjour, Votre Excellence, répondaient les soldats, qui ajoutaient à la cantonade : « Allons, va cuver ton vin, vieux soudard. »

Le général poursuivait sa route, parfois sans autre incident, parfois après avoir admonesté vertement quelque chef de compagnie.

Voyant le bataillon arrêté, le général arriva sur nous et bondit hors de sa calèche avec toute la célérité que lui permettait son embonpoint. Le major fut tout de suite auprès de lui.

« Qu'est-ce qui est arrivé? Pourquoi vous êtes-vous arrêtés? Qui vous l'a permis?

— Votre Excellence, la route est inondée, un train va passer sur le remblai.

— La route inondée, un train? Quelles sont ces histoires? Vous amollissez vos hommes. Vous en faites de vraies femmelettes. On n'a pas le droit de s'arrêter sans permission. Je vais, monsieur, vous faire mettre aux arrêts...

— Excellence...

— Pas de discussion! »

Le général regarda sévèrement autour de lui et détourna son attention sur une autre victime.

« Eh bien, qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi le chef de la seconde compagnie des tirailleurs n'est-il pas à son poste? Capitaine Wenzel, faites-moi le plaisir de venir me parler! »

Wenzel approcha; le général l'abreuva d'injures. Wenzel essayait de se justifier; il élevait la voix pour répondre, mais ses paroles étaient étouffées par les cris du général; on devinait cependant, à l'intonation, que Wenzel n'avait pas été poli.

« Vous discutez? Vous êtes insolent? criait le général. Silence! Enlevez-lui son sabre et mettez-le aux arrêts auprès de la caisse du régiment!

Il faut un exemple... Vous avez eu peur d'une mare! Allons, mes enfants, suivez-moi! A la Souvorow! »

Le général passa rapidement devant le bataillon avec la démarche engourdie d'un homme qui a été longtemps assis.

« Suivez-moi, mes enfants! A la Souvorow! » répéta-t-il, en entrant dans l'eau avec ses bottes vernies.

Le major, l'air méchant, regarda derrière lui, puis emboîta le pas aux côtés du général. Le bataillon s'ébranla aussitôt. On commença par avoir de l'eau jusqu'aux genoux, puis jusqu'à la taille, puis plus haut encore; le général, qui était très grand, avançait facilement tandis que le petit major se débattait dans l'eau. Les soldats, comme un vrai troupeau de moutons qui passe un gué, se bousculaient, enfonçaient dans la vase, faisaient des efforts pour retirer leurs pieds et se jetaient de côté et d'autre. Les chefs de compagnie et les aides de camp de bataillon, qui étaient à cheval, auraient pu facilement traverser la mare, mais, voulant suivre l'exemple du général, ils mettaient pied à terre au bord et entraient résolument dans la vase. Les hommes de notre compagnie étaient les plus grands du régiment, aussi passèrent-ils sans trop d'encombre, tandis que ceux de la 8e compagnie, tous petits de taille, n'ayant tout au plus que de deux à quatre verschoks, avaient de l'eau jusqu'aux oreilles, barbotaient, buvaient et s'accrochaient à nous. Un petit bohémien, le visage pâle, les yeux noirs grands ouverts, enlaça de ses deux bras le père Titkow, et abandonna son fusil. Heureusement pour le petit bohémien, quelqu'un attrapa au vol le fusil qui, sans cela, eût certainement été perdu, et le soldat eût été vertement puni pour avoir égaré une propriété de l'État. Dix sagènes plus loin, la mare devint moins profonde, et tous, hors de danger, s'empressèrent d'en sortir, se bousculant et s'injuriant. Beaucoup de nos hommes riaient de cette aventure, mais nos voisins ne la trouvaient pas drôle; leurs figures étaient bleuies par le froid et la frayeur. Les tirailleurs qui étaient sur leurs talons leur criaient :

« Allons, pygmées, allez-vous sortir de l'eau; êtes-vous noyés?

— On aurait facilement pu se noyer, répondait-on dans la 8e compa-

MAURICE ORANGE

gnie. La belle affaire pour le général, c'est à peine s'il a mouillé les pointes de ses favoris. Il a voulu se poser en héros, mais il pouvait noyer son monde.

— Pourquoi n'es-tu pas monté dans ma marmite? tu aurais passé à sec.

— Je n'y ai malheureusement pas pensé, répondait le petit soldat. »

L'inventeur de cette aventure avait déjà eu le temps de sortir de la vase et se tenait avec majesté au bord de la mare; il regardait la plus grande partie du bataillon barboter encore dans l'eau. Il était trempé jusqu'aux os et avait, en effet, la barbe mouillée; ses habits dégouttaient d'eau, les tiges de ses bottes vernies étaient gonflées; il encourageait les soldats en continuant à leur crier : « En avant, mes enfants, à la Souvorow! »

Les officiers, tout trempés, l'entouraient, le visage renfrogné. Wenzel, désarmé, était parmi eux et souriait méchamment. Le cocher du général s'était approché de la rive et, ayant sondé à l'aide de son fouet, était remonté sur son siège et avait traversé la mare un peu plus à gauche; il avait trouvé un gué et avait eu à peine de l'eau jusqu'aux essieux.

« Voilà l'endroit où nous aurions dû passer, Excellence, dit câlinement le major au général; permettez-vous à nos hommes de se sécher?

— Certainement, certainement, Sergei Nicolaïtch, répondit le général pacifiquement, l'eau froide ayant tempéré son ardeur. Il remonta dans sa calèche, commença par s'asseoir, puis se releva et cria à tue-tête :

— Merci, starobelzi! Vous êtes des braves.

— A vos ordres, Excellence, » répliquèrent les soldats, mais cela sans ensemble.

Le général, trempé, poursuivit sa route. Le soleil était encore haut au-dessus de l'horizon; nous n'avions plus que cinq verstes à parcourir; le major commanda halte, on nous fit déshabiller, allumer des feux, ce qui nous permit de sécher nos vêtements, nos bottes, nos havresacs, nos gibernes; deux heures après, nous reprenions notre route, riant de notre bain improvisé.

« Avec tout cela, « le brave » a mis Wenzel aux arrêts, » dit Fédorow.

— Cela ne fait rien, il n'a qu'à se tenir deux jours près de la caisse du régiment, répliquèrent quelques tirailleurs.

— Qu'est-ce que cela peut te faire ?

— C'est un soulagement non seulement pour moi, mais pour toute la compagnie; nous allons pouvoir respirer pendant deux jours. Nous n'en pouvons plus. Voilà ce que cela me fait.

— Souffre, Cosaque, tu deviendras ataman, dit le proverbe.

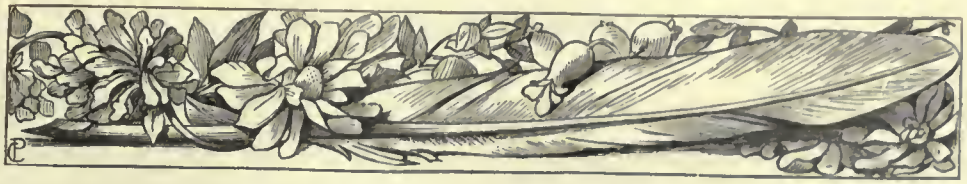
— Souffrir, il le faut bien, dit Titkow de sa voix lugubre; mais quant à devenir ataman, ce sera probablement dans l'autre monde, si un Turc nous y envoie.

— Quant à vous, petit père, ne vous découragez pas. Réfléchissez à ceci, dit Fédorow, nous voilà séchés, tandis que le brave général, qui n'a pas un fil de sec sur lui, roule dans sa calèche enveloppé d'un brouillard d'humidité. »

Tout le monde éclata de rire autour de nous.

VSEVOLOD GARSCHINE,
Traduit par Dimitri de Benckendorff.

(A suivre.)



A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

COQUELIN

COQUELIN (Jules-Constant), celui qu'on nomme aujourd'hui Coquelin aîné, naquit le 23 janvier 1841, à Boulogne-sur-Mer, d'une honorable famille de commerçants. Son père était boulanger, et se piquait même d'être un artiste en petits pains. Il comptait léguer sa maison à son fils; mais ce fils manifesta de bonne heure d'autres intentions; M. Coquelin père foula noblement aux pieds les préjugés de la bourgeoisie provinciale et dit à l'héritier présomptif de sa gloire :

« Va, mon fils, sois comédien puisque tu le veux; mais entends-moi bien; c'est à condition que tu seras maître dans ton art, comme je prime dans le mien. »

Il y avait alors à Boulogne, comme inspecteur de la librairie, un homme qui touchait au théâtre. C'était le frère de Ponchard, de celui qui chantait à l'Opéra-Comique. Coquelin le connaissait; il s'ouvrit à lui de ses projets, lui demanda une lettre de recommandation pour M. Régnier, et débarqua à Paris avec l'intention formelle d'entrer au Conservatoire et d'y remporter le premier prix.

Il s'en fut d'abord voir Régnier, qui l'accueillit avec sa bonté ordinaire. Il lui dit fièrement qu'il ne prétendait pas entrer au théâtre pour y faire une figure médiocre ; que, si on ne lui reconnaissait pas les qualités nécessaires pour arriver très haut, il préférait le savoir tout de suite et reprendre le chemin de fer : le sang des Coquelin ! Régnier sourit paternellement à cette hautaine déclaration de principes, qu'il a dû entendre plus d'une fois en sa vie.

C'est une assez grosse affaire que les examens d'admission au Conservatoire. Le nombre des candidats est toujours considérable, et, là comme partout, il y a peu d'élus si beaucoup sont appelés. Coquelin avoue de bonne grâce qu'il n'y réussit guère. Il me contait lui-même qu'Augustine Brohan, qui se trouvait parmi ses juges, s'était écriée : « Oh non ! ce garçon-là est trop laid ! voyez son nez en trompette.

— Et il s'en sert comme d'une trompette, observa M. Auber. »

Le fait est qu'alors Coquelin parlait du nez. Le jury tout entier se prononça contre lui, sauf M. Régnier qui disait : « Mais non, je ne le trouve pas si laid, moi, ce garçon ! Il a le nez retroussé, la bouche bien fendue, l'œil intelligent des valets. Laissez-le-moi ; je le prendrai dans ma classe, j'en ferai quelque chose. »

Coquelin entra donc dans la division de Régnier. Le professeur s'évertua d'abord à corriger ses défauts, qui étaient ceux de la plupart des débutants. Ce jeune homme avait le geste exubérant, la gaieté turbulente ; la voix lui montait dans la tête sans qu'il s'en aperçût et s'échappait en éclats perçants. Régnier avait beau faire des observations ; il ne gagnait pas grand'chose sur cette intempérance de mouvements. Il s'avisa alors d'un stratagème bien curieux, où se dévoile le génie du professeur.

Il prit l'élève à part et lui dit que décidément il le croyait plutôt doué pour les grands rôles de financiers, et il lui promit de beaux succès dans cet emploi, s'il voulait s'y livrer sans réserve. Coquelin se fit tirer l'oreille. Les financiers, ce ne sont pas des rôles très brillants et qui séduisent un jeune homme. Se vieillir, assourdir sa voix, mesurer ses gestes, voiler son regard, recevoir des nasardes, on ne se résigne pas aisément à cet ennui,

quand on n'a pas encore vingt ans. Mais le maître avait parlé; il fallut bien en passer par où il avait dit. Et voilà mon Coquelin qui, trois mois durant, se met à piocher les vieux, s'étudiant aux allures discrètes, à la démarche lourde, à la voix faible et cassée des Gérontes de l'ancien répertoire. Il n'était vraiment pas trop mécontent de lui. Régnier d'ailleurs l'encourageait, le flattait, l'applaudissait.

Un jour, mademoiselle Delahaye, une fringante soubrette de l'Odéon, qui depuis est partie pour Saint-Pétersbourg, organisa un bénéfice à l'École lyrique. Elle y devait jouer la Dorine, du *Tartuffe,* et elle avait besoin d'un Orgon. Elle le demanda aux classes du Conservatoire, et on lui indiqua le jeune Coquelin. C'était une bonne occasion pour l'écolier de faire constater ses progrès au grand jour. Il accepta, ravi.

Le public de l'École lyrique de la rue de la Tour-d'Auvergne était un public tout particulier, très gouailleur, et qui avait conservé les traditions de gaminerie spirituelle, chères aux parterres du temps jadis. Il ne tarda pas à prendre à partie le pauvre garçon qui s'était affublé de la perruque d'Orgon et il égaya la représentation de plaisanteries, qui ne parurent pas drôles au jeune débutant. On se rappelle qu'au second acte Orgon, furieux contre Dorine, se retire en disant :

> Ses discours insolents m'ont mis l'esprit en feu,
> Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu.

« C'est ça, mon bonhomme, cria dans l'orchestre une voix moqueuse; va prendre l'air et ne reviens pas. »

Vous imaginez aisément le chagrin d'un élève du Conservatoire sur qui tombe une aussi forte tuile. Coquelin courut chez son maître et lui déclara qu'il ne voulait plus des financiers, qu'il préférait renoncer au théâtre.

« Vous êtes las des Orgons, lui dit paisiblement Régnier, eh bien! qu'à cela ne tienne! reprenez les valets, je ne m'y oppose aucunement. »

Coquelin se remit donc au Scapin des *Fourberies.* Il le répéta. O surprise! une métamorphose. Il semblait que sa voix se fût d'elle-même replacée dans la poitrine; que le geste eût pris plus de mesure et les mouvements plus d'ampleur. Tous ses camarades étaient stupéfaits. Un

sourire de malice satisfaite errait sur les lèvres machiavéliques de Régnier.

Au concours de fin d'année, Coquelin joua Crispin dans les *Folies amoureuses*. Il lui arriva un accident qui n'est pas bien rare dans ces solennités. Il fut si ému qu'il se troubla, et ne brilla guère dans ce morceau qui était de son choix. Mais le même jour, il donna la réplique à une demi-douzaine de ses camarades, et dans ces scènes, où il se trouvait plus à son aise, n'ayant pas de responsabilité personnelle, il se montra excellent et frappa ses juges. Il fut question de lui donner le premier prix : mais le règlement veut que tout élève qui a une fois remporté le premier prix doive quitter le Conservatoire; et M. Régnier jugeait que Coquelin avait encore besoin d'un an d'études.

« Mais, cher maître, lui disait Coquelin, dont la patience n'est pas la vertu première, je n'en resterai pas moins votre élève, alors même que j'appartiendrai à la Comédie-Française. Je pourrai me produire, tout en continuant à recevoir vos leçons. »

Il n'eut qu'un second prix, qu'il partagea avec Laroche, qui, lui aussi, fait à cette heure partie de la maison de Molière.

C'est le 7 décembre 1860 que Coquelin débuta dans le Mascarille du *Dépit amoureux*. Il continua ses débuts par le rôle de Petit-Jean dans les *Plaideurs*, et par celui de Sylvestre dans les *Fourberies de Scapin*.

M. Thierry, l'administrateur de la Comédie-Française, n'avait pas pour habitude de mener grand bruit autour des jeunes gens qu'il produisait pour la première fois sur la scène. Il ne convoqua personne de la presse, et bien que je fusse un des fidèles les plus assidus de la Comédie, je ne vis de ces trois débuts que le dernier.

J'ai retrouvé, non sans quelque plaisir, dans la collection de mes *lundis*, l'expression toute chaude de ma surprise et de mon admiration. Je ne connaissais guère le père Monrose que de nom; mais j'en avais si souvent entendu parler à mon père et aux autres vieux habitués du Théâtre-Français, que je m'en étais formé une image assez exacte. Il me semblait retrouver dans le nouveau venu quelques-unes des qualités qui avaient fait la réputation du merveilleux comique.

« Ce jeune homme, écrivais-je au lendemain de son dernier succès, est une des plus brillantes espérances de la Comédie. Le nez au vent, l'œil hardi, une physionomie singulièrement expressive et mobile, une admirable voix, étoffée dans le bas, bien timbrée et mordante, le feu de la jeunesse, une très vive intelligence et l'amour passionné de son art : voilà Coquelin. »

Son nom n'était encore connu que de quelques familiers de la maison. Il ne tarda pas à être mis en lumière. On permit à Coquelin de s'essayer dans *Figaro,* non pas le Figaro du *Barbier de Séville,* mais celui de la *Folle Journée,* le Figaro du monologue, le grand Figaro.

Eh quoi! à lui, si jeune, novice encore, un si terrible rôle. Où donc son directeur avait-il la tête? Voici ce qui s'était passé.

On avait distribué à Coquelin, dans je ne sais quelle pièce nouvelle qu'on projetait de monter à la Comédie, un rôle, secondaire il est vrai, mais qui n'en flattait pas moins l'amour-propre de l'artiste. En ce temps-là Provost fils venait d'entrer au Théâtre-Français, et son père, le vieux et célèbre Provost, s'ingéniait à le pousser. Il s'en alla demander à l'auteur le rôle primitivement destiné à Coquelin. L'auteur ne pouvait guère refuser cette grâce au père Provost dont il avait besoin pour sa pièce. Vous imaginez le dépit du jeune pensionnaire évincé! Il s'en fut droit chez son directeur et se répandit en plaintes amères. M. Thierry était, comme dit Molière, un homme doux et consolatif. Il combla Coquelin de bonnes paroles et lui promit que, pour compensation, il le laisserait, dans l'ancien répertoire, choisir le rôle qui lui agréerait le mieux.

« Je prends le *Mariage de Figaro,* » s'écria Coquelin.

M. Thierry fit la grimace; il présenta quelques observations très sensées; mais quoi! il avait juré par le Styx.

Coquelin, avec la superbe confiance de la jeunesse, jouait son va-tout sur une seule carte. Un échec l'eût reculé de trois ou quatre ans. Tout alla bien jusqu'à l'entrée en scène; mais là il fut pris d'une horrible peur; ses membres se mirent à trembler, sa langue se sécha au palais, et il joua les quatre premiers actes sans trop savoir ce qu'il disait, l'œil éteint, le visage morose, la voix étranglée : un homme que l'on mène au supplice!

« Mais ris donc, petit animal, lui disait mademoiselle Augustine Brohan, tu es Figaro. »

Et Coquelin indiquait d'un geste désespéré qu'il ne pouvait pas rire. Heureusement le public parisien a des trésors d'indulgence pour les débutants. On attendait toujours. Le cinquième acte arriva; c'est l'acte du monologue, du grand monologue, du monologue légendaire et classique.

C'était alors la mode, si l'on s'en souvient, de tourner au tragique, toutes les fois qu'on le pouvait, les rôles comiques de l'ancien répertoire, et surtout ceux de Molière. C'est le père Provost qui, le premier, en faisant de l'Arnolphe, de l'*Éeole des Femmes,* un personnage sérieux et digne de pitié, avait donné l'exemple de ces métamorphoses. C'était, à mon sens, méconnaître et dénaturer le caractère propre des œuvres classiques. Mais cette manière avait plu par sa nouveauté même et par son air de hardiesse. Coquelin avait donc, lui aussi, songé à modifier l'interprétation du monologue. Il avait essayé de le faire sombre, âpre et irrité. L'émotion intérieure dont il était agité donna plus d'accent encore à sa voix, naturellement vibrante, une expression plus désolée et plus farouche à son visage et à son geste. Le succès fut prodigieux. Le lendemain, tous les journaux retentirent de ses louanges. On avait mis la main sur un homme qui serait le digne continuateur des Monroses, des Samson, des Régnier et des Got; qui serait, comme eux, à la fois, Scapin, Crispin et Figaro. Personne n'était mieux taillé que lui pour représenter ces magnifiques et hardis sacripants de l'ancien répertoire, d'une gaieté si bruyante, d'une si éclatante fantaisie, d'une extravagance si superbe, et qui portent je ne sais quoi d'épique dans la bouffonnerie. En ces rôles, on peut dire de Coquelin qu'il est incomparable. Je l'y préfère à Got et même à Régnier, son maître. Je n'ai pas vu Monrose, et n'en saurais parler. Mais de bons juges m'ont assuré qu'il y avait bien du factice dans le jeu de cet éminent comédien, et que sa verve sentait quelque peu le procédé.

Il n'y en a point dans la manière de Coquelin. L'œil, le nez et la voix, la voix surtout, sont ses plus puissants moyens d'action. Il lance ses tirades d'une haleine, à pleine poitrine, sans trop s'inquiéter du détail des nuances,

par vastes plans; et il n'en saisit que plus fortement le public, qui éprouve une grande et forte sensation générale d'ensemble. Les mots qu'il faut détacher, les mots à l'emporte-pièce, reluisent dans cette diction avec l'éclat sonore d'un beau louis tout neuf. Le Mascarille des *Précieuses ridicules,* le Crispin du *Légataire,* le Scapin des *Fourberies,* le Figaro du *Barbier* et du *Mariage,* le Mascarille de l'*Étourdi* n'ont jamais trouvé d'interprète plus vaillant et plus joyeux.

Vous rappelez-vous le grand récit de l'*Étourdi?* Il compte deux cents vers au moins, et une bonne moitié en est presque inintelligible. C'était une tradition à la Comédie qu'à certains passages plus clairs et plus animés, celui de la dispute des deux femmes, par exemple, l'acteur prît du temps et détaillât les malices des vers. Le reste allait comme il pouvait; on écoutait par respect pour Molière. Coquelin, grâce à l'organe infatigable dont il est pourvu, a pu jeter cette vaste narration d'un seul bloc, comme une énorme trombe d'alexandrins s'abattant sur le public émerveillé. L'effet de rire a été irrésistible. On n'a pas mieux compris, mais on a ri bien davantage. Il n'y a qu'un morceau qui puisse être comparé à celui-là : c'est le fameux récit de chasse que fait Coquelin dans les *Fâcheux.* On dirait, à l'entendre, un sonneur de trompe, éperdument emporté au galop de son cheval, derrière une meute aboyante, et sonnant à pleins poumons l'hallali.

C'est le vieux répertoire qui a fourni à Coquelin ses meilleures créations. Il n'est pas un rôle de son emploi, dans notre vieux théâtre classique, où il n'ait été excellent. Dans quelques-uns, il s'est même montré exquis. On peut dire qu'il nous en a ravivé le charme, qu'il nous les a révélés. Qui se doutait, avant lui, que M. Loyal, l'huissier de *Tartuffe,* eût une physionomie si particulière? On l'eût pris plus volontiers pour un simple comparse. De ce comparse, Coquelin a fait un personnage. Rien de plus comique que ses allures patelines, son parler doucereux et souriant, qui s'aigrit tout à coup lorsqu'on lui manque. C'est l'huissier dévot, le véritable exécuteur des basses œuvres de Tartuffe.

Lisez dans les *Fâcheux,* de Molière, la scène de la *petite courante,* celle

où Lysandre propose au marquis de lui chanter et de lui danser un morceau de sa composition. Le texte est bien peu de chose; quelques vers à peine. Coquelin en faisait une scène délicieuse, qu'il chantait, dansait, mimait et jouait à ravir.

Et le Dubois du *Misanthrope,* et le Pierrot de *Don Juan,* et le Lucas du *Médecin malgré lui*, et le marquis ridicule du *Joueur,* de Regnard, et le Lubin de *Georges Dandin,* et le maître Jacques de l'*Avare,* et le Crispin de *Crispin rival de son maître,* et le Pasquin du *Jeu de l'amour et du hasard,* et le marquis de la *Critique de l'École des femmes,* et Trissotin, et Vadius! j'en oublie sans doute, car il n'y a guère de rôles de valets ou de comiques, où Coquelin ne se soit essayé et qu'il n'ait marqués de son empreinte. En ce genre, il est le premier et digne d'être mis à côté des comédiens les plus illustres dont l'histoire du théâtre ait gardé le souvenir.

Mais si riche que soit l'ancien répertoire, c'est une ambition fort naturelle chez un artiste d'aider à la fortune de l'art contemporain, de rafraîchir sa réputation à des sources plus nouvelles.

Coquelin s'achemina d'abord vers les rôles qu'avait créés Régnier dans le répertoire moderne et s'en empara par droit d'héritage. C'est ainsi que nous le vîmes tour à tour dans le Destournelles de *Mademoiselle de la Seiglière,* dans le Colombet du *Mari à la Campagne,* dans le Balandard d'*Une Chaîne,* dans l'Oscar du *Mari qui trompe sa femme,* dans le Julien de *Gabrielle.* Je ne crois pas que dans aucun de ces rôles il ait fait oublier le maître à ceux qui avaient eu le plaisir de l'y voir. Il est plus turbulent peut-être et plus joyeux, mais moins varié et moins fin. Régnier, qui n'avait pas les mêmes dons de nature, creusait plus profondément, et son jeu, plus varié, était tout plein de nuances plus délicates. Ce procédé de gaieté sommaire et générale dans la diction qui s'harmonise si bien avec le vigoureux comique de Molière et la bonne humeur savoureuse de Regnard, s'applique moins heureusement à l'esprit plus ténu de Scribe et de ses successeurs. On n'a donc pas loué Coquelin sans réserve, dans ces essais nouveaux pour lui. Mais les observations qui lui ont été adressées sont de celles que font les hommes de mon âge, qui sont poursuivis de souve-

Cliché Chalot

LA LOGE DE COQUELIN

A LA COMÉDIE FRANÇAISE

nirs importuns et ne peuvent s'empêcher d'établir d'inutiles comparaisons. Le public, lui, ne paraît pas sensible à ces critiques; il se livre tout entier, sans arrière-pensée, au plaisir d'écouter cette voix sonore au service d'une verve exubérante.

De nos jours les artistes dramatiques ont des chances bien moins nombreuses que leurs prédécesseurs de se distinguer par des créations. Au temps où Régnier jeta les bases de sa grande renommée, la Comédie-Française montait par an une douzaine de nouveautés et souvent davantage. C'est à peine si, à présent, on nous offre une ou deux pièces par hiver, l'acteur qui n'est pas de la distribution en a pour deux ans avant de faire à nouveau ses preuves devant le public.

Coquelin, avant ces dernières années, n'avait eu que de rares occasions de créer des rôles. Parmi ceux qui ont, en cette première période de sa vie, contribué à le mettre en lumière, il en est trois qu'il vaut la peine de signaler d'une façon plus particulière. Le premier est Gringoire, le *Gringoire* de Théodore de Banville, pauvre diable de poète, dont il composa la triste et sympathique figure avec une curiosité très originale. Il y avait dans la pièce une fort jolie ballade, dont Coquelin lançait le dernier couplet à toute volée, comme un coup de trompette. Cela était d'un osé charmant.

Mais Gringoire n'était pas encore un rôle contemporain. Les deux autres étaient pris dans notre société actuelle. C'est d'abord celui d'Adolphe de Beaubourg dans le *Paul Forestier,* d'Émile Augier, puis celui du duc de Septmonts dans l'*Étrangère,* de Dumas.

Dans *Paul Forestier,* c'est Coquelin, on peut le dire, qui a eu dans ses mains le sort de la pièce et qui l'a sauvée. Il était chargé d'un rôle bien ingrat et d'un récit horriblement scabreux. S'il eût chargé le personnage, s'il l'eût tourné à la caricature, la comédie était perdue. Il sut, lui, l'homme des audaces, garder une mesure exquise, tout en laissant percer le ridicule de l'imbécile qu'il représentait.

Il émerveilla plus encore ses admirateurs dans le duc de Septmonts. Ce rôle avait été, dans la pensée de l'auteur, destiné à un Bressant. Mais

je doute que, si un Bressant l'eût joué, l'*Étrangère* eût obtenu le même succès. Il était avantageux pour le personnage d'être représenté par un artiste, dont l'extérieur fût moins séduisant et les manières moins engageantes. On pouvait craindre en revanche que Coquelin ne se souvînt trop qu'il était encore un valet de l'ancienne comédie. Mais non, il déploya autant de dignité et de bonnes grâces qu'il en fallait pour excuser l'odieux du rôle; il fut poli, cassant et incisif; il rappela, et c'est le plus bel éloge qu'on puisse lui adresser, la manière de Samson dans le *Marquis de la Seiglière* et les *Effrontés*. Cette création marqua pour Coquelin, à la Comédie-Française, l'apogée de sa réputation. Il voulut tout jouer, et il se sentit en état de tout imposer au public qui l'adorait, qui lui faisait une place à part dans son admiration.

Comme c'était pour les valets que la nature l'avait spécialement créé, son ambition fut d'être aimé et de faire pleurer. Oui, Coquelin, l'incomparable Scapin, le Figaro idéal a été tourmenté d'une envie furieuse de voir, à son entrée en scène, non pas les bouches se fendre d'un large rire, mais les yeux s'humecter de douces larmes. Tabarin est un de ses rôles pour lequel il s'est toujours senti un faible particulier; et de même le Luthier de Crémone. Son organe ni sa figure ne se prêtent, hélas! que malaisément à cette transformation. On a bien de la peine, au théâtre, à être ému des malheurs d'un homme dont le nez se retrousse et frétille d'une façon si plaisante. L'acteur a beau faire passer la voix par ce nez si comique, elle n'en devient pas beaucoup plus touchante. Ce n'est pas qu'il n'ait déployé, dans quelques-uns de ses rôles, une sensibilité profonde et des qualités dramatiques de premier ordre; mais enfin, sur ce terrain, il a des égaux, sinon des maîtres. Il avait merveilleusement joué le *Chamillac* de M. Octave Feuillet; le rôle de Chamillac a été repris par Worms, et Worms y a été tout aussi bon, peut-être plus touchant encore parce que c'était un rôle de son emploi, parce qu'il en avait la voix et la figure.

Et, de même, Coquelin a jeté des regards de convoitise sur les amoureux, sur les jeunes premiers; il se les est appropriés en vertu du droit qu'invoquait le lion de la fable, *quia nominor leo*. C'est ainsi qu'il a mis

la main sur celui de Brichanteau dans le *Parisien*, de Gondinet, et il en a fort spirituellement traduit la physionomie; mais un acteur de second ordre a repris le rôle après lui, et ne lui pas été sensiblement inférieur.

Il affichait encore la prétention de s'essayer dans les grands rôles, de jouer le *Misanthrope* et *Tartuffe;* c'est un désir qu'il a réalisé en province; mais, à Paris, il avait trouvé quelque obstacle à ses ambitions multiples. Sieyès disait de Napoléon, alors qu'il n'était encore que premier consul : « Il sait tout faire, peut tout faire et veut tout faire. » Ce serait la devise de Coquelin. Mais il faut bien avouer qu'il y aura toujours des choses qu'il fera mieux, étant né pour les faire. Ainsi, parmi tous les personnages qu'il revêtait tour à tour, ceux encore où il recueillait les applaudissements les plus sincères, où nous le comblions d'éloges sans restrictions, c'était le don Annibal du *Mariage d'Olympe*, le don César de Bazan de *Ruy Blas*, ou même le Thouvenin de *Denyse*. Il se préférait, lui, dans le Florence des *Rantzau* ou dans Chamillac. Mais ce n'était pas, ce ne sera jamais, je crois, l'avis du public.

Le théâtre ne suffisait point à son infatigable et dévorante activité. Il s'est fait une réputation par la façon brillante dont il récite les pièces de vers dans les concerts ou dans les salons. Il faut lui rendre cette justice : il a souvent usé de son autorité pour imposer à la bourgeoisie de jeunes poètes dont il a révélé le talent ou accru la renommée. Alphonse Daudet lui doit beaucoup, et Maxime Bouchor, et Lenormand, et quelques autres. Parfois il s'est trompé dans ses choix; mais qui ne se trompe pas?

Peut-être y eut-il un moment où il s'était dispersé et gaspillé. Il était toujours par monts et par vaux; il n'en faisait pas moins son service, car il est de ceux qui sont toujours prêts : c'est un artiste robuste et solide, sa voix d'airain est d'un métal que rien n'altère, et elle est toujours aussi vigoureuse dans son imperturbable gosier. Nous aurions souhaité, nous autres Parisiens, dont il était l'enfant gâté, qu'il nous consacrât la meilleure de ses forces. Mais l'humeur voyageuse l'a emporté. Il avait droit à sa retraite ayant ses vingt années réglementaires de sociétariat. Il a fait liquider sa pension de retraite et a repris sa liberté.

On a depuis engagé avec lui des pourparlers qui n'ont point abouti : il se croyait indispensable et proposait, ou plutôt imposait des conditions qu'il était impossible d'accepter. M. Jules Claretie, son directeur, et le ministre ont poussé jusqu'à l'extrême limite des concessions, qui étaient compatibles avec l'organisation de la Comédie-Française et les termes du décret de Moscou, qui est la charte de la maison. On ne s'est pas entendu ; quelques amis l'ont soutenu dans ses prétentions ; le gros du public lui a donné tort.

Coquelin aujourd'hui se dispose à partir pour le Nouveau Monde que l'on appelle chez nous le pays des dollars. Nous espérons qu'il en gagnera beaucoup, et beaucoup de bravos aussi, et que sa moisson faite, il nous reviendra.

Il n'a cependant pas encore rompu les dernières attaches avec la Comédie-Française ; il n'a pas retiré ses *fonds sociaux ;* il peut donc reprendre, s'il lui plaît, sa place parmi ses anciens camarades. Nous tuerons le veau gras pour fêter le retour de l'enfant prodigue.

FRANCISQUE SARCEY.

RÉFLEXIONS SUR LE SALON

DE 1888

M. Zola, qui a toujours eu le courage de son opinion, donna jadis à un article sur le Salon ce titre significatif : *Mes Haines*. Je ne saurais, pour parler du Salon de 1888, me mettre dans un état d'esprit aussi dogmatique. Je me sens, au contraire, disposé à prêter serment, comme en justice, de parler sans crainte, mais sans haine.

Ce n'est pas que je n'aie, tout comme un autre, mes préférences, mon idéal, et même « mes haines ». Mais, bon gré mal gré, si l'on veut juger justement des arts, il y faut apporter un peu d'éclectisme et de complaisance d'esprit. Il faut savoir se mettre à la place des artistes, penser leur pensée et rêver leur rêve; dire alors si cette pensée nous paraît vulgaire et ce rêve creux;

renvoyer ceux qui le méritent à l'épicerie d'où ils n'auraient pas dû sortir; mais ne rien préjuger sur une première impression et ne pas absolument imposer son goût dès l'abord. Les plus exclusifs esprits aiment des choses bien différentes : M. de Goncourt aime un kakémono japonais et une toile de Pater. De même je ne vois pas pourquoi il faudrait mépriser M. Cazin pour estimer M. Luc-Olivier Merson, et pourquoi l'on ne pourrait se plaire à la fois à la grasse couleur savoureuse de M. Vollon et aux grisailles poétiques de M. Puvis de Chavannes.

Aussi, pour ces raisons, et parce qu'il me paraît toujours cruel de juger d'un trait de plume une œuvre d'art qui a coûté de longs efforts, je ne voudrais pas donner à mes réflexions le titre hautain qu'a choisi M. Zola. Je les nommerais plutôt bien modestement : « mes scrupules ».

D'ailleurs il ne m'a jamais semblé qu'il y eût occasion de se mettre en grande colère ou en grande émotion à propos d'un Salon annuel. J'entends souvent dire : « L'Art s'en va! » ou « l'Art renaît », à propos du Salon. Le Salon n'est pas un symptôme si clair de l'état de l'Art. Il semble toujours à quelques-uns, en entrant au Salon, qu'ils vont voir l'Art français face en face. Ils lui tâteront le pouls, tout au plus. Un Salon, en somme, est une réunion de hasard. Quelques-uns des meilleurs artistes en sont toujours absents, ou y sont mal représentés. Les meilleurs efforts de l'année échappent donc à nos regards. Ainsi nous manquent cette année Puvis de Chavannes, Gustave Moreau, Merson, Ribot. Les disciples des absents les représentent souvent mal. C'est ce qui arrive à M. Puvis de Chavannes surtout. Ses imitateurs abondent, et il leur a inspiré le goût des tons unis et pâles, des grands espaces, des poétiques paysages. Mais ils se croient astreints à imiter son dessin rudimentaire.

..... *Imitatores, servum pecus.....*

Ils oublient que M. Puvis de Chavannes dessine quand il veut. Il n'y a point impuissance, mais parti pris. Ainsi M. Pierre Lagarde, qui a de la poésie au cœur et qui met de l'air dans ses paysages, fait des hommes et des chevaux en bois. Ce n'est point là la maladresse voulue du maître.

Je remarque encore que le Salon ne représente l'Art français qu'avec

un certain mélange. Et en effet je compte, parmi les exposants, un étranger sur quatre peintres et un sur neuf sculpteurs. Plusieurs de ces étrangers ont plus ou moins appris dans les ateliers français, il est vrai; cela nous fait honneur, car il faut bien reconnaître que l'enseignement artistique le plus sérieux se donne en France. Nous répandons ainsi l'influence de nos peintres et de nos sculpteurs sur des pays qui n'avaient point cultivé jusqu'alors les arts du dessin ou qui avaient perdu la tradition de leurs écoles nationales. Ce rayon d'influence artistique s'élargit tous les ans. Ce ne sont plus seulement des Anglais, Allemands, Italiens, Espagnols que nous voyons rechercher la publicité de nos Salons annuels, mais des Russes en grand nombre, des Grecs, des Américains du Sud, des Australiens; il y a même cette année un exposant japonais, M. Gazoo Fouji. Je le nomme pour la curiosité du fait.

Parmi ces étrangers, un grand nombre se confondent avec les Français, par leurs tendances. Des Suédois peignent les bords de la Marne, et le tableau du Japonais a ce titre très parisien, *le Pantalon déchiré.* Pourtant des écoles étrangères nouvelles marquent leur place avec énergie; il est impossible de ne pas observer les progrès constants de l'École anglaise et américaine, et en même temps de l'École hollandaise. Les Anglais arrivent avec les beaux portraits tristes et consciencieux de M. Orchardson et de M. Herkomer. Celui-ci nous montre, je crois, les traits de son père, dont l'influence a été si grande sur le développement de la peinture de genre en Angleterre et hors de l'Angleterre.

Je revois toujours son beau tableau, si admiré à l'Exposition de 1878, *les Vétérans de Greenwich à l'office divin* (The last Muster). Ce tableau, si remarquable par la distribution de la lumière, la vérité des types et je ne sais quel sentiment ému bien anglais, a marqué à la peinture de genre anglaise une voie où nous la retrouvons aujourd'hui. Le Salon abonde de ces peintures d'intérieur éclairées d'un jour blanc et doux, qui entre par les larges fenêtres des habitations du Nord. C'est le tableau de M. Walter Gay : *un Asile de vieillards,* — une grande pièce vitrée avec des rideaux blancs, baignée d'un jour blafard qui papillote sur de vieux visages ridés. C'est

encore l'*Histoire de revenants* de M. Mac-Ewen : des femmes travaillant près d'une large fenêtre et toutes troublées par une histoire qu'une d'entre elles raconte. D'autres encore.

Cette veine de la peinture anglaise se rattache surtout dans le passé à la peinture d'intérieur flamande et hollandaise. Aujourd'hui encore c'est en Flandre et en Hollande qu'il faut lui chercher des comparaisons. Dans ces contrées, jadis illustrées par les arts, il semble souffler aujourd'hui un vent de Renaissance. On a tourné le dos à la peinture d'histoire théâtrale dont Wauters et Gallait ont été les représentants, aux préciosités sucrées de M. Willems. Un retour vers le passé a suscité une école, dont le plus remarquable représentant est M. Jozef Israëls. Devant les tableaux sombres et lumineux de M. Israëls, vivant d'un sentiment profond de la nature, et éclairés habilement jusque dans les ombres, il est impossible de ne pas prononcer le nom de Rembrandt ; et l'idée seulement de ce rapprochement est pour un peintre le plus grand des éloges. Les compatriotes de M. Israëls s'écartent du sombre maître et lui préfèrent les Hollandais joyeux dont Jean Steen a été le type. Il y a toute une collection de tableaux agréables et bien éclairés, avec des linges blancs et de vieux visages. Je cite le *Béguinage* de M. Tytgadt, clair et agréable, mais qui gagnerait à être peint d'une manière un peu plus serrée. Enfin je m'arrête à un peintre distingué et qui marque bien le lien que j'ai indiqué entre les nouvelles écoles anglaise et hollandaise, car il est né en Amérique et il vit en Hollande. C'est M. Melchers. Il a peint de vieux visages tannés de matelots, éclairés crûment par un large vitrage, et tout baignés dans la fumée des pipes. Par la fenêtre, par-dessus les toits de tuile, on aperçoit la mer au loin. Tout respire le calme, la propreté, l'aisance d'une petite ville hollandaise. C'est un des bons tableaux du Salon.

Si j'ajoute à ces noms ceux des vigoureux peintres de marine flamands MM. Mesdag et Mols, de quelques Norwégiens, comme MM. Normann et Hagborg, j'aurai presque tout dit, non pas sur les écoles de peinture étrangères, mais sur les envois étrangers au Salon de 1888. L'Espagne, si abondamment représentée naguère, ne l'est plus guère que par M. Melida, avec

Jules Breton

ses jolis arbres et ses gentils personnages galamment troussés sur un coin de ciel bleu. L'Italie et la Russie le sont peu ou point; l'Allemagne guère plus.

On ne tient pas assez compte de cette invasion des artistes étrangers pour juger un Salon annuel. Elle augmente encore la discordance naturelle de ces assemblages bizarres, où, malgré M. Turquet, aucun groupement *sympathique* ne peut être rêvé.

Ce qui empêche encore un Salon de représenter l'état de l'art à une date donnée, c'est que les préoccupations des artistes ne sont pas toutes artistiques. C'est là le défaut même de l'usage des Salons. Il faut à toute force y attirer l'attention. Les meilleurs y recherchent l'attention des vrais connaisseurs, par des moyens propres à leur art. Mais la plupart visent plutôt l'attention du gros public et savent qu'on l'obtient par d'autres moyens. Aussi la littérature et l'esprit du jour ont plus de part qu'il ne faudrait dans les productions des arts. Il y a trop d'artistes qui comptent sur l'originalité ou la nouveauté de leur sujet plus que sur les ressources de leur talent. Aussi est-il impossible de traverser un Salon sans faire quelques réflexions sur le choix des sujets, quoique cela ait peu de chose à voir avec l'art.

Le choix des sujets change avec le goût public. Ainsi la peinture de genre qui s'était plu avec M. Meissonier et autour de lui à la représentation des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles me semble y renoncer. On ne voit plus guère de costumes Henri II et Louis XIV, et ces Terburg, et ces Gérard Dow de seconde main, qui ont abondé, sont rares. Le *genre* devient moderne, et cela est heureux. Aux grandes époques flamandes et hollandaises, il le fut toujours. Je trouve de bonnes scènes joyeuses de notre campagne française, comme la *Cinquantaine* de M. Perret, où les têtes sont parfaites et où le paysage demanderait seulement un peu plus de soin.

Nos temps donnent d'ailleurs aux peintres voyageurs le plaisir de dessiner des costumes agréables, telles que ceux de la *Bernoise* et du *Breton* de M. Dagnan-Bouveret. Voilà un peintre qui ne peut jamais être indifférent. Nul n'égale la finesse de ses tons de chair, qui font songer à Clouet. Ses

études de cette année, moins importantes que ses précédents tableaux, marquent un progrès certain dans son minutieux talent.

Il est une erreur où M. Dagnan est tombé une fois et où tout me porte à croire qu'il ne retombera plus. Elle est celle de plus d'un de ses confrères. La peinture de genre doit rester petite et on gagne rarement à en enfler les dimensions. C'est le reproche que je vais faire à M. Pelez, dont le vaste tableau attire justement l'attention. M. Pelez est le peintre habituel et sentimental des misères de notre peuple parisien. Sa *Parade de foire,* où il a réuni tout ce que l'indigence honteuse, l'enfance malheureuse, la brutalité et l'ivrognerie peuvent avoir de plus hideux, sous des oripeaux flétris, est une toile immense et démesurée. Les peintres satyriques des ridicules et des misères de leur temps, les Jean Steen et les Hogarth s'en sont tenus à des dimensions plus raisonnables. Les formes laides ou grotesques ne gagnent rien à être amplifiées.

Donc il ne me déplaît pas de voir rendre le moyen âge et les siècles qui le suivent immédiatement au domaine de la grande décoration et de ce qu'on a appelé longtemps la peinture d'*histoire,* et réserver les sujets modernes à la peinture de petites proportions, qu'on est convenu d'appeler le genre. Sauf quelques exceptions (et quelle est celle de ces observations qui ne comporte pas d'exception ?) je pense que la peinture d'observation et de caractères, de genre si vous voulez, convient aux sujets modernes et aux petites dimensions. J'applique cela même à la peinture militaire. Je pense que malgré sa vigoureuse et robuste touche, M. Moreau de Tours ne nous émeut pas plus avec sa vaste *Scène de la guerre de Crimée* qu'il n'eût fait dans une toile de deux pieds carrés. Une petite toile reçoit mieux qu'une grande l'expression d'une idée sentimentale ou spirituelle. Elle peut donner autant d'émotion qu'une grande œuvre décorative, comme il peut y avoir autant de pensée dans la musique de chambre que dans celle d'orchestre. Mais quand je vois imposer la largeur à un sujet qui ne le comporte pas, j'éprouve le même sentiment de disproportion qu'en entendant certaines pièces de piano de Schumann, qu'on a pris fantaisie d'orchestrer.

T CHARTRAN

VINCENT DE BEAUVAIS ET LOUIS IX A L'ABBAYE DE ROYAUMONT

SALON DE 1883

Je ne pense pas que nos visages, nos costumes, nos façons soient encore à la distance historique. On ne nous voit pas plus dans de grands tableaux qu'on ne nous voit dans des tragédies. Ce n'est pas que nous manquions de grandeur, mais nous manquons de lointain. Pour être épique, il faut être entré dans le brouillard des siècles écoulés. Je sais bien qu'en disant cela je me heurte à l'opinion de toute une école de peintres, appuyée par toute une troupe de critiques. Je n'en maintiendrais pas moins mon sentiment, si je ne trouvais un démenti dans quelques fort bons tableaux, conçus dans un esprit tout contraire à mes principes. Le talent a raison de tous les principes et il n'y en a point d'absolus. Voici venir M. Lerolle, avec une œuvre vaste et solennelle, à laquelle les costumes modernes n'ôtent pas la grandeur, — quoique, à vrai dire, ils y nuisent un peu. C'est encore un intérieur d'église. Le peintre se plaît dans les blancheurs mates des froides églises du siècle dernier. Leur éclairage diffus lui sert à noyer les figures dans un jour clair et argenté et il aime à faire sentir, par le jeu des reflets, des rayons et des ombres, l'air lumineux qui circule dans leurs grands vaisseaux majestueux. Si l'on surmonte une première impression de froideur, un regret aussi en songeant aux beaux arbres et aux paysages aérés où M. Lerolle s'est plu tout d'abord, on sera saisi et ému par les qualités singulières de cette peinture si large et si sobre. Mais malgré tout, je me demande s'il n'arrivera pas dans quelques années que cette noble peinture aura un peu vieilli, à cause de la bizarrerie de nos modes modernes, de ces appendices surtout dont les femmes augmentent leurs proportions naturelles, et qui faussent le plus complètement du monde les formes du corps. Je ne chicanerai pas pour une *tournure,* et je suis heureux de rendre au talent bien mâle et personnel de M. Lerolle l'hommage qu'il mérite.

Je reçois encore un démenti de M. Roll, et je le reçois avec plaisir. Il y a longtemps que je connais les qualités de M. Roll, une verve de peintre bien native et bien riche, une intelligence de la nature et de l'air que peu d'autres possèdent au même degré ; mais je n'avais pas vu encore sortir de ces qualités une œuvre qui me plût complètement. Avant

de démentir ma théorie, M. Roll l'a longtemps confirmée ; je ne pouvais me figurer que l'air illuminé de soleil, cet air respirable et mouvant dont M. Roll rend si bien l'impression ambiante, ne pût servir qu'à baigner des moellons, des redingotes ou des chapeaux *tuyau de poêle*. Aujourd'hui M. Roll en vient, où il eût toujours dû être, au paysage animé de figures. Il y a bien toujours quelque chose de plébéien, de vulgaire diront les envieux, dans sa façon de voir la nature, mais que d'air, que de vie et que de lumière ! Cette paysanne en jupon et en corset qui vient de traire sa vache en est inondée, et cet air est chaud, et cette vie est jeune, et cette lumière est palpitante et éblouissante. Tout s'y baigne et tout y est noyé. C'est le printemps de la vie le plus chaudement vu.

Et cet enfant à cheval, galopant à travers la rosée par les broussailles qui montent jusqu'au poitrail de son poney rétif! Quel mouvement et quelle allure ! Quel brillant et joyeux pinceau ! Je pense qu'il est interdit, à l'avenir, à M. Roll, de peindre des scieurs de long.

M. Roll, après tout, ne contredit pas tant qu'on croirait ma théorie. Loin de moi certes la pensée de détourner les peintres de peupler de figures leurs paysages, si vastes qu'ils soient. L'homme et la femme des champs font partie de la nature. Ils sont grands et poétiques comme elle, et même vieux et déformés et courbés sur le sol, ils gardent toujours quelque chose des lignes grandioses de la terre nourricière. La nature est toujours belle et c'est la civilisation qui l'enlaidit. Les pays les mieux faits pour inspirer le peintre ne sont pas ceux dont la beauté s'impose le plus aux yeux. Laissez là la Suisse et les montagnes, dont l'image fixée par l'art est toujours insuffisante et petite. Prenez la glèbe natale de notre plate Ile de France et vous trouverez caché dans les blés jaunes, près du travail commencé, ce groupe d'ouvriers d'une si mâle beauté, que M. Lhermitte peint avec sa manière calme et solide, son beau dessin large et sûr : c'est un homme couché sur une gerbe, ruisselant de sueur du travail interrompu, et se reposant après son repas de midi ; c'est une femme riche des opulentes formes de la maternité paysanne, ses puissantes

JULIEN D[illegible]

L'HEURE DE LA TRAITE

SALON DE 1888

mamelles au soleil, et allaitant un enfant vigoureux qu'elle regarde avec complaisance. Voilà la santé et la paix de la nature elle-même.

Allez plus loin encore : arrêtez-vous dans les plaines sablonneuses, humides et désolées qui s'étendent le long de la mer du Nord, sous les dunes, entre Boulogne et Calais. Ces landes brumeuses sont habitées par un poète et un maître peintre, M. Cazin. Je reconnais la pauvre contrée, la plaine plate et nue, jaune et teintée d'une maigre végétation, au fond quelques maisons à toit rouge; au premier plan une flaque d'eau dormante. C'est la fin d'un jour de travail. Une femme est venue chercher son homme. L'homme se redresse, un bras encore tendu vers sa brouette. D'une main il soulève la robe dont sa femme s'est encapuchonnée pour la fraîcheur du soir, et il découvre ce tableau toujours charmant, un enfant couché sur le sein de sa mère. Le sentiment est d'autant plus profond qu'il est contenu; il est dans la scène même et dans cette poésie que jette sur toutes choses l'heure diaphane du crépuscule. La lune est levée; elle glisse un rayon sur l'eau dormante. Les herbes palpitent au souffle du soir. La nuit va venir. Ce sont les joies et l'auguste grandeur des humbles, leur repos, leurs amours.

Et notre grand Jules Breton, pensez-vous que je l'oublie, ce grand témoin des beautés de notre nature française? Comme les maîtres des grandes époques, il est le chef d'une famille d'artistes où tous marquent leur place. C'est Émile Breton, son frère, avec ses belles et solennelles vues de nuit. C'est madame Demont-Breton, dont le cœur de mère s'attache à représenter les grâces innocentes de l'enfance, et dont le pinceau viril s'amollit pour peindre des membres roses. C'est M. Adrien Demont, un de nos meilleurs paysagistes, qui nous apporte cette année deux morceaux exquis, l'*Hiver en Flandre,* une vue de neige coupée d'un grand feu allumé, sous les murs d'une vieille ville; — le *Champ des œillettes,* une douce vue de crépuscule, sur une plaine de fleurs toute blanche et rose.

Et que me reste-t-il de place pour vous parler du maître lui-même, de cette vigoureuse paysanne portant un fardeau sur la tête et marchant droite, tandis que le soir s'étend sur la plaine diaprée? — Et de cette toile

si poétique, où le vieux maître a mis le meilleur de son âme, *les Jeunes Filles se rendant à la procession?* Quelle vérité et quel idéal! Les tons blancs des robes palpitent comme des ailes, et sur l'horizon blanc des montagnes au fond, monte, comme un encens vers le ciel, la brume odorante des vallées. Ce qu'il y a de charmant dans les tableaux de M. Breton, c'est qu'on peut trouver le plus souvent dans ses poésies quelques vers charmants pour les illustrer. Eh bien! cette fois j'ai eu beau chercher, je n'ai rien trouvé. Je ne l'en tiens pas quitte. Il nous doit un poème (1).

Et voilà un flot d'exceptions qui m'ont entraîné bien loin de la théorie que j'ai essayé de développer. Je m'en réjouis. Les théories et les principes sont des frontières où il faut bien enfermer sa pensée quand on écrit : c'est au talent de violer ces frontières. Il en a toujours le droit. Je ne saurais trop répéter d'ailleurs que je ne dis ici rien d'absolu, et que d'ailleurs il n'y pas lieu. Si, par exemple, revenant à la peinture de genre d'où je suis parti, je dis que cette peinture, telle qu'elle fut fondée en notre temps par Meissonier et M. Gérôme, est bien malade, ce ne sera pas sans admettre beaucoup d'exceptions. On est las, à n'en pas douter, d'une préciosité d'exécution, d'une minutie de détail dont les partisans les plus exagérés sont M. Firmin Girard, qui nous fatigue les yeux par les innombrables touches de son pinceau, ou M. Robinet qui n'oublie pas un caillou, et apporte au paysage les procédés de la miniature.

M. Gérôme, dont le modelé net et précis a excellemment convenu à des scènes petites et à des sujets spirituels, me paraît conduit par son ingénieuse imagination dans un monde poétique où il ne se meut pas aussi à l'aise. Ces corps de femmes, qu'il aperçoit en rêve, mêlés à l'écume de la mer, sont trop potelés, trop polis, trop nets pour qu'une imagination même de poète puisse les voir tels dans les ondoiements indistincts de la houle. Ce sont des femmes charmantes, mais non des nymphes marines.

Il n'empêche que ces corps nus soient bien dessinés et que la figure d'homme couchée soit alertement et finement jetée, et que M. Gérôme

(1) Le recueil complet des poésies de Jules Breton, comprenant *les Champs et la Mer*, et le grand poème de *Jeanne*, a paru récemment chez Lemerre. (Paris 1887.) Aucun ami des arts ne peut se dispenser de le lire.

J. R. GOUBIE

PARTIE DE CAMPAGNE

soit un maître. Et en effet il a beaucoup de disciples; maintenant que M. Meissonier s'est un peu retiré sous sa tente, il est le chef de la tribu plus clairsemée qu'autrefois des minutieux et des spirituels. La tribu, dont quelques-uns des principaux nous fait défaut cette année, se réduit de plus en plus aux peintres de chevaux et de chasses, et aux peintres militaires. Parmi les premiers j'aime à nommer M. Goubie; celui-là ne se laisse point ébranler par le mouvement qui entraîne quelques-uns de ses confrères — entre autres M. Lewis Brown — vers les procédés plus libres et plus commodes peut-être du plein-air. Il reste attaché à la manière précise et coquette qu'il tient de M. Gérôme, son maître. Il mérite une place à part comme peintre de chevaux. Nul assurément ne connaît, ne comprend et ne rend mieux que lui la structure, l'allure et la physionomie du plus artistique des animaux. Ce n'est point là un mince mérite. Et j'ajoute que si M. Goubie voulait varier ses envois, on s'apercevrait qu'il connaît d'autres animaux comme il connaît le cheval. Il ne tiendrait qu'à lui de se faire le rang d'un animalier très distingué.

Parmi les peintres militaires, je ne m'arrête pas à M. Le Blant, qui a été souvent plus heureux que cette année et dont j'attends une revanche. Je n'oublie pas M. Boutigny, qui nous peint les Frères des Écoles chrétiennes ramassant les blessés à la bataille de Champigny avec la vigueur et le sentiment dramatique qui lui sont ordinaires. Le mérite de M. Detaille est au-dessus de toute contestation; il aura fixé les traits, les types et la physionomie de l'armée française pendant ces quinze dernières années de la façon la plus définitive. La critique que je me permettrai de lui adresser ne touche pas au fond des choses. C'est la veille d'une bataille; le long d'une ligne tragique de faisceaux dont les baïonnettes croisées déchirent le ciel sombre jusqu'à l'horizon, les soldats sont couchés sur la glèbe, roulés dans leurs couvertures, las et appesantis, fixés dans la posture où le sommeil les a pris. Que passe-t-il dans l'air frais de la nuit? Une impression du réveil brusque qui va saisir ces hommes et les jeter à la bataille. La vision tumultueuse de la bataille d'hier, de la bataille de demain plane sur cette scène de silence et d'immobilité. Ce rêve de la bataille n'est-il

pas dans toutes les pensées, au premier coup d'œil? Je me suis demandé que venaient faire ces figures dans les nuages, ces soldats debout, ces drapeaux, ces clairons? Une œuvre d'art doit laisser quelque chose à faire à la pensée. N'aurions-nous pas deviné le rêve de ces soldats couchés, sans qu'on nous le montrât? Mais je chicane, car le tableau est beau, et je ne prétends point en rabaisser le mérite.

Avant de quitter la peinture de genre, ne devrais-je pas donner un moment à nos peintres de nature morte, à M. Desgoffes, à M. Delannoy, qui nous font passer sous les yeux le chatoiement des étoffes, l'irisation des jaspes, le scintillement des métaux et des armes anciennes — à nos appétissants peintres de victuailles, M. Zakarian et tant d'autres, qui flattent nos estomacs par nos yeux — à nos peintres de fleurs qui nous embaument, et parmi lesquels j'aime à citer madame Fauré, qui tient du grand Frémiet, son père, une façon personnelle et virile de voir la nature? Je le devrais, car c'est parmi eux peut-être que se trouvent les meilleurs virtuoses de la couleur, et, si je puis dire, les peintres les plus peintres. Mais je ne les oublie pas, car je les enveloppe tous dans mon admiration pour le plus grand d'entre eux, M. Vollon, quoiqu'il leur soit infidèle, et passe de leurs rangs, depuis deux ans, dans celui des paysagistes.

Je tiens M. Vollon et je ne le quitte pas, car je vais vous dire ma préférence secrète. Si un génie bienfaisant me donnait à choisir entre tous les tableaux du Salon, je crois que je prendrais la *Cour de ferme,* de M. Vollon. D'autres me tenteraient assurément. Mais je pense que je reviendrais à M. Vollon, préférant peut-être le plaisir de mes yeux à celui de mon âme. Car cette couleur gâchée à grands coups, ce toit de chaume, ce ciel d'orage, ces murs décrépits, ces poules enlevées d'un tour de pinceau dans la pâte, dans les rayons dorés d'un fumier de ferme, tout cela fait jouir l'œil. Ce que peint M. Vollon m'importe peu; que ce soit son immortel chaudron, ou ce fumier et ce chaume; je me délecte avec gourmandise à l'épaisseur onctueuse de sa couleur; c'est un bienfait pour le regard; le travail de sa main est un travail de maître. J'ai entendu auprès de moi de jeunes *pleinairistes* qui se plaignaient, qui ne voyaient pas là la nature, qui

disaient : « C'est trop *rôti.* » J'aime ce rôti ; je m'en régale. Je ne crois pas qu'on ait donné beaucoup de pareils coups de pinceau depuis Frans Hals.

Ce qu'il y a de délicieux c'est que cette émotion ne peut s'exprimer en paroles. C'est de la peinture et cela ne se rend que par la peinture. Quand j'aurai dit que c'est gras, chaud, je n'aurai fait que des images. Il faudra ajouter : Tâchez de le voir. C'est le seul éloge que je puisse en faire, et c'est peut-être le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un tableau.

Après avoir vu ce tableau, j'étais prêt à dire aux peintres : faites cela ou faites de la peinture décorative ; donnez-nous ce *rôti* et ce doré, ou bien tâchez d'avoir de grandes pensées et d'en illustrer de grands espaces avec les pâleurs et les heureuses pauvretés de couleur de M. Puvis de Chavannes. J'avais tort, car j'ai vu ensuite bien des œuvres qui ne sont ni l'un ni l'autre et qui m'ont fait plaisir. Pourtant il y avait du vrai dans ma réflexion. En somme, il faut parler à l'œil ou parler à l'esprit. Il y a deux choses dans un tableau, une jouissance qui ne vient que de la peinture et ne saurait venir que d'elle ; une pensée qui pourrait être littéraire, et rattache le peintre aux arts qui ne sont pas le sien. Quand la première y est, il est rare que la seconde ne s'y trouve pas ; mais la réciproque n'est pas vraie. Cependant la pensée a telle importance qu'on peut prendre plaisir à une œuvre qui la possède, quand même on la trouverait insuffisamment servie par les procédés de l'art.

Je prends, quant à moi, grand plaisir, sans autre préoccupation, à suivre la pensée des jeunes peintres. Les sujets de nos peintres sont parmi les témoins importants de l'état d'esprit de notre temps. Ils sont généralement choisis avec intelligence, et révèlent une culture d'esprit remarquablement avancée. L'ingéniosité de cette recherche détourne peut-être les peintres un peu plus qu'il ne faudrait de la préoccupation de leur art ; mais cette disposition d'esprit influe sur l'art lui-même ; car l'esprit humain est un, et il n'y a pas deux cases dans l'âme d'un artiste, l'une pour le sujet, l'autre pour l'exécution.

Je suis frappé de voir combien les peintres lisent l'histoire et combien

l'histoire mythique et légendaire les inspire. La Bible et l'Évangile ne leur servent plus à grand' chose. Il semble que les sujets en aient été épuisés. La *Madeleine au tombeau,* de M. Leenhardt, placée dans un joli paysage, manque de grandeur et n'éveille pas l'idée d'une sainte femme, mais plutôt l'idée d'une Perrette au pot au lait. L'*Annonciation,* de M. Hitchcock, — une jolie figure de femme dans un champ de lis blancs — tient plutôt aux légendes dorées qu'à l'Évangile. Les légendes des saints servent beaucoup, et j'aime bien le saint Georges armé d'argent, de M. Surand, devant un dragon d'une belle invention, à la tête en bec d'aigle, et tout cuirassé d'écailles d'acier.

Il nous fallait les temps préhistoriques et leurs poétiques lointains. M. Boyé nous montre une jeune fille (coiffée d'ailleurs à la mode de 1888) qui mène boire un renne ; M. Faivre, une femme armée d'une hache de silex qui défend ses enfants contre un ours quaternaire *(ursus spelœus).* Eh! bien, je n'ai rien là contre! Les recherches des peintres, la variété de leurs lectures et de leur inspiration seront parmi les traits de cette fin de siècle.

L'antiquité paraît aussi sous sa forme légendaire. Je tais le *Virgile,* de M. Duez, parce que c'est une erreur solennelle d'un artiste de grand talent. Je trouve du charme à la *Circé,* de M. Chalon, dont la divine nudité brille entre les serpents sacrés dans un air bleu. Il y faudrait seulement quelque chose de ce prestige de couleur qui sauve toujours les tableaux de Gustave Moreau de ressembler à des décors de féerie.

Je saute le moyen âge qui trouve sa place dans la peinture décorative et j'arrive à la troisième République, qui nous a donné, elle aussi, son tableau d'histoire. C'est une triste histoire : c'est la salle d'armes de l'Élysée, par M. Lahaye, et l'on voit, au milieu, la lugubre figure de M. Wilson, en costume d'escrime. Et je ne pouvais m'empêcher de penser que ses talents de bretteur, ici célébrés, ne lui ont guère servi, quoiqu'il ait eu plus d'occasions qu'homme du monde d'en faire preuve.

Revenons aux choses sérieuses. Nos peintres sont plus poètes qu'on ne penserait en ce temps matériel, et j'aime à voir que plus d'un reste

E. HÉBERT

AUX HÉROS SANS GLOIRE

SALON DE 1888

fidèle à l'allégorie, si chère aux peintres de la Renaissance. Ici la première place appartient à M. Hébert, une des plus belles imaginations de ce temps. Sa nymphe, triste et maladive, qui embrasse mystérieusement une tombe obscure et sans gloire, me paraît une de ses plus rares inventions. J'aime à retrouver M. Hébert en pleine possession de la belle poésie de sa pensée. Le hasard seul rapproche de son nom celui de M. Maignan, dont la vaste allégorie, *les Voix du Tocsin,* d'une belle composition et renfermant de beaux morceaux de nu, révèle plus de puissance que de grâce et de poésie.

M. Maignan m'amène à parler des remarquables morceaux de peinture décorative que l'on admire au Salon. M. François Flameng continue ses travaux pour la décoration de la Sorbonne, et, quoique ses grandes toiles soient moins heureuses que celles qu'il exposait l'an passé, elles se font apprécier encore par l'air qui y circule, par le pittoresque des détails, la beauté des paysages noyés de brouillard blanc, et le charme général de la couleur. Les paysages de M. Benjamin Constant sont moins légers et moins aérés ; mais je goûte fort son panneau central où il a représenté la nouvelle Sorbonne et placé au premier plan les beaux portraits drapés des doyens des facultés. M. Chartran, par ses belles scènes du moyen âge, contribue pour sa part à cet ensemble de décoration grave et belle.

Je rends hommage à la puissante faculté d'invention qui anime M. Guillaume Dubufe. C'est un peintre digne de toute sympathie, un de ceux assurément qui pensent le plus, et qui rêvent le plus des grands maîtres. Son immense Apothéose de Victor Hugo, dont le ton camaïeu bleu et blanc est un peu monotone, est une invention très haute et très poétique. Sera-ce lui faire un reproche sensible que de dire que ses procédés un peu minutieux trahissent parfois la grandeur de ses conceptions? On peut à coup sûr attendre de lui de grandes choses, s'il se meut surtout dans une atmosphère moins artificielle et qu'il se rapproche de la nature.

Le Salon est un assemblage bigarré et de hasard. Il me semble que je l'ai longuement démontré. Et j'ai démontré du même coup à mes confrères les Salonniers, qu'il est impossible de faire un Salon. Et on ne

le peut pas, en effet. Je relis ces réflexions et je m'aperçois que toutes les pensées m'en paraissent contestables, ou au moins sujettes à réserves. Et j'aurais beau faire, il en serait toujours ainsi. On ne peut pas parler justement de la peinture, pas plus que de la musique. La parole est un art et la peinture en est un autre. D'une langue à une autre il est déjà bien difficile de traduire. Nous n'avons, en français, qu'un mot pour dire : « L'enfant *aime* les bonbons » et « Roméo *aime* Juliette ». L'anglais en a deux. S'il y a une telle différence entre deux langues, que sera-ce entre deux arts ?

On pourrait démêler au moins historiquement l'état de l'art. Je crois que c'est impossible. L'histoire ne se fait qu'après coup. Les contemporains ne peuvent en apercevoir les grandes lignes. J'entends bien parler aujourd'hui d'écoles, mais je ne les distingue pas bien. Je ne crois pas du tout que l'art classique soit mort, ni que Courbet ait enterré Raphaël. Mais on veut que l'art classique soit représenté par les baudruches de M. Bouguereau et les sécheresses de M. Boulanger. On en triomphe trop aisément. Et les chefs de l'école opposée ne me paraissent pas avoir une conscience bien nette d'eux-mêmes ni de leurs doctrines. M. Gervex qui a fait cette année un bon portrait du Prince de Sagan (aux pastellistes) vous paraît-il un chef d'école dans son portrait fort sec, et son tableau incongru, agréable, mais peu dessiné du *Tub ?* Pas à moi.

Pourtant les grandes écoles françaises, passées et modernes, marquent bien leur sceau dans les portraits et les paysages. On n'en peut guère parler longuement parce qu'il est oiseux de décrire des portraits dispersés, et des paysages qu'on ne peut plus voir. Ici j'aperçois une école académique et correcte, avec M. Cabanel, consciencieuse et classiquement belle avec M. Paul Dubois. Je reconnais, en M. Bonnat et M. Carolus-Duran, deux peintres de portraits hors de pair, tous les deux particulièrement heureux cette année. M. Carolus-Duran a peint sa fille, et le sentiment paternel l'a inspiré. M. Bonnat a été conduit par le hasard des commandes a reproduire deux têtes bien différentes. Je ne sais quoi de théâtral, une dureté que le temps atténuera, ne diminuent pas la beauté

H. G. HERKOMER

PORTRAIT DE M. HUBERT HERKOMER

SALON DE 1888

de son portrait du cardinal Lavigerie. Les nobles traits de ce prêtre dominateur, qui a fondé en Afrique l'autorité du nom français et du nom chrétien, ne pouvaient être peints avec plus d'énergie. Quant au portrait de M. Jules Ferry, il est d'une vérité effrayante; ce sont bien là ces traits lourds et épais, ce front rond et sans angles, ces yeux larmoyants, cette lèvre tombante, ce nez écrasé, cette barbe rare. C'est une fière peinture, d'un réalisme impitoyable, d'un réalisme vengeur, disent les ennemis de M. Ferry.

Il me fait penser aux portraits officiels qui sont dans le voisinage, à M. Carnot par M. Yvon, au général Boulanger par M. Bin. Mais je parle ici d'art et non de politique. Je plains seulement les peintres d'être condamnés à reproduire des visages officiels, et je me demande par exemple si un Frans Hals eût pu faire quelque belle peinture de ces types ou si insignifiants ou si vulgaires? Je le pense. Mais il eût fallu qu'il y mît diablement du sien.

Je note encore le beau portrait du maître musicien César Franck, par M. Rongier, les jolis portraits mondains de M. Machard, un superbe portrait d'homme, de M. Gustave-Popelin. Je m'arrête à M. Raffaëlli, car je remarque ici un faire tout nouveau, et peut-être la marque d'une école nouvelle. Le portrait de M. de Goncourt est un vrai tableau d'histoire. C'est l'histoire de l'évolution littéraire à laquelle nous assistons et dont MM. de Goncourt ont vraiment été les initiateurs. Aussi toute la vie de ce tableau est dans les accessoires, qui me paraissent autant de symboles. C'est une vasque japonaise; ce sont des meubles, des dessins du XVIIIe siècle. Le tout est peint d'une verve singulière et contenue. Quant au personnage, il est malade, il est mourant, il est mort. Sa main exsangue pend le long de la vasque. Sa figure blafarde et fine disparaît dans la tenture. On le voit à peine. Il souffre de la fièvre et du mal de nerfs, qu'il a communiqué à son temps.

En sortant de ce sanctuaire de l'art maladif et raffiné, me permettra-t-on la réflexion d'un bon bourgeois et d'un pur *philistin?* M. Raffaëlli a une vision spéciale des choses. Il voit noir et charbonneux. Toutes les visions ont leur justification dans la nature, et celle-ci n'est pas plus fausse

qu'une autre. Mais ne faut-il pas avoir bien violemment le courage de ses opinions pour soumettre son visage à une vision aussi spéciale? Si M. de Goncourt paraît ainsi à ses arrière-neveux, n'a-t-il pas peur qu'ils ne le trouvent furieusement laid? Et lui, qui aime tant le XVIIIe siècle, ne pense-t-il pas que Lépicié, J.-B. Massé et d'autres ont charitablement fait de nous léguer, riantes, les images de nos grands parents? Je pose seulement la question.

Et que me restera-t-il à dire des paysagistes dont la troupe est restée à la porte de cet entretien? Que je les admire, que je les aime, et que je voudrais tous les nommer! Mais comment même donner l'idée de leur nombre toujours croissant, de leur talent, de leur remarquable intelligence de la nature? Je voudrais au moins les grouper derrière leurs chefs de file. On verrait d'abord nos peintres de marine, si solides et puissants à la tête desquels j'aperçois encore la figure à peine disparue du grand Ulysse Butin; c'est M. Berthelon, M. Renouf, M. Haquette, M. Tattegrain, peintres de la tempête et des rudes matelots. C'est M. Pierre Billet, un des meilleurs élèves de Jules Breton, et qui comprend les figures agrestes avec le poétique réalisme du maître. Celui-ci me touche particulièrement parce qu'il peint nos côtes du Nord si plates que l'on croit toujours être en pleine mer. Là, entre l'eau et le ciel, les pauvres femmes des pêcheurs poussent patiemment, par les matinées glacées, leurs lourds filets, et poursuivent la crevette dans le sable mouvant.

Ceux-ci sont les fidèles de l'Océan, peintres austères de tristes et grandioses images. Plus heureux sont les peintres de la Méditerranée dont l'œil se ravit des sourires bleus de la mer, qu'a chantés Eschyle. Quelle audace ne faut-il pas au peintre pour jeter sur la toile les couleurs éblouissantes et improbables que la nature du Midi offre à chaque pas! De loin on a peine à croire la mer aussi bleue, les ombres aussi claires, la poussière aussi blanche, que les peint M. Montenard. Elles le sont pourtant et je sais peu de peintres à l'œil plus sincère et à la verve aussi franche.

Non loin de lui je découvre M. Olive. C'est un nom qu'il faut retenir. Ce Marseillais est élève de Vollon et je pense bien qu'il a deviné, sous les doigts

P OUTIN

PIÉTÉ FILIALE

SALON DE 1888

du maître, le secret de sa prestigieuse couleur. J'ai retrouvé le même enivrement des yeux. Cette mer bleue vit tandis qu'on la regarde. J'aime surtout la vue du port de Marseille au lever du jour. C'est un bijou.

Et auprès de ces peintres des splendeurs du Midi, oublierai-je M. Ziem qui s'en repaît l'esprit depuis tant d'années? J'ai vu comme lui Venise l'été, j'ai eu cette vision, ce rêve enchanté de palais roses qui dansent dans une eau dorée; et je puis dire que ce rêve est vérité.

Je retrouve l'école poétique de Corot dans les paysages vagues et grands de M. Pointelin; dans la belle étude de brouillard de M. Smith; la grasse et puissante touche de Daubigny dans le ciel d'orage de M. Delpy, et surtout les larges toiles de M. Guillemet. Le beau paysage classique dont M. Français est le champion a un partisan heureux dans M. Dardoize. Notre cher et grand maître M. Harpignies, dont le dessin est toujours aussi solide, la lumière aussi généreuse, traîne derrière lui toute une tribu de disciples, parmi lesquels j'aime à citer M. Lelièvre avec ses robustes paysages. Et combien d'autres qui peignent nos villes, comme M. Dufour, avec sa belle vue d'Avignon, M. Lansyer, architecte et perspecteur habile, que l'on compare peut-être un peu vite à Canaletti; qui peignent nos paysages parisiens, comme M. Loir; qui peignent nos belles landes françaises comme M. Le Poittevin et ce peintre exquis, M. Damoye! Que de talent et que d'efforts!

Je m'arrête, car je n'en finirais pas! Je suis incomplet. Je le sais et je m'y résigne. Cette Revue avec le luxe et l'abondance qui lui sont coutumiers a mis, depuis deux mois, nos lecteurs les plus lointains à même de connaître par le menu le Salon parisien. On ne m'a pas demandé de donner un guide posthume du Salon, ce qui serait inutile, mais de fixer quelques impressions et quelques souvenirs. Et c'est ce que je fais.

*
* *

La plupart des réflexions que m'a suggérées le Salon de peinture pourraient s'appliquer au Salon de sculpture. On aurait grand tort de juger la sculpture française sur la vue de ce Salon, car elle ne s'y montre pas sous son aspect le plus complet et le plus beau. Nous pouvons être justement fiers

de notre école de sculpture. Elle sera dans l'avenir une des gloires de notre temps. Une école qui peut nommer, à la tête d'une légion brillante et nombreuse d'artistes, des maîtres tels que Mercié, Falguière, Chapu, Frémiet, Paul Dubois, peut supporter la comparaison avec toute autre école et tout autre siècle.

La sculpture n'a pas les mêmes raisons de décadence que la peinture en ce temps-ci. Un grand sculpteur que je félicitais de l'état de son art, le voyant moins sujet à la mode que la peinture, moins détourné de son idéal, plus consciencieux dans ses moyens de succès, me disait :

— Ce n'est pas étonnant : c'est que nous gagnons moins d'argent.

Et il avait bien raison. Cet art a par lui-même quelque chose d'austère et de robuste, il mêle à la recherche inquiète de l'artiste, le labeur sain et manuel de l'ouvrier. Barbier a bien appelé Michel-Ange le « grand tailleur de pierre ». Il y a dans tout sculpteur un artisan ; et cela ne le diminue pas : tout au contraire.

Pourtant, si au-dessus de tous les commerces que soit l'art, il est un commerce. Les grands ancêtres, Luca della Robbia, Donatello et Verocchio, tenaient boutique. Cette boutique existe toujours ; l'artiste est soumis comme un autre aux lois économiques : « l'offre et la demande » le gouvernent en quelque chose. L'artiste, maître de son temps et sûr de ses ressources, est un oiseau rare ; lorsqu'il existe, il lui arrive un travers qu'on n'avait pas prévu ; il ne travaille pas. La nécessité est la divine et féconde maîtresse des hommes. L'artiste travaille pour vivre ; il ne suit sa fantaisie qu'en partie ; il donne ce qu'on veut de lui. Et, en somme, cela est heureux. Les artistes sont ce que les sociétés les font. Il en résulte que si notre excellente école de sculpture ne donne pas de plus brillants produits chaque année, c'est notre faute.

C'est notre faute, parce que notre luxe est petit et nos demeures étroites et, de moins en moins, nous faisons aux statues une place dans notre vie sociale. Si quelqu'un a fantaisie de faire décorer un beau parc des verdeurs du bronze ou des blancheurs du marbre, manque-t-il des sculpteurs pour répondre à ce désir, comme MM. Dubois et Chapu ont répondu à celui du

châtelain de Chantilly, comme M. Peynot répond cette année à celui du châtelain de Vaux, en modelant un groupe classique de divinités marines? Ce sont plutôt les grands parcs qui manquent et les riches Mécènes. Nous nous logeons dans des bonbonnières et nous soucions peu des grandeurs. Un puissant maître comme M. Frémiet est forcé de nous donner un petit groupe équestre, objet exquis, mais objet d'étagère, qu'on voudrait grand, objet de palais ou de place publique. Un jeune artiste qui avait donné de l'espoir comme M. Dampt, se restreint aux grâces parfaites mais mièvres d'un joli bibelot d'ivoire.

C'est encore notre faute, parce que nos figures et nos costumes, lorsque nous les donnons à imiter aux sculpteurs, ne sont point beaux, et ne sont point sculpturaux. Et quand on veut, par souvenir classique, nous faire nus, comme M. Bartholdi a fait Paul Bert, nous sommes ridicules et nous semblons sortir du bain. L'on croit deviner sur nos cous, la marque rouge de nos cols empesés, stigmate de la civilisation, comme le collier sur le cou du chien, dans la fable. Cela est fâcheux mais cela est ainsi.

Les statues de nos grands hommes pour nos places publiques, nos savants en redingote, levant une main d'un air capable, et désignant de l'autre leurs appareils et leurs cornues, sont une pauvre jouissance pour les yeux. Aussi l'exposition est de plus en plus envahie par les bustes et les médaillons, fort bons en général, mais si nombreux qu'on ne saurait en parler en détail. Ce sont les beaux et vivants médaillons de ce maître ciseleur, M. Agathon Léonard, un joli buste de femme, leste et enlevé, à la façon du XVIIIe siècle par M. Falguière, un bon portrait de Renan par M. Bernstamm, de Chevreul par M. Faget, une très fine tête de bronze de M. Carlès, un buste florentin joliment exécuté par M. Chavalliaud, un portrait de femme fort élégant par M. Verlet, une charmante tête de vieille femme en bronze bien curieusement travaillée par M. d'Astanières. Que de bons bustes! Mais que de temps perdu pour les statues! Faites des statues! devrait-on crier sans cesse. Un pauvre sculpteur me dit :

— Un buste, c'est le pot-au-feu!

Je le sais, hélas!

Je n'en veux pas au buste, croyez-le bien. Cette forme de l'art a sa grandeur et sa beauté. Je me suis arrêté en extase devant cette adorable tête et ces épaules pleines et charnues que M. Rodin dégage à peine du marbre, car, heureux imitateur de Michel-Ange, il aime à laisser comme un contraste, auprès du marbre que sa main a ciselé, l'enveloppe capricieuse du marbre brut. Il me plaît, je l'avoue, que le buste n'ait pas une forme finie, car la partie où le buste est tranché, qu'elle soit carrée ou ronde, paraît souvent déplaisante. En laissant la gangue de marbre brut d'où la figure a surgi, le maître sculpteur nous a laissé le rêve. Et cela est bon.

Il y a pourtant encore des statues, Dieu merci, et de belles et bonnes. Le groupe de M. Turcan, *l'Aveugle et le Paralytique* auquel chacun a prédit la médaille d'honneur, la mérite assurément par la conscience du travail, la science de la composition, l'irréprochable anatomie des figures, la haute valeur décorative. Ces rares qualités nous dispenseront sans doute de chercher plus de personnalité dans l'inspiration. C'est une bonne œuvre de l'école française; et cela suffit. Je citerai encore les sculptures décoratives de M. Barrias, le groupe gracieux et fort de M. Cordonnier, *la Maternité*. Il ne faut pas oublier les figures que M. Caravanniez place aux quatre coins du mausolée un peu lourd de M. le comte de Chambord; ni le groupe gracieux de M. Allouard, ni une jolie figure de femme de M. Mathet *(l'Hésitation)*, ni une remarquable statuette de M. d'Astanières.

La reine, à beaucoup près, de ce peuple de statues est la triomphante *Diane chasseresse*, que M. Falguière expose pour la troisième fois dans une troisième matière et qu'on aime à voir en marbre, plus encore peut-être qu'en plâtre et en bronze. Vous la voyez, n'est-ce pas? courant, en équilibre sur une jambe, tout le corps penché, l'autre jambe faisant contrepoids, les bras pliés comme pour tirer l'arc, souriante, altière, animée par la course. Vous devinez la beauté qu'il y a dans la juste tension des muscles, dans l'exacte pondération des membres, dans cette merveille de l'art et de la nature : l'équilibre d'un corps humain. La torsion des reins, la chute naturelle et gracieuse de la poitrine, le jeu de l'ombre et de la lumière qui fait, par la transparence du marbre, deviner comme sous la peau humaine, la

F. RICHTER

« SI JE N'ETAIS CAPTIVE »

(VICTOR HUGO Les Orientales)

SALON

course du sang, la place exacte des os et des tendons; tout cela est parfait. C'est un des beaux morceaux de marbre de ce siècle.

J'ai beau faire, je préfère cela à des redingotes! Ah! ces redingotes et ces pantalons! Il faut tout le talent de M. Chapu ou de M. Mercié pour me les faire accepter. Le groupe du moins que M. Chapu a composé pour honorer la mémoire des deux bienfaisants et excellents frères Galignani, a quelque chose de familier, d'aimable et d'intime qui satisfait le cœur des nombreux amis qu'ont laissés les deux vieillards. Ce groupe sera placé dans la ville de Corbeil, qu'ils ont comblée de leurs bontés, dans un jardin public, et le passant pensera revoir les deux gracieux frères, tels qu'il les a connus. Je me rappelle que l'un d'eux, répondant à un de ses amis, qui se plaignait des ennuis, de la solitude et de la tristesse qu'apporte avec elle la vieillesse, lui dit :

— Faites un hôpital! Cela rend heureux!

Ils étaient bons et heureux. M. Chapu les a bien vus ainsi. L'un est assis, l'autre debout. Ils regardent le plan de leur hôpital. Rien de théâtral dans le geste. Ils causent tout simplement avec la placidité de deux cœurs purs, avec bonhomie, gaieté et tendresse réciproque. Rarement la sculpture nous a représenté ainsi complètement le sourire de deux belles âmes. Le talent que l'artiste y a mis est grand, le cœur qu'il y a mis est plus grand encore. J'en oublie presque les redingotes!

M. Mercié avec toute sa merveilleuse habileté ne peut me les faire oublier. C'est parce que sans doute il n'avait pas à exprimer un sentiment aussi touchant. Je ne fais certes aucun reproche à M. Mercié, mais à notre siècle sans beauté. Valait-il la peine de mettre tant de talent à reproduire de pied en cap la figure de M. X..., banquier à Constantinople? M. X... avait-il coutume, de son vivant, de s'étaler sur un divan en lisant un livre? Cela est possible. Mais si M. X... a pu léguer à nos arrière-neveux le souvenir de son divan, de sa pelisse de martre, et de ses bottines à boutons, c'est que M. X... avait beaucoup d'argent. On ne nous dit pas qu'il eût d'autre titre à l'attention de la postérité. Et cela est fort peu intéressant, et cela ne suffit pas pour inspirer un artiste.

On me dira qu'à Florence au quinzième siècle, des bourgeois qui n'avaient pas d'autres titres, se sont fait faire de belles statues d'eux-mêmes, sur leurs tombeaux. Cela est vrai, mais ils ne portaient pas notre laid costume. Portons des pantalons si nous le trouvons commode, mais ne nous faisons pas sculpter sur nos tombeaux. Demandons à la sculpture des figures allégoriques, telles que cette *Douleur* que M. Injalbert a taillée de son ciseau habile et tourmenté. La sculpture excelle en ces sortes d'entreprises. Elle ne peut exprimer que des idées simples, mais plus simples sont les idées que les arts expriment, plus ils y donnent d'intensité.

Comme il n'est pas probable que je réforme le goût de mon temps, je me contenterai de déplorer qu'il n'offre pas plus de grandes occasions au talent de nos sculpteurs et je me réjouirai que nos sculpteurs aient autant de talent.

D'un bout à l'autre de cette rapide étude il m'a fallu mêler aux questions d'art bien d'autres questions qui lui paraissent étrangères. Le Salon, comme je l'ai dit, n'est pas un témoin sincère et complet de l'art. C'est pourtant le seul qu'on ait. Mais c'est surtout un témoin de nos besoins d'esprit et de notre état moral.

HENRY COCHIN.

SANS DOT

Aux soirées du général, quand elle entrait dans le grand salon, souriante, fraîche, ses jolies épaules nues, un murmure caressant s'élevait du groupe des officiers massés aux encoignures des portes. Derrière elle, sa mère, majestueuse dans sa toilette un peu voyante de femme ayant toujours habité la province, secouait ses tire-bouchons de cheveux blancs avec un air d'orgueil, semblant dire : « C'est ma fille ! » Et, fluet, doux, modeste, son père, colonel du 123e, suivait, s'appliquant à ne pas marcher sur les traînes des robes.

A peine assise, un peloton de lieutenants et de capitaines, l'élite de la garnison de Versailles, sanglés dans leurs uniformes de grande tenue, moustaches blondes ou brunes, yeux rêveurs ou hardis, s'élançait à l'assaut de son carnet de bal.

Et dans la clarté dorée des lustres, au son des instruments, elle se mettait à danser, légère et gracieuse, emportée aux bras de ces jeunes gens empressés à lui plaire.

Pour eux, ses désirs étaient des ordres, et ses caprices des lois. Fille du colonel ! Aux époques où se dressait le tableau d'avancement, il pouvait suffire d'un éloge jeté négligemment par elle : « Ah ! le lieutenant un tel, quel charmant officier, et quel bon valseur ! » pour décider de toute une carrière. Aussi elle les faisait marcher comme à la manœuvre, avec un petit ton de commandement crâne et coquet.

Elle était ainsi arrivée à vingt-deux ans, vivant des jours très gais, parcourant la France au hasard des garnisons, drapeau déployé et clairon sonnant, dans une existence un peu nomade. Sa mère commençait à manifester de l'impatience : elle eût voulu la voir mariée. Mais entre elle et les prétendants, une barrière effrayante se dressait sur laquelle étaient écrits ces mots décisifs : Sans dot ! Et les officiers flirtaient, riaient, dansaient, mais ne paraissaient pas du tout songer à épouser.

Plaire à la fille du colonel pour obtenir de bonnes notes, parfait ! Pousser jusqu'au mariage, autre chanson ! Et aucun ne paraissait disposé à en apprendre l'air ; aucun de ceux qu'on eût favorablement accueillis. Car, depuis un an au moins, la jeune fille avait un amoureux timide et tremblant dont, l'ingrate, elle riait volontiers.

C'était un gros garçon, à la moustache rousse et aux yeux bleus, Lorrain de naissance et sorti de l'école de Saint-Maixent. Il s'était engagé à dix-huit ans, avait été blessé à la bataille de Coulmiers, et portait la médaille militaire. Mais comme il n'avait point passé par Saint-Cyr, on le traitait de haut. Fils de paysans, il était robuste et sanguin, peu parleur quoiqu'il fût instruit. Très brillant sur le terrain de manœuvre, il perdait pied dans un salon. Il savait à peine danser. La crainte seule de passer pour impoli l'avait entraîné à inviter une fois la jeune fille. Et il avait si bien embrouillé les figures du Boston, que les plus habiles n'avaient pu s'y reconnaître. Ce déplorable essai lui avait suffi, et plutôt que d'affronter de nouveau les regards moqueurs, il eût gaiement marché sur une batterie tirant à mitraille.

Enfoncé dans une embrasure de fenêtre, il regardait pendant des heures celle qu'il adorait dansant avec une riante vivacité. Il suivait sa petite tête

évaporée dans la foule tournoyante, et caressait des yeux ses blanches épaules. Quelquefois il s'enhardissait jusqu'à s'approcher de la mère, et, cérémonieusement, il lui faisait sa cour. C'étaient ses plus grandes audaces.

Il voyait avec envie ses camarades papillonner autour de la jeune fille, cambrer leur torse, faire les avantageux. Plein d'une noire tristesse, il se disait : « Un de ces jours, la nouvelle qu'elle épouse un de ces messieurs va se répandre au mess, et tout sera fini. » Il eut des accès de désespoir dans le silence glacial de sa chambre garnie. Il essaya de se raisonner. N'était-il pas fou d'aller songer à cette enfant gâtée faite pour les douceurs de la vie luxueuse? Elle était réservée à quelque fils de famille, et non à un pauvre officier de fortune.

Mais, malgré lui, sa pensée s'envolait toujours vers elle. Il la voyait pendant les nuits d'insomnie, toujours tournant, rieuse et légère, dans l'emportement de la valse. Elle semblait l'appeler avec une coquetterie irritante, et il pensait : « Qui sait? Elle m'accepterait peut-être! » Alors son cœur battait dans sa poitrine à gros coups et il étouffait.

Un matin il n'y tint plus. La vie ainsi lui était devenue impossible. Il alla trouver le major qui lui avait toujours témoigné de l'intérêt et le pria de voir le colonel, et, sans aborder nettement la question, de pressentir l'accueil qui pourrait être fait à une demande en mariage. Il passa cette journée-là au bord de la pièce d'eau des Suisses à regarder sauter les carpes au soleil, regrettant déjà sa démarche, et voyant devant lui l'avenir tout noir.

Le soir dans la cour de la caserne, le major le prit à part et lui dit d'une voix brève :

« J'ai vu le colonel... Il a été excellent et voilà sa réponse : « Votre « protégé n'a pas le sou, ma fille n'a pas de dot, ce serait marier la faim « avec la soif... » Il a raison, sacrebleu! ne pensez plus à la demoiselle. Et si vous avez du chagrin, consolez-vous en piochant la théorie. »

Le lieutenant remercia, mais il n'essaya pas de se consoler, et, comme on demandait des officiers pour aller au Tonkin, il se proposa, et la

semaine suivante, il s'embarquait à Brest. Et, pendant que, le cœur gros, il s'éloignait, emporté sur les flots tumultueux de la large mer, la jeune fille, insouciante et joyeuse, continuait à danser dans la lumière et dans les fleurs, au doux bruit des instruments de fête.

*
* *

Deux années s'étaient écoulées. Dans son bel hôtel, le général recevait toujours, mais à ces brillantes soirées militaires, la charmante fille, qui jadis tournait toutes les têtes, ne paraissait plus. Le colonel du 123e était mort subitement, à la veille d'obtenir les étoiles. A la vie brillante et dissipée avait succédé pour les deux femmes une existence médiocre et maussade. Tous les sémillants officiers qui papillonnaient si galamment s'étaient éloignés avec le plaisir et la gaieté. Le nouveau colonel du régiment avait aussi une femme et une fille. A elles, puissances du jour, toutes les attentions, toutes les coquetteries; aux souveraines de la veille, le coup de képi distrait, dans la rue, puis la fuite d'un air effaré.

L'orpheline et la veuve, alors, échangeaient un amer sourire, et poursuivaient lentement leur chemin. Elles allaient dans le Parc, auprès du Tapis vert, jouir des tiédeurs d'un bel automne dont le soleil dorait le marbre des statues et jaunissait les feuilles des grands marronniers. Elles s'asseyaient toutes noires dans leurs robes de deuil, et, aux accents de la musique militaire, elles retrouvaient comme un lambeau de leur ancien bonheur. Il leur semblait que rien n'était changé dans leur existence, et que la voix du colonel allait retentir rude et sonore derrière elles, disant : « Bonjour, mesdames, aujourd'hui, c'est le 124e qui donne le concert; sa musique est moins bonne que la nôtre ! »

Mais les cris des enfants qui jouaient dans le sable se faisaient seuls entendre.

Et la mère, avec un soupir, essayait de lire ses journaux au travers de son pince-nez aux verres brouillés par les larmes, pendant que la fille jetait à la dérobée un regard mélancolique sur ses anciens danseurs qui ne

la reconnaissaient plus. Elle approchait de vingt-cinq ans, maintenant, et sa beauté affinée par le chagrin avait une grâce plus pénétrante. On eût dit une fleur que la pluie d'orage a rafraîchie et purifiée. Elle s'était défaite de ces vivacités de jeune cheval échappé qui lui donnaient une allure fantasque et inquiétante. Grave et douce, elle semblait faire pénitence de son joyeux passé.

Un jour, à la musique, parmi les officiers qui se promenaient, fumant, causant, riant, et qu'elle rencontrait chaque après-midi, une figure nouvelle lui sauta aux yeux. Elle revit en un instant les bals du général et son timide amoureux, blotti dans un coin, la dévorant des yeux. Elle dit à sa mère :

« Oh! maman... vois donc... le lieutenant... »

Il l'avait aperçue aussi, car il était devenu pâle, et quittant ses camarades, le képi à la main, il s'avançait. La vieille mère plia à la hâte ses journaux, et, débarrassant la chaise qui était devant elle, avec un bienveillant sourire, l'offrit à l'officier :

« Comment, c'est vous lieutenant!... Oh! qu'il y a longtemps! Nous sommes vraiment heureuses!... Mais, pardon, je vous appelle lieutenant et je vois sur votre manche un troisième galon... »

Alors il rougit et raconta qu'au bout de six mois de campagne, il avait été fait capitaine, après l'affaire de Nam-Dinh. Il y avait tant de vides à combler!... Puis il était resté enfermé dans Tuyen-Kuan, avec le commandant Dominé... Un siège terrible, de cinq semaines, sur la brèche, à repousser les assauts furieux de l'armée chinoise, battant sans trêve de ses flots d'hommes les murs en ruines du fortin... Il avait été blessé le dernier jour, dans une sortie suprême, alors qu'au loin, par-dessus la clameur des hordes jaunes, les clairons français se faisaient entendre sonnant la délivrance. Oh! l'heure enivrante! Il avait vu l'ennemi fuir, les trois couleurs apparaître, et il était tombé alors sans regret, puisqu'on était vainqueur. Son état avait paru si grave qu'on l'avait renvoyé en France avec la croix. Pendant la traversée il s'était à peu près guéri et, en arrivant, il avait été porté d'office sur le tableau pour le grade de chef de bataillon.

Les deux femmes se taisaient ; la mère, avec sa connaissance du métier, calculant que le capitaine avait gagné dix ans d'avance sur tous ses camarades ; la fille examinant le jeune homme et le trouvant presque méconnaissable, avec sa figure pâlie et allongée qui lui donnait un grand air de distinction. Était-ce possible qu'on l'eût dédaigné, ce brave soldat qui, ayant payé de son sang chaque grade conquis, revenait maintenant avec un avenir assuré !

Lui aussi la regardait. Était-ce elle, sérieuse et réfléchie, qu'il avait connue étourdie et turbulente ? Une autre femme se découvrait à lui, cent fois plus charmante dans sa grâce triste et inquiète. Elle l'avait séduit autrefois, elle le ravissait aujourd'hui. Il l'avait rêvée ainsi. C'était bien elle. Toujours aussi jolie et cent fois meilleure.

Leurs yeux se rencontrèrent, et dans ceux de l'officier elle lut tant d'adoration qu'elle se détourna avec un peu de gêne. Le soir venait, les deux femmes se levèrent, et sans pouvoir se détacher d'elles, il les conduisit jusqu'à leur porte.

Le lendemain, il les retrouva à la musique et ainsi tous les jours. Il s'asseyait auprès de la jeune fille, et pendant que la mère lisait ses journaux, ils causaient, intarissables, et cependant ne disant rien. L'automne s'avançait, les feuilles, couleur de rouille, jonchaient les allées, et il faisait trop froid pour rester assis. On se promenait dans les quinconces du parc désert, le capitaine et la jeune fille, côte à côte, marchant d'un pas souple et amoureux.

Décembre se passa ainsi dans une intimité toujours plus douce. Cependant le capitaine, par moments, semblait troublé, nerveux. Un jour, dans un élan passionné, il serra le bras de la jeune fille contre sa poitrine, ses yeux brillèrent, elle crut qu'il allait lui dire : Je vous adore !... Mais il garda le silence et devint un peu sombre. L'agitation qu'il éprouvait redoubla aux approches du jour de l'an. Il alla fréquemment à Paris, s'occupa moins des deux femmes. Une sourde inquiétude le travaillait. S'étaient-elles trompées ? Que préparait-il de mystérieux ?

Le 31 décembre, à six heures, il n'avait pas encore paru. La veuve lisait

le journal du soir qui contenait les promotions dans l'armée. Soudain elle devint très rouge et poussa un cri :

« Il est nommé! Il a son grade! »

Au même moment, des pas précipités se firent entendre, la porte s'ouvrit, et celui qui était si impatiemment attendu entra. Il souriait, très ému. Il s'arrêta devant les deux femmes. La vieille mère lui tendit les bras :

« Oh! mon cher enfant!... Voilà donc ce qui vous agitait! »

Mais lui, se tournant vers la jeune fille avec une amoureuse fierté :

« Mademoiselle, j'ai maintenant une espérance d'avenir à mettre à vos pieds, je vous aime ; voulez-vous être ma femme ? »

Elle pâlit au souvenir du premier refus, puis pensant à tout ce que le brave garçon avait fait pour mériter son bonheur, elle lui tendit la main, et la tête sur son épaule, les lèvres sur la rude torsade de galons si vaillamment gagnés, elle pleura de joie.

GEORGES OHNET.

L'OPÉRA SOUS L'ANCIEN RÉGIME

LE GRAND RÈGNE ET LA RÉGENCE

Dans les derniers jours de l'année 1702, l'Académie de musique était en rumeur. On y répétait avec zèle une nouvelle tragédie lyrique et tout semblait présager un grand succès : le sujet même du poème, et le nom de la principale interprète, et celui du compositeur. Entre tous les successeurs de Lulli, qui se disputaient, depuis dix ans, l'empire de la scène lyrique, le dernier venu, un maître de chapelle, approchant déjà de la quarantaine et qui s'était distingué par la composition de motets, avait pris le premier rang dès l'apparition de son *Europe galante,* en 1697. Cet opéra-ballet avait obtenu d'emblée un tel succès que le nom d'André Campra, jusqu'alors connu seulement dans les églises et les concerts, s'était vite répandu dans le public, quoique l'auteur, maître de la musique à

à Notre-Dame, eût jugé prudent, pour ne pas perdre sa place, de signer ce premier ouvrage lyrique du nom de son frère Joseph, basse de violon à l'Opéra. Mais cette réserve avait duré peu de temps, et la réussite de son *Hésione,* donnée avec les mêmes précautions, avait encore accru sa renommée en même temps qu'elle faisait pâlir les astres de Colasse et de Marais, de Destouches et de Desmarets.

Après ce double succès, l'auteur avait rejeté toute feinte et quitté l'église; aussi la partie qu'il allait jouer avec *Tancrède* avait-elle une importance capitale et la curiosité des amateurs de la ville et de la cour était-elle extraordinairement excitée à l'approche de ce grand événement musical. Pensez donc, il s'agissait de savoir si l'ancien maître de chapelle n'avait pas jeté trop vite aux orties le petit collet et la robe de chœur, s'il allait progresser encore sur lui-même et se poser en héritier direct, presque en égal du grand Lulli, tandis que ses rivaux en seraient réduits à confesser cette glorieuse suprématie. Et quel plus beau sujet de pièce aurait-il pu choisir que le pathétique épisode des amours de Tancrède avec Clorinde, dans la *Jérusalem délivrée?* Et quelle interprète aurait-il pu souhaiter de mieux appropriée au personnage héroïque de Clorinde, que cette intrépide et cavalière Maupin, à qui ses aventures romanesques et licencieuses, ses amours effrenées et ses duels avaient fait une notoriété au moins égale à celle de son talent et sa beauté?

Car elle avait une voix superbe, cette duelliste émérite, une admirable voix de bas-dessus (on dirait aujourd'hui *contralto)* qu'on avait déjà appréciée lors de son début dans la Pallas de *Cadmus,* mais qu'elle n'avait pas encore pu bien faire valoir, l'usage étant alors de n'écrire que les rôles secondaires dans ces registres graves. Avec la rare entente des voix qu'il avait acquise dans les maîtrises, Campra avait compris quel admirable effet il pourrait tirer de ces superbes notes basses, et, rompant avec les traditions académiques, il n'avait pas craint de noter exprès pour la Maupin le personnage capital de Clorinde. Il était déjà sûr qu'elle le rendrait à merveille au point de vue dramatique: restait à savoir si la chanteuse, avec sa magnifique voix, serait de taille à tenir un rôle aussi considérable et si son ignorance musicale, à

laquelle elle suppléait par la mémoire, ne la trahirait pas au moment décisif.

Quelle affluence aussi, dans la salle de l'Opéra, le mardi 7 novembre 1702, et quelle animation autour du théâtre sur le coup de quatre heures! Les spectateurs débouchaient de tous les côtés dans la rue Saint-Honoré, qui par la rue de Richelieu ou la place du Palais-Royal, qui par la rue des Bons-Enfants; ceux-ci en carrosses, ceux-là en chaises à porteurs, précédés de coureurs ou de nègres aux coiffures empanachées, d'autres enfin, plus modestement à pied, sautant dextrement d'un pavé à l'autre, afin de ne pas maculer un bas bien tiré sur le mollet! Comme ils se pressent, ces heureux du jour : grands seigneurs régnant dans les coulisses; beaux esprits en quête d'un mot à colporter dans les ruelles, femmes de qualité, de robe ou de la finance, luttant de toilettes, de coiffures, de diamants; pauvres diables d'artistes, de musiciens égarés dans cette réunion si brillante; gens de lettres admis à parler des pièces nouvelles dans le *Mercure* ou la *Gazette;* d'autres enfin, qui n'ont pas licence de critique et qui n'exercent pas moins d'ascendant par la parole, à défaut de la plume! Avec quelle hâte tous ces spectateurs confondus s'engouffrent dans une petite porte, au coin d'une impasse obscure et gravissent un escalier commençant presque dans la rue, haut et droit comme l'échelle de Jacob!

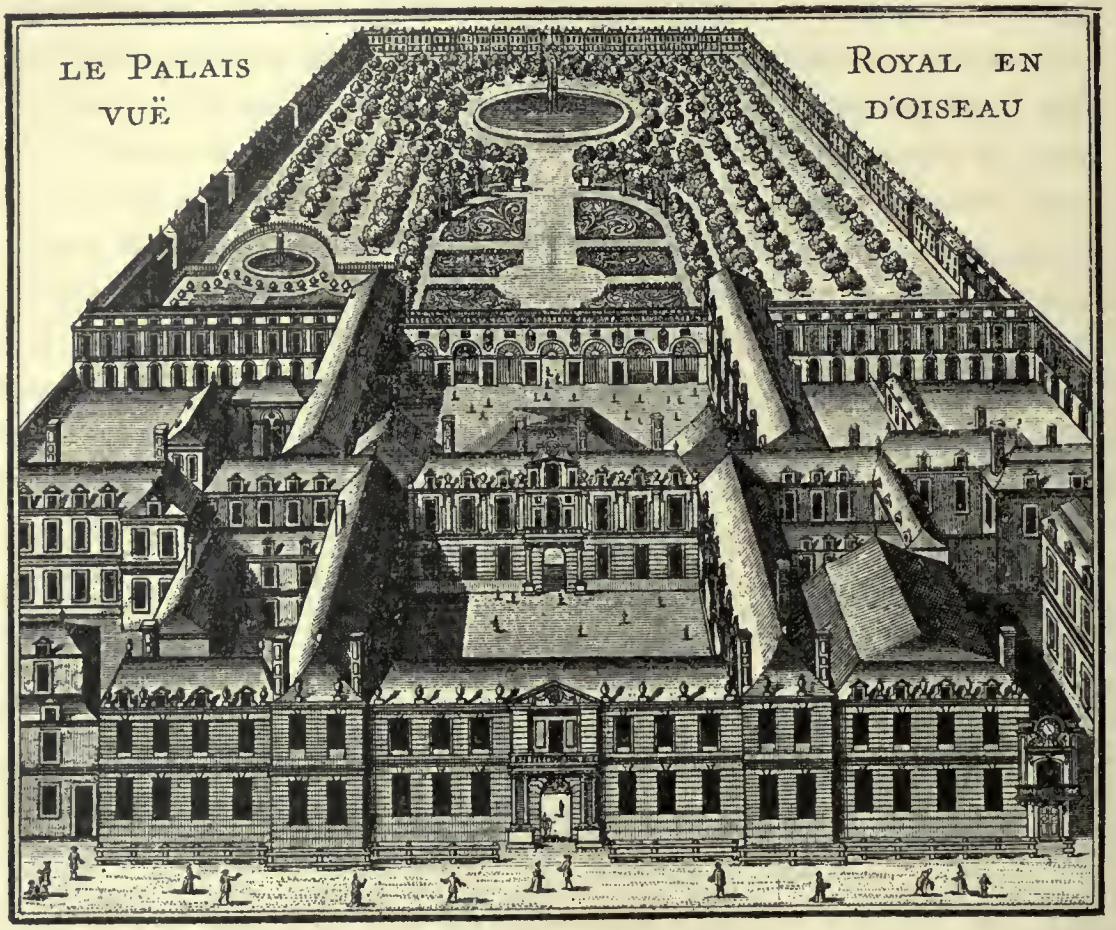
Cette petite porte, appliquée contre le Palais-Royal, au coin du cul-de-sac dit Court-Orry, était la seule entrée de l'Opéra. Car l'Académie de musique occupait alors, dans le Palais-Royal, la salle où elle a demeuré le plus longtemps entre les treize locaux provisoires ou définitifs qui l'ont successivement abritée dans Paris. C'était en réalité la troisième salle affectée à l'Opéra depuis qu'il avait été fondé par lettres patentes de Louis XIV, le 28 juin 1669; mais il était resté si peu de temps dans les deux précédentes, qu'il suffit de les noter pour mémoire. Lorsque Perrin avait obtenu ces lettres patentes qui lui conféraient le privilège d'établir à Paris et dans les autres villes du royaume « des Académies d'Opéra ou représentations en musique et en vers français », il s'était associé Cambert pour la musique, le marquis de Soudéac, pour les machines, et Champeron pour les finances; puis, tandis que les répétitions de *Pomone,* issue de cette quadruple collaboration, se

faisaient à l'hôtel de Nevers (aujourd'hui la Bibliothèque nationale), dont la grande galerie avait été mise à la disposition de Perrin par le marquis de Mazarin, il avait chargé Guichard, intendant des bâtiments du duc d'Orléans, de transformer en salle de spectacle le jeu de paume de la Bouteille, rue Mazarine, vis-à-vis celle de Guénégaud. Le passage du Pont-Neuf marque à peu près l'emplacement de la première salle de l'Opéra, inaugurée le 19 mars 1671, par la représentation de *Pomone :* cet opéra eut un tel succès qu'on le joua pendant huit mois de suite et que Perrin empocha, pour son quart des bénéfices, la somme assez rondelette de trente mille livres.

De si beaux bénéfices excitèrent l'envie de Lulli, qui, doué d'une rare aptitude pour l'intrigue, suscita la discorde parmi les associés et sut si bien user de l'influence dont il jouissait auprès du Roi et de madame de Montespan qu'il sollicita et obtint, en 1672, de nouvelles lettres patentes révoquant à son profit celles de 1669. Une lettre du Roi au lieutenant de police La Reynie lui ordonna d'arrêter, dès le 1er avril, les représentations de l'abbé Perrin. Lulli se fit bâtir un nouveau théâtre au jeu de paume du Bel-Air, contigu au Luxembourg et sis rue de Vaugirard, sur les terrains où débouche aujourd'hui la rue de Médicis. Cette salle, érigée par le même Guichard, associé de Lulli, et machinée par Vigarani, gentilhomme de Modène, fut inaugurée le 15 novembre 1672, par la première représentation des *Fêtes de l'Amour et de Bacchus,* de Molière, Benserade, Périgny, Quinault, musique de Lulli et Desbrosses. Cependant, ce nouveau local menaçant de s'effondrer, l'Académie de musique avait dû regagner son premier gîte, au jeu de paume de la Bouteille. Lulli venait d'y faire jouer son *Cadmus* (11 février 1673) lorsque, six jours après, Molière mourut. La discorde s'étant mise dans la troupe comique, l'intrigant Italien profita de ces dissensions

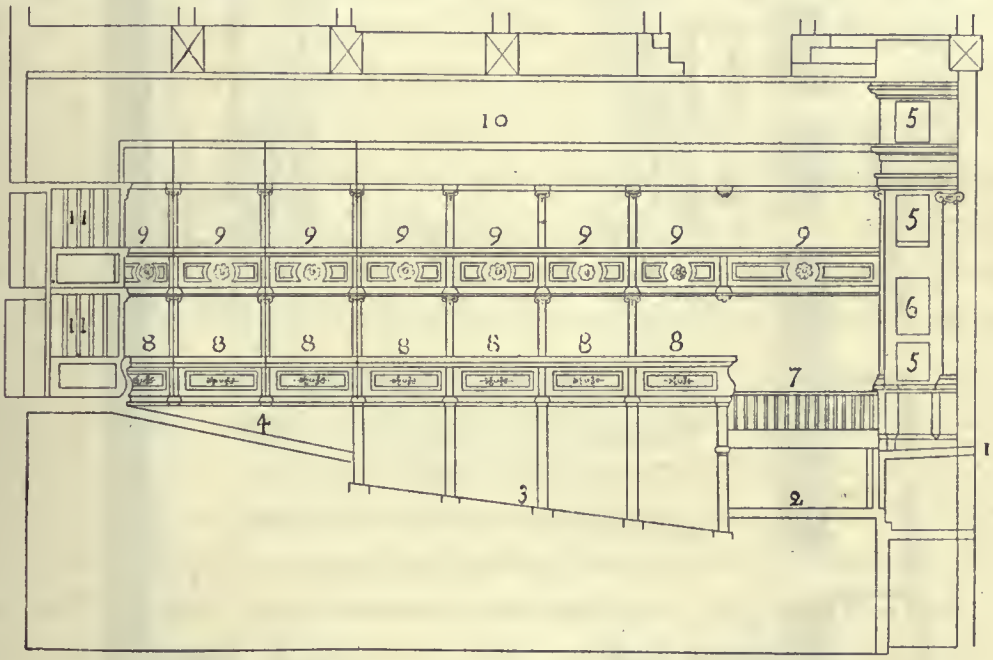
pour la faire renvoyer du théâtre du Palais-Royal, que Molière et sa troupe tenaient de la protection du Roi depuis 1660 et pour se le faire attribuer : l'Académie de musique en prit possession le 15 juin 1673.

Cette salle, érigée par J. Lemercier, en 1637, d'après les ordres de Richelieu, était située à droite en entrant dans la cour du Palais-Royal.



A l'extérieur, rien n'indiquait qu'il y eût là une salle de spectacle : elle avait été, en effet, construite pour les divertissements privés du cardinal, qui se plaisait à y faire représenter *Mirame*, l'*Europe galante*, etc., et ses invités y accédaient tout naturellement par la cour d'honneur. Quand elle eut été affectée à Molière, puis à Lulli, l'entrée particulière par les bâtiments du Palais fut maintenue pour le duc d'Orléans ; mais on disposa une entrée pour le public, juste à l'angle du Palais et d'une impasse qui débouchait

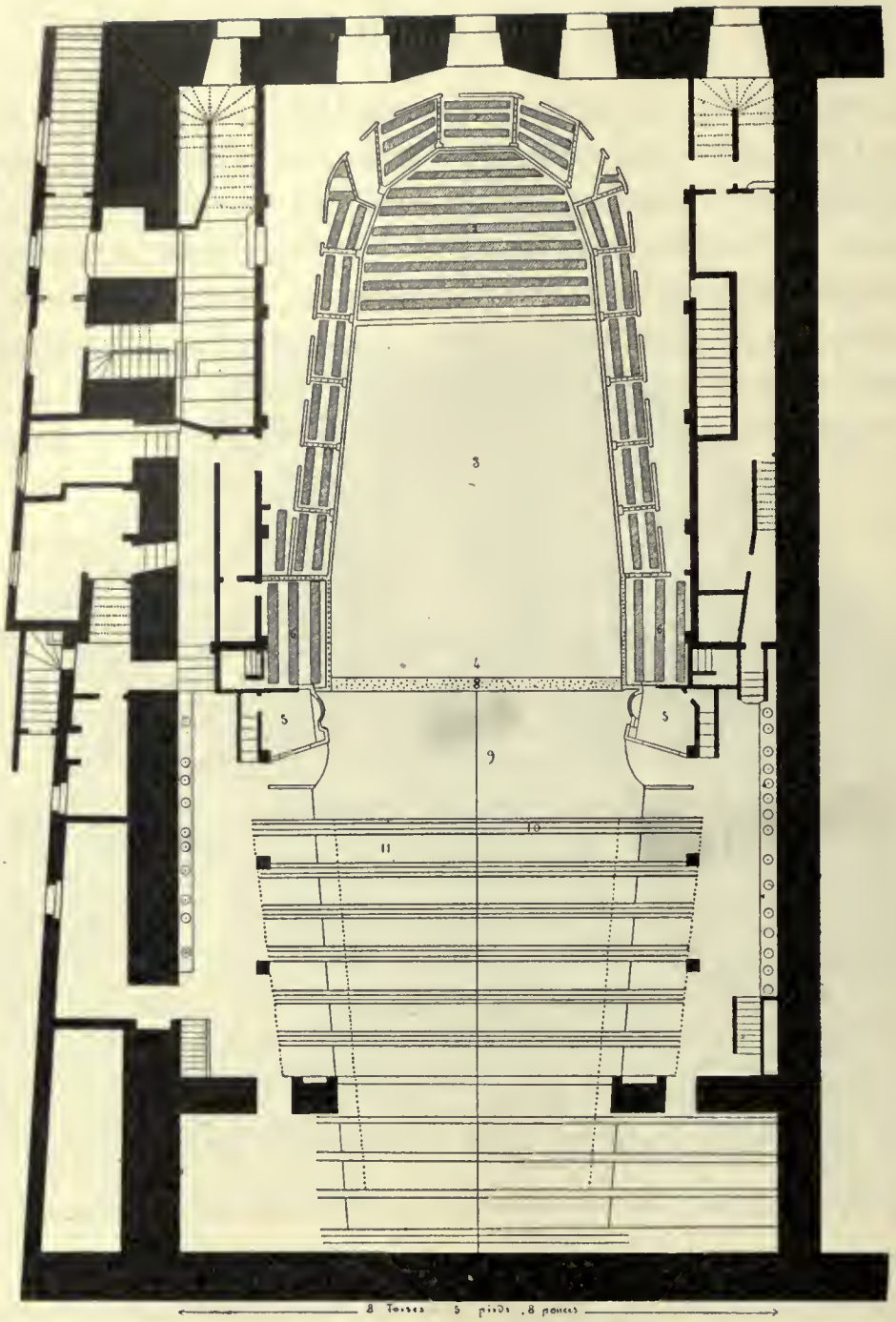
sur la rue Saint-Honoré, et qui devint, en 1782, l'extrémité de la rue de Valois. Contre la partie du Palais qui donnait sur l'impasse, on appliqua une bâtisse qui renfermait un escalier tout droit donnant accès à tous les étages, et cette impasse alors appelée *Court-Orry,* changea peu à peu son nom contre celui plus significatif de cul-de-sac de l'Opéra. Quant à la salle elle-même, elle fut entièrement démolie et reconstruite pour l'Académie de musique, on n'en garda que les quatre murs. Outre un rez-de-chaussée comprenant l'orchestre des musiciens, le grand parterre debout et l'amphi-



COUPE LONGITUDINALE DE LA SALLE DE L'OPÉRA AU PALAIS-ROYAL (1673-1763).

1. Plancher de la scène. — 2. Plancher de l'orchestre des musiciens. — 3. Plan incliné du parterre, où les spectateurs se tenaient debout. — 4. Amphithéâtre. — 5. Loges sur le théâtre. — 6. Loge du Roi. — 7. Balcons. — 8. Premières loges. — 9. Deuxièmes loges. — 10. Troisième étage (non divisé en loges). — 11. Cloisons à claire-voie séparant les loges.

théâtre montant jusqu'au niveau des premières loges, elle comprenait trois étages. Les deux premiers étaient divisés en loges séparées par des cloisons à claire-voie; le troisième, appelé « paradis, » formait une espèce de galerie où chacun se plaçait à sa fantaisie, et derrière laquelle on pouvait se promener en liberté : c'était le rendez-vous des pages, des « filles du monde », et les spectateurs paisibles étaient trop souvent troublés par les habitudes bruyantes et l'indécence de ces gens-là.



PLAN DE LA SALLE (1er étage) ET DE LA SCÈNE DE L'OPÉRA AU PALAIS-ROYAL (1673-1763).

1. Porte d'entrée sur la rue Saint-Honoré, au coin du cul-de-sac, et escalier conduisant aux trois étages de la salle. — 2. Amphithéâtre. — 3. Parterre (au rez-de-chaussée). — 4. Orchestre des musiciens (au rez-de-chaussée). — 5 et 5 bis. Loge du Roi et loge de la Reine, sur le théâtre. — 6. Balcons (le devant des balcons n'était pas en bois plein, comme le devant des loges, mais à claire-voie, ainsi que l'indiquent les lignes pointillées). — 7. Loge centrale, au haut de l'amphithéâtre. De chaque côté, entre cette loge et les balcons, sept premières loges, séparées par des cloisons à jour, comme l'indiquent les lignes pointillées, et garnies de banquettes, qui furent maintenues jusqu'à l'Opéra de la rue Le Peletier. — 8. Rampe. — 9. Avant-scène. — 10. Trappillons, pour la manœuvre des châssis portant les décors. — 11. Grandes trappes, formant le plancher de la scène. — O. Contrepoids des décors, rangés dans leur ruelle.

La largeur de la salle, indiquée au bas du plan, équivaut à 17m35.

Chaque étage comprenait quinze loges, plus deux balcons et deux loges sur la scène. Ces balcons, places attitrées des gens du bel air, n'étaient pas sur la scène, ainsi qu'on l'écrit toujours en confondant avec la Comédie-Française. Ils étaient entre les loges de la scène et les loges de la salle (ils tenaient à peu près la largeur des deux loges qui, aujourd'hui, touchent aux avant-scènes); seulement les balcons du premier étage se trouvant juste à la hauteur et au coin du théâtre, on pouvait y accéder ou en sortir par la scène et c'est bien là ce qui donnait tant d'attrait à ces places. En même temps que la salle était reconstruite, on élevait le plancher du théâtre et on exhaussait les combles pour faciliter le mouvement des décorations. Telle qu'elle était, cette salle devait contenir au plus 1,600 spectateurs, même en tenant compte du parterre debout, pour lequel, aux jours de grande affluence, on n'a jamais délivré plus de 800 billets, et de la galerie d'en haut où l'on pouvait s'empiler. Cette entrée de l'Opéra, au coin de l'impasse et de la rue Saint-Honoré, fut pendant plus de soixante-quinze ans on ne peut plus simple, une vulgaire porte en bois ; mais en 1750, la Ville ayant acheté les maisons de l'autre côté de l'impasse pour y installer des foyers, loges d'artiste, etc., en les faisant communiquer avec l'Opéra par un pont jeté sur l'impasse, on édifia une entrée un peu plus convenable, une porte en pierre, avec balcon forgé, surmonté d'un tympan au milieu duquel se trouvait un cadran. Et pour compléter la symétrie, on répéta les mêmes motifs sur le bâtiment d'administration qu'on venait de construire à l'autre angle de l'impasse et qui, sauf le cadran, était absolument pareil au pavillon servant d'entrée à l'Opéra.

Malgré tous ces travaux d'amélioration, cette salle était restée basse, étroite, incommode pour le public ; les services du théâtre étaient aussi fort mal installés, car la scène, étant construite à rez-de-chaussée, n'avait pas de dessous pour faire mouvoir les décorations. Malgré tous ces inconvénients, malgré les réclamations des directeurs comme Thuret, proposant de frapper d'un droit de douze deniers tout jeu de cartes fabriqué pour en appliquer le produit à la construction d'une nouvelle salle; malgré les ouvertures du prince de Conti, offrant, d'accord avec le cardinal Fleury et M. de Chauvelin, de faire ériger un nouveau théâtre sur des terrains à lui appartenant, l'Opéra,

considéré comme un apanage du Palais-Royal et que le Régent ne voulut jamais laisser s'éloigner, ne resta pas dans ce local moins de quatre-vingt-dix ans.

*
* *

C'est donc là, dans cette salle médiocrement grande et garnie jusqu'au faîte d'une magnifique assemblée, que parut le *Tancrède*, de Campra, avec un succès éclatant qui mit le sceau à la réputation de l'auteur et qui se prolongea pendant plus de soixante ans, car on en fit de brillantes reprises au courant du siècle, et le superbe duo des deux basses, Isménor et Argant, ainsi que l'air touchant d'Herminie, peuvent compter au nombre des plus belles inspirations de la musique française. A dater de ce jour, Campra n'avait plus rien à craindre ni de Marais ni de Colasse ; il dépassait, et de beaucoup, par la science musicale et la puissance de l'inspiration, le chevalier Destouches, heureusement doué pourtant mais incapable d'harmoniser, d'orchestrer ses idées musicales et qui s'en remettait pour ce travail à de plus savants que lui. Peu importait d'ailleurs au grand Roi qui avait pris un vif plaisir à *Issé*, en 1697, et qui avait envoyé à Destouches un cadeau de cent louis, en ajoutant qu'il était le seul qui ne lui fît regretter Lulli. Bref, l'avis du souverain mis à part, Campra était bel et bien l'héritier direct du grand compositeur défunt et devait, même aux yeux de la postérité, tenir avec honneur le premier rang durant les cinquante années qui vont de la mort de Lulli au début de Rameau.

Quel succès pour le compositeur; mais quel triomphe aussi pour la cantatrice ! Ce rôle de Clorinde mit le sceau à la réputation de la Maupin, juste au moment où elle se disposait à quitter définitivement l'Opéra. Elle en était déjà sortie une première fois pour aller à Bruxelles où elle était devenue la maîtresse de l'électeur de Bavière. Mais tout passe, tout lasse. Or, ce prince, s'étant lassé d'elle, lui envoya quarante mille francs avec ordre de quitter Bruxelles et chargea de cette ambassade le propre mari de sa nouvelle maîtresse. Maupin, indignée, jeta l'argent à la tête de ce mari philosophe en lui criant que c'était une récompense digne de lui : l'histoire ne dit pas si l'homme empocha la somme avec le compliment. Trois ans après son succès dans *Tancrède,* elle abandonnait l'Opéra, en

1705, et mourait deux années plus tard, à peine âgée de trente-trois ans.

Que d'anecdotes n'a-t-on pas contées sur cette intrépide amazone, aussi fine lame que belle chanteuse, brave jusqu'à la témérité, passionnée jusqu'à la démence? N'est-ce pas elle, à ce qu'on assure, qui, s'étant éprise d'un fol amour pour une jeune fille de Marseille, la poursuivit jusque dans le couvent où ses parents l'avaient placée et la ravit au milieu d'un incendie allumé par elle-même? Avec ces inclinations masculines, quoi d'étonnant à ce que la Maupin s'habillât souvent en homme, quoi d'étonnant à ce que l'ancienne maîtresse du prévôt de salle Séranne fût de première force à l'épée et dégaînât en toute occasion. Certain jour, dans un bal donné par Monsieur au Palais-Royal, elle osa presser une jeune femme de plaisanteries trop vives. Trois amis de cette dame lui en demandèrent raison : elle sortit sans hésiter, mit flamberge au vent et les coucha tous les trois sur le pré; puis elle rentra dans le bal et s'étant fait connaître du prince, obtint ainsi sa grâce en payant d'audace et de sang-froid.

Mademoiselle Maupain dansant à l'opera

Son camarade Duménil, qui ne chantait jamais mieux que lorsqu'il avait caressé la bouteille, l'ayant insultée un jour en scène, elle l'attendit à la nuit sur la place des Victoires, et là, contrefaisant le cavalier, voulut le forcer à se battre; comme il refusait, elle lui donna une volée de coups de bâton et lui prit sa tabatière avec sa montre. Le lendemain, Duménil raconte son aventure au foyer de l'Opéra en l'arrangeant à sa manière; il avait, disait-il, été assailli par trois voleurs qu'il avait fini par mettre en fuite, non sans avoir perdu dans

la lutte, montre et tabatière. Après qu'il a fini, Maupin l'apostrophant : « Tu en as menti ; lâche et poltron que tu es, c'est moi seule qui ai fait le coup et voici tes bijoux, que je te rends en preuve de ce que je dis. » Il ne faisait pas bon badiner avec une femme de ce caractère : son camarade Thévenard, l'ayant aussi offensée et craignant pareille aventure, resta prudemment caché pendant trois semaines au Palais-Royal ; après quoi, pour sortir d'inquiétude, il s'en fut poliment demander grâce à la Maupin.

Ils devaient être raccommodés lorsqu'ils jouèrent ensemble Clorinde et Tancrède dans le bel opéra de Campra. Thévenard était dans le plein de sa carrière et de son talent à l'époque où il créa ce rôle : il avait débuté vers 1690 et donné tout de suite une importance, un éclat inconnus aux rôles de baryton, appelés alors *taille-basse* ou *basse-taille ;* il avait rapidement éclipsé Dun, Laforêt, Beaumavielle et Rossignol dans cet emploi tenu pour secondaire avant son apparition. « Thévenard avait l'air noble, écrit La Viéville de Fréneuse ; sa voix était sonore, moelleuse, étendue ; il grasseyait un peu, mais par son art il trouvait le moyen de faire un agrément de ce défaut. Jamais musicien n'a mieux entendu l'art de chanter. C'est à lui que l'on doit la manière naturelle et coulante de débiter le récitatif sans le faire languir en appuyant sur les tons pour faire valoir sa voix... Il était robuste et faisait presque tous les jours de très longues séances à table ; le vin coulait en abondance dans son gosier, ce qui fortifiait sa voix. Il a suivi ce régime, dont il s'est bien trouvé, pendant cinquante ans. Il en a passé quarante à l'Opéra ; il prit sa retraite en 1730, avec une pension de 1,500 livres. » Duménil et Thévenard avaient souvent peine à se tenir sur leurs jambes quand ils entraient en scène ; mais le public, alors, était fort indulgent pour ce genre de malaise et toutes les remontrances des écrivains n'y pouvaient rien changer : « Il est indigne, écrivait encore La Viéville, qu'un maraud ose paraître sur le théâtre ne pouvant se soutenir ou changeant la dignité d'un spectacle en farce, en bouffonnerie par des postures, un badinage ridicules, comme faisait tous les jours Duménil. Nos maîtres d'Opéra y devraient tenir la main. »

Mais comment marquer de la sévérité avec Thévenard, Duménil ou tout autre, lorsque le grand Roi lui-même, ravi par la voix de Boutelou, une

délicieuse voix de ténor aigu, lui passait toutes ses fredaines, tous les écarts d'une vie extravagante, ordonnait qu'on lui servît un repas de six couverts, quand d'aventure il était conduit en prison, et ne tardait pas à payer les sommes réclamées pour n'être pas privé plus longtemps de son chanteur favori. Ce fut toujours péché mignon, parmi les chanteurs et baladins, au siècle dernier, que de ne pas payer ses dettes, et c'était le bon ton que d'aller de temps à autre faire une retraite en prison ; mais les artistes de la troupe de Lulli avaient souvent plus que des peccadilles de ce genre à se reprocher. Ce Duménil, ancien cuisinier qui avait débuté dans *Isis*, en 1677, et qui avait partagé l'emploi de premier ténor avec Cladière, qu'il éclipsa bientôt, avait la douce manie de piller les actrices de l'Opéra : dès qu'elles possédaient un bijou à son gré, vite, il le prenait. Il enlevait régulièrement les nœuds et touffes de rubans de ses costumes et s'en servait pour orner sa demeure, en en garnissant les sièges et les coussins.

Après de tels traits, on s'explique les regrets qu'inspire à La Viéville la disparition de Lulli. « Il était excellent, dit-il, pour tenir tout un opéra dans le devoir; il savait rompre un violon sur le dos d'un musicien mal morigéné, prêcher une chanteuse en termes fort expressifs et donner quelques tapes à un acteur distrait, de l'air du monde le plus noble et le plus exemplaire. » Et savez-vous quel moyen bien simple indique le même écrivain pour arriver à la perfection des opéras d'Italie, où chaque acteur est toujours attentif à son rôle, exact à la réplique ? Interdire le vin aux hommes et les hommes aux femmes les jours d'opéra : ce sont là, dit-il, les deux grandes sources de toutes les distractions et de toutes les impertinences de nos acteurs et de nos actrices. Prohibition excellente en principe, mais combien difficile à vérifier ! Et si l'on pouvait, à la rigueur, découvrir le soir quels chanteurs auraient bu dans la journée, à quel signe aurait-on pu vérifier si les chanteuses s'étaient souvenues ou moquées du règlement ?

Et le coup de pied de l'irascible Lulli dans le ventre de Marthe Le Rochois, obligée de lui avouer qu'elle était enceinte des œuvres de Lebas, un basson de l'orchestre, est-ce encore un des moyens ordinaires de discipline que La Viéville aurait voulu prescrire à l'Opéra ? Il parle avec attendrissement

de la bonté naturelle de Lulli et veut bien assurer qu'il n'eut jamais de maîtresse à son théâtre : double erreur, comme le prouve la colère de Lulli en apprenant qu'un simple basson maraude sur ses terres et que, pour le tromper, sa maîtresse infidèle s'est contentée d'une promesse de mariage au dos d'une carte à jouer! Et cependant cette Marthe Le Rochois, si prompte à faillir, se distinguait entre tous les artistes de la troupe de Lulli, par sa douceur de caractère et par son éducation relative. Cette femme, qui fut une des plus admirables tragédiennes de l'Opéra français, n'avait pas seulement une voix magnifique. Elle possédait aussi le feu dramatique et dès qu'elle attaquait une phrase de récitatif, ses yeux superbes brillaient du plus vif éclat, son geste plein de noblesse et de fierté la grandissait; tous les désavantages physiques de la femme, et sa petite taille, et sa peau brune, et ses bras maigres, disparaissaient : on ne voyait plus que la plaintive Aréthuse, la ravissante Angélique ou l'enchanteresse Armide, Armide, son meilleur rôle, où elle arrivait à éclipser ses deux confidentes , deux des plus belles créatures de l'Opéra, Fanchon Moreau et Desmâtins.

Elle les éclipsait sur la scène et les soutenait dans la coulisse. A tous ses mérites, à toutes ses qualités, Marthe Le Rochois joignait une modestie, une simplicité qui la faisait s'intéresser et donner des conseils à celles de ses camarades qui lui semblaient sérieusement douées ; elle n'avait pas de basse envie et s'efforçait, en particulier, de former une ancienne laveuse de vaisselle au carré Saint-Martin qui avait d'abord eu de grands succès de beauté comme danseuse et qui s'était tournée ensuite vers le chant où son peu d'intelligence de la scène la retenait dans l'emploi des confidentes. Marthe Le Rochois avait cru pourtant discerner quelque instinct dans cette nature molle et s'évertuait à l'éveiller de sa torpeur naturelle, en lui faisant travailler le rôle de Médée. Un jour, comme l'écolière exprimait assez mal la scène où Médée s'efforce de retenir Jason par ses larmes : « Pénétrez-vous de la situation, lui dit sa maîtresse. Mettez-vous à la place de l'amante trahie. Si vous étiez délaissée par un homme que vous aimeriez avec passion, que feriez-vous ? — Ma foi, je prendrais au plus vite un autre amant. — En ce cas, nous perdons toutes deux nos peines ! » répliqua Marthe Le Rochois. Elle n'en persévéra

pas moins dans cette tâche ingrate et c'est grâce à elle, à ses excellents conseils que la Desmâtins put la remplacer quand elle prit sa retraite en 1728 : elle vécut alors dans une aisance relative avec la pension de mille livres que lui faisait l'Opéra, plus une autre qu'elle tenait de son ancien protecteur, le duc de Sully, mais sans se désintéresser de son cher Opéra, car elle forma encore deux chanteuses réputées, Marie Antier et Françoise Journet.

Et qui donc, dans ce *Tancrède,* de Campra, qui passionnait tant la cour et la Ville en 1702, qui donc avait pu tenir, sans défaillir, le rôle important d'Herminie à côté de la Maupin ? Précisément mademoiselle Desmâtins, qu'un embonpoint précoce et dont elle devait mourir trois ans plus tard — pour l'avoir voulu faire passer — n'avait pas encore rendue impropre à tout service. L'ancienne fille de cuisine était tellement enorgueillie par ses rôles de reine, de princesse ou de magicienne, qu'elle en revêtait les somptueux habits jusque chez elle et qu'elle tenait cour en son logis, comme au théâtre. A la fin, quand elle se vit démesurément grosse, elle eut la témérité de se faire retirer douze livres de graisse et pour fêter sa convalescence, elle imagina d'offrir à ses amis un somptueux repas où les mets parurent délicieusement accommodés : quelques semaines après, elle mourait de cette belle équipée et ses convives ne surent jamais quel singulier régal on leur avait servi.

*
* *

En cette année 1702, point de départ de notre étude, il s'en fallait bien que l'Opéra fût dans une situation prospère. On se ressentait à la fois du manque de grands compositeurs et de la mauvaise direction de Francine, le gendre de Lulli, qui avait obtenu le privilège, comme par héritage, à la mort de son beau-père et qui, depuis tantôt vingt ans, avait si bien manœuvré qu'avec une entreprise rapportant sous Lulli, 60,000 livres chaque année, il en était arrivé à un passif de près de 400,000 livres. Il essayait de différents moyens plus ou moins honnêtes pour sortir d'embarras, trafiquant de son privilège avec des tiers aussi peu solvables que lui-même, embrouillant les affaires de telle sorte que Louis XIV, souverain maître en son Académie de musique, intervint en personne et rédigea de nouveaux règlements qui aggravèrent encore

les charges de la direction : on la forçait à payer, en sus de ce qu'elle devait déjà, 25,000 livres de pension à la famille de Lulli, au compositeur Lalande, à Bérain, le dessinateur, et même au valet de chambre du Roi, Bontemps.

Ce *Règlement concernant l'Opéra,* donné à Versailles le 13 janvier 1713, sanctionnait les conventions intervenues entre Lamotte et Campra, pour leur *Europe galante,* et la direction de l'Opéra. Lorsqu'il s'était agi de représenter cet ouvrage, les deux auteurs, conscients de leur mérite, avaient refusé de subir les conditions jusqu'alors imposées à leurs devanciers, auxquels on payait une somme plus ou moins forte, selon leur mérite et leur renom. Lamotte et Campra, en leur qualité d'auteurs nouveaux, se virent offrir une somme dérisoire, mais ils refusèrent et, grâce à l'entremise de personnes influentes, ils finirent par conclure avec le directeur une convention qui eut force de loi pendant une grande partie du siècle dernier, après avoir été d'ailleurs confirmée par le règlement de Louis XIV : Cent livres par représentation à chacun des auteurs pour les dix premières soirées, cinquante pour chaque exécution suivante jusqu'à la vingtième. A partir de celle-là pour les opéras-ballets et seulement de la trentième pour les tragédies lyriques, l'ouvrage devenait la propriété de l'Académie; si cependant il n'atteignait pas les trois termes ci-dessus fixés, les auteurs étaient simplement payés au *prorata :* tel fut le premier état du droit des auteurs.

*
* *

Au lendemain de la mort de Louis XIV, de nouvelles lettres patentes, données à Vincennes le 2 décembre 1715, confient au duc d'Antin la haute régie de l'Opéra, qui tombe ainsi — et pour longtemps — sous la coupe des grands seigneurs : c'est le début de la régence accueillie par cette flatteuse exclamation : « Vive le régent, qui va plutôt à l'Opéra qu'à la messe! » Joyeux temps de parties galantes, de soupers fins et de fêtes champêtres, comme celles où le duc d'Orléans se voit enlever la Souris par le duc de Richelieu dont il prétendait contrarier l'inclination pour sa propre fille, mademoiselle de Valois. Et quand ce rapt eut été consommé au milieu d'une fête villageoise, organisée exprès par Thévenard, que la Souris favorisait, le régent, sans plus de

manières, passa du chant à la danse et remplaça la choriste par la figurante Émilie Dupré. Autant la première était dissolue, volage et capricieuse, autant la seconde était réservée et pleine de bons sentiments ; aussi sut-elle rester longtemps avec Philippe, si difficile à fixer d'habitude, et ne voulut-elle jamais quitter son emploi, se contentant, l'excellente fille, de simples largesses qu'elle reportait sur un page du duc de Luxembourg : peu soucieuse d'ailleurs de sa fortune et renvoyant parfois les cadeaux du prince qu'elle trouvait trop beaux pour elle, mais finissant par les accepter quand son amant l'en priait avec de grandes marques d'estime et de considération.

Ce fut le régent, dit-on souvent, qui eut l'idée de faire donner des bals masqués à l'Opéra. Il les établit bien par ordonnance du 31 décembre 1716, en fixant qu'ils auraient lieu trois fois par semaine à dater de la Saint-Martin, 11 novembre, jusqu'à la fin du Carnaval ; mais il ne faisait là que réglementer le privilège exclusif des bals accordé à l'Opéra par le grand Roi, le 8 janvier 1713. Louis XIV, malgré les scrupules de sa dévotion tardive, avait autorisé pareil établissement pour couvrir les frais occasionnés par la construction d'un hôtel destiné à l'administration de l'Opéra, rue Saint-Nicaise, hôtel qui porta toujours le nom de *magasin* et dont les dépenses furent ainsi soldées par les recettes des bals : une fois l'entrepreneur désintéressé, l'hôtel devint propriété royale, de sorte que le cadeau fait par Louis XIV à ses chanteurs de l'Académie fut payé par le public empressé à se rendre aux bals masqués. La salle de l'Opéra tenant au Palais-Royal, le régent passait tout droit de ses appartements dans le bal et c'est ainsi qu'il y alla plusieurs fois, au sortir de table, un peu pris de vin : dès le premier bal, d'ailleurs, le conseiller d'État Rouillé y parut ivre, parce que tel était son goût, disait-il, et le duc de Noailles s'y montra dans le même état, pour faire apparemment sa cour au régent.

Avouez que de tels spectateurs qui se pavanaient au théâtre aussi négligemment qu'au bal, auraient été mal venus à vouloir prêcher l'abstinence et la retenue aux chanteurs. Singulière assemblée que ce public de l'Opéra au temps de la Régence, alors que ces prétendus amateurs quittaient le cabaret pour venir se livrer en plein théâtre à toutes sortes de folies qu'on jugeait

de bon goût à cette époque, alors qu'il fallait placer des sentinelles dans les coulisses pour en écarter les grands seigneurs et petits abbés qui passaient directement des balcons de la salle sur la scène. Presque tous les jours de spectacle, il survenait des désordres aux environs du théâtre ou dans l'intérieur, les officiers de la maison du roi et les courtisans prétendant avoir le droit d'entrer sans payer et de pénétrer dans les loges d'actrices à leur bon plaisir.

Et les auteurs, qui jusque-là avaient eu leur entrée de droit au parterre, était-ce pour les honorer qu'on les transportait à l'amphithéâtre ou pour que la police les pût mieux surveiller, les empêcher de siffler, de former des cabales contre les pièces de leurs confrères, comme ils le faisaient habituellement quand ils étaient perdus au milieu du parterre? Un jour, le comte de Talleyrand, MM. de Montmorillon, Gineste et d'autres seigneurs veulent forcer la garde, l'épée à la main, pour entrer à la répétition : plusieurs sont blessés, Gineste est tué. Une autre fois, les abbés Hourlier et Barentin accablent d'injures M. de Fieubet; ils allaient en venir aux mains quand la garde les sépare et conduit les abbés tapageurs au Fort-l'Évêque. Après quinze jours de reclusion, les mêmes abbés, assistés d'un troisième, viennent se placer au balcon, tout près de la scène, et là, chantent à pleine voix, plus fort que les acteurs. Et que répondent-ils en ricanant quand on les arrête et les interroge à nouveau? Que telle est la destination de ce théâtre et que s'il est un lieu dans le monde où l'on doive chanter, c'est l'Opéra.

Ce public était incoercible et le spectacle était souvent troublé par des querelles ou conflits que les quarante gardes françaises de service avaient bien de la peine à réprimer. C'était un échange incessant de quolibets entre les spectateurs du parterre et ceux du paradis, à moins qu'ils ne s'unissent tous contre ceux des balcons : escarmouches de chaque jour où les seigneurs de la cour et les officiers, les petits-maîtres, les abbés luttaient à qui montrerait le plus de turbulence et d'esprit. Les spectateurs, debout au parterre, y étaient comme inexpugnables et profitaient de leur position pour gouailler tel visage ou tel costume qui leur déplaisait. Ils s'érigeaient même en juges des conflits survenant dans d'autres parties de la salle. Un jour, un abbé galant, conduisant deux dames avantageusement décolletées, se

fait indiquer la loge du duc de Noailles et s'y installe, aux regards ébahis de l'assemblée ; on l'enviait, loin de blâmer sa tenue. Au milieu du premier acte, il s'élève une vive altercation de ce côté; c'est le maréchal de Noailles qui vient d'arriver avec sa compagnie et prétend mettre à la porte et les dames et l'abbé : celui-ci résiste et le public se met de la partie en criant tant et plus. Alors l'abbé se lève et faisant un geste pour réclamer le silence : « Messieurs, dit-il, soyez nos juges, voilà M. le maréchal de Noailles qui, de sa vie, n'a pris une place et qui veut prendre la mienne aujourd'hui. Dois-je lui céder? — Non, non, » crie-t-on de toutes parts. Le maréchal va pour insister; on le siffle et le voilà forcé de battre en retraite. Un autre soir, un conflit s'élève entre deux spectateurs au sujet de mademoiselle Asselin, la danseuse ; ils sortent, croisent le fer et l'un des deux tombe mort : c'était un officier hollandais venu pour se distraire à Paris.

Tel public, tels artistes, tels directeurs aussi. Parfois cependant, sans passer la mesure, ils ne prenaient pas soin de faire leurs fredaines toutes fenêtres et portes closes, si bien que l'autorité se voyait obligée de sauvegarder la morale et de sévir pour la forme. Tel fut le cas de ce malheureux Gruer, nommé directeur de l'Opéra, après que Destouches eut succédé pendant deux années à Francine, et qui fut presque aussitôt révoqué pour une petite scène d'intérieur assez réjouissante. Un beau jour de juin 1731, il traitait au magasin de l'Opéra quelques amateurs, dont le vieux Campra et deux ou trois artistes : une danseuse, la Camargo, et deux chanteuses, mesdemoiselles Pélissier et Duval du Tillet l'aînée, appelée couramment *la Bulle* ou *la Constitution* parce qu'elle passait pour être la fille du cardinal Bentivoglio, promoteur de la Constitution *Unigenitus ;* par symétrie, on appelait mademoiselle Duval du Tillet cadette *le Bref.* Il avait fait très chaud dans la journée, et ces dames ayant bu plus que de coutume, s'étant fort échauffées à sauter et à danser, se mirent sans façon, dans le plus simple appareil.

Malheureusement les fenêtres du salon, brillamment éclairées, étaient restées ouvertes, si bien que les nombreux habitants et voisins du magasin de l'Opéra purent, sans bourse délier, jouir d'un spectacle agréable et piquant. L'histoire s'ébruita vite et le Roi fut le premier à rire de cette facétie ; il

n'en serait donc rien résulté de fâcheux pour Gruer si celui-ci n'avait eu deux associés, le comte de Saint-Gilles et le président Lebœuf, avec lesquels il était en mauvaise intelligence : ceux-ci se posèrent en champions de la morale outragée et réussirent à faire révoquer Gruer. Mais, à peine avaient-ils évincé Gruer que la danseuse Mariette, surnommée *la Princesse*, à cause de ses relations avec le prince de Carignan, inspecteur général de l'Opéra, leur demanda par caprice une gratification double à laquelle elle n'avait aucun droit. Ils osèrent refuser : sitôt nommés, sitôt destitués.

La Pélissier, qui figura si brillamment au festin de Gruer, était une des actrices les plus riches de Paris, grâce aux libéralités du juif hollandais Lopez Dulis. C'était d'ailleurs une chanteuse habile, qui savait tirer de grand effets d'une voix peu volumineuse et qui se dépensait beaucoup en scène; après la mort d'Adrienne Lecouvreur, elle eut l'idée singulière d'acheter en bloc toute sa garde-robe de théâtre, au prix de quarante mille écus, et d'endosser chaque jour un de ses différents costumes pour jouer la Folie, dans *le Carnaval et la Folie*, de Destouches. Elle menait un train de vie princier, tenait table ouverte et fréquentait avec amour les théâtres de la Foire, subventionnant même un directeur de marionnettes ; très débauchée et passablement intéressée, elle prélevait de gros tributs sur tous les gens qui soupiraient après elle, en particulier sur les amateurs anglais dont elle avait été fort appréciée lors d'une fugue qu'elle avait faite à Londres. Au temps de sa liaison avec Dulis, elle avait emprunté à ce joaillier de précieux bijoux qu'elle avait négligé de lui rendre et, de plus, elle se consolait de ses réclamations dans les bras du musicien Francœur. Dulis, étant retourné à La Haye, voulut se venger de l'infidèle ; il envoya à Paris un émissaire qui devait la défigurer et rouer de coups son amoureux. Mais ce commissionnaire, s'étant sottement laissé découvrir et prendre, fut roué vif en place de Grève ; Dulis le fut aussi, mais seulement en effigie, et ce jour même il célébrait son supplice en donnant une fête princière à La Haye. Et de ce crime éventé, de ce procès dramatique et de ce supplice il ne résulta que du bien pour la Pélissier : ses actions galantes haussèrent d'autant à Paris.

La Pélissier, sur la scène, était en rivalité constante avec mademoiselle

Par un Art delicat, par un jeu patetique,
PELISSIER, vous donnez a la Scene Lyrique

M.lle PELISSIER.

Du Theatre François tous les charmes divers.
Sans vous les Opera ne sont que des Concerts

Lemaure, qui possédait au contraire une voix magnifique, mise au service d'une médiocre intelligence, et l'administration de l'Opéra savait habilement exploiter cette concurrence artistique ; aussitôt qu'on était mécontent d'une des deux chanteuses, soit qu'elle voulût partir par caprice ou qu'on la dût congédier par souci de la discipline, on se rejetait sur l'autre, en l'exaltant afin d'exciter l'envie ou le repentir de la rebelle. Il leur arriva cependant, et plus d'une fois, de chanter dans la même pièce ou dans la même soirée, car elles fournirent toutes les deux une longue carrière et c'étaient, à chaque représentation, de nouveaux conflits dans la salle. Les Mauriens et les Pélissiens — ainsi s'appelaient les deux partis — avaient une place bien distincte au parterre de l'Opéra ; dès qu'une des rivales entrait en scène, le parti opposé faisait aussitôt volte-face et regardait l'amphithéâtre tant qu'elle chantait ; ses fidèles, au contraire, l'applaudissaient à tout rompre. Cette manœuvre, répétée plusieurs fois par soirée, amusait fort la partie paisible du public qui attendait le moment critique et qui, du reste, applaudissait galamment les deux chanteuses, sans montrer le *dos* à aucune.

La capricieuse Lemaure, dont un des coups de tête arriva juste à point pour qu'on pût railler, par analogie, la démission de M. de Ségur, évêque de Saint-Papoul, à propos de la bulle *Unigenitus,* et la licencieuse Pélissier, dont les débordements scandalisaient même le personnel de l'Opéra, brillaient également par des moyens différents, car elles étaient dissemblables en tous points, la première étant petite et mal faite, tandis que la seconde était aussi gracieuse de taille que jolie de visage ; mais elles ne brillaient qu'au second rang et ni l'une ni l'autre ne pouvait disputer la première place à mademoiselle Antier, l'élève et l'héritière de Marthe Le Rochois.

Celle-ci avait été reçue pour la beauté de sa voix ; elle avait de plus une taille élevée, une physionomie imposante, et tenait admirablement les grands rôles tragiques. Elle ne resta pas moins de vingt-neuf ans à l'Opéra sans jamais lasser le public, aussi applaudie à la fin de sa belle carrière qu'à son début, lorsque, représentant la Gloire, dans le prologue d'Armide, le soir où le maréchal de Villars avait paru à l'Opéra après la bataille de Denain, elle s'était levée subitement de son char afin

d'offrir une couronne au glorieux vainqueur. D'ailleurs la grande cantatrice était fort bien traitée par la cour et les princes du sang. Cet heureux à-propos lui avait valu une superbe tabatière à diamants; pour son mariage, elle en reçut une autre en or, de la Reine, avec le portrait de Sa Majesté, et le comte et la comtesse de Toulouse la gratifièrent de bijoux de prix et de vaisselle d'argent pour les voyages qu'elle devait faire à Rambouillet.

*
* *

Durant les trente premières années du siècle et tandis qu'aucun génie de premier ordre n'occupait en maître la scène lyrique, la danse avait singulièrement étendu son domaine au détriment du chant. En dehors des ballets proprement dits, le public marquait un goût très vif pour certains ouvrages en un acte, mi-chant, mi-danse, qu'on réunissait sans autre lien qu'une appellation générale : *Fragments...*, *Fêtes...* ou *Amours*, et qui, sous cette rubrique ingénieuse, formaient ce qu'on appela plus tard franchement des « spectacles coupés ». Ces divers actes, de sujets différents, aidaient singulièrement à la combinaison des spectacles, tant le public, charmé sans doute par la variété des costumes et des décors, semblait approuver ce système de mosaïque appliqué à l'art théâtral; en réalité, ce n'était qu'un signe éclatant de décadence et de pauvreté d'invention chez les auteurs. Quinault n'était plus là, hélas! non plus que Lulli, et Rameau ne s'était pas encore dévoilé.

D'ailleurs, tel était le penchant des Parisiens pour la danse accompagnée de chants, que Rameau lui-même, à côté de ses grandes tragédies lyriques, comme *Hippolyte et Aricie*, *Castor et Pollux*, *Dardanus*, etc., devra écrire aussi beaucoup d'opéras-ballets; *les Indes galantes, les Talents lyriques, les Fêtes de l'Hymen et de l'Amour*. Et telle était la variété de son génie, telle était la richesse de son imagination que le même homme, après avoir trouvé des accents déchirants et sublimes sur les sujets héroïques, imaginait pour ses opéras-ballets de délicieux airs de danse, d'une grâce et d'un tour qui charment encore aujourd'hui. L'Opéra, tant pour sa musique déclamée que pour sa musique dansée, réalisa des progrès énormes sous l'influence vivi-

Peint par R. Tournière. Gravé par F. Chereau

LOUIS PECOUR

Pensionnaire du Roy, Compositeur des Balets de l'Academie Royalle de Musique, et Maitre a Danser de Mad.e la Duchesse de Bourgogne.

fiante de Rameau. La vérité d'expression, l'accent de la mélodie, la variété des rythmes et des mouvements, la puissance dramatique des récitatifs atteignirent sous sa plume un degré de pathétique déjà presque égal à celui de Gluck, et si la composition matérielle de l'orchestre n'était pas essentiellement modifiée, le génie de Rameau sut lui donner des développements inattendus et découvrir d'instinct de magnifiques effets d'instrumentation.

A chaque éclipse du drame lyrique correspond une brillante période chorégraphique dans l'histoire de notre Opéra, et ce singulier phénomène, si frappant au début du siècle dernier, sous la Régence, ne le fut pas moins au commencement du nôtre, sous la Restauration. Il surgit alors, comme pour les besoins de la cause, une série de danseuses de premier ordre et grâce à ces talents originaux, le ballet prit une vie nouvelle : il abandonna l'allure grave et compassée à laquelle on n'avait rien changé depuis le jour où Lulli avait osé lancer des femmes sur la scène. C'était dans le *Triomphe de l'Amour,* en 1681, et l'on s'était longtemps rappelé quel effet de charme et de surprise avait produit sur les spectateurs, habitués à ne voir danser que des hommes, l'audacieuse apparition de ces quatre jeunes femmes, mesdemoiselles La Fontaine, Roland, Le Peintre et Fernon! La fin du dix-septième siècle avait compté d'excellents artistes dans la danse : Beauchamps, que Lulli consultait pour ses ballets, Dolivet, un mime excellent, Balon, si vigoureux et si agile, enfin, Pécourt, le roi de la danse à cette époque, un des favoris de Ninon de Lenclos, chez qui le maréchal de Choiseul le surprit un jour vêtu d'un habit taillé dans le goût militaire : « Et depuis quand êtes-vous officier, Pécourt? Quel grade avez-vous donc? — Maréchal, j'ai le commandement d'un corps où vous servez depuis longtemps. »

Plusieurs femmes aussi s'étaient distinguées à côté de ces élégants baladins : mademoiselle de Subligny, si remarquable par sa danse noble et gracieuse, mademoiselle Carville, si belle dans les pas larges et graves, mais surtout mademoiselle Prévost, qui excellait dans la danse vive et légère et qui dansa la première un pas varié sur un brillant solo de violon dans l'*Ulysse* de François Rebel, en 1703. Mademoiselle de Subligny, fille d'un comédien français, fut une des premières danseuses qui aient eu l'idée d'aller

faire fortune rapide à Londres, et quand elle était partie pour l'Angleterre, elle s'était munie de lettres de recommandations de Thiriot et de l'abbé Dubois pour Locke, qui devint ainsi, selon la plaisante expression de Fontenelle, *l'homme d'affaires* de la Subligny. La demoiselle, ainsi que tous les gens de théâtre à cette époque, avait de singulières façons d'agir. Par une belle nuit du mois de mai 1735, une grande dispute s'éleva dans la maison où elle demeurait, entre elle et son voisin de l'étage supérieur, Louis Francœur, l'un des vingt-quatre violons du roi, qui avait donné à souper à deux de ses cousines que leurs maris vinrent reprendre vers minuit. Mademoiselle de Subligny et sa compagne Madeleine Bailleul assuraient qu'on les avait fort insultées, après tout le bruit qu'on avait fait sur leur tête en dansant au son des violons; mais le fait était qu'une des dames traitées par Francœur, plus son mari, avaient reçu sur leurs habits de fête une potée de liquide. Eau pure, assurait la danseuse. C'était au nez du commissaire à trancher le débat; ce qui fut fait sur l'heure aux dépens de la Subligny.

Mais aucun de ces danseurs, si brillants qu'ils fussent, n'avait acquis un renom comparable à celui que le grand Dupré allait conquérir; nulle de ces danseuses, très applaudies en leur temps, ne s'était élevée au degré de gloire de la Sallé, de la Camargo, dont les noms devaient traverser les âges. Jusqu'au commencement du siècle dernier, la danse se composait surtout de belles attitudes, d'harmonieux mouvements des bras et du corps, si bien qu'il n'y avait pas grande différence entre les artistes de la danse et ceux du chant : on le peut vérifier par le portrait de la Maupin qui ne diffère pas sensiblement de celui de la Subligny. Cependant, les jambes s'étaient peu à peu dégourdies et la danse tendait vers un plus libre essor; mademoiselle Prévost avait déjà montré moins de noblesse et plus d'abandon; mais il appartenait à la Camargo d'apporter dans ses pas une souplesse, une légèreté tout à fait surprenantes en ce temps-là.

Par quel coup d'audace la jeune Anne Cupis de Camargo sortit-elle du rang des figurantes où l'avait reléguée la jalouse Prévost, après l'éclatant succès de son début dans *les Caractères de la danse?* Du jour au lendemain le nom de Camargo était devenu célèbre; on se battait aux portes de l'Opéra

MADEMOISELLE SUBLIGNY DANSANT A L'OPÉRA

pour admirer, applaudir cette merveille. Aussitôt mademoiselle Prévost, alarmée de ce triomphe, avait fait rejeter cette rivale naissante parmi les chœurs dansants; mais un beau jour que Dumoulin n'était pas en place au moment où l'orchestre lui donnait le signal, la jeune choriste s'élance d'un bond au milieu de la scène, improvise un pas, danse de verve et de caprice au milieu des applaudissements ininterrompus du public. Ce succès acheva de brouiller la débutante avec mademoiselle Prévost qui, de ce jour, refusa de lui donner des conseils et même de lui laisser danser un pas demandé par la duchesse de Berry; mais de ce jour aussi il était dit que la Camargo occuperait bientôt la première place. Elle la conquit enfin, grâce aux excellentes leçons de Blondy; elle réunit bientôt la noblesse et le feu de l'exécution aux grâces, à la gaieté, ses dons de nature; elle était d'une légèreté incomparable et, des différentes manières de ses maîtres, elle avait su s'en créer une propre où l'on retrouvait, portés au suprême degré, la noblesse de Blondy dans les pas graves, le piquant de mademoiselle Prévost dans les « entrées de grâces pures ».

Mademoiselle Camargo était arrivée à l'Opéra en 1726, en même temps que mademoiselle Petitpas, qui créa en quelque sorte l'emploi de chanteuse légère et que la Pélissier, lorsque le mari de celle-ci, ayant fait de mauvaises affaires comme directeur du théâtre de l'Opéra de Rouen, avait donné la volée à sa troupe, où l'Opéra de Paris avait aussitôt pris ces trois premiers sujets. Mademoiselle Sallé, sa digne rivale, avait débuté plus tôt qu'elle et brillait surtout par sa noble élégance; elle était tout à fait l'égale de la Camargo et le public, dans son admiration indécise, accordait à toutes deux des applaudissements égaux dans des genres différents. Combien de fois n'a-t-on pas cité ces jolis vers de Voltaire :

Ah! Camargo, que vous êtes brillante!
Mais que Sallé, grands Dieux, est ravissante!
Que vos pas sont légers et que les siens sont doux!
Elle est inimitable et vous êtes nouvelle;
Les Nymphes sautent comme vous;
Mais les Grâces dansent comme elle.

Mais mademoiselle Sallé était tourmentée d'idées novatrices. En même

temps qu'elle voulait substituer dans la façon de se vêtir l'art et la raison au caprice, elle prétendait remplacer les divertissements, passe-pieds, musettes, etc., se suivant avec une régularité invariable, par un ballet d'intrigue; elle avait en germe dans l'esprit l'idée première du ballet-pantomime, du véritable ballet d'action qui ne devait arriver à maturité complète que trente ans plus tard, avec les créations dramatiques de Noverre. Et comme elle ne rencontrait à Paris qu'obstacles et mauvais vouloir contre toute amélioration, elle partit pour Londres, munie d'une lettre de recommandation de Fontenelle pour le chargé d'affaires du Roi en Angleterre. Elle reçut là-bas le meilleur accueil, à Covent-Garden, en compagnie du danseur Maltaire; elle y mima et dansa deux ballets de sa composition : un *Pygmalion* et une *Ariane*, réglés et costumés selon ses idées personnelles, puis se donna le malicieux plaisir d'informer les amateurs français du grand succès qu'elle remportait en Angleterre. Elle fit écrire une longue lettre au *Mercure* où l'audace et la réussite de ses innovations étaient chaleureusement prônées, où on la vantait surtout d'avoir osé représenter Galatée sans paniers, sans jupe, sans corps, sans coiffure monumentale, mais avec une simple robe de mousseline tournée en draperie, à la façon d'une statue grecque.

La Camargo, du reste, innove aussi à sa manière. En 1730, date mémorable, l'année même où mademoiselle Prévost se retirait de la scène, la nouvelle venue osait battre les premiers entrechats, mais seulement à quatre. Et n'est-ce pas elle aussi qui, ayant imaginé de mettre un caleçon pour les petits sauts, s'était vue en butte aux railleries de ses camarades? Mais à quelque temps de là, une de ces belles railleuses, Mariette, sœur de Poulette, dite *Princesse*, et directrice de l'Académie, au nom du prince de Caragnan, Mariette, dont le nom servait aux rieurs pour contresigner tous les écrits facétieux qu'on lançait sur l'Opéra, Mariette eut un de ses vêtements accroché par un châssis qui, surgissant à l'improviste, la fit poser pour *l'ensemble* aux regards indiscrets des spectateurs. Elle ne rit plus, cette fois, en entendant les rires du public et suivit bien vite l'exemple de Camargo, devançant même l'ordonnance de police qui défendit alors à toute actrice ou danseuse de paraître en scène sans un caleçon protecteur.

Fidele aux loix de la Cadence
Je forme au gré de l'art les pas les plus hardis.

M.LLE CAMARGO.

Originale dans ma danse
Je puis le disputer aux Balons, aux Blondis

Après que la Camargo se fût retirée du théâtre, il s'éleva une controverse passionnée sur le même sujet. Non, disaient ceux-ci, jamais elle n'a porté de caleçon, mais sa danse était si décente qu'elle n'en avait pas besoin. Si fait, disaient ceux-là. Bref, un pari s'ensuivit et ce fut à la danseuse qu'on s'adressa pour sortir d'embarras ; on la trouva dans une retraite absolue, entourée d'une demi-douzaine de chats, et sa réponse fut qu'elle avait toujours porté des caleçons, bien plus, que leur établissement au théâtre datait de ses plus brillants succès.

*
* *

Il arrivait aussi du théâtre de Rouen, comme ses trois camarades, ce danseur du nom de Dupré, homme superbe, de grande taille et de belle figure, de formes admirables, qui devait atteindre à la perfection dans son art et remplir de son nom toute la première moitié du siècle, comme Vestris emplira la fin du siècle de sa renommée. Celui-ci, cependant, ne fit pas oublier son maître et Dorat, dans son poème de *la Déclamation,* tient la balance égale entre eux.

Lorsque le grand Dupré, d'une marche hautaine,
Orné de son panache avançait sur la scène,
On croyait voir un dieu demander des autels
Et venir se mêler aux danses des mortels.
Dans tous ses déploiements sa danse simple et pure
N'était qu'un doux accord des dons de la nature.
Vestris, par le brillant, le fini de ses pas,
Nous rappelle son maître et ne l'éclipse pas.

Ce grand danseur avait longtemps servi de maître en tout genre à sa camarade Carville, mais celle-ci n'était pas inhumaine au garde du trésor royal, Gruer, l'ancien directeur de l'Opéra, congédié pour le peu de retenue de ses soupers, et on les voyait en partie fine à l'Arbre des Grâces, tandis que le baladin croquait le marmot chez la belle en préparant des mercuriales pour son retour. A la fin, le danseur perdit patience et ne refusa plus ses leçons à la demoiselle Henry cadette, maîtresse en titre du comte d'Estaing ; alors

la Carville, se sentant mordue de jalousie, vint faire le guet à la porte de son ancien amant, chez qui elle avait vu entrer sa camarade. Pour se débarrasser de cet espionnage, on imagina fort habilement de revêtir un grand escogriffe, maigre et long, des habits de Dupré; la Carville, en le voyant sortir, se lance à sa poursuite et la petite Henry, le passage ainsi rendu libre, court chez le comte et paie sa tendre impatience en se lamentant sur les doux moments que lui faisaient perdre ses exercices de danse avec le grand Dupré.

L'aventure s'ébruita vite et quels sourires, quels clignements d'yeux, quels chuchotements le soir lorsque le comte d'Estaing parut au balcon de l'Opéra, tandis que les trois héros de l'aventure, la Carville, honteuse et confuse, la petite Henry, modeste et futée, Dupré, vaniteux et satisfait, se trémoussaient à deux pas de lui! Car M. d'Estaing n'avait pas le choix de la place et, de même que les loges de la Comédie et de l'Opéra étaient toutes occupées par des personnes de qualité, de même un grand seigneur français ou étranger ne pouvait décemment se montrer qu'aux balcons : si le comte avait évité de se donner en spectacle et qu'il se fût caché dans une loge, on aurait ri bien davantage à ses dépens. Il paya d'audace, mais congédia l'infidèle qui trouva bien vite à se consoler par le tendre intérêt d'un Crésus étranger.

Que de points de contact entre la noblesse et la danse! Et lors de la mort d'Adrienne Lecouvreur, quels bruits coururent où se trouvait mêlé le charmant ténor Tribou, le successeur de Muraire et le prédécesseur de Jéliotte en qualité de première haute-contre, le créateur d'Hippolyte et de Castor dans les deux chefs-d'œuvre de Rameau? « La mort de mademoiselle Lecouvreur, écrit Barbier, est arrivée dans des circonstances assez particulières. Il y a trois ou quatre mois, on a conté qu'un abbé (Bourét, mis à la Bastille pour cette affaire) avait écrit à la Lecouvreur qu'il était chargé de l'empoisonner, suivant les uns au moyen d'un bouquet, suivant les autres avec des biscuits, mais que la pitié lui faisait donner cet avertissement. On réveille à présent cette histoire et l'on ne soupçonne pas moins que la duchesse de Bouillon, fille du prince Jacques Sobieski, qui est folle de Tribou, acteur de

N. Lancret pinxit.

Maitresse de cet Art que guide l'Harmonie,
Je peins les Passions, j'Exprime la Gaieté:
Je joins des Pas brillants au feu de mon Genie,
Les Graces, la justesse, a la legereté,
Sans offenser l'aimable Modestie,
Qui de mon Sexe augmente la Beauté.

M.LLE SALLÉ

a Paris chez L. Surugue Graveur du Roy rue des Noyers attenant le Magazin de papier vis avis St Yves A.P.D.R.

Vera incessu patuit Dea Virg. Æneid. L. I.

I know her now, the sylvan Goddess cries,
Æneas saw her once in such disguise.
Delusion vain 'her Grace, her easy Mien.
Her ev'ry step disdoses Beauty's Queen.
But soon the laughing Nymphs the fraud confess'd.
For they to grace her feast had Salle dress'd.

N. Ducarmoyen Sculpsit

l'Opéra, quoiqu'elle ait pour amant le comte de Clermont. Mais il faut que ce dernier souffre cela. On dit que Tribou aimait beaucoup la Lecouvreur et que voilà la querelle. »

C'était alors un chassé-croisé interminable entre chanteurs et grandes dames, danseuses et financiers, chanteuses et gens de qualité : la curiosité publique était à l'affût pour savoir exactement à quel jour, à quelle heure il se produisait un changement dans ces liaisons connues de tout le monde. Ces trocs se faisaient parfois en grande cérémonie. Ainsi du comte de Clermont, quand il donna un luxueux souper pour célébrer ses accordailles avec la Camargo et pour céder lui-même ses droits sur la petite Quoniam au jeune prince de Conti, son neveu, nouvellement marié avec une princesse d'Orléans. Cette cérémonie ne fut pas du goût de la duchesse d'Orléans douairière, ni de celui du duc d'Orléans, et le bruit courut que la Quoniam avait été enfermée dans un couvent; pour démentir cette rumeur, elle se montra d'abord à l'Opéra où les jeunes gens lui firent fête en battant des mains, puis, à la sortie du spectacle, elle se rendit aux Tuileries, où la foule faisait haie sur son passage et la saluait de gestes flatteurs. La Camargo, de son côté, quittait bientôt l'Académie et fixait sa résidence au Château de Berny, dépendance de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés dont le comte de Clermont était le digne abbé : quand il avait été promu à cet important bénéfice, on avait dit dans tout Paris que le Roi, pour le mieux séparer de sa maîtresse, allait lui donner cette abbaye et celle de Montmartre à Camargo.

La monotonie et l'ennui devaient produire ce que le Roi n'avait pu faire et disjoindre cette union absorbante. Au bout de sept à huit ans, et presque d'un commun accord, le comte de Clermont enlevait mademoiselle Leduc, autre danseuse, au président des Rieux, fils du grand Samuel Bernard, qui s'était fort endetté pour elle, et la Camargo, compatissante, acceptait d'aider le président à manger le reste de sa fortune; puis, quand elle en était lasse, elle s'acoquinait avec le ténor Jéliotte, et le président, toujours fidèle à la danse, retournait en vieil ami chez la Mariette à laquelle il envoyait douze magnifiques plats d'argent comme gage de ce nouvel accord.

Au milieu de cette licence et de ce dévergondage, mademoiselle Sallé se

distinguait par une dignité de conduite à laquelle Voltaire rendit hommage en ces vers :

De tous les cœurs et du sien la maîtresse
Elle allume des feux qui lui sont inconnus.
De Diane c'est la prêtresse
Dansant sous les traits de Vénus.

« Le portrait de mademoiselle Sallé va paraître, annonçait-on quelque jour. Il y aura quatre vers en bas, où sa vertu ne sera sans doute pas oubliée. Cette *vertu* se compte parmi les merveilles de l'Opéra qui sont la *voix* de la Lemaure, le *jarret* de Dupré, la *jambe* de la Camargo. » Vertu d'emprunt qui se démasque un peu dans les vers de la danseuse — car elle était aussi poète — où elle célébrait surtout des Iris, des Chloris, à l'exclusion d'Adonis.

*
* *

« Quand une fille d'Opéra n'a que trois amants à la fois — lisait-on dans un libelle facétieux portant le contre-seing de Mariette — il n'y a rien à dire : il lui en faut pour le plaisir, pour l'honneur et pour l'intérêt. » Et ailleurs : « L'Opéra est un Pérou pour les filles qui y entrent, quoique leurs appointements soient très médiocres : il y en a telles qui y sont sans appointements ou qui les abandonnent au directeur pour y rester. » Quelle misère, en effet, qu'un traitement de mille ou douze cents livres pour mademoiselle Saint-Germain, dont le financier Crozat faisait tapisser le boudoir en billets de banque, pour mademoiselle Coupée à qui le duc de Gramont assurait maisons et terrains immenses près de la barrière de Clichy, pour mademoiselle Poulette dont un soupirant brûlait la demeure afin de lui en offrir une plus digne de sa beauté ! « Les filles d'Opéra, dit encore cette brochure, ont partagé entre elles le gouvernement. L'une a le département de la Guerre, l'autre celui des Finances, celle-ci les Affaires de religion et celle-là le maniement des Affaires étrangères. » N'étaient-ce pas mesdemoiselles Rabon, Petitpas, Pélissier, du Rocher qui gouvernaient ainsi la France et formaient un galant ministère avec lequel il était prudent de ne pas se brouiller ?

Poursuivons la lecture de ce pamphlet révélateur. « Les filles d'Opéra ont

aujourd'hui plus de pierres fines qu'elles n'en avaient autrefois de fausses. Leur en prêter est courir grand risque ; on n'en est pas toujours quitte pour les perdre ; » allusion à la mésaventure du juif Lopez Dulis avec la Pélissier. — « Il ne devrait pas être permis de rester à l'Opéra passé cinquante ans : n'est-il pas ridicule à cet âge de vouloir représenter Vénus ? » allusion à mademoiselle Antier. — « Il est encore plus ridicule de vouloir danser quand on est grand'mère. » Allusion à la Mariette, qui dansait encore à côté de sa fille. — « Rien ne fait plus de tort aux actrices que les enfants. Ce ne sont pas les actrices mariées qui en ont le plus. Les nièces et les sœurs de celles qui ne sont pas mariées sont d'ordinaire leurs filles : non dans la crainte d'être déshonorées, mais pour ne pas paraître vieilles ; » grandes vérités qui sont de tous les temps, de tous les théâtres et dont les exemples seraient trop nombreux à citer du XVIIIe siècle à nos jours.

ADOLPHE JULLIEN.

(A suivre.)

LA FIN D'UNE IDYLLE

La forêt, frémissant au son vibrant des cors,
Tressaille jusqu'au fond des grandes avenues...
Et, redressant sa tête inquiète, un dix-cors
Se demande pour qui les meutes sont venues...

La Mort d'un Cerf. — ANDRÉ LEMOYNE.

Ils s'étaient aimés tout l'automne. Et seuls, au milieu de la forêt, couple solitaire et fidèle, par ce matin d'octobre, ils marchaient, elle, svelte et jeune biche, lui, superbe dix-cors au poil fauve. Sous les arbres jaunis qui les protégeaient de leurs derniers feuillages, enamourés tous deux, ils passaient !... Ce beau dix-cors n'avait pas courtisé d'autre biche... il était resté avec elle, toujours seul... La forêt de Fontainebleau protégeait leurs fidèles amours... Ils se promenaient ce matin-là, au fond d'une clairière, tandis que leurs jeunes faons couraient devant eux. Que la forêt était belle !

Rosa Bonheur

Le soleil se levait dans un ciel radieux. Sous ses brillants rayons, les arbres, de jaunes qu'ils étaient, apparaissaient maintenant avec des reflets d'or! Le silence le plus profond planait encore. N'est-ce pas une forêt enchantée?...

Mais non!... Un son de trompe a fait vibrer les échos. Et le dix-cors, qui marchait paisible près de sa compagne, s'est arrêté, inquiet... Levant la tête, il renifle avec force l'air encore imprégné de rosée; anxieux, il frappe du pied, humant la brise du matin. Un son de trompe plus rapproché se fait entendre... La biche et ses faons disparaissent dans l'épaisseur du fourré. Lui, reste quelque temps encore, puis, baissant la tête au ras du sol, il part vertigineusement dans une direction opposée à celle qu'a prise la jeune biche.

Vingt minutes après, une meute de chiens arrive et, n'hésitant pas une seconde, se précipite en donnant de la voix sur la piste du noble dix-cors.

Une fois déjà, il a échappé après une course de quatre heures et, la nuit venue, tout haletant, il a retrouvé sa compagne, sous les grands frênes, au milieu du bois!... Pourquoi n'en serait-il pas de même aujourd'hui? Et, animé par ce souvenir, sans crainte, presque en se jouant, il court...

Le *bien-aller* se fait entendre; cavaliers et voitures s'engagent sous bois. Et, en ce moment, là-bas, au fond de la forêt, la jeune biche repose sur un tapis de mousse. Depuis sa fuite précipitée, aucun bruit insolite n'est parvenu jusqu'à elle. Le son du cor ne s'est plus fait entendre. D'un regard doux et mystérieux elle suit les ébats des jeunes faons... Un peu lasse, elle reste nonchalamment étendue, attendant, non loin du hallier habituel, son beau compagnon d'amour... Que de promenades folles n'ont-ils pas faites ensemble!... Et la jeune biche revoit les instants envolés... Mais en entendant tomber les feuilles mortes elle frissonne, elle se souvient des angoisses de l'an passé!... La chute des feuilles, l'automne! Si c'était leur saison d'amour, c'était leur saison d'angoisses, l'horrible saison où ils étaient poursuivis, traqués... Le matin même, n'avait-elle pas été séparée de son compagnon par de misérables chiens!... Et lui, n'était-il pas resté pour protéger sa retraite... Et les heures s'écoulent et il ne revient pas!

Un son de trompe réveille les échos de la forêt. La biche bondit.

Elle reconnaît ce son terrible!... Les faons dressent leurs longues oreilles et, le jarret tendu, prêts à partir, se serrent près de leur mère... Mais le silence enveloppe de nouveau les bois, si profond qu'on entend le bruit de chaque feuille tombant sur l'herbe. Toutefois, une rumeur commence à monter, d'instant en instant plus distincte. La biche part, escaladant une colline formée de hauts rochers, d'où son regard s'étend au loin.

Là-bas, un superbe dix-cors bondit, galopant avec une vitesse surprenante; il se retourne de temps en temps, puis reprend sa course. Elle ne peut distinguer quel est ce cerf, et son cœur bat anxieusement... Maintenant, il a disparu dans l'épaisseur des bois... Une fanfare éclate et la biche aperçoit une meute de chiens, haletants, qui traversent la clairière. Bientôt elle voit à leur suite des cavaliers lancés à fond de train. — Ah! pense-t-elle... Il est perdu!... Mais qui est-il? Et elle descend la colline pour voir qui va être victime de ces monstres, des hommes, à ce qu'il paraît!... Elle reconnaît, couvert d'écume, l'œil injecté de sang, son compagnon, son noble dix-cors... Il ne peut plus galoper, les chiens sont sur ses talons... Glacée d'horreur, la biche reste sans mouvement; ses deux faons, bondissant sur les roches, se sont enfuis!... Les cavaliers passent, excitant les chiens par leurs cris. Puis, tout rentre dans le silence, tandis que le dernier habit rouge disparaît dans les bois, du côté du hallier où se sont écoulées leurs amours!...

Mais au moment où le dix-cors a passé, il l'a vue... La jeune biche a senti son regard se poser sur elle si plein de douleur... Maintenant, elle reprend ses sens et se lance au milieu des chiens... Elle peut les rejoindre sans peine, car, hélas! le beau dix-cors avance péniblement; la meute lui mord les talons, il trébuche à chaque pas! Mais ayant vu celle qu'il aime, le noble animal se relève et fait tête aux chiens. Après en avoir éventré cinq ou six, il reste debout, las et dédaigneux, ne répondant plus aux cris de la meute furieuse... Une écume sanglante tombe goutte à goutte de ses lèvres, et de ses yeux coulent de grosses larmes. Peut-être le beau dix-cors pense-t-il au hallier touffu qu'il ne doit plus revoir!...

On a couplé les chiens devenus féroces à la vue du sang. Par ordre du

Rosa Bonheur
1888

maître d'équipage, on les écarte, on laisse reposer le dix-cors pour faire durer quelque temps encore le plaisir de la chasse à courre! En vain, les valets de chiens veulent éloigner la biche, elle revient toujours!... Le maître d'équipage jugeant que le cerf a repris assez de force, veut le frapper de son fouet!... Mais le noble animal, rassemblant toute son énergie, bondit au milieu des chasseurs, qui se rangent effrayés... et lourdement il part... Oh! l'horrible course! course suprême, plus douloureuse que la mort!... Maintenant il butte à chaque pas, du sang lui sort de la bouche, sa jeune compagne le suit haletante... Il va encore; il revient; il passe entre les voitures, les chevaux, les cavaliers; il va à un but. Oui, dans cette angoisse, il sent que la mort sonne pour lui, et son dernier désir est de mourir où il a été heureux. Une mare entourée de rochers s'étend devant lui. Sur les chiens, un instant dépistés par un brusque défaut, il a gagné quelques minutes! Il se jette à l'eau pour rafraîchir son corps en sang... La biche le suit. Il ne peut boire, la respiration lui manque. Tremblant, comme un roseau au vent, le beau cerf enveloppe sa compagne d'un long regard... Ses yeux semblent prier, commander même!... Elle aussi, le regarde de ce long regard mystérieux qu'ont les gazelles et les Indiens... Que se disent-ils ainsi?

Des aboiements rauques se font entendre... Le cerf repart. Il court maintenant; semblable à un projectile lancé, il va devant lui, l'échine et la tête sur la même ligne, les yeux fixes... Ils passent, et, après eux, la meute hurlante!... Et, après encore, souriants et heureux, des hommes en habit rouge, rouge comme le sang qu'ils vont répandre!... L'*hallali* est sonné et les échos de la forêt en frémissent... Une petite colline se dresse devant les victimes. Elles vont avec peine... Lui, pourtant, semble reprendre de la vigueur; il franchit le faîte, descend dans la clairière et, d'un dernier effort, bondissant par-dessus l'enceinte, il tombe mort là où il a aimé, là où il a été heureux, au milieu du hallier qui a protégé ses amours..... Il est mort!... Elle, la douce biche, reste vivante, et lui, le mâle, lui, le fort, il a succombé!...

Les cavaliers arrivent, un à un, dirigés par l'*hallali* que deux piqueurs sonnent à se briser les veines; les amazones, les voitures débouchent

dans la clairière où les chevaux, tenus en main par des grooms, fument, tant ils ont couru !... Bientôt, un groupe se forme, vif et animé. On discute la vie de la biche. « Il faut la tuer, dit le maître d'équipage, il y en a trop. » Et elle est servie d'un coup de couteau comme une brave biche qu'elle est, se tenant très droite, près du corps de son ami. Sans remuer, elle vit se dresser le coutelas et n'eut pas peur de l'éclair de la lame.

Non ! En tombant morte sur le corps de son compagnon, si ses yeux se fermèrent, ce ne fut pas par peur, mais pour cacher ses larmes !...

Or, devant ces deux cadavres, que la mort avait unis pour toujours, chasseurs et chasseresses causaient et riaient, tandis que les arbres les plus proches, eux qui ne pouvaient pleurer, laissaient tomber leurs feuilles ainsi que des larmes !... Maintenant, la brise du soir s'élève, semblable à un douloureux soupir, car les feuilles mortes viennent de lui dire en tombant : « Ils se sont aimés pendant tout l'automne !... »

LUCY G. DE MONTGOMERY.

Fontainebleau 1888.

NORINE (*)

SECONDE LETTRE

A Monsieur Prosper Arribas, curé desservant, à Rocaillet.

I

Septembre 1887.

« Appelle Mirette, mon cher Arribas, et lisez bien attentivement tous les deux ma seconde épître, *Epistola secunda ad Prosperum Arribassum, presbyterum...*

« Il y a trois semaines environ, l'arrivée brusque d'un chardonneret dans les bâtiments du palais de l'Institut causa de grands remue-ménage. Cela se passa au numéro 25 du quai Conti, en une petite cour étroite, solitaire, recueillie dans l'ombre de la haute coupole, une cour mignonne, souvent balayée, souvent arrosée, où des soins minutieux entretiennent à la paroi des murs des plantes qui grimpent, grimpent, et à la belle saison retombent de toutes parts en jolis bouquets.

« Les fenêtres de mon appartement, très exigu, très bas, s'embellissent durant plusieurs mois de l'année d'un cadre de feuillage mêlé de clochettes bleues ou roses, et, quand mon cerveau a vidé sur le papier blanc sa mince

(*) Voir les *Lettres et les Arts*, livraison du 1er juillet 1888, tome I, page 5.

provision d'idées journalières, les coudes à la barre d'appui, je coule là, en une paresse délicieuse, de longues heures à rêver. Mon âme alors s'envole au pays natal si profondément incrusté en elle, ce pays que je retrouve dans le moindre pli de mes pensées, ce pays qui, le plus ordinairement, lorsque j'ose écrire, me commande et auquel j'obéis.

« Une nuit, je m'étais attardé sur une phrase que je m'entêtais à vouloir mener à bien et qui venait toujours à mal. Le tour, l'expression n'y étaient pas. Harassé, meurtri par une lutte où je n'avais pas eu le dernier mot, — c'était, en effet, un mot qu'il s'agissait de découvrir, d'*avoir* — je rejetai la plume, cette arme inutile, et m'accoudai à la fenêtre. La tête me brûlait; j'avais la sensation très nette d'une boule de feu me roulant dans le crâne avec une vertigineuse rapidité. Quand cette boule de feu, qui menaçait de m'embraser toute la machine, cesserait-elle son tournoiement effroyable? Oh! le terrible, l'atroce travail intellectuel!

« Deux heures sonnèrent au-dessus de moi à l'horloge de l'Institut. J'écoutai en une sorte d'ensorcellement; puis j'essayai de suivre ces deux notes se détachant dans l'universel silence, se répandant sur le palais Mazarin et au loin sur la ville endormie. Misère du cerveau humain, trop fragile pour supporter longtemps sans éclater la fièvre de l'esprit! je me trouvai tout à coup moins agité, comme rafraîchi. Était-ce l'horloge de la coupole qui m'avait distrait de l'effort où d'autres plus acharnés ont perdu la raison, la vie? — Non, Arribas, non! c'était la vue obscure de cette cour proprette, enfeuillée du numéro 25 du quai Conti, une vraie cour de couvent, que j'appelle désormais, pour la différencier des trois autres, « la cour du chardonneret ».

« Figure-toi que la lune, mince et blonde, seule au zénith sans une étoile pour l'accompagner, plongeait des rayons droits au long des murs tapissés de verdure. Les clochettes, réduites, presque fermées, se distinguaient à peine de-ci, de-là; mais les feuilles des clématites, des volubilis, des pois de senteur s'étalaient toutes grandes, buvant, après les ardeurs du jour, la pâle lumière qui leur versait la rosée. Par intervalles, une brise descendait des hautes toitures, soulevait le rideau mouvant des plantes enchevêtrées, l'agitait d'un bruissement léger.

« De quels parfums délicats je me sentais enveloppé en cette nuit claire, idéale, tout à fait comparable aux nuits de chez nous! Un peu grisé, redevenu enfant, je me crus encore chez mon oncle l'abbé et, par un mirage caressant, les murailles debout devant moi comme un rempart me représentèrent les murailles de la cure de Camplong, ces murailles si vieilles, si vermoulues, qu'elles seraient depuis longtemps à terre, n'était le lierre robuste qui les soutient encore aujourd'hui.

« Je voyageais à travers les Cévennes avec toi, mon ami, avec mon oncle, avec Prudence, avec d'autres que j'ai aimés là-bas et qui ne sont plus, quand trois coups retentissent bruyamment. Trois heures! J'écarquille les yeux. — Hélas! je n'étais pas au presbytère avec mon oncle Fulcran, avec Prudence, avec toi; j'étais à l'Institut, à l'Institut de France, comme il est écrit au frontispice du palais.

« Je fis des réflexions. Comment, moi, chétif, venu à Paris avec des sabots aux pieds et à l'esprit, m'étais-je faufilé dans cette maison vénérable, où ont travaillé, où travaillent tant d'hommes illustres, la seule maison de Paris où l'on respire la bonne odeur des livres dans tous les coins? Je fus honteux, et je pris la résolution de me remettre à la besogne le lendemain, de recommencer le lendemain la bataille rude de l'idée avec l'expression, d'aller à ce combat, qui est le bon combat, jusqu'à la mort...

« Oui, mais voilà le diable, Arribas, le lendemain ç'a été le jour du chardonneret.

II

« Il était dix heures du matin. Depuis de longues minutes, j'entendais des bruits singuliers dans la cour. C'étaient des chuchotements indistincts, puis des rires éclatants, puis des cris aigus avec ces mots entremêlés : — « Le voilà! le voilà! » — Je combinais le deuxième acte d'un drame rustique depuis longtemps sur le métier, et, à mon grand ennui, ce tapage inaccoutumé rompait à chaque instant les fils que je tâchais de nouer d'une scène à l'autre. Je me levais furieux pour faire cesser le vacarme, résolu au besoin, si ma voix n'était pas écoutée, à recourir à l'architecte de mon pavillon, M. Le Blanc, un homme

très aimable qui demeure au-dessus de moi, quand le silence se rétablit tout à coup.

« Je crus à quelque hallucination, comme est capable d'en procurer un travail trop soutenu, trop attentif, trop hérissé de difficultés, et je regagnai ma table. Le silence continuait autour de moi, ce silence de l'Institut qui ne ressemble à nul autre, ce silence particulier à une maison où tout doit se taire pour laisser libre carrière à l'idée. Qui voudrait, en effet, assumer la responsabilité de troubler M. Berthelot, membre de l'Académie des Sciences, dont les découvertes sont l'honneur du pays? d'interrompre M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française, écrivant un de ses rapports hérissés de traits aigus, bourrés de bon sens sur les concours littéraires? de couper en deux un chapitre d'histoire commencé par M. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres? d'empêcher le vicomte Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, de mener à bonne fin quelque noble étude sur les maîtres français?...

« Après cette fausse alerte, — elle était fausse assurément, — je m'étais remis à l'œuvre, et comme si, de la secousse reçue, je venais de retirer une clarté subite, pénétrant plus à fond mon sujet, je débrouillais l'écheveau de mon drame, en saisissais tous les fils et les nouais, les nouais, les nouais...

« — Le voilà! le voilà!

« Encore!

« Je bondis à ma fenêtre, en fais sauter l'espagnolette d'un tour de main.

« Vingt personnes se pressent, se bousculent à travers la cour si tranquille du numéro 25, à travers ma chère cour de couvent, et, les bras levés, vocifèrent :

« — Il est là! il est là!

« — Qui donc est là? crié-je à mon tour, montrant à ces gens affairés une face de mauvaise humeur, refrognée, — ma face de travail.

« — L'oiseau, l'oiseau...

« C'est la voix de Marie, petite fille de huit ans, aveugle, qui vend des fleurs avec sa mère dans le passage sur la rue de Seine, très familière de notre cour où, comme un moineau franc, elle reçoit d'aventure la becquée.

« — Un oiseau? dis-je.

AB le Monnel.

« — Dans les capucines, monsieur, glapit une voix grêle de vieille femme.

« — Sur le rebord de la grande fenêtre du dôme, parmi le treillis des lattes, ajoute un de nos gardiens de la bibliothèque Mazarine.

« — C'est un serin! déclare Meslet, le menuisier de l'Institut.

« — C'est un chardonneret! affirme Henri, le serrurier de l'Institut.

« — C'est l'éléphant du Jardin des Plantes! siffle un gamin à veste blanche, à béret blanc, un mitron de chez Quillet.

« Mais un monsieur mince, de tournure distinguée, fend la foule qui baye à un oiseau perdu.

« — Eh bien! eh bien! que signifie?... s'informe M. Le Blanc.

« Ces mots ont un effet magique. Les quatre concierges du palais — ils sont tous là bouche bée, et celui du numéro 23, quai Conti, et celui du numéro 1, rue de Seine, et celui du numéro 3, rue Mazarine, et le nôtre — les quatre concierges repoussent la tourbe des curieux qui se retire en maugréant, lui lancent la lourde porte cochère aux talons... Enfin!

« La petite cour a repris son aspect ordinaire. Il me semble que j'apprécie mieux, que je goûte mieux sa paix à présent. Je reste à ma fenêtre, attentif au moindre mouvement de nos plantes, de nos fleurs épanouies. Le serrurier de l'Institut a cru reconnaître par là un chardonneret, et ce simple mot me tient haletant. Le chardonneret est l'oisillon le plus habituel de nos Cévennes. Je repars pour le pays natal. En une seconde, des enfilades de sorbiers, de figuiers, de mûriers, d'églantiers, des touffes hérissées de chardons, me passent devant les yeux; de toutes parts, des légions de chardonnerets battent des ailes, travaillent du bec. — Et les gros chardonnerets chantants de Cérisoles! Tu penses, mon cher Arribas, si je les vois en pleine réalité de vie et si incontinent mon âme vole à toi...

« Tiens! une campanule, suspendue au bout d'un fil en vrille, s'agite à droite dans le feuillage vert. On croirait la sonnette d'argent de mon oncle que nous manœuvrions à tour de bras dans l'église de Camplong. La campanule tinte; elle tinte à me faire courber la tête, comme à la messe au moment solennel de l'*Élévation*. Que se passe-t-il par là? Ciel! une tête rouge glisse son œil entre les feuilles, discrètement, timidement. C'est un chardonneret!

Sur la brindille qui le soutient, il étire l'une après l'une ses mignonnes jambettes roses, puis il déploie ses ailes également l'une après l'une, ainsi qu'il a fait pour les jambes, d'un air très las. Pauvre bestiole! qui sait d'où elle vient, les lieues qu'elle a faites? D'ailleurs, les cris de Marie, du mitron, des quatre concierges l'ont peut-être un peu ahurie.

« Les pulsations de mon cœur redoublent, ce sont dans ma poitrine autant de coups de marteau... Le chardonneret m'a vu... Il me regarde... Il ne paraît pas avoir peur... S'il lui convenait d'entrer chez moi, c'est lui qui serait le bienvenu! L'envie me démange de l'appeler de ce mot patois unique, qui, sifflé d'une certaine façon, dans mon enfance, m'a toujours réussi aux monts d'Orb : « — *Bêni! bêni!* viens! viens! » — Je n'ose. M'entendant, il n'aurait qu'à prendre peur et à s'envoler. Je l'admire et me tiens coi.

« C'est égal, je serais bien surpris si ce ravissant oisillon n'était pas né aux Cévennes comme moi, s'il n'était pas mon compatriote. Il vient de voler de sa demi-cachette jusqu'au rebord de la grande baie éclairant l'escalier intérieur qui mène aux tribunes de la salle des séances, et je le vois dans toute la richesse de son plumage, jaune, noir, rouge, blanc, gris. Un rayon très vif qui l'enveloppe le fait resplendir, lui donne l'apparence de quelque énorme joyau oublié là, tombé là du haut de la coupole, tombé du ciel. Si le vicomte Delaborde, qui s'entend mieux que moi à juger des couleurs, pouvait jouir de ce fourmillement de tons tout ensemble éclatants et doux!...

« Je n'y tiens plus, et, presque sans en avoir conscience, presque à mon insu, ce cri pour lequel je retrouve la voix fraîche de la douzième année s'échappe de mes lèvres : — *Bêni! bêni! bêni!*

« Le chardonneret regarde, pique en droiture vers moi, pénètre dans mon cabinet.

« Tout à l'heure, mon cher Arribas, j'avais fait sauter l'espagnolette d'un tour de main; cette fois, j'ai manqué casser les vitres de ma fenêtre en la refermant trop précipitamment. Le vieux palais Mazarin en a gémi.

III

« Où est-il? Je ne le vois plus. Il ne s'est pas échappé certainement, car la

porte de mon cabinet demeure fermée. Aurait-il trouvé une issue par la cheminée? La chose est impossible avec le tablier rabattu. Après mon élan de joie, je ne suis pas sans inquiétude. S'il n'avait qu'effleuré ma fenêtre, puis, se ravisant, s'était rejeté vers la cour, et, invisible dans l'ombre du dôme, s'était sauvé? D'un œil aigu qui perce les murailles, je fouille les coins, les recoins. Pas plus de chardonneret que sur la main.

« Je n'ose faire un pas. Il est tapi par là, derrière un meuble, un bouquin, des journaux, et je redoute de le voir s'élancer à travers la pièce, se heurter à une poutre saillant au plafond, se blesser...

« — Monsieur, c'est le tailleur! me crie ma bonne.

« — Je n'ai pas le temps aujourd'hui.

« Me précipitant à la porte que Joséphine menace d'ouvrir, je donne un tour de clef.

« — Monsieur, il dit qu'il ne pourra pas revenir demain.

« — Allez au diable tous les deux!

« En vérité, il y avait de quoi hausser le ton. Songe! Comme Joséphine parlait, le chardonneret, effrayé sans doute, s'était dégagé d'une pile de livres apportés le matin même par mon relieur Pouillet, et il égratignait de ses ongles le maroquin du Levant d'un des volumes : *les Vrais Principes de l'Église gallicane,* par Monseigneur Frayssinous, « évêque d'Hermopolis, premier aumônier du Roi ».

« Ma foi, tant pis! qu'il marque de sa jolie griffe la reliure neuve de cet ouvrage, découvert sur les quais, payé un franc cinquante; je le lui abandonne. Si le tome, renversé d'un coup d'aile, s'entr'ouvre, et si l'oiseau y laisse tomber une de ses plumules, cela communiquera quelque légèreté à ces pages, car, encore qu'il n'ait pas la profondeur du puits de l'Écriture, la légèreté manque à cet écrit fort chétif de Monseigneur Frayssinous, « évêque d'Hermopolis, premier aumônier du Roi ». Du reste mon chardonneret — il est à moi — travaille avec conscience. Son bec de nacre, brillant et fin, s'est mis de la partie, et maintenant il l'enfonce, ne cesse de l'enfoncer. Les mouvements de sa tête vermeille, avec un lambeau de velours noir à l'occiput, sont ravissants. Quelle colère! quelle rage! Je reste ébahi, ne songeant en nulle façon à

protéger *les Vrais Principes de l'Église gallicane* contre les coups de ce chardonneret des Cévennes, lequel, à n'en pas douter, est ultramontain comme toi, terrible et charmant Arribas.

« Cependant, tandis que je le contemple, que je l'admire, que je ne lui en veux pas de mettre à mal le travail très soigné de mon relieur, j'ai des appréhensions cruelles. Pouillet m'a rendu d'autres volumes; ils sont là en bon ordre sur la table, et je souffrirais si l'oisillon sauvage de là-bas — il me paraît sauvage comme ses congénères du Roc de Bataillo — venait à les griffer, à les signer de ses petits doigts aigus.

« Je suis grand-père depuis treize mois, mon ami, je suis « grand », pour rappeler l'abréviatif de chez nous, et le cerveau des « grands », qui s'affaiblit avec tout le reste, est sujet à de singulières aberrations. Juge mon cas. Croirais-tu que moi, fort peu édifié sur les livres rares, qui, pour certains renseignements indispensables, me suis servi des premières éditions venues, j'ai formé le dessein de créer une bibliothèque à mon petit-fils Jean, et non pas une bibliothèque ordinaire, s'il te plaît, composée de volumes nouveaux. encore humides de la presse, sans valeur bibliographique, mais une bibliothèque extraordinaire, farcie de volumes anciens, imprimés sur grand papier, tirés à un petit nombre et, s'il se peut, numérotés?

« Cette idée extravagante m'est venue cet hiver, un jour que, seul, seul avec Jean âgé de six mois, je le regardais dormir dans son berceau. Je te le jure, je m'en donnais à cœur joie de voir, d'admirer, d'adorer. Des idées en foule me traversaient : — « Serait-il quelqu'un? Que deviendrait-il? Quelles épreuves lui réservait la vie? » — Soudain, j'ai pensé que je ne serais plus là quand il aurait grandi, pour l'aider dans son premier effort, dans sa première poussée contre les hommes, et un gros nuage m'a brouillé les yeux. Dans mon émotion subite, ai-je appelé? ma bouche a-t-elle laissé échapper un cri? Je l'ignore. Le fait est que Jean s'est réveillé.

« Il a cela de particulier, Jean, qu'il ne pleure jamais. Est-ce bon signe chez un enfant? Parfois, cette absence totale de larmes dans un œil humain m'effraye. Je redoute quelque insensibilité profonde... Non! non! il se porte bien, voilà tout.

« A présent, c'est son tour de me regarder et il s'en acquitte de toute la force de ses yeux bruns magnifiques, clairs, limpides, pareils à deux énormes gouttes du ruisseau des Cérisoles. Une chose me frappe : l'amplitude du front, la belle rotondité de la tête, d'un dessin parfait. Je ne puis m'empêcher, me courbant en deux, de coller mes lèvres sur ce crâne mignon, déjà chevelu, tout neuf, où va bientôt s'éveiller la pensée, cette grandeur de l'homme prodigieuse et sacrée.

« Je me préoccupe de la nourriture qui conviendra à ce cerveau qui va naître, se fortifier, regarder dans toutes les directions, découvrir, connaître, et je dis à Jean, très attentif :

« — Je te promets des livres, de bons et de beaux livres pour te guider...

« Allons, voilà le terrible chardonneret de Bataillo qui plante là Monseigneur Frayssinous, troué, rayé, déchiré à toutes les coutures, et se rabat vers mon *La Bruyère* de Jean, en quatre volumes, de P. Didot, l'aîné, « chevalier de l'ordre royal de Saint-Louis », et de Jules Didot fils, « chevalier de la Légion d'honneur, » une édition introuvable, imprimée tout exprès pour la duchesse d'Angoulême, « Madame Royale », en 1819, sur vélin à grandes marges...

« — Par exemple !

« En jetant ce cri de détresse, je me suis élancé, et ma main est tombée juste sur le chardonneret vorace, caché, réfugié en un trou, entre les six volumes de mon *Esprit des Lois* de Jean. C'est la mignonne édition de L. de Bure, depuis longtemps épuisée, imprimée par Firmin Didot, avec un caractère petit mais très net, malheureusement sur papier ordinaire et que Pouillet a dû encoller.

IV

« Je le tenais ! je le tenais !

« Pauvre adorable bestiole ! le cœur lui battait d'une terrible force. A certains moments, ce cœur généreux, fait pour la liberté, communiquait aux ailes une vibration électrique qui en hérissait les plumes sous la pression de mes doigts. Je me reprochais ma cruauté, et ma main se fût entr'ouverte

volontiers. Mais si je le lâchais, il faudrait le rattraper. Se blottirait-il de nouveau entre les six tomes de mon *Esprit des Lois* de Jean? le capturerais-je aussi facilement que je l'avais capturé?

« — Joséphine! Joséphine! appelai-je entre-baîllant la porte.

« — Monsieur?

« — Courez m'acheter une cage.

« — Où donc, monsieur?

« — Quai de la Mégisserie, chez le premier oiselier venu.

« — La faut-il grande, votre cage?

« — Moyenne. Galopez tout le temps.

« — Combien dois-je y mettre?

« — Ce qu'on vous demandera.

« — Mais, monsieur, les marchands...

« — Vous m'ennuyez. Allez!

« — C'est que les marchands...

« — Voulez-vous filer!

« Comme s'il avait compris ce dialogue dramatique, le chardonneret, qui peut-être vivait libre à Paris où il était venu d'une envolée, qui dans tous les cas avait vécu libre, soit aux monts d'Orb, soit aux monts de l'Espinouze, eut un soubresaut d'une telle énergie, d'un tel désespoir, que je manquai le laisser fuir. La perspective de la prison que je lui préparais lui était insupportable, et, de tout le demeurant de sa vie, il avait tenté un suprême effort pour s'échapper. Je ne sentis plus les palpitations de son cœur épuisé, qui sait? près de s'éteindre. Le sang, dans l'exaltation où tant d'émotions violentes mettaient le pauvre oiseau, s'était en quelque manière extravasé à travers toutes les parties du corps. Je n'avais pas un chardonneret dans la main, mais un charbon rouge qui me brûlait.

« S'il allait étouffer par ma faute? périr par ma faute? pensai-je.

« La peur d'un crime abominable me coupa les jambes et, desserrant les doigts, je tombai dans mon fauteuil, devant ma table de travail.

« Cet accablement ne dura guère. Une minute ne s'était pas écoulée, que mes yeux vaguaient de nouveau à travers mon cabinet, en quête de mon oisillon

parti comme un trait. Je l'aperçus enfin. Il s'était perché sur le haut rebord d'une glace au cadre de chêne très épais et très lourd, au-dessus de la tablette de la cheminée. Le ton du bois, brun, mat, donnait un éclat incomparable à son ventre gris, qui me parut d'un blanc de neige. Je fis une remarque : mon chardonneret n'affichait pas encore sous le bec la belle cravate fauve qui décore le cou des adultes de son espèce, ce qui prouvait son extrême jeunesse. Tant mieux! j'aurais la chance de le conserver plus longtemps.

« Il avait, là-haut, sur son perchoir improvisé, des mines folâtres et coquettes, tournant sa tête rutilante à droite, à gauche, comme pour mieux observer toutes choses autour de lui, puis d'une de ses griffettes se grattant la robe gentiment. Soudain, son bec s'allongea vers moi et un bruit passa, plus fin, plus léger qu'un balbutiement de Jean, quand Jean daigne balbutier. Je fus secoué, me plantai debout, et, me souvenant que l'oisillon avait compris ce mot patois : « *Bêni! bêni!* » lancé à travers la cour, je hasardai un pas sur la pointe des orteils et lui soufflai également en langage cévenol :

« — *Canto! canto!* chante! chante!

« C'est inouï, mon cher Arribas : je n'avais pas répété « *Canto!* » que l'aimable bête, docile au commandement, déployait ses ailes à demi, sa queue à demi, et préludait par des notes grêles, doucement, très doucement modulées. A la longue, sa voix, plus nourrie, partit d'un éclat fulgurant. Par exemple, si j'avais conservé des doutes sur le lieu d'origine de mon chardonneret, la crânerie, l'élévation, la puissance de son chant ne me laissaient désormais nulle incertitude. Aux Cévennes seulement, dans les combes boisées qui coupent le Roc de Bataillo, les rudes contreforts de la chaîne de l'Espinouze, les chardonnerets possèdent ce gosier robuste, s'expriment avec cette forte éloquence. Cent fois, ici, cherchant une agréable distraction de nature, j'ai visité le Marché aux Oiseaux; jamais je n'ai rien ouï de pareil. Si, dans ces centaines de cages empilées, il se fût trouvé une bestiole de chez nous et qu'elle eût chanté, j'aurais été arrêté à l'instant. Toutes les ritournelles de nos buissons, de nos amandiers, de nos châtaigniers, de nos figuiers sont demeurées au fond de mon oreille, qui démêlerait entre mille la voix d'un bouvreuil, d'un verdier, d'une linotte, d'une mésange-charbonnière du pays natal...

« Mais la chanson s'est renforcée encore et remplit mon cabinet de ses éclats. Le chardonneret tient ses ailes tout à fait ouvertes maintenant, sa queue tout à fait étalée, et, droit sur ses jambes plus longues, on le dirait grandi. Avec son bec qui bat vivement, ses plumes, agitées d'un transport frénétique, ont l'air aussi de chanter. Tout ce petit être est une harmonie qui s'épand, me pénètre, m'enlève, me grise. Je songe aux Cérisoles, mon ami; je songe à toi, Prosper; je songe à mon oncle Fulcran, et l'âme pleine, — ma pauvre âme d'artiste dont cet oiseau s'est emparé, — je laisse tomber de mes lèvres ce verset d'un psaume que nous avons entonné ensemble aux jours heureux :

« *Anima nostra sicut passer,* notre âme est semblable au passereau. »

V

« Joséphine, que je croyais très étourdie, même un peu sotte, m'a donné une preuve non équivoque de prévoyance et d'esprit : je lui avais demandé une cage et elle m'apporte une cage, en effet; mais elle a eu la précaution d'acheter du millet et du chènevis en deux cornets de papier. Elle a pensé, elle, que les chardonnerets se nourrissent, ce à quoi je n'avais pas songé le moins du monde, moi.

« Quel plaisir j'ai pris, mon Arribas, à verser les graines dans les mangeoires de zinc accrochées aux barreaux, puis à remplir d'eau bien pure, d'eau filtrée, la longue bouteille étranglée par le bout qui s'égoutte dans un godet à rebord très plat!

Mirette, habituée à voir les rossignols au printemps, les rouges-gorges à l'automne, se nourrir tout seuls dans votre verger de Rocaillet, s'asseoir tout seuls au festin que la nature, sans se lasser, leur sert chaque matin dès l'aube, Mirette rit, j'en suis sûr, de mes soins minutieux à cette bête tombée inopinément parmi les livres de mon petit-fils. Puisque tu as visité Paris, dis-lui que, dans nos rues, il passe moins de chariots chargés d'avoine, de blé, d'orge, de sainfoin, de luzerne mûre et laissant fuir des grenailles à travers les claies, que dans les sentes de la paroisse de Rocaillet, et qu'ici les oiseaux mourraient de faim si ceux qui les aiment ne s'en occupaient tendrement.

« Pour toi, dont la pratique d'un ministère exceptionnel dans l'âpre solitude

de nos Cévennes a monté l'âme très haut, l'a détachée de tant de choses, de tant de gens qui retiennent encore la mienne, tu ne t'es pas moqué de ton ami. Qui sait même si tu n'as pas mieux aimé le voir donner la becquée à un chardonneret que le voir poursuivre le drame ou le roman commencé?...

« L'oisillon a interrompu sa cantilène et, de là-haut, son petit œil pointu suit mes moindres mouvements. Ce que je fais pour lui rendre son nouveau logis agréable, pour qu'il n'y manque de rien, l'intéresse prodigieusement. Il a des piaulements articulés presque comme des paroles. Il est touché et me remercie. Pourtant, s'il lui prenait envie de décoller ses mignonnes griffettes du cadre de ma glace, de venir croquer son millet ou son chènevis! Je sème des grains sur le marbre de la cheminée où j'ai déposé la cage, et m'éloigne d'un air indifférent.

« Il se défie, car il demeure à son poste, les ailes ramenées, plus mince, par un resserrement singulier de ses plumes, le bec incliné sur le cadre de chêne, où il a des éclats de perle fine, les miroitements d'une goutte d'argent vif.

« — *Bêni! bêni!* ne puis-je m'empêcher de lui lancer après une longue attente.

« Ce mot, ce mot magique, qu'il a compris tout à l'heure, qui tout à l'heure l'a subjugué, il ne l'entend plus.

« — *Bêni! bêni!*

« Il relève la tête, me regarde; puis il se met à chantonner. Pas une note distincte; un gazouillis assourdi, embrouillé. On croirait un refrain dont on n'est pas sûr et qu'on répète timidement à la cantonade, avant de le jeter au public avec tous les moyens propres à en augmenter l'effet. Existerait-il des comédiens parmi les oiseaux, comme parmi les hommes? Ma foi, les loriots de nos châtaigneraies cévenoles seraient de fameux ténors, si les directeurs de nos scènes lyriques, si les maîtrises de nos cathédrales étaient assez habiles pour leur faire signer des engagements.

« Chut! mon chardonneret a bougé; il s'agite, s'ébouriffe. A quel parti s'est-il arrêté? Bon! ses deux ailes s'entr'ouvrent. O joie! il a décrit une parabole gracieuse et s'est abattu sur la tablette de la cheminée... Il mange,

mange, mange, mange... Pourvu que j'aie éparpillé assez de millet, assez de chènevis pour le rassasier! Mes deux yeux le dévorent avidement. Il va, il vient, pique à droite, pique à gauche, derrière et devant. Tiens! un grain de chènevis très dur qui lui résiste. Il le fait éclater avec une telle force qu'une pellicule de la gousse rejaillit jusqu'à moi. Brave bête! elle a le bec aussi robuste à la mangeaille qu'aux chansons.

« Il ne reste plus miette le long du marbre. Comme marcher sur une surface plane et glissante n'est pas pour lui chose commode, il va par petits bonds prestes, charmants. Il ne déploie pas les ailes pour ces courts élancements ; l'extrémité de sa queue à peine appuyée lui suffit. Il faut voir la souplesse merveilleuse, la grâce infinie, les attitudes ravissantes de cette bestiole, toute fière maintenant qu'elle a le ventre plein, toute joyeuse, toute rayonnante, pour sentir avec quelle prodigalité la nature a partout épandu la beauté du haut en bas de la création! Je crois m'en souvenir, il est écrit en quelque endroit de tes Livres saints : « Les Cieux racontent la gloire de Dieu, *Cœli enarrant gloriam Dei.* » Et mon chardonneret, mon cher Arribas, mon chardonneret ne raconte-t-il rien ?

« A cette minute, il furette derrière la pendule. Gare! la cage est là, ouverte à tous battants, tendue comme un piège. Il l'a remarquée en passant et n'en a pris cure. Il revient de son voyage à la pendule, le bec occupé; il a découvert un dernier millet par là...

« Pour le coup, j'ai volé à mon tour, et, tandis qu'après un repas, une liesse de plus d'une heure, il se désaltère tranquillement à l'eau claire de mon godet à bord plat, je pousse la porte de la cage. Il est pris.

VI

« Allons bon! Joséphine.

« — Qu'y a-t-il encore?

« — Monsieur, c'est une femme.

« — Une femme! Quelle femme?

« — L'ancienne charbonnière de la rue Visconti.

« — Payez-lui sa note et qu'elle s'en aille.

« — Mais je ne lui dois rien, monsieur. D'ailleurs, il y a beau jour qu'elle a vendu son fonds.

« — Que veut-elle, votre charbonnière?

« — Je ne sais pas... J'ai idée qu'elle vient pour le chardonneret...

« — Le chardonneret! mon chardonneret!... Faites entrer, dis-je, après avoir caché la cage derrière les rideaux de ma fenêtre.

« Une femme de soixante à soixante-cinq ans, haute à passer difficilement par la porte de mon cabinet, laquelle est basse comme toutes les portes de mon entresol, se courbe, s'insinue. Elle m'honore de cette révérence humble et cordiale des gens de nos Cévennes devant les riches de la paroisse, particulièrement devant M. le curé. Je subodore à plein nez l'odeur du pays natal, lequel, depuis une éternité, produit plus de charbonniers, de frotteurs, de porteurs d'eau, de commissionnaires, de desservants, soit dit sans t'offenser, que d'hommes de génie.

« Ma visiteuse ne souffle mot. Elle aurait beaucoup de peine à parler, car sa respiration est haletante. Elle vient de loin sans doute, comme mon chardonneret, qui tremblait pour le moins autant de fatigue que de peur quand il s'est introduit chez moi.

« — Que désirez-vous, madame?

« Ne pouvant me répondre, elle ramène sa main droite sur sa poitrine oppressée pour m'en prévenir.

« Je lui offre un siège. Elle me salue de nouveau et s'assied.

« Cette charbonnière de la rue Visconti est extraordinairement propre et mieux vêtue que les autres charbonnières des rues de Paris, plantées au pas de leur boutique, aussi dépenaillées que des mendiantes, plus noires que les blocs de houille, les tas de briquettes accumulées jusque dans leurs jupons. Puis la grande taille de cette inconnue, qui, malgré la soixantaine bien sonnée, a conservé je ne sais quoi de souple, de dégagé, communique à toute sa personne un air de résolution robuste qui me reporte despotiquement à mon enfance.

« Que de fois, le dimanche, à Camplong, après le dernier coup de la grand'messe, mon oncle achevant de s'habiller pour l'autel devant le vestiaire,

je me tins debout à la porte de la sacristie et regardai entrer le monde dans notre église. Je voyais défiler Verdier, Birot, Bassac, puis les femmes de ces paysans au boursicaut garni : la Bassague, la Birotte, la Verdière. Oh! cette Verdière, quelle noble et superbe tournure je lui trouvais! Tandis que la Bassague, « pleine d'écus », pour parler comme là-bas, avançait courbée sur son bâton; que la Birotte, épuisée par l'avarice et le travail des champs si rude dans notre chaîne, venait tout de guingois, tordue par sa sciatique; la Verdière, la moins riche des trois, de la plus haute rue du village descendait vers nous avec l'aisance, la liberté, l'apparat, le bruit d'une reine. Son beau visage clair, épanoui, bienveillant, presque rieur, m'éblouissait. Si les faces racornies, parcheminées de la Bassague, de la Birotte m'avaient fait peur, j'étais rassuré maintenant. Voir la Verdière qui, même en hiver, au temps des neiges, n'avait jamais chaussé notre lourd sabot cévenol, poser son pied mince et long parmi les cailloux roulants de nos ruelles m'était joie céleste. Je ne sais trop quel âge elle avait : quarante ans peut-être...

« Élevé au presbytère, sans communication possible avec un autre monde que le monde étroit de Prudence et de mon cher oncle, j'étais doublement enfant, et mille choses menues auxquelles toi, Prosper, tu ne prêtais nulle attention à la métairie des Passettes, sans livres, presque sans prières, bruissante du caquet des servantes, du tapage des journaliers, du bêlement des bêtes, me touchaient, me troublaient, moi. Ainsi, que penserais-tu si je t'avouais que, chez la Verdière, la vue du beau paroissien dont sa main fort habilement faisait miroiter la tranche dorée, me bouleversait, me transportait autant que sa démarche et son visage. Ce paroissien merveilleux, unique, qui — ô allégresse! — devait contenir les offices de n'importe quelle fête de l'année, ressemblait extraordinairement au bréviaire de mon oncle, et même la housse enveloppant la reliure me paraissait d'étoffe plus fine, mieux taillée que la housse en lasting du bréviaire, ouvrage de notre gouvernante, plus habituée à garder notre chèvre qu'à se servir de l'aiguille et des ciseaux. Quand la radieuse femme de Verdier, adjoint au maire, passait devant la porte de la sacristie, me frôlant de sa robe à ramages légèrement relevée, mon envie de m'emparer de son paroissien était égale à mon envie de l'embrasser.

Ma nature et mon éducation luttaient une seconde; mais finalement, empli d'épouvante, je me rencoignais dans la sacristie, accompagnais l'officiant à l'autel, et, l'*Asperges me*... entonné, me donnais du chant à pleine voix et à plein cœur...

« La charbonnière de Joséphine, c'était la Verdière arrivée sur l'âge. Je lui trouvais la même allure de grande dame de Camplong, fière et glorieuse, presque les mêmes traits allongés, aimables et bons. Mais, par exemple, je ne retrouvais ni la gaieté, ni les sourires, ni l'entrain, ni les gracieux mouvements de tête qui m'émouvaient au seuil de la sacristie. A tout propos, la Verdière, pour montrer le luxe de sa coiffure, en agitait les barbes, les dentelles, avec les caprices d'une mulette de prix donnant branle à quelque magnifique caparaçon. L'étrangère assise dans mon cabinet avait peut-être connu ces coquetteries étincelantes; mais, hélas! le feu d'artifice de la jeunesse avait pris fin depuis longtemps, et maintenant on était grave, on était triste, on était taciturne, on était accablé. Ah! les ans, les ans, mon cher Arribas, ce qu'ils font de ce qu'il y a de plus beau parmi les hommes!

« Un détail me frappe tout à coup : son fichu noir à franges, à courte pointe, noué négligemment derrière le dos à la mode de chez nous. Pour une vieille, c'était assez hardi.

« — Je vous prie de m'excuser, monsieur, si je vous dérange, me dit-elle un peu remise. Voici ce qui m'amène : il s'agit d'un chardonneret qui s'est échappé de la rue Visconti.

« — Un chardonneret ?

« — Les voisins, qui l'ont suivi des yeux, viennent de m'apprendre qu'il a gagné les bâtiments de l'Institut, et votre concierge croit qu'il s'est réfugié chez vous. Si c'était un effet de votre bonté de me le rendre...

« Un chant clair, vif, à la fois pétillant et dru, coupe la parole à la charbonnière de Joséphine, qui se plante debout d'un élan, rejette le grand rideau de ma fenêtre et s'empare de la cage sans m'en demander la permission.

« — Cardy! mon Cardy!... répète-t-elle étreignant l'objet de ses deux bras, la voix tremblante, les yeux troubles.

« Et l'oiseau, de gonfler son gosier à force et de lui en décocher les notes vibrantes comme autant de caresses, autant de remerciements.

VII

« Cardy ne cessait de chanter et la charbonnière ne cessait de lui envoyer de longues paroles affectueuses, puis des mots d'une tendresse émue qui me pénétraient.

« — Et où as-tu couché, mon cher petit, lui disait-elle, où as-tu pu trouver la *retirée* cette nuit? Je t'ai cherché tout au long de la rue Visconti, de la rue de Seine, de la rue Bonaparte, et tu n'y étais pas... Ah! Cardy! Cardy! personne n'a fermé l'œil à la maison à cause de toi...

« Lui s'était perché sur l'extrême barreau de la cage, avait étiré son col ébouriffé, et, la tête passée entre les fils de fer, écoutait, écoutait. Parfois, sa maîtresse s'arrêtant, il partait d'un gazouillement très bas, lui donnait une réponse comme il pouvait.

« — Alors, votre chardonneret s'est sauvé de chez vous, hier au soir? demandai-je.

« — Hier au soir, vers sept heures. Voici comment la chose est arrivée... Il faut que je vous dise, monsieur, que je suis bien malheureuse en ce moment : mon mari est à la mort depuis huit jours.

« — Pauvre femme!...

« — C'est sa poitrine qui manque d'air, ce qui lui coupe la respiration et fait que, pour un rien, il se trouve mal... A Paris, où l'on a toujours trop de besogne sur les bras, où l'on se marche sur les talons les uns aux autres tant on est de monde, le temps manque pour se reconnaître, et ce n'est guère du bon Dieu qu'on s'occupe dans cette fourmilière enragée. Nous, malgré notre métier fort pénible, nous avons conduit notre travail de façon à ne manquer jamais les offices, les dimanches et les jours de fête. Aussi le bon Dieu nous a-t-il comblé de ses bénédictions. Je devinais bien que M. le docteur Barret, de la rue de Seine, n'avait pas grand espoir; ce néanmoins, je n'osais hasarder un mot à mon mari des derniers sacrements. Vous comprenez, cela pouvait lui faire une révolution et, même pour lui ouvrir le ciel, je n'aurais pas voulu

exposer sa vie... C'est de lui-même, tout à fait de lui-même, que, hier matin, après une longue toux où il a manqué passer, il m'a demandé de faire venir M. l'abbé Birgassol. M. l'abbé Guillaume Birgassol, quatrième vicaire de Saint-Germain-des-Prés, est le fils d'Antoine Birgassol, à qui nous avons vendu notre fonds, — des gens du pays...

« — De quel pays?...

« — De Truscas, dans les Cévennes...

« — Eh quoi! vous êtes de Truscas?

« — Les Birgassol sont de la paroisse de Truscas; mais, nous autres, nous sommes de la paroisse de Rocaillet...

« — Rocaillet! me suis-je écrié avec explosion.

« — Vous connaissez notre endroit?

« — Si je le connais! C'est un de mes amis qui actuellement en est curé.

« — Un ami à vous, monsieur?...

« — Et le meilleur des amis, l'abbé Prosper Arribas, des Passettes, près Camplong.

« — L'abbé Prosper Arribas!... Comment, Prosper Arribas, *Arribassou*, de la métairie des Passettes, est curé?

« — Il l'est, et curé de Rocaillet.

« — Je ne suis pas étonnée : c'étaient de si braves et si dignes gens, ces Arribas, des Passettes! J'ai « fait les châtaignes » chez eux dans les temps, — oh! des temps bien anciens.

« Aux souvenirs enlevants du pays natal, je ne sais quel souffle avait redressé cette vieille femme attristée, lui avait restitué une seconde de jeunesse. Dans cet éclair fulgurant de renaissance, je vis Honorine Jalaguier cheminant appuyée sur son bâton de pastoure, se retournant à ton appel, nous attendant au milieu de ses chèvres, parmi les châtaigneraies de Rocaillet.

« — Ne vous appelez-vous pas Honorine Jalaguier?

« — Vous savez mon nom?

« — Vous êtes des Cérisoles, sur la paroisse de Rocaillet. Vers 1842, vous avez épousé Justin Lebasset...

« — Mais, monsieur, qui vous a dit?...

« — J'étais là avec Prosper Arribas, avec *Arribassou,* quand votre grand-père, votre « grand, » Barthélemy Jalaguier, vous donna à Justin. Vous en souvenez-vous? les chardonnerets chantaient dans les cerisiers...

« — Je m'en souviens! je m'en souviens! répéta-t-elle, appuyant une main sur son cœur et se rasseyant.

« Elle haletait, comme à son arrivée.

« — Alors, articula-t-elle avec effort, vous êtes le neveu de M. l'abbé Fulcran, curé de Camplong?

« — Oui, je suis *M. le neveu,* un M. le neveu bien changé, bien vieilli, bien respectable... Hélas ! les châtaigneraies de Rocaillet sont si loin!

« Honorine Lebasset, après une hésitation de trois secondes, céda à l'entraînement de son cœur empli de la vision des Cérisoles, de la vision de ses jeunes ans, et me tendit les deux mains. Quand mes doigts touchèrent les siens, des larmes me montèrent aux yeux.

« — Si mon mari pouvait vous voir, quel bien ça lui ferait! murmura-t-elle.

« — Il me verra, je vous le promets, il me verra.

« — Nous ne demeurons pas loin de l'Institut. Nous sommes rue Visconti, 6, au troisième. Quelle joie pour mon pauvre Justin ! Quand il entend parler du pays, il ne sent plus son mal. Il aime tant Rocaillet et les Cérisoles, qu'il aurait sûrement guéri de son rhume là-bas, si j'avais pu l'y faire transporter. Mais, en premier, la liquidation de nos affaires avec les Birgassol nous a retenus six mois, puis, quand nous aurions pu partir, M. le docteur Barret n'a pas voulu, redoutant un malheur en route. Que voulez-vous? Dieu est le maître de tout et de nous... Il faut se résigner... Je dois l'avouer, du reste, le ciel a vu notre misère, et il ne nous a pas laissés sans consolation puisqu'il nous a donné Cardy...

« — Alors, ce chardonneret a pu?...

« — Si vous le connaissiez! si vous saviez comme il est obéissant, comme il se met à chanter pour peu que Justin lui envoie un signe du doigt ou un sifflement des lèvres! C'est le gendre des Birgassol, Baptiste Lizier, qui, étant allé à Truscas l'an passé, nous le rapporta. Il l'avait pris dans un engluement au bord du ruisseau des Cérisoles, à trente pas de la

hutte où vous avez vu mon grand-père pour la première fois. Hier au soir, j'avais posé la cage de Cardy sur le lit de mon malade, et Justin, que ses souffrances ont rendu un peu sourd, entendait l'oiseau, jouissait de lui, l'ayant plus près de son oreille. Tout d'un coup, M. l'abbé Birgassol paraît, suivi d'un sacristain de Saint-Germain-des-Prés. Le bon Dieu entrait chez moi. Je suis troublée, je perds la tête, et j'enlève la cage d'un mouvement si brusque que la porte se prend à mon tablier, s'entr'ouvre, et Cardy se sauve, passant au-dessus de toute la famille Birgassol agenouillée... Voilà.

« Elle n'en pouvait plus.

« Je lui remis la cage et la reconduisis, lui renouvelant ma promesse d'aller prendre bientôt des nouvelles de son mari. En traversant la cour de mon pavillon, ma cour de couvent, Cardy, ingrat, avait des accents joyeux qui me fendaient le cœur.

VIII

« Le lendemain, je n'y tenais plus, mon cher Arribas : il me fallait revoir mon chardonneret des Cérisoles. La tête pleine des jolis airs de Cardy, sur les deux heures, par la rue Bonaparte, je me suis acheminé vers la rue Visconti, à une portée de fusil de l'Institut. Quelle ruelle, bon Dieu! Dans tout Paris où, depuis trente-cinq ans, j'ai promené tant de pas inutiles, je ne connais guère que le boyau étranglé de la rue du Chat-qui-Pêche, sur le quai Saint-Michel, qu'on puisse comparer à la ruelle Visconti. Je vais le nez levé, les yeux aux murailles rouillées, décrépites. J'ai oublié le numéro des Lebasset, et je ne l'ai pas demandé à Joséphine, fort capable de trouver étrange ma visite à son ancienne charbonnière et d'en jaser à langue que veux-tu avec la valetaille du palais Mazarin.

« Je tombe en arrêt. Sur une plaque de marbre noir encastrée dans l'embrasure d'une porte cochère, je lis ces mots en lettres dorées :

HOTEL DE RANES

JEAN RACINE Y MOURUT LE 22 AVRIL 1699

« Jean Racine, ton poète, mon cher Prosper, l'auteur « sublime »

d'*Esther* et d'*Athalie*. Tu le vois, en dépit de son exiguïté, de son étroitesse, — deux fiacres ne pourraient s'y croiser, — il s'en faut que la rue Visconti soit la première rue venue.

« ... *Fonderie Deberny ; Krafft, relieur ; Caderini, fumiste ; Joseph Rousset, fondeur ; Haro, éditeur...* Ah ça! mais où demeurent donc ces Labasset? Il ne me reste plus que cinq ou six maisons à dévisager et je débouche dans la rue de Seine. Maintenant, le trottoir est mince comme le doigt, on n'y marche qu'en frôlant les murailles du coude. Je descends sur la chaussée et me sauve. Au bout du compte, si mon désir d'entendre encore l'inoubliable Cardy, des Cérisoles, me presse trop vivement, je me risquerai à interroger Joséphine.

« Bon! la rue de Seine est là, je la touche. Tout à coup, je demeure planté. Qu'y a-t-il? Il y a que, si les oreilles ne me tintent pas, j'ai ouï le chardonneret d'Honorine Jalaguier et de Justin Lebasset, mon chardonneret de l'Institut.

« Mes prunelles partent comme des balles. Je découvre Cardy là-haut, à un troisième étage. Il m'a aperçu, car, sans discontinuer sa ritournelle, il penche la tête et me regarde à travers le treillis de sa cage. Ce treillis paraît si fin, qu'on dirait Cardy tout à fait libre sur le rebord de la fenêtre des Lebasset. Comme je me dispose à monter, cette enseigne, fraîchement peinte et fraîchement vernie au-dessus d'un trou plus noir que l'entrée de la mine Sainte-Barbe, à Graissessac, me crève les yeux :

BOIS ET CHARBONS

ANTOINE BIRGASSOL, SUCCESSEUR DE JUSTIN LEBASSET

« J'enfile l'allée. Si tu te souviens, mon cher ami, de l'état de parfaite ordonnance, de reluisement, — pardonne-moi ce mot suspect, — où nous apparut la hutte des Jalaguier en 1842, le jour de notre excursion à Truscas pour des truites, tu te feras une idée de la propreté éblouissante où j'ai trouvé l'appartement des Lebasset. Que Mirette s'en étonne : l'Honorine de Paris est restée la Norine des Cérisoles. C'est elle qui est venue m'ouvrir la porte.

« — Ah! monsieur... Ah! monsieur..., répétait-elle attendrie, ne sachant comment me remercier.

« — Et votre mari ? lui ai-je demandé.

« — Hélas! je priais quand vous avez sonné.

« — Alors?...

« — Il faut que le bon Dieu prenne pitié de nous, qu'il ne nous abandonne pas.

« — Me sera-t-il permis de voir votre malade?

« — Certes, si cela vous sera permis! J'en suis sûre d'ailleurs, votre visite lui donnera un peu de ton. Tout ce qui lui rappelle le pays lui est profitable. Je lui ai conté que notre Cardy avait eu la chance de se réfugier chez vous, à l'Institut, et cela lui a fait un plaisir, mais un plaisir!... Voudriez-vous vous asseoir une minute?

« J'ai pris le siège qu'elle me tendait.

« — Je ne puis vous introduire tout de suite dans la chambre de mon Justin, a-t-elle repris, s'excusant : M. l'abbé Guillaume Birgassol cause en ce moment avec lui. Vous arrivez juste à l'heure de la visite de M. l'abbé Guillaume, car M. l'abbé Guillaume, qui est un ange, le visite chaque jour dans l'après-midi... Mais, qui sait, peut-être n'avez-vous pas le temps d'attendre?...

« — J'ai le temps.

« Une petite casserole pleine d'eau bouillait sur un trépied dans l'âtre. Elle y a jeté une poignée d'herbes sèches, recroquevillées.

« — C'est du lichen de chez l'herboriste, a-t-elle dit en besognant. Je coupe cette tisane avec du lait, et Justin se trouve soulagé... Cette toux! cette toux! Que voulez-vous? il faut se faire une raison... Quand je songe pourtant que nous commencions à être un peu tranquilles, un peu heureux... Après avoir tant trimé dans ce Paris où les jours sont si longs pour le travail et les nuits si courtes pour le repos!... Encore, si Théodore vivait!...

« — Théodore?

« — Notre fils unique. Nous l'avions eu un peu tard, mais il était

fort comme un rouvre de chez nous. Eh bien! monsieur, nous l'avons perdu d'un chaud et froid, le matin même où il devait, à Saint-Sulpice, recevoir la tonsure des mains de Monseigneur l'archevêque. Il a beau y avoir six ans que ce malheur nous est arrivé, il me semble qu'il est d'hier...

« Elle a retiré sa casserole du feu; puis, s'approchant de moi, elle a murmuré très bas :

« — Monsieur, mon idée est que mon mari n'a jamais pu se consoler de la mort de notre enfant. Il me disait comme ça, quand je me désolais : — « Auras-tu bientôt fini de pleurer! Tu sais bien, Norine, que ce « ne sont pas tes pleurs qui nous rendront le fillot. » — Tout de même, encore qu'il essayât de faire le fier au chagrin, son appétit s'en allait, s'en allait, et bientôt il ne mangea quasiment plus. Vous devinez si je lui en accommodais des sauces, et des sauces de Rocaillet, pour le ravigoter un brin! Malheureusement, ma cuisine de là-bas ne lui disait pas plus que ma cuisine d'ici, et il maigrissait, maigrissait à faire peur... Un soir, — en avril dernier, — nous étions assis dans cette pièce, lui à la place où vous êtes, moi à la place où je suis. Tout d'un coup, il se mit à tousser, mais à tousser!... Je fus prise d'un tremblement de tous les membres : je venais d'entendre la toux, la toux aigre et rauque de Théodore... Mon Dieu, quand j'y pense!...

« — Qu'as-tu donc, Justin? qu'as-tu? lui demandai-je.

« — Rien, me répondit-il.

« Puis, après la quinte, tournant vers moi une face toute blanche et me regardant avec des yeux qui n'étaient pas de ce monde, il ajouta ces paroles :

« — Théodore m'appelle... Je l'ai vu distinctement cette nuit... Il m'a « fait signe... A la fin des fins, elle est bien lourde la vie sans le fillot, « et, si tu n'étais pas là, il me serait bon d'en être allégé...

« Une porte s'est ouverte. L'abbé Guillaume Birgassol a paru.

« — Madame Lebasset, a-t-il dit, si vous voulez assister à la prière... »

« Honorine a rapidement essuyé son visage luisant de larmes. Elle a suivi le vicaire dans la pièce à côté. . . .

« La porte de la chambre était demeurée entre-bâillée. Peut-être n'avait-on pas osé m'inviter, mais n'était-on pas fâché de me laisser entendre la prière. Soudain, Cardy a lancé une fusée de notes brillantes. J'ai hasardé trois pas, j'ai plongé de l'œil en avant. La cage avait été retirée de la fenêtre, installée sur une chaise au milieu de la pièce. J'étais mal placé pour voir le malade, enveloppé de sa femme et de l'abbé; mais par exemple, le chardonneret, immobile sur un barreau et chantant, m'apparaissait tout entier. Quelle ouverture admirable ce musicien ailé jouait en manière d'introduction à la prière!

« — Chut! a dit Honorine, étendant une main vers Cardy.

« L'oisillon s'est tu.

« Alors, l'abbé Guillaume Birgassol, par un geste lent, a fait le signe de la croix; puis, dans notre patois cévenol, il a récité le *Pater* gravement, solennellement :

« *Nostré Païré qué siès al ciel, qué bostré noun ségo santifiat...*

« Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié... »

« Arribas, à moi aussi, des larmes me sont venues aux yeux.

IX

« Le vicaire de Saint-Germain-des-Prés parti, Honorine m'a fait un signe. Je suis entré dans la chambre. Je ne trouve pas d'expression pour te marquer la joie naïve de Justin Lebasset en m'apercevant. Sa faiblesse ne lui permettant pas de se lever du large fauteuil de paille où il se tenait à demi couché, comme sa femme l'avait osé à l'Institut avec une simplicité touchante, il m'a tendu les deux mains, puis il m'a regardé longuement.

« — Merci, monsieur, merci, m'a-t-il soupiré. J'éprouvais un grand contentement tout à l'heure, tandis que M. l'abbé récitait *Notre Père :* Norine m'ayant prévenu que vous me feriez visite, je sentais à quelque chose que vous étiez là. C'est si plaisant à un pauvre homme comme moi, la vue des gens du pays, surtout de ceux qu'on a connus dans le bonheur.. Vous souvenez-vous de notre rencontre au clos des Cérisoles, chez

Barthélemy Jalaguier ? Vous souvenez-vous de nos accordailles, à Norine et à moi, sous les arbres près de la hutte, en plein soleil, au chant des chardonnerets de Rocaillet ?

« Un attendrissement subit lui ayant coupé, lui ayant noyé la voix, il est demeuré muet. Il a regardé sa femme, et, arrêtant sur elle deux yeux dilatés, agrandis de tout le dépouillement du visage où la mort avait promené le bout de sa faux :

« — Ah ! monsieur, avec quelle bonté de tout son être elle me soigne ! C'est bien pénible certainement de me trouver dans l'état où je suis ; mais aurais-je jamais su ce que vaut ma femme, si ce méchant rhume qui me prend les forces goutte à goutte ne me tenait ?...

« — Du courage, mon homme, du courage ! a interrompu Honorine.

« Elle lui a souri tendrement.

« Après un silence, il s'est retourné vers moi.

« — Monsieur, m'a-t-il dit, je voudrais vous demander un petit service.

« — Petit ou grand, je serai heureux de vous le rendre.

« Le creux de ses joues, car sa face ravagée montrait partout des creux, le creux de ses joues s'est coloré, ses grands yeux fixes se sont voilés à demi, et il a articulé timidement :

« — Si notre connaissance datait d'hier, je n'oserais pas vous importuner, mais voici des ans et des ans que nous nous sommes vus pour la première fois. D'ailleurs, vous devez tenir un peu de votre oncle, M. le curé Fulcran, qui, dans ma jeunesse, chez les Arribas, à la métairie des Passettes, me tira d'un bien mauvais pas...

« — De quoi s'agit-il ?

« — Il s'agit tout uniment de Norine.

« — De moi, Justin ?

« — Si tu me donnais un peu de ta bonne tisane ? a-t-il balbutié, le souffle lui expirant sur les lèvres.

« — Justement, j'en ai de toute fraîche...

« — Des picotements me font saigner la gorge... La toux va suivre...

« La quinte a été d'une violence extrême. Affreuse misère de nous !

H. de Monvel.

ce malheureux Lebasset, en proie à une manière d'explosion intérieure à laquelle des organes encore trop résistants ne permettaient pas la libre expansion au dehors, était ébranlé, secoué, tordu membre à membre, nerf à nerf, pour ainsi parler fil à fil. Il soufflait, il suait, il était rendu. Tandis que sa femme filtrait, sucrait l'infusion de lichen, j'ai dû soutenir ce pauvre martyr, que la tempête effroyable de sa toux menaçait de renverser de son fauteuil, de précipiter dans le feu.

« — Mon Dieu du ciel! gémissait par intervalles le malheureux, mon Dieu du ciel!

« Trois ou quatre gorgées de lichen prises à la file ont atténué la crise, finalement en ont eu raison. Le malade, porté en avant, les poings à la poitrine, s'est renversé sur le dos avec des respirations saccadées, très douloureuses. Honorine l'encourageait d'un mot, d'une caresse. A plusieurs reprises, ne résistant pas à sa tendresse demeurée entière depuis les jours anciens, les jours radieux des Cérisoles, elle a porté jusqu'à ses lèvres la main droite de son mari et y a appliqué de longs baisers.

« Moi, mon cher Arribas, je demeurais attentif à la scène en un bouleversement profond, et, tandis que Justin et Honorine, mis l'un et l'autre au « pressoir de la douleur », comme disent tes Livres saints, se balbutiaient des paroles consolantes, je revoyais ce couple jeune, beau, en pleine fleur de vie, sous les cerisiers fourmillant de chardonnerets de l'aveugle Barthélemy Jalaguier. Eh quoi! c'était ainsi qu'à quarante-cinq ans de distance, finissait, dans une ruelle noire de Paris, cette fête magnifique, bénie en pleine nature par un vieillard auguste, célébrée par le chant alterné de tous les oiseaux de Rocaillet! O vie de l'homme, ô vie de l'homme, ombre d'un rêve!

« Mais Lebasset, réconforté par le cœur héroïque de sa femme, se redresse légèrement; son regard erre, passe à côté de moi sans me voir, tombe sur la cage où Cardy picore à petits coups, sans désemparer. L'oisillon a été atteint, il quitte sa mangeoire, se perche, entonne. Le chant va un peu au hasard de l'inspiration, un fragment de millet demeuré au bout de la langue le gêne sans doute. Soudain l'ariette se corse, le dessin en apparaît

plus franc, plus net, plus développé, plus savant. Elle éclate enfin dans sa force. Justin semble ravi ; il ne quitte pas le chardonneret des yeux.

« — Monsieur, me dit-il, dès que Cardy ouvre le bec, je me retrouve à Rocaillet. C'est une chose extraordinaire : lui lâche une note, et moi je revois le pays comme si j'y étais. Quand, au temps jadis, je « faisais les châtaignes » à Camplong, il m'est arrivé d'entendre M. l'abbé Fulcran dire que Dieu avait tiré l'homme « du limon de la terre ». Ah ! comme je suis bien pétri de notre terre cévenole, moi ! Aussi, monsieur, je veux y retourner à cette terre de mon enfance... et j'y retournerai...

« — Encore ton idée, Justin... Je t'en supplie...

« — Écoute-moi, Norine, tu connais mon vice : je suis gourmand. Si tu allais m'acheter un *éclair* chez Quillet, comme chaque jour. Je crois que je mangerais ça avec plaisir ; dans tous les cas, Cardy est là pour m'aider, ce mignon... Allons, ma Norine, allons... a-t-il ajouté avec l'accent de la prière.

« Elle nous a laissés.

X

« Honorine n'avait pas fermé la porte derrière elle, que Lebasset, allongeant vers moi sa tête amaigrie, évidée, où les deux pavillons des oreilles se déployaient immenses parmi de rares touffes de cheveux blancs ébouriffés, m'a appelé à lui d'un regard.

« — Monsieur, m'a-t-il dit, ce qui me préoccupe à l'heure de ma mort, car je vais mourir, je le sens, c'est cette pauvre créature qui sort pour me chercher un gâteau, c'est ma femme. Si vous saviez ce qu'elle a été pour moi depuis Rocaillet ! Enfin... Voici mon plan : je voudrais être enterré au pays de ma naissance. Une idée. Pour nous, gens de la montagne cévenole, nous pouvons bien la quitter pour aller gagner des sous au bout du monde ; mais, le boursicaut une fois garni, nous n'avons qu'un désir : revoir les gens que nous avons connus, et les animaux avec, et les champs avec, et les arbres avec. C'est comme ça...

« — C'est comme ça, en effet, et c'est bien, lui ai-je murmuré.

« — En premier, quand j'ai ouvert la bouche de mes intentions à Norine, elle s'est fâchée et a pleuré toute l'eau de ses yeux; puis, moi repiquant mon raisonnement, comme on enfoncerait un clou dans la muraille, elle s'est accoutumée petit à petit à mon voyage vers l'Espinouze, et hier, à son retour de l'Institut où elle avait causé avec vous, nous sommes tombés d'accord. Une chose surtout la tourmentait : la pensée que moi je serais là-bas dans le cimetière de Rocaillet, au milieu des parents et des amis, à l'ombre de notre clocher, tandis que notre enfant...

« Un sanglot lui a coupé la voix.

« — Je sais, mon brave Lebasset, quelle épreuve il vous a fallu traverser. Votre femme m'a tout conté.

« Il a poursuivi courageusement :

« — ... Tandis que notre fils demeurerait au cimetière Montparnasse, sans une connaissance, seul dans ce Paris où personne ne s'occupe de vous quand vous passez, ne se retourne pour vous dire un mot. Je l'ai rassurée tout de suite, et je lui ai avoué qu'après nous en être concertés longuement, M. l'abbé Guillaume et moi, nous avons été d'avis l'un et l'autre que si, par la volonté de Dieu, j'étais enlevé de ce monde, Théodore me suivît au pays...

« La respiration lui a manqué brusquement.

« — Reposez-vous... Tout à l'heure...

« — Non, monsieur, car Norine va rentrer... Elle a pleuré, elle a pleuré en m'écoutant. Mais, le croiriez-vous, monsieur? ses larmes me semblaient moins tristes, lui coûter à présent moins de souffrance. Quand j'ai eu fini, elle m'a dit : — « Mon Dieu, si, après mon enfant perdu, il me faut « perdre mon mari, j'irai vivre près d'eux à Rocaillet, car je ne veux pas « les abandonner. » Puis, elle est tombée à genoux et elle a dit encore ces mots qu'elle répète souvent : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite, « non la mienne! » — Voilà où nous en sommes, monsieur, les Lebasset; voilà! »

« Ne trouvant pas une parole, j'ai pressé de nouveau ses deux mains dans les miennes. Il a été fort touché.

« — Oh! monsieur le neveu! monsieur le neveu!... a-t-il balbutié. Puis, d'un ton plus ferme :

« — Je pense à votre voyage à Truscas avec Arribassou... A propos, d'après ce que vous avez conté à Norine, Arribassou, des Passettes, serait curé de Rocaillet à cette heure. Si c'était un effet de votre bonté de lui recommander Norine... Vous entendez, elle a perdu l'habitude du pays, et, quand elle y arrivera, si M. le curé Prosper Arribas voulait la conseiller, lui tendre tant seulement le bout d'un doigt!... Elle a, de son côté, des cousins à Campilliergues, près Rocaillet, comme, du mien, j'en ai à Truscas. Mais les cousins, ça n'est capable que de vous dévorer dans l'occasion, et je voudrais que Norine, s'installant à Rocaillet avec son bien, leur fît tirer la langue le plus longtemps possible, à tous ces affamés.

« — Alors, vous avez ramassé des sous, comme vous dites?

« — Si nous en avons ramassé, des sous! Et des pièces blanches aussi... Norine ne vous a donc pas annoncé notre fortune?

« — Elle ne m'a pas parlé de vos affaires.

« Il a eu un redressement d'orgueil. Puis, avec un pétillement de ses yeux :

« — Monsieur, m'a-t-il dit, nous tenons quarante mille francs au fond du sac, et, si les Birgassol, qui sont gênés présentement, finissent par nous verser les cinq mille francs qu'ils nous doivent pour l'achat de la boutique et de la clientèle, nous posséderons quarante-cinq mille francs. N'est-ce pas un joli magot? Mais, Norine et moi, nous savons ce qu'il nous coûte, le magot, car Théodore, qui étudiait au séminaire pour être prêtre avec M. l'abbé Guillaume, n'a jamais mis les doigts à rien, lui. Allez donc voir si on se levait matin et si on se couchait tard par ici! Je les connais, allez, vos escaliers de l'Institut, et celui de M. Villemain, et celui de M. Francisque Duret, et celui de M. Beulé, et celui de M. Philarète Chasles! Leur en ai-je monté de l'eau, leur en ai-je scié du bois à tous ces messieurs, sans compter le frottage et l'époussetage chez M. de Sacy! Le brave homme, ce M. de Sacy, tout menu, tout pâlot, et vert comme un brin de châtaignier! C'est lui qui fit entrer au petit séminaire de Saint-Nicolas d'abord, puis au grand séminaire de Saint-Sulpice notre Théodore...

« Il est demeuré muet une longue minute. Il a continué :

« — Vous sentez s'il en a fallu de l'économie pour arriver à cette grosse somme et si on a dû manger du fromage de Brie sur des tranches de pain sec ! Les privations ne nous coûtaient pas une once. Notre idée, à Norine et à moi, était de vivre avec les sous qui se trouvaient au fond de nos poches. Mais gare si les sous, au nombre de vingt, devenaient une pièce blanche ! Alors, on se serrait le ventre, et le *blanchet,* remisé, ne revoyait pas le soleil. C'était un « prisonnier » de plus, comme nous disions en riant... Ah ! ces prisonniers ! ces prisonniers ! en avons-nous mis à l'ombre !... Et tout cela, monsieur, dans l'espoir que, lorsque Théodore aurait la messe, Monseigneur de Montpellier le réclamerait, le placerait dans la montagne de l'Espinouze, et que, Norine et moi, nous retournerions à Rocaillet pour y mener, à notre fantaisie et pas loin du fillot, nos dernières années d'ici-bas... Mais vous voyez ce que la vie a fait de nous : Théodore est mort, moi je mourrai aujourd'hui ou demain...

« Cardy, attentif jusque-là, sa jolie tête tendue vers son maître, s'est secoué vivement, a sauté d'un barreau à l'autre, a lancé un cri aigu.

« — Norine ! a murmuré le malade, exténué, s'affaissant dans son fauteuil.

XI

« J'ai vu mourir Justin Lebasset, mon Arribas, et j'ai été touché, édifié jusqu'au fond de l'âme. Je demande à Dieu, quand mon heure sera venue, de m'accorder ce calme, cette force dans la suprême lutte avec la vie. Pas une plainte, pas un gémissement ; une fois seulement il a dirigé vers sa femme un regard douloureux, déchirant, puis de sa bouche glacée s'est exhalé ce mot unique : « Théodore. » Marc Aurèle voulait qu'on quittât la vie « comme l'olive mûre tombe de l'arbre qui l'a portée, en baisant le sol « qui l'a nourrie ». Le paysan de Rocaillet a eu cette belle, cette simple, cette noble mort d'un fruit de la terre qui s'en va au réservoir commun de tous les êtres, sans cri, sans désespoir, sans arrachement. Ne t'effraie pas, je t'en prie, de cette citation de l'empereur Marc Aurèle qui persécuta

les chrétiens; je te la donne avec le même respect que tu mettrais à me donner un texte sacré. Va, mon vieux Arribas, tous les saints ne sont pas canonisés.

« Je ne saurais te dire à quel point toute la famille Birgassol, père, mère, fils, fille et gendre, s'est montrée bonne pour Honorine, à moitié morte. Notre montagne âpre et dure reste encore le pays des cœurs solides, des cœurs honnêtes, des grands cœurs. L'abbé Guillaume a été particulièrement affectueux, délicat. Tandis que ses parents empressés auprès de la veuve, à force de regrets, de franchise aussi, avaient la consolation un peu rude, lui trouvait des paroles vraiment célestes, qui tombaient sur Honorine comme une vivifiante, une rafraîchissante rosée. J'ignore comment il est parvenu à mêler le nom de Théodore aux choses toutes de miel qu'il a su découvrir. Certains cœurs purs ont des secrets qui savent parler aux secrets d'un autre cœur pur sans le blesser.

« C'est l'abbé Guillaume Birgassol qui a célébré l'*Office des Morts,* et il s'est acquitté de ce grave devoir d'affection religieuse avec une ferveur, une dignité, une émotion qui m'ont pénétré. Du reste, ce jeune ecclésiastique, — il a trente ans peut-être, — grand, blond, les traits longs et fins, le front haut, la bouche sérieuse, a fort bon air sous les habits sacerdotaux, qu'il porte avec une aisance du meilleur goût. Tandis qu'il priait pour l'âme de Justin Lebasset avec une ardeur où son amitié de jadis pour son condisciple de Saint-Sulpice, Théodore Lebasset, mêlait je ne sais quoi de tendre, moi j'examinais ses parents debout dans l'assistance, et devant Antoine Birgassol, hérissé, rugueux, recouvert de sa veste de serge comme un chêne de l'Espinouze de son écorce, devant Angélique Birgassol, ergotée, toute d'une venue, avec des raideurs de baliveau noirci à l'entrée de quelque mine de Graissessac, je me demandais par quel miracle, de ces souches emmêlées, sauvages, avait pu jaillir surgeon si élancé, si élégant, si souple, si gracieux de tous points.

« En entrant à Saint-Germain-des-Prés, nous étions vingt personnes à peine; en sortant, nous étions plus de cent. Les amis de Lebasset, prévenus à temps, arrivaient essoufflés des coins les plus opposés de Paris et se

B. de Monvel

joignaient sans bruit au cortège. Que de feutres noirs à larges bords, de bourgerons bleus raides comme des planches, de pantalons de velours vert bouteille plus amples que des sacs ! Au beau milieu de la rue de Rennes, parmi les tramways, les omnibus, les camions, les fiacres, allongeant un regard sur la file, je me suis cru un moment dans quelqu'une de nos pittoresques vallées cévenoles, le jour où des funérailles riches — il y en a — ont mis tout le village sur pieds.

« Au cimetière, l'abbé Guillaume a trouvé des paroles très justes, très élevées encore que très simples, pour marquer d'un trait vif aux yeux de tous la vie de ce travailleur qui avait nom Justin Lebasset. Empruntant à une « Prose » de saint Thomas ce verset :

In labore requies,
In æstu temperies,
In fletu solatium,

il a monté doucement jusqu'à l'éloquence. Les yeux d'Honorine, un peu égarés, demeurés secs depuis la veille, se sont mouillés, quand l'officiant, se détournant de la foule des invités à laquelle il avait vanté « le repos, la douceur, le rafraîchissement du travail », s'est adressé à elle, à elle seule, et lui a révélé la consolation qu'elle découvrirait dans les larmes.

« — Dieu est dans votre douleur, a-t-il conclu, et, dès que sa miséricorde « jugera à propos d'ouvrir le réservoir de vos larmes, vous serez consolée, « *in fletu solatium.* »

« Nous avons reconduit Honorine rue Visconti. Le petit appartement au troisième étage m'a paru sinistre. Cardy, roulé en boule à l'extrémité d'un barreau, demeurait là, immobile, ébouriffé, endormi, sans voix. La cage, avec son godet débordant, sa mangeoire pleine, son plancher négligé, souillé, avait un aspect de désolation qui m'a pincé au cœur. Un à un, ayant bredouillé un mot non sans peine, mes Cévenols se sont retirés, et nous sommes restés les trois Birgassol, les deux Lizier, et moi. La veuve accroupie sur une chaise basse — une chaise des Cérisoles, la chaise du vieux Jalaguier, — se complaignait, et à travers ses complaintes, passaient toute espèce de préoccupations : — Comment, elle, qui ne savait ni A ni B, s'y prendrait-elle

pour faire exhumer le corps de Théodore et retirer du caveau provisoire, où on venait de le déposer, le corps de son mari? Où trouverait-elle assez de courage, le jour venu de partir, pour se mettre en route? Elle était seule, seule au monde à présent, etc...

« — Alors, Norine, vous nous prenez pour des étrangers, nous autres? a interrompu Antoine Birgassol.

« — Comment, Norine, vous nous croyez capables de vous laisser dans la peine! s'est écriée en pleurant Annette Birgassol.

« — Madame Lebasset, est intervenu l'abbé Guillaume, soyez, je vous en prie, sans inquiétude.

« Et, osant s'emparer des mains de la veuve et les garder dans les siennes avec cette simplicité des prêtres qui, jeunes ou vieux, ont le privilège de familiarités divines dont personne ne songerait à s'offenser :

« — Vous savez, madame Lebasset, si mes parents vous sont dévoués, s'ils vous aiment. Pour moi qui ai appris à vous honorer dès mon enfance, pour moi qui fus l'ami de votre fils qui est au ciel, je vous suis dévoué aussi et je vous aime. Veuillez compter sur mon zèle pour vos démarches quelconques et ne vous laissez troubler par nul souci. Maintenant, permettez-moi d'ajouter que, le jour où vous aurez terminé vos affaires à Paris, où tout sera prêt, c'est moi qui vous accompagnerai jusqu'à Rocaillet et irai vous installer là-bas.

« — O monsieur l'abbé! s'est-elle écriée avec un sanglot.

« Elle s'est mise debout, et, tendant ses bras au vicaire de Saint-Germain-des-Prés :

« — Guillaume, mon bon Guillaume, l'ami intime de mon Théodore!... a-t-elle bégayé.

« Après l'abbé, elle a étreint toute la famille.

« — Vous êtes mes vrais parents, les Birgassol, mes vrais parents...

« En répétant ce mot « parents », elle a ouvert une armoire, et du fond d'un tiroir a retiré un papier qu'elle a montré au vieux charbonnier, le successeur des Lebasset, rue Visconti.

« — Antoine, lui a-t-elle dit, voici plus de trente ans que nous nous

connaissons et nous savons au juste, après si longue amitié, ce que nous valons les uns et les autres. Les Birgassol sont « de l'or en barre », pour parler comme à Rocaillet... Antoine, votre commerce n'a pas prospéré comme vous l'espériez, comme nous y comptions, quand vous avez quitté la rue du Battoir, près l'hospice de la Pitié, pour venir ici. Qui sait si vous n'êtes pas trop scrupuleux, trop honnête? Quoi qu'il en soit, voici ce que je fais du billet de cinq mille francs que vous avez souscrit autrefois à mon pauvre mari... Je le déchire. Vous ne me devez rien, rien, rien.

« — Mais, Norine... mais, Norine... a balbutié le bonhomme fléchissant sur ses genoux.

« — Vous êtes mes parents! s'est-elle écriée avec exaltation.

« — Mais, Norine... a bredouillé Annette, plus blanche que sa coiffe fraîchement repassée.

« — Vous êtes mes parents!

« — Mais, madame Lebasset, j'aurais pu, moi, dans quelques années, acquitter une dette...

« — Toi, Guillaume, tu es mon fils!

« Et de nouveau elle l'a embrassé.

« Cardy se réveillait, et jetait de-ci de-là, comme les grains d'or de quelque riche chapelet tombant un à un dans un plateau d'argent, de rares et timides modulations.

XII

« Que dirais-tu de moi, mon Arribas, si je t'avouais les préoccupations puériles dont je suis assiégé depuis la mort de Justin Lebasset? Tu hausserais les épaules, et Mirette avec toi certainement. Hausse les épaules, mon ami; mais laisse-moi te confesser que Cardy a toutes mes pensées, que je suis infiniment moins sensible au deuil d'Honorine qu'au deuil de Cardy. Madame Lebasset, après tout, est un être humain armé pour se défendre contre la douleur : elle va et vient; elle parle; elle pleure; elle prie; elle voisine avec les Birgassol; elle finira par la consolation, cette suprême misère, ce comble de notre fragilité, de notre néant. Mais lui, mon adorable

chardonneret des Cérisoles, prisonnier derrière des barreaux, à qui l'air manque, la patrie manque, son unique ami manque, que ne peut-il pas lui arriver dans la solitude affreuse où le voilà précipité? Les oiseaux participent-ils de cette infirmité qui ravale si bas les hommes : la consolation? Les oiseaux se consolent-ils?...

« Depuis une quinzaine que Justin Lebasset nous a quittés, je n'ai pas cessé un seul jour de monter au troisième étage de la rue Visconti pour prendre des nouvelles d'Honorine, — je me trompe, de Cardy. Il ne se porte pas trop mal, et cet après-midi, comme la veuve et moi, la cage posée sur la chaise habituelle, nous admirions l'oisillon, moins hérissé, plus mince, plus long, plus délié de tête en queue, il a préludé discrètement.

« — Écoutez, monsieur, écoutez! m'a dit Honorine.

« — Je trouve son chant d'une tristesse mortelle, ai-je murmuré.

« — Oui, monsieur, vous avez raison, mortelle, en effet.

« — Pauvre Cardy! il ne peut se consoler, lui...

« La veuve m'a quitté brusquement, et, dans la pièce à côté, je l'ai entendue éclater en sanglots.

« Cependant Cardy, ayant commencé sur le ton allongé, traînant, plaintif, dont nous deux, acolytes attitrés de la paroisse, nous commencions les *Lamentations* de Jérémie, le jeudi saint, dans l'église de Camplong, avait petit à petit renforcé sa voix, et, maintenant, il allait de toute l'aisance de son bec, de toute l'aisance de son haleine, comme nous deux à l'*Alleluia* de Pâques, quand le Seigneur était ressuscité. J'ai fait cette réflexion devant le gosier arrondi, gonflé à outrance du chardonneret : il veut distraire Honorine, l'obliger à reprendre vie.

« L'aimable bestiole! quel grand cœur elle avait dans sa poitrine moins grande que la feuille d'une rose trémière des haies de Rocaillet! Ma passion pour Cardy s'en est accrue subitement, je m'en suis senti brûlé, et cette idée s'est emparée avec force de mon esprit : demander à Honorine Lebasset de me confier, non, de me donner, son chardonneret. Certes les chardonnerets ne lui manqueraient pas aux Cérisoles, tandis qu'à l'Institut, je...

« On a frappé à la porte. J'ai rejoint la veuve. Elle causait avec l'abbé

Birgassol. Le jeune vicaire s'est assis et a annoncé que toutes les affaires étaient terminées, que toutes les démarches étaient faites auprès de l'administration des pompes funèbres, qu'on était libre de partir le lendemain si l'on voulait...

« — Il ne nous reste plus, a-t-il ajouté, qu'à nous occuper de Cardy...

« — De Cardy? me suis-je écrié.

« — Je lui apporte sa maisonnette pour voyager, a poursuivi l'abbé, retirant d'une feuille de papier où elle était soigneusement pliée une cage en bois grosse comme le poing.

« — Alors, madame Lebasset, vous emportez Cardy là-bas? ai-je demandé avec un frisson.

« — Justin l'aimait tant! a-t-elle répondu. Croiriez-vous, monsieur, que, m'en allant avec notre chardonneret des Cérisoles, il me semble que je m'en vais avec l'âme de Justin?

« Il n'y avait pas un mot à répliquer. J'ai serré affectueusement, respectueusement les mains à Honorine, et je lui ai promis qu'elle vous trouverait à Rocaillet, Mirette et toi, pour lui faire accueil, la guider, la secourir en toutes façons. Va, mon bon Arribas, tu peux ouvrir toutes grandes les portes de ton presbytère — « *Attolite portas principes vestras!* » comme nous chantions au chœur — c'est une sainte que le ciel t'envoie.

« Maintenant, trois lignes absolument personnelles. Pourquoi ne profiterais-tu pas de la présence à Rocaillet de l'abbé Guillaume Birgassol pour descendre, à l'aube, vers un coin perdu du ruisseau des Cérisoles et engluer une demi-douzaine de chardonnerets à mon intention? Les jeunes ont grandi en septembre, et les vieux sont superbes dans nos tènements aux environs des vendanges. Ne m'oppose pas la lourdeur de tes jambes, qui ne sont plus tes jambes de cabri, la faiblesse de tes yeux, troublés par les premières ombres des ans. L'abbé Guillaume, à qui j'ai touché un mot de ma fantaisie, se montre très disposé à te prêter et son bras et sa vue pour cette chasse toute à mon profit. Ici, dans l'exil de cette énorme maison de l'Institut, j'ai besoin de mon pays; donne-le-moi sous sa forme la plus aimable, la plus gracieuse, la forme chantante et ailée. Jadis, tu as passé

huit jours à Paris, et tu t'es trouvé fatigué, ahuri ; songe un peu si tu y étais resté muré plus de trente ans ! Aie pitié. J'ai besoin d'entendre « le son suave des oiseaux » dont il est parlé, m'a dit le vicaire de Saint-Germain-des-Prés, au septième chapitre du Livre de la Sagesse, « *Avium sonus suavis.* »

« A propos de l'abbé Guillaume Birgassol, je ne veux pas négliger de te le recommander. Observe-le. Il est, selon moi, peu d'ecclésiastiques aussi distingués. La vocation, je la trouve inscrite, et dans sa tenue discrète, et dans sa parole à la fois douce et ferme, et dans la culture de son esprit, capable d'escalader les sommets. Qui sait si, un jour, le fils du charbonnier de la rue Visconti ne coiffera pas la mitre ? Il n'y aurait assurément dans ce fait rien de bien extraordinaire : est-ce que Urbain IV, qui coiffa la tiare, n'était pas le fils d'un savetier de Troyes ?

« Je t'embrasse, mon vieux ami des Cévennes, et j'embrasse aussi ta cousine Mirette, si elle ne doit pas crier trop fort. »

FERDINAND FABRE.

SOUVENIRS D'UN SOLDAT (*)

Nous marchions le long du chemin de fer; les trains remplis de troupes, de chevaux et de munitions nous devançaient sans cesse. Les soldats regardaient avec envie les wagons de marchandises qui passaient à côté de nous et aux portes desquels se montraient des têtes de chevaux. Voyez donc que d'honneur pour des bêtes, tandis que nous, nous devons marcher !

« Le cheval est une brute qui peut maigrir, répondait Wasili Karpitch, tu es un homme et c'est toi qui dois te maintenir en bonnes conditions. »

Un beau jour, au milieu d'une halte, un Cosaque accourut vers notre chef, portant une nouvelle importante. On nous fit lever et ranger sans havresac et sans armes, rien qu'avec nos blouses blanches. Personne ne savait pourquoi. Les officiers inspectèrent les soldats. Wenzel, comme d'habitude, criait et jurait, tirait les hommes par la manche de leur blouse mal mise, et les bousculait pour les faire s'habiller. On nous conduisit le long du remblai du chemin de fer; après diverses manœuvres, on plaça le régiment sur deux rangs

(*) Voir les *Lettres et les Arts* du 1er juillet 1888, tome III, page 59.

le long de la voie. La ligne des blouses blanches s'étendit le long des rails sur un parcours d'une verste.

« Mes enfants, cria le major, l'Empereur va passer. »

Nous attendîmes l'Empereur. Notre division était une des moins connues, étant cantonnée loin de Pétersbourg et de Moscou. C'est à peine si un dixième des soldats avait vu le Tsar, et tous attendaient avec impatience le passage du train impérial. Une demi-heure s'écoula; le train n'arrivait pas, on permit de s'asseoir.

« Va-t-il s'arrêter? demanda quelqu'un.

— En voilà une prétention, ne faudrait-il pas s'arrêter pour chaque régiment! Il va nous regarder de la fenêtre de son wagon, et c'est déjà beaucoup.

— Nous ne pourrons jamais le reconnaître au milieu de tous les généraux qui l'accompagnent.

— Je le reconnaîtrai, dit un autre, je l'ai vu sur le champ de Hodinski, tout près de moi comme je vous vois. »

Et le soldat fit un geste pour indiquer combien il avait été près de l'Empereur. Enfin, après deux heures d'attente, on vit au lointain un peu de fumée. Le régiment se leva et se rangea. Nous vîmes d'abord le train transportant la domesticité et les cuisiniers. Ces derniers et les marmitons en bonnets blancs regardaient par la fenêtre, et, en nous voyant, riaient on ne sait de quoi : deux cents sagènes après, venait le train de l'Empereur; le mécanicien voyant un régiment rangé ralentit la marche, et les wagons passèrent avec un bruit lent devant les yeux des hommes regardant avidement les fenêtres des wagons. Mais tous les stores étaient baissés. Un Cosaque et un officier se tenaient sur la plate-forme de la dernière voiture. Ce furent les seules personnes que nous aperçûmes. Nous vîmes disparaître le train, dont le mouvement allait s'accélérant; nous restâmes trois minutes encore sur place, puis nous regagnâmes notre bivouac. Les soldats étaient désenchantés et exprimaient leur déception. « Le verrons-nous jamais? » s'écriaient-ils. Nous ne devions pas tarder à le voir. Avant d'arriver à Ploetchi, on nous annonça que l'Empereur allait nous passer en revue dans cette ville.

On nous fit défiler devant lui, dans notre tenue de marche, c'est-à-dire en

blouses, en pantalons crottés, en bottes poudreuses et roussies par le soleil, avec nos monstrueux havresacs au dos, nos sacs à biscuits et nos bouteilles pendues à des ficelles. Le soldat n'avait absolument rien d'élégant ni de martial; nous ressemblions à de simples paysans; les gibernes et les fusils indiquaient seuls que ces paysans s'en allaient à la guerre. On nous rangea en une mince colonne sur quatre de front; il nous eût été impossible de défiler autrement dans les rues étroites de la ville. Je marchais sur le flanc droit; je m'efforçais de ne pas changer de pied, de maintenir l'alignement, et je me disais que si c'était de mon côté que devait se trouver l'Empereur et son état-major, j'allais être obligé de passer près de lui. Mais ayant jeté un coup d'œil sur mon camarade Titkow, qui marchait à côté de moi, je vis que sa figure, sombre et farouche d'habitude, avait une expression inusitée d'émotion. Je sentis que cette émotion générale me gagnait aussi et mon cœur se mit à battre plus violemment. Soudain, je crus comprendre que tout allait dépendre de la manière dont notre souverain allait nous regarder. Le sentiment que je ressentis plus tard quand, pour la première fois, j'allai au feu, avait quelque chose d'analogue. Les hommes marchaient de plus en plus vite, le pas était plus allongé, la démarche était plus ferme et plus dégagée. Je n'eus plus besoin de m'observer pour marcher en mesure; la fatigue était dissipée. On eût dit que des ailes nous étaient poussées et nous portaient vers le but où nous entendions déjà les sons de la musique et un étourdissant « hourra ! ». Je ne me souviens nullement des rues que nous traversâmes, je ne puis dire s'il y avait du monde dans ces rues, et si l'on nous regardait; je ne me rappelle que l'émotion qui avait envahi mon âme et la sensation de la force extrême de cette masse à laquelle j'étais mêlé et qui nous entraînait. Je sentais qu'il n'y avait rien d'impossible pour cette masse, que le courant qui nous portait et dont je faisais partie, ne pouvait être arrêté par aucun obstacle, que tout serait brisé et anéanti par lui. Chacun de nous pensait que l'homme devant lequel nous allions nous trouver, pouvait d'une parole, d'un geste, changer la direction de ce courant, nous ramener sur nos pas ou nous porter en avant contre des obstacles terribles, et chacun voulait saisir dans le geste et le regard de cet homme, ce signe indéfinissable qui nous menait à la mort. « C'est toi qui nous

conduis, pensait chacun de nous, nous te donnons notre vie, regarde-nous et sois tranquille; nous sommes prêts à mourir. »

Il savait que nous étions prêts à mourir. Il voyait les rangs terribles de ces hommes fermes dans leur élan, qui passaient presque en courant devant lui, ces grossiers soldats misérablement vêtus. Il sentait qu'ils allaient à la mort, tranquilles, irresponsables. Son cheval gris était immobile, les oreilles dressées au son de la musique et des cris d'enthousiasme. Un pompeux état-major l'entourait, mais je ne me souviens d'aucun de ces brillants cavaliers, je n'ai présent à la mémoire qu'un seul homme monté sur un cheval gris, vêtu d'un uniforme simple, la tête couverte d'une casquette blanche. Je me rappelle sa figure pâle et fatiguée, épuisée par la résolution qu'il avait dû prendre. Je me rappelle les larmes qui inondaient son visage et qui se répandaient en gouttes brillantes sur le drap foncé de l'uniforme. Je me rappelle le mouvement nerveux de sa main tenant les brides du cheval, ses lèvres tremblantes qui semblaient prononcer des paroles, sans doute des paroles d'affection à ces milliers de jeunes hommes qui allaient périr, et sur qui il pleurait. Tout ce tableau parut et disparut comme un éclair; quand, essoufflé, non par la course, mais par un enthousiasme indescriptible et surhumain, je passai en courant devant lui, tenant d'une main mon fusil, de l'autre agitant au-dessus de ma tête mon képi, je criai de toutes mes forces un « hourra! », que je n'entendis même pas, tant il disparut dans les cris assourdissants de la foule.

Ce ne fut qu'une seconde. Les rues poudreuses échauffées par un soleil torride, les soldats, épuisés par l'émotion, par une course rapide durant une verste, mourant de soif, les appels des officiers, qui exigeaient que tout le monde marchât en rang et du même pied, — voilà tout ce que je vis et ce que j'entendis cinq minutes après. Et quand, après avoir marché deux verstes encore, nous quittâmes cette ville étouffante, et que nous arrivâmes à la prairie où nous devions bivouaquer, je me jetai à terre, brisé de corps et d'âme.

*
* *

De pénibles journées de marche, la poussière, la chaleur et la fatigue, les pieds meurtris jusqu'au sang, de courtes haltes le jour, des sommeils de plomb

la nuit, le clairon détesté sonnant le réveil au petit jour ; et puis, des champs, des champs qui n'avaient rien de commun avec ceux du pays, des plaines couvertes d'herbe épaisse, les prairies où ondulaient les feuilles soyeuses du maïs ou les épis du blé jaunissant, c'était là notre vie.

C'étaient toujours les mêmes visages, la même existence au régiment, les mêmes conversations et les mêmes récits du foyer, les mêmes détails sur la halte dans la ville de gouvernement, les mêmes bavardages sur les officiers.

Quant à l'avenir, on en parlait peu et à contre-cœur. Pourquoi était-on parti pour la guerre, on ne le savait que confusément. Et cependant on était resté près de six mois sous les murs de Kichineff pour se préparer à entrer en campagne. On aurait pu profiter de ce temps-là pour expliquer aux troupes les raisons de la campagne qu'on allait entreprendre. Mais on avait probablement trouvé cette précaution inutile. Je me souviens qu'un jour un soldat me demanda :

« Eh bien! Wladimir Michaïlitch, allons-nous bientôt entrer en Boukharie ? »

Un moment je crus avoir mal entendu, mais quand il renouvela sa question, et que je lui répondis que le pays dont il me parlait était séparé de nous par deux mers et qu'il était à quatre mille verstes de distance, que probablement nous n'y entrerions jamais :

« Non, Michaïlitch, vous vous trompez, l'écrivain du régiment m'a dit que quand nous aurons traversé le Danube nous serons en Boukharie.

— Mais c'est Bulgarie, et non Boukharie, que tu veux dire.

— Boukharie, Bulgarie, si vous voulez, n'est-ce pas la même chose ? »

Il se tut, évidemment mécontent.

Nous savions que nous allions nous battre contre les Turcs parce qu'ils avaient répandu beaucoup de sang. Nous voulions les battre, pas précisément à cause du sang qu'ils avaient versé, mais ils avaient dérangé tout ce monde qui, par leur faute, allait subir les épreuves d'une rude campagne; ils avaient fait rappeler les soldats en congé qui, pour eux, avaient quitté famille et foyer, et s'en allaient on ne sait où au-devant des boulets et des balles. On se représentait le Turc comme un émeutier instigateur de désordres, et qu'il fallait punir et dompter.

Nous nous occupions de nos affaires de famille, de nos bataillons et de nos compagnies infiniment plus que de la guerre. Dans notre compagnie, tout était tranquille et calme. Chez les tirailleurs, les affaires allaient de pis en pis. Wenzel ne se calmait pas. La sourde hostilité contre lui grandissait, et devenait une véritable haine, par suite d'un incident auquel je ne puis penser sans une pénible émotion, bien qu'il y ait cinq ans de cela. Nous venions de quitter une bourgade et d'entrer en plaine; le régiment qui nous précédait y campait déjà. La localité était très bien située : d'un côté, bordée d'un ruisseau, et de l'autre d'un bois de chêne de haute futaie. C'était le soir, il faisait tiède, le soleil se couchait. Le régiment, les armes bas, préparait le campement. Titkow et moi commencions à dresser nos tentes, les poteaux étaient posés, je tenais un des pans de la tente, Titkow enfonçait les pieux.

« Allons, Michaïlitch, tire plus fort! (Il me tutoyait depuis peu.) Allons, c'est cela! »

Mais tout à coup un bruit singulier, régulier, comme si l'on avait applaudi, se fit entendre derrière nous; je me retournai.

Les tirailleurs étaient en rangs. Wenzel criait d'une voix courroucée contre un soldat qu'il souffletait. Le soldat, le visage contracté, tenait son fusil au pied, n'osait se soustraire aux coups de Wenzel et tremblait de tout son corps. Wenzel, le corps penché, semblait lui-même plier sous les coups qu'il donnait, tantôt d'une main, tantôt de l'autre, souffletant le visage du soldat. Autour d'eux tout le monde se taisait, et on n'entendait dans ce silence que le bruit des coups et les paroles entrecoupées et incompréhensibles du commandant, hors de lui. Un nuage passa devant mes yeux; je fis un mouvement involontaire. Titkow le comprit et tira violemment à lui le pan de toile que je tenais à la main.

« Arrête, imbécile, que le diable t'emporte, cria-t-il. Es-tu devenu manchot, qu'est-ce qui te prend, où as-tu tes yeux? on dirait vraiment que de ta vie tu n'as rien vu. »

Les coups pleuvaient, le soldat perdait son sang; ses lèvres et son menton en étaient couverts; il s'affaissa. Wenzel se détourna, et, ayant parcouru d'un regard toute la compagnie, s'écria :

« Si quelqu'un s'avise de fumer sous les armes, je le battrai comme je viens de faire et plus fort encore. Canaille, va. Qu'on le relève, qu'on lui lave la figure et qu'on le couche sous la tente, il se reposera. Rompez! »

Ses mains tremblaient; elles étaient enflées et pleines de sang. Il tira son mouchoir, s'essuya et quitta les soldats muets et visiblement impressionnés. Il se mit à arpenter la prairie; sa démarche était saccadée et nerveuse. Il était pâle; ses yeux brillaient; on devinait au jeu des muscles de son visage, qu'il serrait les dents. Il passa tout près de nous, et, ayant rencontré mon regard fixé sur lui, il sourit ironiquement, rien que du bout de ses lèvres minces, et, ayant murmuré des paroles que je n'entendis pas, il s'éloigna.

« Brute sanguinaire, dit Titkow avec haine. Pour toi, me dit-il, qu'est-ce tu voulais? être fusillé, sans doute? Patience! on fera justice.

— Va-t-on aller se plaindre, demandai-je, et à qui?

— On ne se plaindra pas. Mais gare à lui, quand il sera au feu avec nous...! »

Il murmura des paroles que je n'entendis pas, que je craignis de comprendre. Fédorow, qui avait eu le temps de se faufiler au milieu des tirailleurs et de les questionner, venait à nous.

« Il torture les gens sans raison. Matuchkine, le petit soldat, fumait un cigare pendant la marche. A la halte, il avait son fusil au pied et son cigare entre les doigts, Wenzel s'en aperçut. Animal! continua-t-il tristement, en se couchant sous la tente. Le cigare était éteint, on voyait qu'il l'avait oublié, le pauvret. »

Quelques jours après, nous arrivâmes à Alexandrie, où étaient réunies beaucoup de troupes.

En descendant la montagne, une vaste plaine s'étend devant nous avec des tentes blanches, la masse noire des soldats, les longs piquets. Des canons de bronze montés sur leurs affûts verts scintillent dans le lointain. Des soldats et des officiers arpentent la ville. Par les fenêtres ouvertes d'hôtelleries misérables et sordides, sortent les sons mélancoliques et entraînants des orchestres hongrois, le bruit de la vaisselle et des conversations bruyantes; les boutiques sont pleines d'acheteurs russes. Les Roumains, les

Allemands et les Juifs ne parviennent pas à se faire comprendre par nos soldats; tout le monde crie à tue-tête. Partout, on discute le cours du rouble-papier. On estropie le roumain : « Veux-tu me donner deux galagan (deux sous), diable au visage basané? demande un soldat. — Vas-tu me donner dix copecks? Allons, *dommul* (monsieur). — *Ounde echte pochta?* (Où est la poste?) dit à un petit maître roumain un officier la main au képi et exagérant la politesse; puis, il consulte le « guide militaire » dont toutes les troupes sont munies. Le Roumain répond, l'officier ne comprend rien, feuillette le vocabulaire, ne comprend pas davantage, et remercie poliment. — Oh! la, la, mes amis, quel peuple! Ils ont les mêmes popes, les mêmes églises que nous, mais ils ne comprennent absolument rien. Allons, veux-tu me donner un rouble argent? crie à tue-tête un soldat qui offre une chemise à un boutiquier établi devant un étalage en plein vent. Veux-tu me donner pour cette chemise, *patrou francou,* quatre francs? » Il tire la pièce, la montre, et l'échange s'effectue à la satisfaction générale.

« Pays! pays! rangez-vous, voilà le général qui passe. »

Un jeune général, à la redingote élégante, aux bottes hautes, au fouet de cuir passé en bandoulière, traverse rapidement la rue. Son ordonnance le suit à quelques pas. C'était un Asiatique, la tête couverte d'un turban et vêtu d'une robe de chambre bariolée; il a un grand sabre et un revolver à la ceinture. Le général, la tête haute, l'air indifférent, le sourire aux lèvres, regarde les soldats qui se rangent pour le saluer, entre dans l'hôtellerie. Dans un coin, Ivan Platonowitch, Stébelkow et moi, nous étions attablés devant un plat du pays, un mélange de viandes et de poivre rouge.

La chambre, tapissée de papiers déchirés, était garnie d'une multitude de petites tables et regorgeait de monde. Le bruit de la vaisselle, les bouteilles que l'on débouchait, les cris des voix dont la plupart étaient avinées, disparaissaient dans le tintamarre que faisait l'orchestre installé dans une petite niche drapée d'andrinople rouge. Les musiciens étaient cinq : deux violons qui râclaient avec rage, un violoncelle qui accompagnait de ses notes graves et uniformes, une contrebasse qui rugissait. Ces quatre instruments n'étaient là que pour faire valoir le cinquième.

Un Hongrois basané, les cheveux crépus, presque un enfant, était assis en avant de l'orchestre. Un instrument étrange sortait de derrière le col de sa veste de velours, quelque chose dans le genre d'un chalumeau, tel que celui qu'on donne au dieu Pan ou aux faunes : une succession de petits tuyaux de diverses longueurs, réunis entre eux et dont les orifices s'ouvraient devant la bouche du musicien. Le Hongrois tournait la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche, soufflait dans les tuyaux et en tirait des sons vigoureux et mélodieux qui n'ont rien de semblable à ceux de la flûte et de la clarinette. Le musicien, tout en tournant et retournant la tête, exécutait les passages les plus difficiles. Sur la mélodie confuse des instruments à corde, les sons de ce chalumeau se dessinaient hardiment, et distinctement, d'une façon charmante et sauvage.

Ses cheveux noirs et gras balayaient son front trempé de sueur, son visage était allumé, les veines de son cou s'enflaient.

Le général s'assit à une table où se trouvaient des officiers de sa connaissance; tout le monde se leva à son entrée.

« Asseyez-vous, messieurs, » dit-il. Cette permission s'adressait naturellement aux grades inférieurs. Nous terminâmes notre dîner en silence.

Ivan Platonowitch fit servir une bouteille de vin rouge du pays; après la seconde bouteille, quand la gaieté s'épanouit sur son visage et qu'un vif incarnat colora ses joues et son nez, il s'adressa à moi.

« Jeune homme, me dit-il, vous souvenez-vous d'une des premières longues marches que nous ayons faites ensemble?

— Certainement, Ivan Platonitch.

— Vous avez échangé quelques paroles avec Wenzel, je crois? Et vous l'avez saisi par la main? demanda le capitaine d'un ton singulièrement sérieux. Quand je lui eus répondu affirmativement, il poussa un long et profond soupir et se mit à cligner des yeux avec inquiétude.

— Vous avez mal fait... C'est une sottise. Voyez-vous, ce n'est pas une leçon que je veux vous donner. Au fond, vous avez parfaitement agi..., c'est-à-dire c'était contre la discipline..., que diable... je ne sais plus ce que je dis! Excusez-moi... »

Il se tut, baissa les yeux et se mit à siffler. Je me tus également. Ivan Platonowitch vida la moitié de son verre, et, me donnant une tape sur le genou :

« Donnez-moi votre parole que vous ne recommencerez pas. Je comprends parfaitement que pour un homme qui a des impressions fraîches, c'est difficile. Mais que voulez-vous faire d'un animal comme lui? c'est un enragé, ce Wenzel. Enfin, voyez-vous... »

Ivan Platonowitch évidemment ne trouvait pas ses mots, et, après un silence assez prolongé, il eut recours, pour se délier la langue, à son verre de vin.

« C'est un brave homme, au fond, poursuivit-il. Le diable sait ce qu'est cette folie qui l'envahit tout d'un coup. Vous avez pu voir que, moi aussi dernièrement, j'ai bousculé un soldat, mais assez doucement. Un imbécile ne comprend même pas sa faute, si c'est une bûche, que voulez-vous en faire? Wladimir Michaïlitch, vous comprenez que j'agis alors paternellement, et, je vous le jure, sans méchanceté, bien qu'il m'arrive quelquefois de m'échauffer. Tandis que chez l'autre, c'est un système. Eh! là-bas, cria-t-il au garçon roumain qui servait : *Otche vine négru!* Encore du vin!... Vous verrez qu'il finira par passer en jugement, s'il ne lui arrive pas quelque chose de pis; les soldats finiront par perdre patience et la première fois que l'on sera au feu... Ce serait dommage, car vous savez, au fond c'est un brave homme, même un homme de cœur.

— Allons donc, repartit Stébelkow, quel est l'homme de cœur capable de rosser ainsi ses soldats?

— Vous auriez dû voir, Ivan Platonitch, ce que votre homme de cœur a fait dernièrement. »

Et je racontai au capitaine comment Wenzel avait dernièrement frappé un de ses hommes pour avoir fumé.

« Eh bien, c'est cela! Vous voyez, c'est toujours comme cela. »

Ivan Platonowitch devenait de plus en plus rouge, soufflait, s'arrêtait un moment pour recommencer de plus belle.

« Enfin, je vous le répète, ce n'est pas un tigre que ce Wenzel.

Quels sont les hommes les mieux nourris? Ceux de Wenzel. Quels sont les mieux dressés? Encore ceux de Wenzel. Quelle est la compagnie où les punitions sont le plus rares? Toujours chez lui. C'est encore lui qui ne laisse jamais juger un de ses soldats, à moins qu'il n'ait commis une faute des plus graves. En résumé, s'il n'avait pas la faiblesse de frapper ses hommes, on le chérirait.

— Lui avez-vous parlé de cela, Ivan Platonitch?

— Certainement, et nous nous sommes disputés plus de dix fois! Que voulez-vous? « Est-ce une armée, ou une milice? me répondit-il. » Il s'explique toujours en se servant de sentences incompréhensibles. « La guerre, dit-il, est une si grande rigueur, que si je suis à mon tour rigoureux avec mes soldats, ce n'est qu'une goutte d'eau dans la mer... Leur développement est encore si médiocre... » Enfin, un tas de balivernes auxquelles le diable ne comprendrait rien, mais, malgré tout cela, c'est un excellent homme. Il n'est ni joueur ni ivrogne, très consciencieux dans son service; il aide son vieux père et sa sœur, avec cela très bon camarade. Quant à l'instruction, il n'y en a pas un qui le vaille dans tout le régiment, et malgré tout cela, souvenez-vous de mes paroles, où il passera en un conseil de guerre, ou ceux-ci, en indiquant de la tête la fenêtre, se feront justice. C'est affreux, mais c'est inévitable. J'ai dit. »

Ivan Platonowitch tapota amicalement mes épaulettes, puis enfonça ses mains dans ses poches, en retira sa blague à tabac et se fit une grosse cigarette, qu'il introduisit dans un énorme bout d'ambre garni d'argent bruni, sur lequel on lisait le mot « Caucase ». Il le mit à sa bouche; puis me passa la blague, et nous nous mîmes tous trois à fumer.

Le capitaine poursuivit sa narration interrompue.

« Il y a vraiment des occasions où il est impossible de ne pas les bousculer. Ce sont de vrais enfants. Vous connaissez Balounow? »

Stébelkow éclata de rire.

« Quoi! quoi! Stébelkow? grogna Ivan Platonowitch. Eh bien! le Balounow en question est un vieux troupier toujours à l'amende. Voilà vingt ans qu'il est au service; pour toute espèce de fautes, on ne le

lâche pas... Vous n'étiez pas encore des nôtres à cette époque; aux environs de Kichineff, nous sortions d'un village, les autorités nous commandent d'inspecter les secondes paires de bottes de rechange. Je range mes soldats et je passe derrière les rangs pour voir si les têtes de bottes sortent des havresacs. Je n'en vois pas à Balounow : « Où sont tes bottes? — Je les ai rangées dans le fond pour mieux les conserver, mon commandant. — Tu mens! — Pardon, mon commandant, elles sont dans le havresac, mais serrées pour éviter la pluie, me répond-il avec hardiesse. — Enlève ton havresac! Déboutonne-le! »

« Au lieu de l'ouvrir, mon gaillard tire les bottes par leurs tiges. Allons, vas-tu me déboutonner cela! — Mais je vais les retirer sans déboutonner, mon commandant. »

« Je le force à m'obéir, et que croyez-vous qu'il tire du havresac? un cochon de lait, le museau bâillonné pour l'empêcher de piailler! La main droite à la visière de son képi, de l'autre tenant son cochon, il avait une attitude respectueuse, pleine de dignité : « Gredin! tu auras chipé cet animal « chez quelque Roumaine! » Et bien entendu, je l'ai légèrement houspillé. »

Stébelkow se tordait tellement de rire qu'il eut toutes les peines du monde à dire :

« C'est probablement à l'aide du cochon que tu l'as battu?

— Certainement, je le lui ai arraché des mains et l'en ai frappé à plusieurs reprises.

— Mais n'aurait-on pu éviter cette scène? dis-je.

— Allons donc, cela fait mal de vous entendre! N'aurait-il pas mieux valu, à votre avis, le mettre en jugement? »

*
* *

La nuit du 14 au 15 juin, Fédorow me réveilla.

« Michaïlitch, entendez-vous?

— Quoi!

— La canonnade. On passe le Danube. »

J'écoutai. Un vent violent soufflait; il chassait des nuages obscurs

qui cachaient la lune; il s'engouffrait dans la toile des tentes, les secouait violemment, sifflait dans les cordages et les faisceaux d'armes. Au travers de ce vacarme, on entendait de temps à autre des coups secs.

« Ce qui doit tomber de monde en ce moment...! murmura en soupirant Fédorow. Allons-nous y aller, qu'en pensez-vous? Quel bruit étrange, on dirait le tonnerre!

— Mais qui sait, c'est peut-être l'orage.

— Mais non, comment pouvez-vous croire que ce soit un orage! écoutez comme les coups sont réguliers. »

En effet, les coups partaient à intervalles égaux. Je me glissai hors de la tente et regardai dans la direction d'où partaient les coups. On ne voyait pas de feu. Je croyais voir une lumière dans la direction de la canonnade, mais ce n'était que la tension de la vue : « Enfin, nous y voilà! » pensai-je.

Et je m'efforçai de me représenter ce qui se passait là dans l'obscurité. Je voyais le large fleuve aux bords escarpés, des centaines de bateaux portant nos troupes; on tirait sur eux. Combien échapperont? Un frisson parcourait mon corps. « Voudrais-je être parmi eux? » me demandai-je involontairement.

Je regardai le camp endormi, tout y était tranquille. On entendait le paisible ronflement des soldats qui se mêlait au bruit de la canonnade lointaine et au sifflement du vent. Et, tout à coup, je désirai passionnément que tout cela ne fût pas, qu'il n'y eût pas de guerre, que tous ces hommes endormis, et moi parmi eux, n'allassions pas là-bas où le bruit de la canonnade se faisait entendre.

Parfois, la canonnade était plus forte; parfois, je percevais un bruit plus sourd, que je prenais pour celui de la fusillade; je ne savais pas que le Danube était à vingt verstes, et que ce qui me semblait des coups de fusil ne venait que d'une tension maladive du tympan. Mais cette illusion faisait travailler mon cerveau, et je voyais des tableaux terribles. Comme dans une vision, c'étaient des milliers de soldats étendus sur le sol, des plaintes, des gémissements, des clameurs, des voix enrouées

criant d'une façon désespérée « hourra! », une attaque à la baïonnette, un affreux carnage. On était repoussé, tout cela avait-il été inutile?

Une teinte grise parut au levant, le vent tomba, les nuages se dissipèrent, des étoiles mourantes apparurent dans le ciel pâlissant. Il allait faire jour. On commençait à s'éveiller, et ceux qui entendaient le bruit du combat réveillaient les autres. On parlait peu et bas. L'inconnu semblait proche. Personne ne savait ce qui se passerait demain et personne ne voulait songer à ce lendemain. Je m'endormis au jour et je me réveillai tard. Le canon continuait à tonner sourdement, et bien qu'aucune nouvelle du Danube ne fût parvenue jusqu'à nous, les bruits les plus invraisemblables circulaient. Les uns affirmaient que nos troupes avaient passé le fleuve et poursuivaient les Turcs; les autres disaient que le passage était manqué, et que des régiments entiers étaient détruits.

« Les uns ont été noyés, les autres tués, dit quelqu'un.

— Ne te gêne pas pour mentir, interrompit Vasili Karpitch.

— Pourquoi voulez-vous que je mente? c'est la vérité.

— Quoi! La vérité, mais d'où la connais-tu? nous savons tous qu'on tire le canon, mais nous n'en savons pas davantage.

— Mais tout le monde le dit. Un Cosaque a été envoyé au général.

— Un Cosaque. Où l'as-tu vu et de quoi a-t-il l'air, ton Cosaque?

— Mais d'un Cosaque comme ses pareils.

— Comme un autre, c'est cela; as-tu bien une langue de portière. Tu devrais rester tranquille et cesser de bavarder. Il n'est venu personne et, par conséquent, personne ne peut rien savoir. »

J'allai chez Ivan Platonowitch. Les officiers étaient prêts, l'uniforme boutonné et le revolver à la ceinture. Ivan Platonowitch était, comme à l'ordinaire, rouge, essoufflé, en nage, il haletait, s'essuyait le cou avec un mouchoir sale. Stébelkow s'agitait; il avait l'air radieux et, on ne sait pourquoi, avait teint en noir ses petites moustaches qui tombaient d'ordinaire, et qui, aujourd'hui, étaient relevées en crocs.

« Voyez donc notre enseigne, comme il s'est fait beau pour le combat, me dit Ivan Platonowitch en clignant de l'œil. Mon petit Stébelkow, mon

petit Stébelkow, combien tu me fais pitié! Nous n'aurons plus dans notre compagnie de jolies petites moustaches comme celles-là, mon pauvre petit. On va t'anéantir, dit le capitaine d'une voix railleuse et triste à la fois. Allons, tu n'as pas peur au moins?

— Je ferai mon possible pour n'avoir pas peur, répondit Stébelkow d'une voix ferme.

— Et vous, guerrier, avez-vous peur?

— Je n'en sais rien, Ivan Platonowitch. L'on n'a rien appris de là-bas?

— Rien du tout. Dieu sait ce qui se passe, dit Ivan Platonowitch, en respirant profondément. Nous nous mettons en marche à une heure, poursuivit-il après une pause. »

Les pans de la tente s'entr'ouvrirent; l'aide de camp Loukine allongea sa figure sérieuse et pâle.

« Vous êtes là, Ivanow? On m'a donné l'ordre de vous faire prêter serment, pas tout de suite, mais au moment où nous nous mettrons en marche. Ivan Platonowitch, délivrez aux hommes le cinquième paquet de cartouches. »

Il refusa de venir s'asseoir avec nous, prétextant un surcroît d'affaires, et s'en alla je ne sais où. Je sortis aussi.

A midi, le dîner fut prêt. Nos hommes mangèrent mal. Après le dîner, on donna l'ordre d'enlever les fourreaux des fusils et l'on distribua les cartouches supplémentaires. Les soldats se préparaient au combat; ils se mirent à visiter leurs havresacs et à les débarrasser de toutes les inutilités. On jeta les chemises et les pantalons déchirés, un tas de chiffons, de vieilles bottes, des brosses, des livres gras à force d'usage. On ne saurait croire tout ce que les soldats avaient apporté jusqu'au Danube. J'ai vu moi-même de petits instruments de bois qui, en temps de paix, servent à polir, pour les revues, les cuirs des effets d'équipement, des pots de pommade, de petites boîtes, des planchettes, même des formes de bottes.

« Jetez tout cela, vous marcherez plus légèrement au combat. Vous n'aurez plus besoin de tout cela demain.

— Voilà cinq cents verstes que je traîne cette loque, se disait à lui-même

le soldat Loutikow, à quoi cela me sert-il ? Je ne pourrai pas l'emporter avec moi dans l'autre monde. »

Vider les havresacs, se débarrasser de tout ce qui n'était pas de première nécessité, devint une rage. Quand nous levâmes le camp, le terrain que nous venions d'abandonner avait l'air d'un carré de couleurs vives sur le fond obscur du steppe, tant les soldats y avaient laissé de chiffons et de loques de toutes nuances.

Au moment de nous mettre en marche, quand le régiment fut tout à fait prêt, quelques officiers se portèrent en avant, et avec eux le tout jeune aumônier du régiment. On me fit sortir des rangs ainsi que quatre autres volontaires des autres bataillons. Tous étaient entrés au régiment au moment où l'on s'était mis en marche. Laissant nos fusils à nos voisins, nous allâmes nous placer près du drapeau. Mes camarades inconnus étaient émus, le cœur me battait aussi plus fort que de coutume.

Le chef de bataillon nous ordonna de toucher le drapeau. Le porte-étendard l'abaissa. La vieille étoffe de soie verte ondula sous le vent. On nous plaça en cercle; nous prîmes la hampe d'une main, nous levâmes en l'air l'autre main, on nous fit répéter les paroles du prêtre qui lut la vieille formule de serment militaire de Pierre le Grand. Je me rappelai les paroles de Vasili Karpitch au moment de notre première marche. Après une longue énumération des cas et des situations ayant trait au service impérial où les mots de campagnes, d'attaques, d'avant et d'arrière-garde, de sentinelles et de train se répétaient mainte fois, j'entendis tout à coup ces mots « *sans ménager votre vie* » que nous répétâmes tous à l'unisson; je vis les rangs serrés de ces hommes dont les visages étaient graves et résolus; je compris que ce n'étaient pas là de vains mots. Nous regagnâmes nos rangs, le régiment s'ébranla, se forma en une longue colonne et se dirigea à marche forcée vers le Danube. Les coups cessèrent de se faire entendre.

Je me rappelle cette marche comme dans un songe, la poussière soulevée par les régiments des Cosaques qui nous rattrapaient, la longue plaine qui descendait vers le Danube, l'autre rive du fleuve que nous apercevions, à quinze verstes de distance, au travers d'une vapeur bleue, la fatigue, la chaleur

enfin et la lutte près d'un puits, aux faubourgs mêmes de Simnitza. Cette petite ville délabrée et malpropre était remplie de troupes et de généraux criant « hourra! » en agitant leurs casquettes. Nous répondions de même.

« Ils ont passé! Ils ont passé! criaient mille voix autour de nous. Il y a deux cents tués et cinq cents blessés. »

*
* *

Il faisait déjà nuit quand nous descendîmes la berge, nous traversâmes un des bras du Danube sur un étroit pont de bateaux; nous nous engageâmes dans une île sablonneuse et encore humide de l'eau qui venait de se retirer. J'ai un souvenir très net du bruit des baïonnettes des soldats qui se heurtaient dans l'obscurité, du roulement sourd de l'artillerie qui nous suivait, de la masse noire du large fleuve qui coulait devant nous, des feux qui paraissaient sur l'autre rive que nous devions atteindre le lendemain et où nous attendait probablement un nouveau combat. Il vaut mieux n'y pas songer et dormir, me dis-je, et je me couchai dans le sable tout imprégné d'eau.

Le soleil était déjà haut quand j'ouvris les yeux. Le long du rivage sablonneux, se pressaient les troupes, les bagages et les parcs d'artillerie; on avait eu le temps de creuser, tout près du bord, des fossés et des batteries pour les tirailleurs; sur la rive opposée du Danube, on voyait sur la berge escarpée des vergers et des vignes au milieu desquels fourmillaient nos soldats. Des collines au-dessus terminaient l'horizon. A droite, à trois verstes environ, paraissait la ville de Sistowo, dont les maisons et les minarets blanchissaient sur les hauteurs. Un bateau à vapeur remorquait une barque qui transportait sur la rive opposée un bataillon après l'autre. De notre côté, sur le rivage, fumait un tout petit torpilleur.

« Je vous félicite de l'heureux passage du fleuve, Wladimir Michaïlitch, me dit gaiement Fédorow.

— Vous aussi, répliquai-je; bien qu'à proprement parler nous n'ayons pas encore traversé.

— Le bateau à vapeur va venir nous chercher tout à l'heure. On dit qu'un monitor turc n'est pas loin, mais nous avons un samovar qui chauffe

à son intention, me dit-il en indiquant le torpilleur. Mon Dieu! qu'il y a de monde! me dit-il, et sa voix changea tout à coup d'expression. Ce que j'ai vu déjà transporter de blessés! cela n'avait pas de fin. — Et il me raconta tous les détails, si connus de tous, à l'heure qu'il est, de la bataille de Sistowo. — Maintenant, c'est notre tour. Nous allons passer de l'autre côté, et les Turcs vont tomber sur nous. Enfin, de toutes façons, nous avons eu un sursis; nous voilà encore en vie, tandis que ces malheureux..., » et il fit un signe de tête pour m'indiquer un groupe d'officiers et de soldats contemplant un spectacle qu'ils nous cachaient.

« De quoi parlez-vous?

— On a transporté ici nos morts. Allez voir cela, c'est horrible. »

Je m'approchai du groupe. Tout le monde se tenait en silence et chapeau bas. Ivan Platonowitch, Stébelkow et Wenzel étaient également là. Ivan Platonowitch, la figure sombre, murmurait; Stébelkow, avec une épouvante naïve, allongeait le cou derrière le dos de son camarade; Wenzel semblait perdu dans ses réflexions. Deux cadavres étaient étendus sur le sable. L'un était celui d'un beau et grand soldat de la Garde, du régiment de Finlande, de cette compagnie qui, pendant l'attaque, avait perdu la moitié de son effectif. Il avait été blessé au ventre et il avait dû longtemps souffrir avant de mourir. Ses traits avaient une expression de tristesse que la douleur avait dû leur donner. Ses yeux étaient fermés, ses mains étaient croisées sur la poitrine. Avait-il de lui-même pris cette pose avant de mourir, ou bien étaient-ce les camarades qui la lui avaient donnée? Sa vue n'avait rien d'effrayant ni de répulsif, mais inspirait une profonde mélancolie. Ivan Platonowitch se baissa pour ramasser la casquette du mort; il lut sur la visière : « Ivan Gourenko, du 3e bataillon. C'était un Petit-Russien ; le pauvre homme ! » dit-il doucement. Et je crus voir tout de suite son pays, le vent chaud qui court sur le steppe, le village au bord d'un ravin, le jardin fruitier, la petite cabane récrépie à la chaux et ornée de contrevents rouges... Qui t'attend là-bas?

L'autre était un soldat du régiment de Volhynie. La mort avait été instantanée. Il avait dû courir à l'attaque et semblait encore pousser

un cri de guerre; la balle l'avait frappé entre les deux yeux, lui avait percé le crâne et lui avait fait une plaie noire et béante. Il était étendu, les bras ouverts, les yeux ternes, la bouche encore ouverte, le visage bleui, l'expression farouche.

« Ils ont leur compte, dit Ivan Platonowitch.

— Ils n'ont plus besoin de rien. »

Il tourna les talons, les soldats reculèrent précipitamment pour le laisser passer. Je le suivis avec Stébelkow. Wenzel nous rattrapa.

« Eh bien! Ivanow, dit-il, avez-vous vu?

— Oui, lui répondis-je.

— Quelle a été votre pensée en les regardant? » demanda-t-il.

Je sentis subitement le désir de lui répondre d'une façon désagréable.

« Je pense beaucoup de choses, lui dis-je. Mais ce qui me frappe surtout, c'est qu'ils ne sont plus de la chair à canon, qu'ils n'ont plus besoin d'être réformés et disciplinés, et que personne ne les torturera plus au nom de cette discipline. Ils ne sont plus ni soldats ni subordonnés, continuai-je d'une voix tremblante. Ce sont des hommes! »

Un éclair traversa le regard de Wenzel, un son s'échappa de son gosier, mais la parole mourut sur ses lèvres. Il avait voulu répondre, mais, cette fois encore, il s'était contenu. Il marchait à mes côtés, la tête basse, et, après avoir fait quelques pas sans me regarder, il me dit :

« Oui, Ivanow, vous avez raison. Ce sont des hommes, des hommes morts. »

*
* *

Nous passâmes le Danube et nous restâmes quelques jours à attendre les Turcs aux environs de Sistowo; puis, les troupes s'enfoncèrent dans l'intérieur du pays. On nous envoya longtemps de côtés et d'autres. Nous avions été près de Tirnovo et non loin de Plewna, mais nous ne parvenions toujours pas à nous battre. Enfin, nous fîmes partie d'un détachement dont le rôle était d'arrêter l'attaque de la grande armée turque. Quarante mille Russes furent disposés sur une étendue de soixante-dix

verstes; l'armée ennemie, forte d'environ cent mille hommes, nous faisait face; la prudence de notre chef, qui ne risquait pas ses troupes, mais se contentait de parer les attaques de l'ennemi, et la nonchalance du pacha nous permirent seules de remplir notre mission qui consistait à ne pas permettre aux Turcs de rompre nos rangs et de séparer, du Danube, notre armée principale.

Nous étions peu nombreux et la ligne de notre corps d'armée était fort étendue. On marchait sans relâche. A force de tourner un nombre infini de villages, de faire des pointes, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, pour résister à des attaques supposées, nous avions fini par nous enfoncer si loin en Bulgarie que les transports d'approvisionnement ne nous trouvaient plus et qu'il nous arriva souvent de souffrir de la faim, car nos rations de biscuits, distribuées pour deux jours, devaient suffire pour cinq jours et même plus. Les soldats affamés battaient le blé vert sur les toiles des tentes et faisaient cuire ces grains et les fruits acides des pommiers sauvages; ils en faisaient une soupe qui les rendait malades. Les bataillons fondaient sans avoir été au feu.

A la mi-juillet, notre brigade, avec quelques escadrons de cavalerie et deux batteries d'artillerie, arriva dans un village abandonné, saccagé et à moitié brûlé. On établit notre camp sur une montagne rocheuse; le village était au bas, dans le fond d'une vallée, qu'un étroit ruisseau traversait. Des rochers élevés et abrupts s'élevaient de l'autre côté. Nous supposions que c'était là le campement des Turcs : erreur que nous ne reconnûmes qu'après quelques jours passés, à peu près sans pain, sur la montagne. Nous avions toutes les peines du monde à nous procurer de l'eau; il fallait descendre à une distance considérable en puiser à une source jaillissant du rocher. Nous étions complètement séparés du reste de l'armée et absolument sans nouvelles. Au-devant de nous, à quinze verstes environ, les Cosaques faisaient le service d'éclaireurs : deux ou trois sotnias étaient distribués sur un parcours de vingt verstes. Mais pas plus de Turcs là qu'ailleurs.

Nous ne parvenions pas à découvrir l'ennemi, mais notre petit détachement

prenait toutes les précautions nécessaires. Jour et nuit, le camp était entouré d'une chaîne épaisse d'avant-postes; par suite de la configuration des lieux, cette ligne était très étendue, et, chaque jour, plusieurs compagnies étaient employées à ce service passif, mais fatigant. L'inaction, une nourriture insuffisante, le manque de nouvelles, l'incertitude de notre sort, avaient une influence désastreuse sur les hommes.

Les infirmeries du régiment étaient toujours encombrées de malades; chaque jour on était obligé de renvoyer des fiévreux et des dysentériques à la recherche des hôpitaux de division. Les compagnies n'avaient que la moitié ou les deux tiers de leur effectif. Tout le monde était préoccupé ou espérait une affaire; de toutes façons, c'eût été une issue.

Enfin, cet événement si désiré arriva. Le chef des sotnias de Cosaques nous envoya un de ses hommes pour nous annoncer que les Turcs, ayant prononcé un mouvement offensif, il avait été obligé de retirer son monde et de reculer de cinq verstes. On reconnut plus tard que les Turcs étaient retournés sur leurs pas, ne voulant pas continuer l'offensive. Nous pouvions tranquillement rester sur place, d'autant plus que personne ne nous avait donné l'ordre d'avancer. Mais le général qui nous commandait était arrivé depuis peu de Pétersbourg, et il partageait notre sentiment à tous. Les troupes souffraient de rester oisives, de monter inutilement la garde devant un ennemi invisible, ou même, disait-on, imaginaire; on était mal nourri, chacun attendait son tour d'être malade. Tous avaient envie de se battre; le général ordonna de marcher en avant.

Nous avions laissé la moitié du détachement au camp. La situation était si mal connue que nous pouvions être attaqués d'un autre côté. Quatorze compagnies, les hussards et deux canons se mirent en marche dans l'après-midi. Jamais peut-être, si ce n'est le jour du défilé devant l'Empereur, nous n'avions marché si vite et si fièrement.

Nous longions la vallée, traversant des villages turcs et bulgares complètement abandonnés. Dans les ruelles étroites, bordées de palissades plus hautes qu'un homme, nous ne rencontrions ni habitants, ni bêtes,

pas même des chiens; des poules seules gloussaient dans les rues, s'envolaient à notre approche et se posaient sur les palissades et les toits des maisons; des oies s'élevaient lourdement, en criant sous nos pas, et essayaient de s'envoler. On nous donna une demi-heure de repos dans le dernier village, distant de cinq verstes environ de la localité où nous comptions trouver les Turcs.

Les soldats affamés se répandirent dans des vergers, secouèrent des pruniers, mangèrent une quantité énorme de fruits, et en remplirent leurs havresacs. Quelques-uns, il faut le dire, eurent le soin de prendre quelques poules et quelques oies, les plumèrent et les emportèrent avec eux. Je me souvins alors comment, au moment de passer le Danube à Sistowo et dans l'attente d'un combat, les hommes s'étaient débarrassés de tous leurs effets inutiles, et j'en fis l'observation à Titkow, occupé à plumer une oie énorme.

« Que voulez-vous, Michaïlitch! Bien que nous n'ayons pas encore vu le feu, nous avons pris l'habitude d'attendre. On dirait que nous nous promenons simplement. Nous jouons but à but. Ces provisions ne coûtant rien, si l'on n'est pas tué dans la première affaire, on a quelque chose à se mettre sous la dent. C'est donc tout profit.

— Avez-vous peur? lui demandai-je involontairement.

— Mais il est possible qu'il n'y ait rien encore, me dit-il après une pause, en clignant de l'œil et continuant à enlever le dernier duvet blanc de l'oie.

— Et s'il y avait une bataille?

— Eh bien! si cela arrivait, qu'on ait peur ou non, c'est indifférent, il faut marcher. On ne nous demandera pas notre avis. Marche, avec l'aide de Dieu, mais, en attendant, passe-moi ton couteau, tu en as un excellent. Je lui passai mon couteau de chasse; il coupa l'oie en deux et m'en tendit une moitié.

— Allons, prends, cela te servira en cas de besoin. Quant à la question de savoir si ce sera effrayant ou non, crois-moi, n'y pense pas. Tout cela est entre les mains de Dieu. Tu ne peux te soustraire à sa volonté.

— Si une balle ou un obus nous arrive, où veux-tu t'en aller, affirma Fédorow, couché tout près de nous. Je crois même, Wladimir Michaïlitch, qu'il y a plus de danger à fuir, car la balle, décrivant une trajectoire comme cela, dit-il en dessinant la courbe du doigt, le feu le plus meurtrier est sur les derrières.

— Certainement, répliquai-je, surtout avec les Turcs, on dit qu'ils visent très haut.

— Allons, savant, dit Titkow à Fédorow, raconte-nous des sornettes, on va t'en faire voir des trajectoires. Mais c'est vrai tout de même, continua-t-il après un moment de réflexion, qu'il vaut mieux être en avant...

— Derrière notre commandant, dit Fédorow; on est sûr qu'il ira de l'avant, c'est un crâne.

— Ma foi! oui, ce n'est pas un poltron et l'Allemand non plus.

— Mon vieux Titkow, demanda Fédorow, que penses-tu? sera-t-il en vie ce soir ou non? »

Titkow baissa les yeux.

« De qui parles-tu? demanda-t-il.

— Allons, finis, l'as-tu vu? Comme il est surexcité. »

Titkow eut l'air encore plus sombre.

« Tu dis des bêtises, dit-il à voix basse.

— Et que disiez-vous avant d'arriver au Danube? dit Fédorow.

— Avant le Danube!... Dans l'irritation, on en a dit bien d'autres. C'est sûr qu'on avait perdu patience. Tu crois donc que ce sont des malfaiteurs? s'écria Titkow en se retournant et en regardant bien Fédorow en face. Sans foi en Dieu, ne savent-ils pas ce qui les attend? Peut-être devront-ils aujourd'hui même rendre compte de leur vie, et c'est à ce moment qu'ils auraient cette pensée? Avant le Danube! Eh bien! oui, moi-même, avant le Danube, j'ai dit à monsieur, en m'indiquant du geste, c'est vrai, j'ai dit ce que j'avais sur le cœur; ce que je voyais m'avait écœuré. Voilà une idée de se souvenir de cela! Avant le Danube! Avant le Danube! »

Il se mit à chercher dans la tige de sa botte sa blague à tabac, et

continua longtemps encore à grogner tout en bourrant et allumant sa pipe. Puis, il serra son tabac, s'assit confortablement, et, prenant son genou entre ses mains, il se plongea dans quelque pénible réflexion.

Une demi-heure après, nous sortîmes du village et nous nous mîmes à gravir la montagne; sur le versant opposé, se trouvaient les Turcs. Arrivés sur le sommet, nous aperçûmes une longue vallée mouvementée; on y voyait des champs de blé et de maïs, des bois d'ormeaux et de cornouillers. Les aiguilles blanches des minarets, noyés dans la verdure, indiquaient deux villages. Nous devions prendre celui de droite. Plus loin, à l'horizon, on voyait la ligne argentée de la chaussée; les Cosaques l'avaient tout d'abord occupée. Bientôt, tout cela disparut; nous venions de pénétrer dans un bois remplis de broussailles, coupées de place en place par d'étroites clairières. Je ne me rappelle pas bien le commencement du combat. Au sortir du bois, un plateau découvert couronnait la colline, du haut de laquelle les Turcs pouvaient voir clairement nos compagnies sortir des buissons, s'aligner et se déployer en tirailleurs. Un coup de canon isolé se fit entendre. L'ennemi venait de nous lancer un obus. Les soldats tressaillirent et regardèrent tous, les yeux écarquillés, le petit nuage blanc qui descendait de la montagne. Au même instant, le bruit sonore et crépitant du projectile se fit entendre; il passait au-dessus de nos têtes et si près que toutes se courbèrent d'un mouvement involontaire. L'obus dépassa nos rangs et vint frapper le sol à côté d'une compagnie qui nous suivait. Je ne puis oublier le bruit sourd qu'il produisit en éclatant et le gémissement qui suivit, un moment après. Un éclat avait enlevé la jambe du sergent-major. Je ne l'appris que plus tard, car, dans le moment, mon oreille percevait le son sans que je me rendisse compte de l'effet produit. Tous mes sentiments se résumèrent alors dans ces sensations indéfinissables que tout homme a éprouvées au commencement d'un combat. On dit que tout le monde a peur à la guerre. Demandez à un soldat, quel qu'il soit, s'il a éprouvé cette sensation. S'il est franc et sincère, il vous répondra affirmativement. Ce n'est pas le sentiment de crainte que l'on ressent quand, au coin d'une ruelle, on se trouve face à

face avec un malfaiteur, c'est la conscience claire et précise d'une mort prochaine et inévitable. Ces paroles sonnent d'une façon sauvage et étrange aux oreilles, ce sentiment du danger n'arrête pas les soldats et ne leur donne pas l'idée de fuir; il les excite et les pousse en avant. Les instincts sanguinaires ne se réveillent pas, on ne désire pas marcher pour tuer, mais on est entraîné par l'indomptable besoin d'avancer n'importe à quel prix, et l'idée qui traduit le devoir à ce moment n'est pas de tuer, c'est de bien mourir.

Pendant que nous traversions la plaine, les Turcs eurent le temps de lancer quelques boulets. Nous n'étions séparés d'eux que par le dernier petit bois qui montait jusqu'au village. Nous entrâmes dans le fourré, et tout se tut. La marche devenait difficile, les ronces nous empêchaient d'avancer; il fallait ou éviter les buissons, ou nous frayer péniblement un chemin. Les premiers tirailleurs se formaient en ligne et s'appelaient à voix basse pour ne pas s'égarer. Toute la compagnie était réunie. Un profond silence régnait dans la forêt.

Le premier coup de fusil retentit soudain; il ne me parut pas bruyant, mais semblable plutôt au coup de hache d'un bûcheron. Les Turcs tiraient au hasard. Les balles, sifflant très haut au-dessus de nos têtes, produisaient des sons qui variaient à l'infini; elles traversaient avec fracas les buissons, arrachaient des branches aux arbres et ne nous atteignaient pas.

Les coups de fusil devenaient à tout instant plus fréquents et finirent par se fondre en une crépitation uniforme; il eut été impossible de distinguer les sifflements isolés, l'atmosphère entière semblait gémir. Nous pressions le pas. Tout le monde autour de moi était sain et sauf, et moi-même je n'avais encore rien. Cela m'étonnait beaucoup.

Tout à coup nous sortîmes des buissons. Un profond ravin, au fond duquel coulait un petit ruisseau, coupait la route. Les soldats se reposèrent une minute et burent.

Arrivées en cet endroit, les compagnies se dispersèrent de différents côtés pour prendre les Turcs en flanc. On laissa notre compagnie en réserve au fond du ravin. Après avoir escaladé l'autre côté, Wenzel

rangea ses hommes et leur dit quelques paroles que je n'entendis pas.

« Nous ferons notre possible », répétèrent à plusieurs reprises les tirailleurs.

Je le regardai d'en bas ; il était pâle et me sembla triste, mais calme. Ayant aperçu Ivan Platonowitch et Stébelkow, il agita son mouchoir et sembla chercher des yeux quelqu'un dans la masse de nos hommes. Je devinai qu'il voulait me faire ses adieux ; je me levai afin qu'il pût me distinguer ; Wenzel me souria et me salua plusieurs fois de la tête. Puis il commanda à sa compagnie de marcher et de se déployer en tirailleurs. Des groupes de quatre hommes se détachaient et marchaient à droite et à gauche formant un long cordon. Ils disparurent subitement dans les buissons à l'exception d'un seul qui s'étira tout de son long, leva les bras en l'air et tomba lourdement pour ne plus se relever. Deux des nôtres se précipitèrent au fond du ravin et ramassèrent le corps.

Une demi-heure s'écoula, péniblement, dans l'ignorance des événements. L'engagement s'accentuait, la fusillade devenait plus fréquente encore et se transformait en un bruit long et continu.

Le canon se fit entendre sur le flanc droit. Du milieu des buissons, des gens couverts de sang sortirent marchant à grand'peine ou se traînant sur leurs genoux ; au commencement, ils étaient peu nombreux, mais leur nombre augmentait à tout instant. Les nôtres les aidaient à descendre le ravin, leur apportaient de l'eau et les étendaient à terre en attendant l'arrivée des ambulanciers et des brancards. Un tirailleur, la main fracassée, gémissant d'une façon épouvantable, roulant les yeux, le visage bleui par la souffrance et par la perte du sang, vint s'asseoir au bord du ruisseau. On lui banda la main et on l'étendit sur un manteau. L'hémorragie cessa. La fièvre le secouait, ses lèvres tremblaient, il sanglotait et pleurait nerveusement.

« Mes amis, mes chers pays ! criait-il.

— Y en a-t-il beaucoup de frappés ?

— Ils tombent comme des mouches.

— Le chef de compagnie est-il blessé ?

— Pour le moment, il est sain et sauf. Sans lui, on nous aurait repoussés. Mais vous verrez que les nôtres triompheront. Avec lui, ils l'emporteront, disait d'une voix faible le blessé. Trois fois il nous a ramenés, on nous repoussait toujours; enfin, nous avons pris le dessus à la quatrième attaque. Ils sont sur la crête du ravin. En ont-ils des cartouches! Ils les sèment sans relâche... Mais non! s'écria-t-il tout à coup avec acharnement, en agitant sa main malade... tu plaisantes, Turc maudit. » Et dardant ses yeux hagards du côté de l'ennemi, il lança un effroyable juron et tomba sans connaissance.

Sur le bord du ravin, parut Loukine.

« Ivan Platonowitch, s'écria-t-il d'une voix étrange, faites avancer! »

. . . . . .

. . . . . .

Puis, la fumée, le bruit, les gémissements, des cris inhumains, l'odeur du sang et de la poudre, des visages bleuis enveloppés de fumée, un entassement surhumain... Grâce à Dieu, des minutes comme celles-là n'apparaissent ensuite qu'au travers d'un brouillard.

. . . . . .

. . . . . .

Quand nous arrivâmes, Wenzel ramenait pour la cinquième fois à l'ennemi les restes de sa compagnie, qui faisait pleuvoir des grêles de balles. Mais cette fois, les tirailleurs entrèrent dans le village.

Les quelques Turcs qui, de ce côté, défendaient la place, prirent la fuite. La 2e compagnie perdit, dans l'espace de deux heures, cinquante-deux hommes environ, sur cent qui la composaient. La nôtre, qui ne prit qu'une part secondaire dans l'engagement, ne perdit que quelques hommes.

Nous ne devions pas garder nos positions, bien que les Turcs fussent battus de tous côtés. Quand le général vit sur la chaussée s'avancer, sortant du village un bataillon après l'autre, une masse de cavalerie et une longue file de canons, il prit peur. Évidemment les Turcs ignoraient nos forces, dissimulées par les bois; s'ils avaient su que quatorze compagnies les avaient délogés des chemins couverts, des ravins et des ajoncs qui

entouraient le village, ils seraient revenus sur leurs pas et nous auraient exterminés. Ils étaient trois fois plus nombreux que nous.

Le soir du même jour, nous étions revenus à notre campement. Ivan Platonowitch m'invita à venir prendre le thé.

« Avez-vous vu Wenzel ? me dit-il.

— Pas encore.

— Allez le trouver dans sa tente ; demandez-lui de venir avec nous. Il se tue, ce pauvre homme. Il ne fait que répéter : « cinquante-deux « hommes ». Allons, allez le trouver. »

Un bout de bougie éclairait la tente de Wenzel. Il était assis dans un coin, la tête appuyée sur une caisse, et pleurait silencieusement.

VSEVOLOD GARSCHINE,
Traduit par Dimitri de Benckendorff.

UN MOT SUR LES PRIMITIFS

A PROPOS DES MAITRES FLORENTINS DU XVe SIÈCLE, DE M. LE VICOMTE DELABORDE

Admirer les primitifs : c'est un dogme.

Il est écrit que, seulement, du XIIIe au XIVe siècle, — c'est déjà médiocre de s'abaisser jusqu'au XIVe — les peintres avaient à la fois la notion de la forme, la science de la composition et le sentiment de la nature, sans compter la grâce infinie, la rêverie profonde, et, d'ailleurs, une couleur que rien des modernes n'égale. Il est écrit que seuls, ils ont su faire vivre des êtres, leur donner des poses seyantes et les grouper comme il convient. Il est écrit encore que, seuls, ils ont placé ces vivants dans des milieux où ils pussent respirer et que, seuls, ils ont découvert des paysages qui donnent de la nature « une expression morale ». Et, parce que ces paradoxes ont été développés quelque jour par un écrivain, peut-être sincère, toute une bande de jeunes gens, dont la barbe blanchit aujourd'hui, a emboîté

le pas, s'est ruée en enthousiasme, s'est perdue en poésie Une école s'est créée qui ne veut, n'admet, ne reconnaît que les primitifs, ne jure que par eux et malmène quiconque ne trouve pas en eux seuls le summum de tout idéal.

Donc, sans discuter, sans raisonner, par esprit de discipline ou par esprit d'imitation, il faut admirer, à peine de gros mots, jusqu'aux imitateurs des imitateurs des primitifs. Il faut s'extasier devant des êtres difformes, dont aucun des membres ne pourrait remuer, dont nulle des proportions n'est juste, dont pas un des mouvements n'est vrai. Il faut cligner des yeux devant des paysages apocryphes, où les tons délavés passent pour de la couleur, où des bandes alternées d'étoffes déteintes représentent tantôt le ciel, tantôt la mer, tantôt des plages ou des déserts. Il faut prendre pour des arbres, des arbres vrais, et les plus admirables qu'on ait jamais regardés, des bouts de balai chauves qui ont tout perdu, jusqu'à leur verdure. Il faut s'exclamer sur le groupement des personnages, sur la philosophie qu'ils enseignent, sur les idées qu'ils expriment, quand, dans le tableau, une vingtaine de bonshommes, échappés du cahier d'un écolier, sont occupés, dans des coins divers, à de vagues besognes maladroites et jetés comme des muets infirmes et hagards, sans lien ni communication possible entre eux.

C'est beau, paraît-il. Pourquoi? Parce qu'il y a là une grâce, un charme, un je ne sais quoi qui échappe aux bourgeois et qui, par cela, plaît — non pas aux peintres — mais aux gens de lettres. Car l'étrange est que ce prétendu primitivisme n'est apprécié par aucun de ceux qui peuvent le juger, mais presque uniquement par des écrivains qui trouvent plus utile de faire sur l'art des développements aimables que de l'étudier.

Des primitifs véritables, il convient pourtant de parler en liberté, car, au fond, de quoi s'agit-il? De l'art figuratif qui se transforme, mais qui justement par cela a des hésitations singulières, et, en même temps que de brusques envolées vers un art supérieur, d'étranges retours vers le passé, qui l'attache, le tient, l'enserre encore comme la chrysalide enveloppe le papillon prêt à l'essor.

L'art figuratif, à ses débuts dans toute civilisation, est un art religieux.

L'homme a prétendu exprimer d'une façon tangible son idéal divin; cet idéal revêt la forme humaine ou la forme bestiale. Si la forme est bestiale, elle s'échappe au monstre, dont les cent têtes, les cent membres, le corps grotesque, les proportions démesurées, poursuivent le terrible et arrivent au comique. Si la forme est humaine, peu à peu l'homme cherche l'idéal en la tête, l'idéal en la structure, il copie la nature, il en donne même une notion supérieure. Cette notion, l'homme la crée de toutes pièces, en construisant un être, dont chacune des parties est le mieux appropriée aux fonctions qu'elle doit remplir ou aux mouvements qu'elle doit exécuter, dont chacune des formes, tout en conservant son adéquation et son aptitude, s'approche le plus possible d'une forme parfaite en soi, de la forme que la comparaison des types et leur sélection a amené les artistes à regarder comme supérieure. Si la société où se produit cette représentation de la divinité est hiératiquement ordonnée, les prêtres, afin de prévenir les abus qui résulteraient d'une licence de la représentation divine, règlent cette représentation même et lui imposent certaines formules. Ils veulent que les têtes se présentent uniquement de face ou de profil, que les fonds soient uniquement d'or ou d'azur, que l'expression traditionnelle de tel ou tel personnage soit identique, que les mains se tendent suivant un certain rite ou que les bras raidis forment avec le corps un angle prévu. Il est encore aujourd'hui des nations chez qui, hiératiquement, les saintes images sont réglées sur un modèle traditionnel, où l'aspect des têtes, la dimension des figures, la position des corps, le geste des mains, la couleur des fonds, le travail des ors ont leurs lois; où enfreindre ces règlements expose à châtiment corporel; où la tradition est si bien acceptée par le peuple que, pour lui, celles-là seules sont de bonnes représentations de Dieu et des saints qui sont établies selon la formule arrêtée.

Telle a été aux époques anciennes jusqu'à l'heure où l'Italie, sommeillante depuis des siècles, s'est enfin éveillée; jusqu'à l'heure où cette Juliette, ensevelie vivante, a frémi aux baisers du soleil et aux douces paroles de l'amant, telle a été dans les catacombes et les basiliques, la version admise d'abord, puis reçue, puis imposée. Entre la Madone de Saint-Luc et les

Madones des premiers âges italiens, nulle différence; entre le Dieu des mosaïques à fond d'or et le Dieu des Icônes, ressemblance parfaite.

Mais voici que, passant sur la terre heureuse et grasse, s'imprégnant d'amour et de doute, de rêverie et d'espoir, un souffle vient à Florence caresser la figure de cette Madone. Elle s'éclaire; elle sort de son immobilité figée, elle se fond en douceur; elle pense, elle aime, elle vit! Rien de plus. Elle seule est devenue humaine entre les vêtements qui ont gardé la raideur morte des choses saintes; elle seule tressaille et sourit dans ce linceul dont elle est entourée. Mais comme elle vit! Comme par elle seule, l'artiste, concentrant sur cette face bienheureuse tout le génie qu'il a en don, a su exprimer la gamme infinie des sensations humaines et tendres; prière, adoration, amour, maternité! Comme, retenue en sa gangue sacrée par ses vêtements et sa pose, cette figure, la Vierge mère, celle qui a tenté tout peintre, s'évade et s'élance dans l'humanité par la physionomie qu'elle reçoit! Comme elle est, dans ce trait de temps où l'on n'ose pas briser le moule et rompre avec le convenu, l'exutoire des sensations, des sentiments et des rêves! Ils y croyaient, ceux-là, ils l'aimaient, ils la vénéraient, ils la priaient, durant que, sur les murs blancs des cloîtres, leurs pinceaux fins dessinaient les traits de la Mère de Dieu; durant que, dans les cellules, sur les panneaux dorés, ils peignaient légèrement son visage de couleurs lentement broyées et qu'ils économisaient en avares.

Et puis, voici que l'art figuratif sort des cloîtres. On croit encore, mais on raille après boire. Il reste assez de superstition pour qu'on ait peur; reste-t-il encore assez de foi pour qu'on adore? L'artiste, à peine émancipé, gardant encore le respect du froc qu'il a porté, n'ose pas encore toucher à la pose traditionnelle des personnages sacrés, mais il s'enhardit à friper leurs vêtements; il dérange, à son goût, les plis conventionnels; il copie des étoffes, qui sont des étoffes que la main humaine fabrique; il n'habille plus les divinités d'un vague et général linceul d'outremer que peut seule avoir tissé la main des anges. Déjà humanisés, éveillés à l'existence, reflétant des sentiments, ayant une physionomie mobile et changeante, les personnages hiératiques sont revêtus d'habillements semblables à ceux des hommes et,

pour rendre le caractère de ces habillements, les peintres, désireux de montrer les ressources de leur art, raffinent à dessiner et à peindre des plis compliqués, à faire miroiter l'étoffe, à la jouer si bien qu'on la pourrait désigner et nommer.

Et puis, car cela n'a pas longtemps suffi aux peintres et, à mesure que le champ s'élargit, ils demandent plus de carrière, voici que la vanité humaine se mêle à la partie. Il ne suffit plus aux donateurs de placer aux murs de leur sanctuaire préféré l'image de leur saint de prédilection; il ne leur suffit plus que la Vierge mère ait, grâce à leur bourse, une représentation digne d'elle. Il leur faut, autour de la Vierge, le bienheureux dont ils portent le nom. Or ici, le peintre a déjà plus de liberté. Il représente les saints et les saintes tels à peu près qu'il les a imaginés; plus de pose traditionnelle, plus de mouvements convenus; des attributs qu'il invente et qu'il varie, qui sont au dessin et à la couleur un thème sans limite; des vêtements d'or et de pourpre; les formes qui lui plaisent, les étoffes qu'il choisit, les groupements qu'il préfère. La figure divine est encore dans le tableau; elle en est le centre, si l'on veut, mais comme les accessoires l'entourent et la cernent, comme déjà, en face de ces êtres vivants quoique encore immobiles, elle tend elle-même à sortir de son impassible sérénité!

Ce n'est pas tout : voici que peu à peu, derrière ce groupe ainsi composé, s'entr'ouvre le rideau d'or qui cachait le monde, la nature, les lointains horizons aux tons bleuâtres, le paysage solitaire où, clairsemés, sur un ciel éternellement azuré, de petits arbres minces se découpent avec leurs branches ténues comme des cheveux d'enfants : une claire et douce monotonie que rien presque, d'abord, ne distingue des fonds unis d'autrefois, mais où, bientôt, verdissent les forêts, s'élèvent les églises, se construisent des maisons, où vont et viennent des pasteurs avec leurs troupeaux, où de petits personnages s'empressent, où est la vie.

Un pas encore : au-devant des bienheureux patrons, la vanité a imaginé de placer les donateurs mêmes. Ils sont là en peinture, criants de ressemblance et de vérité, dévotement agenouillés, le père ayant ses garçons derrière lui, la mère ayant ses filles derrière elle. En face de l'idéal que représentent les saints,

voici la nature prise sur le fait, non point cherchée en ses beautés, mais copiée et saisie toute laide. Nulle volonté de donner du joli à ces têtes, mais le parti pris d'en montrer toutes les rides, et toutes les verrues, et tous les poils blancs ou blonds ou roussâtres, le calque implacable de la vie! Qu'ils se relèvent ces êtres, qu'ils s'agitent dans les fonctions de leur existence, et voilà non plus juxtaposées et mises ainsi en présence, mais disjointes et divorcées les deux formes de l'art figuratif : l'art idéaliste qui a son origine essentielle dans une pensée religieuse, l'art naturaliste qui a sa raison d'être dans la copie de la nature vivante.

Qu'on poursuive l'étude du tableau, à partir du moment où les êtres humains s'y sont introduits. Bientôt, à la place où s'agenouillent les donateurs, un peuple se presse et s'entasse. Les agenouillés se lèvent, ils s'agitent, ils se contorsionnent; la multitude des damnés, cheveux épars, corps tordus, tombe, se cramponne, et, hurlant, se précipite à l'abîme. De glacés qu'ils semblaient en leur perpétuelle adoration, voici les humains — ce qui les représente en face du divin qui trône en son admirable rêve — jetés en des mouvements qui semblent fous, cherchant, sous le pinceau du peintre, les poses les plus étranges que puisse réaliser un être fait d'os et de chair. Toutes les sensations, et les terribles, les hideuses par préférence, s'impriment sur ces têtes; et ces corps, que fouettent les Furies ou, plus âpres encore, les Désirs et les Remords, se tordent, presque simiesques en leurs attitudes, qui semblent les gageures de dessinateurs en gaieté.

Et puis, comme pour balancer ces hideuses figures où l'homme est enlaidi à dessein, où, dans les formes, les mouvements, les physionomies, tout est violence, brutalité, animalité, l'artiste veut un contraste : ceux-ci tombent à l'enfer, ils retournent à la bête; voici que, de terre, s'élève l'ange. Il envahit l'azur; sur des ailes palpitantes, des grandes ailes de cygne, il flotte dans l'éther divinisé; il approche du trône, il l'entoure, et, agenouillé, joignant les mains pour la prière, ou agitant des encensoirs ou portant des harpes, l'ange chante les gloires du Maître. Toute licence ici : c'est tantôt l'enfant dont la tête ailée voltige seule, tantôt un adolescent réunissant en lui toutes les beautés et toutes les grâces. A eux aussi, aux anges, tout

mouvement est permis et le champ qu'ils ouvrent au peintre est sans limite, aussi vaste que celui ouvert par les damnés et les diables. Là, c'est l'horrible, le hideux, les sensations viles, les basses passions ; ici, c'est le joli, l'exquis, le rare, toutes les couleurs qui seyent, toutes les mignardises qui séduisent ; point de règle à observer, point de traditions à suivre ; ce n'est plus un Dieu qui a revêtu une forme humaine, c'est un souffle, un esprit, auquel l'artiste donne le corps qui lui plaît et si ce corps se rapproche forcément du corps humain, c'est que notre imagination stérile est impuissante à créer pour un être supérieur une forme qui ne soit pas humaine. Au moins ce corps est-il spiritualisé au point de n'appartenir plus à aucun sexe distinct, de ne plus présenter que la somme suprême d'idéalisme qui peut être matériellement exprimée.

Ainsi, le sentiment religieux a produit le premier art figuratif ; cet art est devenu hiératique en son expression, c'est-à-dire a reçu des formules qui l'ont longtemps emprisonné, et dont, après dix-neuf siècles, il n'est pas encore dégagé. Enveloppé par elles, imbu de leur sens intime, l'artiste a traduit sur les visages les sentiments qu'elles contenaient ; il a créé l'idéalisme. Les âges de foi passés, il a donné aux vêtements plus d'importance, a cherché l'arrangement, a inventé l'accessoire, a créé le naturalisme ; puis, non content du mouvement simple et uni que lui donnait l'être humain, il a voulu trouver dans une vie imaginaire la somme suprême de mouvement que pût fournir un corps ; il a créé l'ange qui monte à Dieu et le damné qui tombe au diable. Ce n'a été là qu'un jeu savant : l'âme était envolée ; le rayon divin ne se posait plus sur les faces divines. Plus il y a un art parfait et moins il y a un art religieux, et, à y bien penser, tout ce qui, en nos temps, s'approche de l'art religieux, n'est qu'un pastiche plus ou moins réussi des images primitives, presque des images byzantines.

La peinture, donc, n'est parvenue à son émancipation relative qu'après avoir parcouru un cycle nécessaire ; elle ne s'est point manifestée à une date précise, par le fait d'un artiste de génie, mais elle s'est peu à peu dégagée du dogmatisme pur, puis de l'idéalisme, à mesure que l'esprit des artistes parcourait la même route.

Et si, comme chacun le peut constater, la peinture se trouve aux premiers âges si particulièrement en retard sur la sculpture, n'est-ce pas que, pour la sculpture et pour l'ornement sculptural, nulle règle religieuse n'a été imposée, tandis que les images peintes, étant presque uniquement relatives au culte, ont été soumises à des lois que les artistes ne pouvaient enfreindre?

La sculpture, elle, a les tombeaux, les façades des palais et des églises, les statues, les meubles, les appartements; elle grimpe aux murs, elle se colle aux pavés, elle cisèle le pommeau de la dague, elle marque la monnaie, elle grave le cachet; elle accompagne par toute sa vie et jusqu'après sa mort l'homme puissant. La sculpture est civile; si elle touche à la religion, c'est qu'il lui plaît, mais elle vit d'autre chose. Donc, rien ne la retient pour s'émanciper, et où il lui convient d'aller elle va. Et puis, elle a des modèles pour jalonner sa route si besoin est; c'est, sortant tout vivants de chaque motte de terre que remue le laboureur les chefs-d'œuvre de la sculpture antique : statues et sarcophages de marbre, divinités de bronze ou d'or; chaque raie de charrue en met au jour, et des bijoux, et des vases, et des glaives, et tout ce qu'ont modelé les Grecs vaincus, conquérants de Rome.

La sculpture est donc naturellement un art complet au temps où la peinture cherche encore sa voie : c'est ce que démontrent merveilleusement les planches d'un beau livre que fait paraître en ce moment M. le vicomte Delaborde et où le secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts expose en une préface qui sera sans doute remarquée, ses idées personnelles sur l'art florentin au xve siècle. Dans ce livre dont les dessins, tirés des collections de M. Thiers, et gravés par M. W. Haussoullier, reproduisent trente peintures ou sculptures originales, quelle puissance, quelle originalité, quel sentiment de la nature, ne révèle pas ce tombeau de Leonardo Bruni, dont nous ne pouvons encore ici, en cette réduction, donner les colorations harmonieuses telles qu'elles se rencontrent dans le livre de M. Delaborde! Quel est l'auteur pourtant de ce tombeau? un certain Bernardo Rossellino. Il fut architecte et sculpteur, dirigea les travaux de reconstruction de Saint-Pierre de Rome, édifia des monuments à Sienne et à Pienza, érigea des tombeaux à Pistoïa, mais n'en est pas moins inconnu. Pourtant, c'est dans l'acception propre du mot un

MASOLINO DA PANICALE

W.H del et sc

grand artiste. Simplicité parfaite des lignes, sens profond de la nature, merveilleux arrangement des parties ornementales, tout est dans ce tombeau, jusqu'à la couleur; car, sur la frise du piédestal, court une très légère application d'or; les aigles, sur leur socle de marbre blanc, sont d'or pur et cette draperie, qui flotte autour du lit mortuaire, est d'un bleu très pâle, sur lequel se détachent en clarté les jaunes tout à fait passés et les roses presque blancs de chimères indécises. Sous la tête du cadavre, c'est d'un or éteint qu'est frangé le coussin de marbre blanc et du même or sont les fermoirs du livre qu'il tient en ses mains froides. Tout le corps est blanc, d'un blanc intense, s'accentuant encore sur les rouges neutres, doux et violacés qui lui servent de fond et qui, pour être moins brutaux, sont striés de moulures de marbre blanc et coupés en panneaux étroits. Qui est Léonardo Bruni? Un secrétaire apostolique ayant exercé sous quatre pontificats, le chancelier de la République de Florence, l'historien de Florence, car c'est ce livre : *Historiarum Florentinarum libri XII,* que le sculpteur a placé sur sa poitrine; vivant, il fut honoré de ses concitoyens pour sa grande science, et mort, couronné de lauriers. On écrivit sur son tombeau que, lui mort, l'Histoire pleura et que l'Éloquence se tut... et pourtant tout cela est passé, on ne lit point les douze livres d'histoire florentine et bien rare est celui qui, n'ayant point passé en l'église de Santa-Croce, à Florence, sait le nom de Bernardo Luini. Et qui a erré dans la glorieuse église emporte dans les yeux, inoubliable, l'image de ce mort que, non son livre, mais son tombeau a immortalisé.

Et de même, si glorieuse qu'elle ait été, la famille Martelli, de Florence, qui saurait son nom, si Ruberto Martelli n'avait été le protecteur de Donatello, le plus immense et le plus grandiose artiste, le maître des maîtres, et si, à la façade de son palais, Donatello n'avait sculpté ces armoiries, ce griffon d'or sur fond de gueules? Comme il est terrible et hargneux, ce griffon, et comme est souffrant, et dolent, et misérable, et courbé sous le poids de cet écu pendu à son col, ce vilain de marbre dont la bouche s'ouvre pour crier sous l'effort et dont la main se crispe au hautain blason! Le buste apparaît à peine, un seul bras, une tête; et c'est tout un temps, toute la douleur écrasée et hurlante des âges anciens! Quel est le peintre, même Giotto, et après lui,

quel de ses élèves, qui a ainsi fait parler la nature comme fit Bernardo Rossellino, en ce tombeau païen, qui, comme Donatello, a ainsi, à la façade d'un palais, d'un ciseau révolutionnaire, courbé un peuple sous le joug du noble?

Certes, elle est exquise, la Vierge de Massolino da Panicale. Agenouillée devant son fruit, l'Enfant divin, oubliant sa maternité à elle pour ne se souvenir que de sa divinité à lui, extasiée en une profonde et sereine vision où flottent non les gloires de sa propre grandeur, mais les étonnements inouïs de la splendeur promise à l'Être qu'elle a porté, regardant, dans une adoration qui ne s'enhardit point aux mignonnes et tendres caresses de la mère, mais s'élève, dans les fonctions de la vie, comme à un sacerdoce, Celui qui est le fils de Dieu, la Vierge prie. Et lui, le petit enfant, joyeusement ouvert au soleil qui le chauffe et le dore, lui qui est homme, agite ses mignons membres, et sur la terre dure où il est couché, remue doucement ses bras tendres. Il s'éveille à la nature qui le fête; il est heureux de vivre, il rit à ce monde qui va le tuer et qu'il sauvera. Voilà l'idée qui, devant ce dessin aux harmonieuses colorations, s'impose à l'esprit. Mais comme on sent encore que les procédés sont médiocres, et si, comme le dit M. Delaborde, Massolino da Panicale doit être classé presque parmi les *naturalisti*, le dessin de la figure de l'Enfant-Dieu n'est pas pour lui faire honneur. Par contre, la figure de la Vierge est toute d'école, si l'on peut dire. Massolino, élève de Gherardo Starnina, en même temps que Jean de Fiesole, a reçu du maître la tradition des formules hiératiques, peu à peu transformées et spiritualisées, et il les a appliquées dans ce tableau du monastère de Camaldoli.

Ces trois exemples, choisis sans parti pris, dans un très beau livre, colligé par des hommes compétents, sont insuffisants pour servir de base sérieuse à une théorie. Il conviendrait d'en fournir d'autres, plus probants et plus nombreux, et d'adjoindre les pièces de conviction, mais il est au moins permis, pour les néo-primitifs, aussi bien que pour une nouvelle école sculpturale dont on fait grand bruit, de poser certains principes. L'art du sculpteur a précédé celui du peintre, mais, borné dans les formes qu'il lui est permis d'embrasser, limité en un champ qui ne peut, de la nature, atteindre guère que la pure représentation humaine, qui se refuse à donner

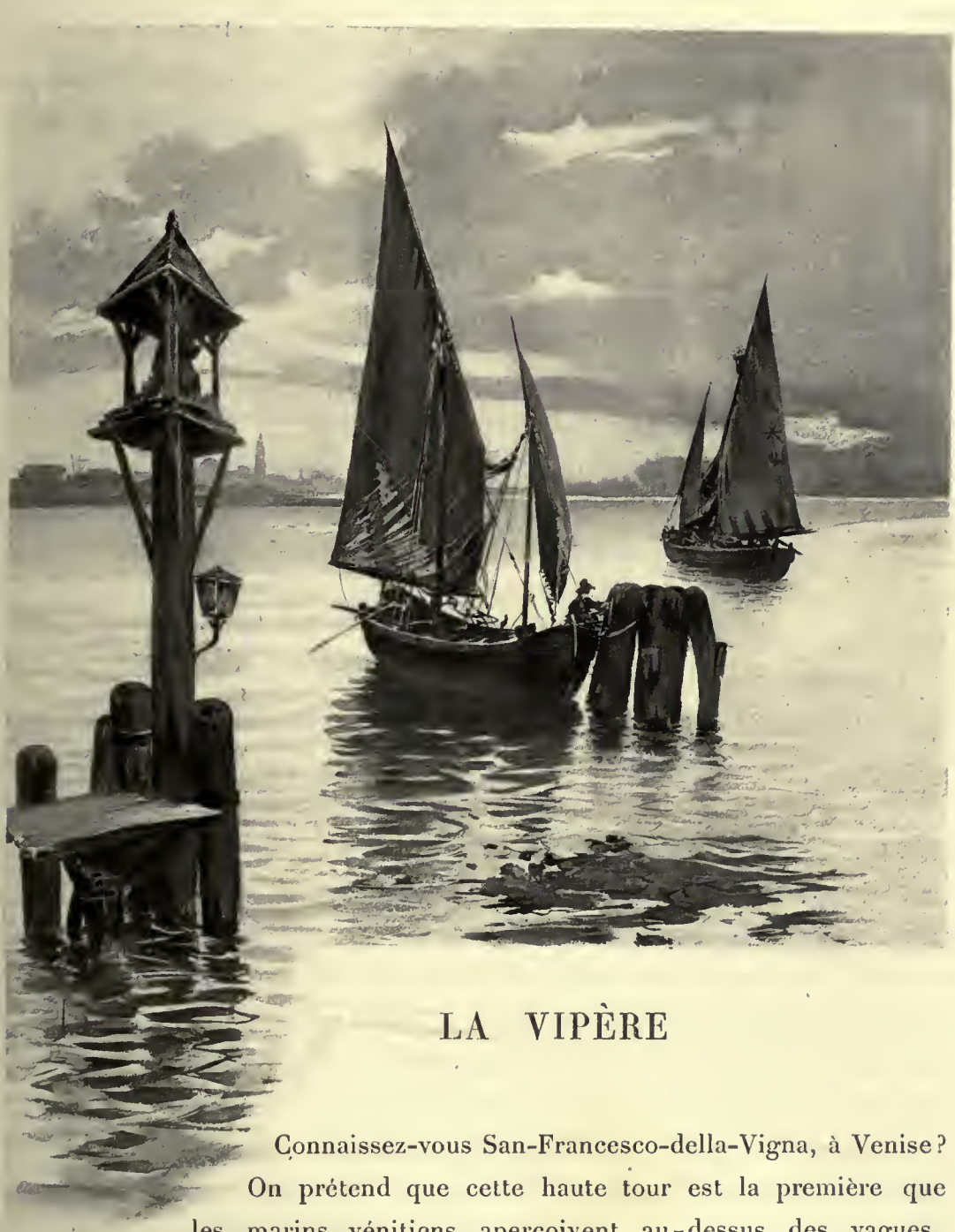
l'impression du monde ambiant, qui est impuissant à esquisser le mouvement et inapte à formuler des milieux, cet art qui a atteint le plus tôt et le plus vite son développement, n'a pu tenter l'au delà, ne le peut, quelque effort qu'il apporte, et ne le pourra jamais; tandis que l'autre art, étriqué et resserré d'abord, perçant lentement la couche hiératique, se démaillotant peu à peu de ses langes, aspirant par bouffées courtes l'air libre, s'éveillant à la splendeur du ciel et, avec d'infinies précautions, écartant voile à voile les tissus épais sous lesquels on lui avait caché les magnificences de la nature, a à représenter l'immensité du monde.

S'évertuer à retrouver les anciennes formules, dévier son regard, condamner ses yeux à voir comme, peut-être, on a vu jadis mais comme, à coup sûr, on ne voit plus aujourd'hui; habituer sa main à tracer des lignes maladroites sous prétexte qu'elles sont naïves; chercher, non pas à rendre la nature telle qu'elle nous apparaît, mais telle qu'ont pu la représenter des hommes qui, vivant il y a quatre ou cinq siècles, n'avaient ni l'éducation, ni la pratique, ni les idées que reçoivent les peintres d'aujourd'hui; cela n'a pas plus d'intérêt que n'en a en littérature un pastiche de la langue du xve ou du xvie siècle. Les inexpériences qui sont cherchées à dessein ne sauraient faire oublier les fautes qui sont involontaires. Quelque peine qu'on ait prise, quelque science qu'on ait déployée, on n'a point pu se vieillir de cinq cents ans.

Ce n'est pas à dire que l'on pourra innover : car pour la peinture, tout ce qui est essentiel a été trouvé presque dès le début, de même qu'il l'a été pour la sculpture. La grande séparation s'est établie : il y a le naturalisme et même le réalisme; il y a l'idéalisme. Voilà les écoles. Les genres, de même, sont distincts; mais tout est loin d'être exprimé et à mesure que l'homme vieillit, il acquiert, en dehors des sensations qu'on peut appeler primitives, des sentiments, des idées, des notions; il apprend à regarder s'il n'a pas eu besoin d'apprendre à voir. Il veut traduire plastiquement les rêves fugitifs de son cerveau de civilisé; il veut rendre l'impression momentanée que lui a donnée, un jour, à une minute particulière et rare, la nature ambiante; il cherche à montrer ses contemporains tels qu'ils sont et vivent,

dans leur milieu, sous leur soleil, avec la grâce que leur donne la vie; il invente des décorations qui plaisent aux yeux, se marient aux architectures, et doucement émeuvent l'esprit. Il peut tout, et, sans imiter personne, sans jeter sa pensée dans des moules étrangers, il peut aller son chemin, car en peinture, tout se renouvelle, tout est mobile et changeant, mais tout aussi est fugitif comme la couleur même, et tandis que, immobiles en leur rigidité parfois convulsée, les statues de bronze, de marbre et de pierre défient les âges et subissent sans faiblir l'injure des temps, peu à peu pâlit le contour des yeux de Mona Lisa et s'évanouissent comme des ombres, aux murs de Santa-Maria delle Grazie, les disciples de Jésus. Ce qui charme le plus intimement les regards de l'homme, ce qui parle le mieux à son esprit, doit aussi disparaître et s'envoler. Ainsi font les fleurs de printemps qui neigent, un jour, sur nos pommiers de France et que balaie la rosée froide d'un seul matin!

FRÉDÉRIC MASSON



LA VIPÈRE

Connaissez-vous San-Francesco-della-Vigna, à Venise? On prétend que cette haute tour est la première que les marins vénitiens aperçoivent au-dessus des vagues, quand ils reviennent du Sud-Est, cinglant le long des côtes écumeuses de Chioggia et de Malamocco : une flèche élancée s'élevant vers le ciel et leur montrant de loin Venise où leur foyer les attend. Tous ceux qui vont et viennent sur l'Adriatique ont un attachement particulier, une vénération

singulière pour San-Francesco-della-Vigna. De vignoble, il n'y en a plus aujourd'hui; rien qu'un petit jardin carré, entouré par les arceaux et les colonnes d'un cloître; là, dorment les morts, sous les dalles de marbre usées par les pas; là, entre les bordures de buis, fleurissent les balsamines, les basilics, les œillets flamands, les œillets marins, les saxifrages. Les vents du large y soufflent violemment; les brumes de la mer s'y accumulent parfois; les fonderies du voisinage épaississent leurs vapeurs et leur fumée sur ce rivage où les pelouses, les pavillons et les terrasses des patriciens bordaient jadis la lagune. Mais le jardin de San-Francesco, abrité par la colonnade de son cloître, à l'ombre protectrice de l'église, est toujours frais et riant; le tintement des cloches et les mélodies de l'orgue y passent en ondes sonores, scandées par le battement des marteaux des usines, auquel succède parfois un doux silence, que trouble seulement le bruit cadencé des rames d'un bateau qui monte ou descend l'étroit canal.

C'est pour l'amour du jardin et de son cloître que, chaque matin, une gondole abordait à San-Francesco. Un artiste français, Dorat, avait découvert cet endroit : il l'aimait et venait y peindre, attiré par l'inexprimable magie de ces contrastes d'ombre et de lumière, par ces hautes murailles grises, par ces tombes au milieu d'un fouillis d'herbes et de fleurs, par la mélancolie de ces antiques arceaux. Il comptait faire là un grand tableau, baigné de l'atmosphère éthérée de Venise, avec un moine solitaire marchant pensif le long des bordures de buis, dans le jardin du cloître. Il était sous le charme, ce charme subtil et rêveur, voluptueux et plein de pensées, auquel nul artiste ne peut se dérober. Ces mois d'été lui semblaient une douce vision de langueur, de repos et de beauté, que traversaient tour à tour les blanches volées des oiseaux de mer, les reflets argentés des vagues, les brillantes figures de Carpaccio, les nobles visages de Palma Vecchio, les gloires d'un coucher de soleil enflammé sur les monts Euganéens, le mystère des nuits sans étoiles, la marée de la lagune lavant le pied moussu du pilier où s'abrite une madone, tout cela dans cette confusion de passé et de présent, d'art et de nature, de calme et de désir, qui emplit l'âme et les sens de ceux qui aiment Venise et que Venise enchaîne.

Dorat était assez jeune pour savourer ces enchantements, assez vieux pour être heureux de les ressentir encore et pour les saluer comme un souffle de sa jeunesse, de même que, dans les chaudes nuits de la mi-été, il saluait un souffle de brise venu des collines de Padoue, sur les eaux tranquilles de Murano. A Paris, il était célèbre, mais fatigué, fiévreux, rassasié ; à Venise, il recommençait sa vie d'artiste et ses années d'études, amoureux de toute beauté, heureux de s'asseoir aux pieds du Titien et du Giorgione, de passer des journées, comme dans un rêve, à l'ombre d'un berceau de pampres d'où il voyait des troupes d'enfants nus, s'ébattant comme de jeunes dauphins dans les eaux vertes, ou de suivre des yeux une flottille de bateaux aux couleurs éclatantes comme des flammes, glissant le long d'un îlot herbeux, d'un môle de marbre en ruine.

A Paris, il ne pouvait vivre un jour sans les raffinements de ce que les uns appellent péché, et d'autres plaisir. A Venise, il était heureux de s'écouter vivre comme en un rêve, innocemment pénétré de cette divinité du beau qui est le sang de la vie pour l'artiste, et de cette humilité qui contient seule le germe de toute grandeur.

« Je suis si jeune ici ! écrivait-il à un Parisien de ses amis. Je me trempe, corps et âme, dans cet air pur, dans ces eaux ensoleillées. Laissez crier les filles et les cabotines, je n'ai plus besoin d'elles : j'ai Santa-Barbara qui se donne à moi. » Et, depuis une quinzaine, il venait chaque matin à San-Francesco, peindre le cloître gris, le préau vert, les moines solitaires au pied de leur église, lui qui ravissait Paris avec des nudités de femmes, des scènes d'orgie, d'étranges paysages desséchés par l'implacable soleil d'Asie ou d'Afrique. Il voulait intituler ce tableau : *le Passé*. Les pierres des tombes, l'ombre de la haute église, ces fleurs rustiques, ce cloître paisible, ne symbolisaient-ils pas tout ce que le monde moderne a perdu de loisirs, de recueillement, de simplicité et de foi ? Lui, qui ne croyait plus, il enviait ceux qui peuvent encore se réchauffer à ce foyer décevant... Et, dans une maison solitaire, au milieu des bruyères du Morbihan, où la mer orageuse se brise sur de noirs écueils, où les longs hivers enveloppent de neige et de brume les rivages inhospitaliers, sa mère, soir et matin, priait pour

lui. Les bruyants triomphes de son fils n'avaient été, pour sa superstitieuse piété, que des avant-coureurs de l'enfer, et ses yeux attristés n'avaient jamais consenti à se fixer sur ses ouvrages... C'est pour elle qu'il peindrait ce tableau du passé, puisque pour elle, comme pour ces moines, le passé était encore le présent, et ses légendes des réalités.

C'étaient les harmonieuses proportions du cloître, les couleurs reposantes de son jardin qui l'avaient d'abord attiré : il n'avait songé que plus tard au symbolisme, un jour que le chant des cantiques avait frappé ses oreilles ; c'étaient des passages d'une messe de Palestrina. Ce n'est plus guère que dans les antiques églises de quelque vieille ville historique qu'on peut encore entendre la belle musique des vieux maîtres : il y a là, dans la tribune des orgues, dans les sacristies, des amas de papiers couverts de poussière, mangés des vers et jaunis par le temps, où dorment entre les feuillets les harmonies muettes, tandis que la foule court après des motifs empruntés dont le bruyant tapage a détrôné la Mélodie.

On était en août, le mois le plus chaud de Venise. Cette immense plaine d'eau, sans ombre et sans profondeur, réfléchit et décuple le soleil comme un miroir ; nul moyen d'y échapper sauf sous les portes d'eau des palais, ou derrière les tentures de cuir qui ferment les églises ; partout ailleurs, même sous la voûte du Rialto ou sous les acacias de San-Frovajo, la chaleur est insupportable. Vers midi, Dorat avait cessé de peindre, ses paupières s'alourdissaient, sa main n'obéissait plus. Tout conviait au repos : l'ombre du parapet de marbre des arceaux, le bourdonnement des abeilles autour des pampres et des œillets rouges, le chant monotone des choristes répétant leur leçon dans l'église, le silence qui régnait partout ailleurs, car, à midi, le marteau des usines s'arrête. Il lutta un moment, puis il s'étendit à l'ombre du mur d'appui de la colonnade ; au bout d'un instant, il sommeillait : le bourdonnement des abeilles, l'hymne des choristes l'avaient endormi comme un chant de nourrice endort un enfant. Bientôt, le chant même, dans l'église, se tut ; tout fut silence. Rien qui révélât la vie dans le petit jardin que la respiration du dormeur et le murmure des abeilles ; les moines, retirés dans le réfectoire, mangeaient silencieusement leur

poisson et leur pain noir, le soleil tombait d'aplomb sur les murs de brique de l'église, les fleurs semblaient s'incliner sous l'intensité de ses rayons; la tête appuyée sur son bras, Dorat, étendu sur les dalles de marbre, dormait; beau comme l'*Antinoüs* de Canova, mais les traits pâlis par les désordres de sa vie, il reposait indolemment.

Au-dessous de lui, dans une lézarde du mur, une petite tête apparut, non la tête curieuse et gaie d'un lézard, mais la tête noire et mauvaise d'une vipère. Dans ces vieux murs gîtent toute espèce de bêtes venimeuses ou inoffensives : en Italie, il n'y a pas, pour le voyageur fatigué, d'abri plus dangereux qu'un vieux mur.

Tous les serpents, grands ou petits, aiment le soleil de midi; la chaleur suffocante avait attiré la vipère au grand jour. Savait-elle ou non ce qu'elle faisait? L'homme qui tue sait ce qu'il fait : mais ces autres... qui le dira? Elle regardait, réjouie par le soleil qui tombait droit sur sa tête plate; bientôt, elle sortit tout entière. Une main humaine reposait paresseusement sur le sol, au-dessous du rebord de marbre. C'était une de ces mains fines et délicates qui créent de belles choses et rendent visible pour le monde ce que le monde ne voit pas. Le serpent trouva bon de toucher à cette main et s'enroula étroitement autour d'elle, l'enserrant jusqu'au poignet. Cet attouchement était si léger, l'étreinte était si douce que le dormeur ne s'éveilla pas. Bientôt, la vipère tourna sa tête comme un enfant qui s'apprête à sauter, et darda sa langue pareille à une petite flèche de mort.

Mais avant qu'elle eût atteint et mordu la chair, une autre main la saisit par le cou, la jeta sur le sol et l'écrasa avec une pierre. Le bruit de la pierre sur le pavé de marbre éveilla Dorat, qui, s'accoudant sur son bras gauche, leva ses yeux surpris, éblouis par la lumière.

« Santa-Barbara ! » murmura-t-il. La femme qui était là, debout devant lui, ressemblait merveilleusement à l'image de cette sainte, un tableau que, ce matin même, il avait contemplé, pour la centième fois, dans le demi-jour, au-dessus de l'autel latéral, à l'église de Santa-Maria-Formosa.

« C'est dangereux de s'endormir le long d'un vieux mur, il s'y cache souvent de mauvaises bêtes, dit gravement la jeune femme avec son

doux accent vénitien. Voyez, s'gnior, je l'ai tuée; autrement, bien sûr, elle vous aurait tué.

— Vous m'avez réellement rendu service; je m'étais endormi, et je rêvais justement de Santa-Barbara », répondit Dorat. Il n'était qu'à demi éveillé, et regardait le serpent noir écrasé sur les dalles... Était-ce possible? Une morsure de cette petite bête, une goutte de son venin, et c'en était fait de l'activité de son cerveau, de l'habileté de sa main d'artiste, paralysées pour toujours!

Cette idée lui semblait si étrange qu'il resta un moment pensif. Bientôt ses yeux, encore lourds de sommeil, ne virent plus que la figure de celle qui l'avait sauvé, si semblable à celle de Santa-Barbara : le type noble et pur de la Vénitienne, son teint chaud, ses traits fermes et beaux, l'or sombre de ses cheveux, sa bouche épanouie, fraîche comme un œillet en fleur. C'était une femme du peuple, elle portait un vieux châle noir sur la tête, un corsage de toile et une jupe de laine; mais ces pauvres vêtements ne pouvaient dérober les formes magnifiques de son corps robuste et gracieux : son cou, ses bras étaient ceux de l'*Europe*, de Véronèse.

« Tous les types de beautés réunis! » se disait-il à lui-même en attachant des yeux ardents sur cette incarnation de la beauté féminine. La vivacité de ce regard concentré fit monter une extrême rougeur aux joues et au front de la jeune matrone qui, demi-offensée, demi-satisfaite, ne put s'empêcher de sourire, tout en se détournant et en fronçant ses noirs sourcils. « Par la Madone, comme vous me regardez, lustrissima! dit-elle à demi-voix, en ramenant plus étroitement son châle sur sa poitrine; heureusement mon mari est bien loin sur la mer. »

Ces simples paroles ramenèrent Dorat à lui-même. Il se leva, la remercia chaleureusement du service qu'elle lui avait rendu, lui demanda à qui il devait la vie.

« Je suis Véronique Venier, répondit-elle, et mon mari s'appelle Zuan Tron, Vénitiens tous deux, que pourrions-nous être d'autre? Je demeure à deux pas d'ici, au Campiello-dei-Merli, où est le puits avec les anges de marbre; on dit qu'il est bien vieux, et pourtant des gens viennent dessiner ces anges... Vous êtes peintre, vous aussi?

— Oui, dit-il, et pourrai-je aller voir le puits avec les anges?

— C'est dans le Campo, et ça ne m'appartient pas, chacun peut le voir. Mais comment n'êtes-vous pas à la maison quand vous voulez dormir?

— La chaleur m'avait accablé et, sans vous, je ne me serais réveillé de ma sieste que dans le tombeau. Puis-je vous demander pourquoi vous êtes dans ce couvent?

— Je rapportais du linge à Cattina, la femme du sacristain; elle m'a permis de cueillir de la lavande; je viens souvent, les moines ne disent rien.

— Certes, ils ne seraient pas des hommes, s'ils disaient quelque chose... »

Les yeux bleus de Véronique le regardaient d'un regard calme et profond, sans comprendre le compliment. Si, pour lui, elle ressemblait à l'*Europe* ou à Santa-Barbara, il lui semblait à elle un homme d'un autre monde, si mince et délicat, d'une voix si douce, si différent des gondoliers et des matelots qui étaient son monde, sa famille et son entourage. Elle resta un moment pensive, ses pieds nus sur le marbre des dalles. Le soleil de midi mettait des reflets d'or bruni dans ses cheveux ébouriffés. Elle se baissa pour ramasser la gerbe de lavande qu'elle avait laissé tomber pour tuer la vipère, et faisant de la tête un signe d'adieu :

« Ne dormez plus jamais contre un vieux mur, dit-elle négligemment en se détournant pour quitter le cloître.

— Un instant, fit Dorat. Dites-moi comment je trouverai le Campiello?

— Tout près d'ici, à gauche, puis à droite, droit devant vous.

— Prenez ceci, reprit-il, en glissant sa montre dans la main de la jeune femme; gardez-le pour vous rappeler que c'est grâce à votre courage et à votre présence d'esprit que je pourrai compter encore les heures. »

Elle prit la montre, qu'elle regarda avec admiration : c'était un chronomètre d'or, de grand prix, mais, après un moment, elle le lui rendit.

« Je n'ai besoin de rien, fit-elle avec un peu de froideur; vous ne me devez rien non plus : si Zuan venait à apprendre que j'ai reçu quelque chose pour avoir fait mon devoir, il me battrait quand il sera revenu.

— Le brutal! » murmura Dorat, mais il n'insista pas pour lui faire accepter son présent ou la retenir. « Il faut que je vous donne un autre souvenir

de cette matinée, » dit-il en prenant sa main qu'il approcha de ses lèvres et baisa respectueusement. Ce baiser la surprit et lui plut : elle sentit cet hommage et combien il était différent de la rude façon dont Zuan lui marquait son amour. « Addè ! » dit-elle en retirant sa main, et, sa botte de lavande sur le bras, elle quitta le préau.

Il la laissa partir, suivant des yeux, à travers le jardin, sa superbe tournure, avec ce mélange d'analyse poétique et de sensuel désir qui caractérise tout tempérament d'artiste.

Il confiait d'habitude son chevalet et sa boîte à couleurs au sacristain de San-Francesco. En s'en allant, une heure plus tard, il le questionna sur Véronique, la femme de Zuan. Le sacristain eut peu de chose à dire. C'était la fille de Ruffo Venier, un ouvrier de la fonderie. Zuan Tron était matelot à bord d'un caboteur : tous les deux étaient de pauvres gens. Elle n'avait pas vingt ans; le seul enfant qu'elle eût eu était mort; c'était une belle créature, mais il y en avait d'autres qui la valaient bien et, dans le Campo, les voisins trouvaient qu'elle se donnait des airs... Quelle sorte d'homme était Tron? Honnête, dur au travail, brave, mais violent et jaloux; il venait de prendre la mer deux jours avant, du côté de la Grèce; ces caboteurs sont lents mais sûrs... Puis le sacristain empocha son pourboire, prit le chevalet et, un moment après, il dit à sa femme que la Véronique avait sauvé l'étranger de la morsure d'une vipère.

« Tant pis pour elle! dit Cattina; on ne fait jamais le bien dans ce monde que ça ne tourne contre nous, et c'est nous qui sommes mordus...

— C'est vrai, répondit le sacristain, qui lavait les brosses de Dorat. Mais il est probable, cette fois, que le mordu sera Zuan Tron. »

Dans l'après-midi, Dorat descendait la Merceria, cette rue étroite et affairée, toujours bondée de passants et qui, dans sa confusion bruyante, rappelle un peu les bazars d'Orient; il entra dans la boutique d'un joaillier un sombre réduit où or et argent, coraux et agates, diamants et perles, et filigranes de toute espèce brillaient dans le demi-jour. Il choisit un collier de grand prix, d'un métal très pur et d'un travail rare, un serpent d'or, si flexible qu'il semblait se tordre comme s'il eût été vivant, avec des yeux

d'émeraude qui étincelaient dans l'obscurité. Il le paya sans marchander et le mit négligemment dans sa poche, refusant l'écrin que lui tendait le joaillier; puis, il rejoignit sa gondole qui l'attendait à l'escalier d'eau, entre les piliers de la Piazzetta. Une heure ou deux plus tard, quand l'air commençait à fraîchir, il fit amarrer sa gondole à l'embarcadère du Campiello-de'-Merli, une de ces petites places vertes abandonnées, où, dans la Venise d'autrefois, les citoyens avaient l'habitude de garder leurs moutons; aujourd'hui, de vieux palais à demi ruinés l'entourent de trois côtés, et, au centre, est le puits dont elle lui avait parlé, avec les deux anges agenouillés, qu'on attribue à Tullio Lombardo.

De pauvres gens occupent seuls ces nobles demeures; aux fenêtres en ogive, des haillons de toutes couleurs flottent au vent, des bandes d'enfants à demi nus se roulent sur le gazon court. C'est donc là que vivait sa Barbara, son *Europe!* Pour Dorat, accoutumé au luxe et au bien-être, c'était un outrage à la nature et à l'art qu'une créature si belle fût reléguée dans ce milieu sordide, dans cette atmosphère désolée où tout sentait la saleté et la misère.

« Puis-je voir Véronique Venier, la femme de Tron le marinier? » demanda-t-il aux gens du Campo venus pour le regarder. On lui répondit que c'était facile, et les cris de « Nica! Nica! » diminutif de Véronique, éveillèrent les échos des murs délabrés. Elle apparut, tête nue, sortant d'un portique en arcade, abritant de la main ses yeux contre l'éclat du soleil couchant : il eut l'idée qu'elle l'attendait, car ses vêtements étaient meilleurs que ceux qu'elle portait le matin, et elle avait au corsage quelques œillets rouges.

« Je suis venu voir les anges du puits, dit doucement Dorat, et je vous apporte une bagatelle en souvenir d'aujourd'hui. »

Elle s'appuyait contre le marbre du puits; les voisins, hommes, femmes et enfants, s'étaient groupés autour d'eux, écoutant et regardant. Dorat, d'un mouvement rapide qui la prit tout à fait à l'improviste, agrafa le serpent d'or à son cou. « Ah! » s'écria-t-elle vivement, avec une rougeur subite, qui la rendit plus belle encore.

« Elle m'a sauvé ce matin de la morsure d'une vipère, dit Dorat, se

tournant vers les commères et il ajouta : N'est-il pas juste qu'elle en ait un souvenir? Et on dit que les serpents portent bonheur...

— Certes, marmotta une commère, si ce sont des serpents d'or. »

Véronique, les bras levés, cherchait à dégrafer le collier; il était retenu par un fermoir à ressort et ses doigts ne parvenaient pas à l'ouvrir. Dorat, souriant, suivait des yeux ses inutiles efforts.

« Ne soyez pas mauvaise pour moi, disait-il. Ce n'est qu'une bagatelle, un colifichet; gardez-le, je vous en prie! Il est mieux là où il est qu'au cou d'une princesse. Gardez-le en souvenir de moi! »

Véronique restait indécise. Elle était bien belle ainsi, les bras levés autour de son cou, tandis que, sur ses traits expressifs, on voyait se succéder le désir, l'irrésolution, la peur, le plaisir, l'embarras d'un naïf orgueil. Les enfants s'attachaient à ses vêtements, s'efforçant de voir le serpent d'or; un œillet tomba de son corsage, Dorat se baissa pour le ramasser. Puis, comme il était passé maître dans ces choses aussi bien que dans celles de la peinture, il ne lui laissa aucune chance de regret ou de refus, aucun moyen de se débattre ou de protester : s'inclinant très bas devant elle, comme devant une grande dame, il quitta le Campo, la laissant ahurie, le serpent d'or agrafé au cou, tandis que les enfants et les femmes s'agitaient bruyamment et que, de chaque côté du puits, les anges à genoux, les ailes repliées, se tenaient là tels que le sculpteur les y a laissés, il y a trois siècles.

Véronique, comme dans un songe, écoutait le bruit léger des rames du gondolier qui descendait l'étroit canal, où se réfléchissaient les lueurs embrasées des nuages du couchant.

L'œillet qu'avait emporté Dorat échappa à sa main indolente tandis qu'il changeait de place les coussins de la gondole pour s'étendre plus à l'aise.

En Italie, de pauvres femmes ont souvent des joyaux qui ne sont ni sans prix ni sans beauté, et qui leur viennent d'héritage ou d'un don de mariage, mais Véronique sortait d'une famille très pauvre et ne possédait que les boucles d'oreilles d'argent que Zuan lui avait données à leurs fiançailles. Son père et ses frères travaillaient dans les fonderies, et Zuan, le pauvre marin, ne rapportait que bien peu de ses courses en mer. Elle occupait

une ou deux chambres avec la sœur de son mari, et gagnait un peu d'argent comme lavandière. Son nom était le vieux nom ducal des Venier, et il se pouvait qu'elle eût de leur sang; qui sait si ses aïeules n'avaient pas porté la robe à longue traîne, semée de perles, et la tiare d'or des dogaresses, quand elles se rendaient en grande cérémonie à la messe de San-Marco? Mais tout était enseveli dans le lointain des siècles et les obscurités de l'ignorance et de l'indigence. Elle n'était que la femme d'un pauvre matelot et, pour gagner sa pauvre vie, battait dans l'eau du canal le linge qu'elle mettait sécher sur une corde. Aussi la vipère d'or faisait-elle battre son cœur à grands coups, avec un sentiment de triomphe et d'orgueil. Et pourtant c'était une femme irréprochable, une femme innocente. Instinctivement, elle sentait que ce n'était pas bien de garder le collier. Le soir, quand elle parvint à le dégrafer, elle le mit sur son oreiller et, de toute la nuit, ne put fermer l'œil. C'était une nuit d'orage sans pluie; tout le ciel s'embrasait d'éclairs, et ces clartés éblouissantes qui arrivaient à travers sa fenêtre sans châssis, faisaient briller le petit serpent aux yeux d'émeraude, sur le grossier oreiller de chanvre où Zuan Tron avait si souvent reposé sa rude tête. Au matin, elle glissa le collier dans son sein et s'en alla à son ouvrage, lavant, battant et étendant le linge sur les pierres du Campo.

Quand les cloches de la ville sonnèrent midi, elle se dirigea vers le cloître de San-Francesco. Dorat y était en train de peindre. En la voyant, il sourit, se méprenant sur le motif qui l'amenait. Il eut un moment d'irritation, de vague dégoût : il ne lui plaisait pas qu'une femme s'offrît ainsi. « N'aurait-elle pu attendre? » pensait-il en se levant et en la saluant de quelques flatteuses paroles de bienvenue. Mais elle ne l'écoutait guère. Tirant de son sein le serpent d'or, elle le lui tendit et, toute rougissante :

« Il est beau, dit-elle, mais il n'est pas pour moi. Donnez-le à votre *dama :* je n'ai pas besoin de paiement. »

Dorat fut si surpris qu'un instant il resta silencieux, la regardant presque stupéfait : une femme dédaigner un joyau! Cela n'était pas sérieux!

« Je ne le prendrai pas, dit-elle avec impatience. Il est à vous : jetez-le dans le canal, si vous voulez! »

A ce moment, le soleil tombant droit sur elle, la lui montra dans sa splendide beauté, avec son teint mat, sa chevelure sombre, ses lèvres entr'ouvertes comme une fleur. Le ton de Dorat changea et devint passionné et suppliant. « Gardez-le! gardez-le! dit-il, non en paiement, mais en souvenir. N'est-ce pas vous qui m'avez sauvé de la bête empoisonnée? Je n'ai point de *dama!* Toutes les femmes que j'ai connues ne sont rien pour moi, maintenant que je vous ai vue. Ne savez-vous pas combien vous êtes belle?... »

Véronique l'écoutait avec un vague effroi, mais en même temps avec un sentiment confus d'orgueil et de plaisir. On lui avait souvent parlé de sa beauté, mais jamais avec de telles paroles. « Je ne puis le prendre, répétait-elle toute confuse, s'attachant de toutes ses forces à l'idée qui l'avait amenée et incapable d'exprimer ce qu'elle sentait, comme cela arrive aux gens sans éducation. « Je ne puis le garder! Zuan le verrait quand il reviendra, et il me battrait... Je ne suis venue que pour vous le rapporter, parce que vous êtes un étranger : je ne sais pas de quel pays vous êtes, et où vous demeurez à Venise. Vous n'avez pas besoin de m'être reconnaissant; j'ai simplement ôté cette mauvaise petite bête de dessus votre main : Cattina en aurait fait autant si elle avait été là. »

Dorat la regardait en silence; il s'étonnait de ce refus et se demandait s'il était sincère... Il ne croyait que très peu à une parole de femme. « Si vous êtes trop fière pour accepter un présent de moi, dit-il enfin, s'efforçant de paraître blessé, voulez-vous le gagner? Ce ne serait pas difficile. »

Les grands yeux tranquilles de Véronique — les yeux de Santa-Barbara — brillèrent d'attente et de plaisir. « Le gagner! mais c'est impossible... Vous voulez dire, je pense, en blanchissant votre linge? Il me faudrait des années pour m'acquitter.

— Non, il suffirait d'une semaine, si vous vouliez...

— Mais comment? » Sans qu'elle s'en doutât, toute sa figure exprimait son ardente envie de posséder le collier; son sein palpitait; toute sa personne semblait agitée par ce désir enfantin et pourtant passionné.

« Laissez-moi faire votre portrait! dit simplement Dorat.

— Mon portrait! mais je n'en vaux pas la peine, s'écria-t-elle dans son

ignorance et sa surprise. Pourquoi auriez-vous besoin de faire mon portrait? »

Dorat souriait. Il voyait bien qu'elle était sincère. « Parce que vous êtes belle, répondit-il. Vous avez l'air de l'ignorer, ou de ne pas vous en préoccuper, mais c'est ainsi. Si vous voulez venir au cloître, de temps en temps, pendant deux ou trois heures, vous aurez gagné votre collier, puisque vous tenez à le gagner, et votre mari, quand il le verra, n'aura rien à vous dire. Voulez-vous faire cela pour moi?

— Peut-être, » dit-elle lentement, toujours indécise, car cette idée lui semblait étrange. Elle était de la ville du Tintoret et du Titien, mais elle ne savait rien de leur art, bien qu'elle s'agenouillât quelquefois devant leurs peintures, pour dire ses prières. « Vous me demandez de venir ici? dit-elle.

— Ici d'abord, si vous voulez, répondit-il sans la regarder, mais, après, il faudrait venir dans mon atelier, parce que je ne peux pas finir un portrait en plein air.

— Mais c'est pourtant en plein air que vous peignez ce jardin!

— C'est autre chose... Dites, voulez-vous me laisser faire votre portrait, tout juste comme je vous ai vue la première fois, debout, avec le soleil donnant sur votre tête, et les lavandes à vos pieds? Tout le grand monde le verra, et chacun saura que les femmes de Palma Vecchio et de Véronèse vivent encore à Venise... »

Elle restait silencieuse. Ce mot de « monde » n'avait pas de sens pour elle. Jamais elle n'était allée plus loin sur la mer qu'aux îles Mazzarbo, dans la saison des fruits et, bien que femme de matelot, elle ne pouvait comprendre qu'il y eût d'autres peuples et d'autres pays; mais ce qu'elle comprenait bien, c'est que Dorat la trouvait belle : elle n'aurait pas été femme et fille de femme, si elle n'avait pas senti cette certitude qui pénétrait comme un trait jusqu'au plus profond de son être...

« Voulez-vous venir? voulez-vous? répéta Dorat de sa voix douce.

— Oui, fit-elle lentement, je viendrai.

— Et vous garderez le collier?...

— Non, pas avant que je l'aie gagné. »

Sur ce point, rien ne put l'ébranler. Elle ne prendrait le serpent d'or

qu'après l'avoir gagné, bien que, de toute son âme, elle soupirât après lui.

Ce jour-là, forcément, il dut se résigner à la laisser partir, parce qu'elle était pressée et que sa belle-sœur l'attendait.

« Alors, vous viendrez demain? dit-il d'un ton persuasif.

— Oui, demain », répondit-elle d'une voix tranquille, et prenant congé avec un « Addè s'gnior », elle disparut sous les arceaux du cloître.

Dorat la suivait d'un regard languissant, amoureux, et pourtant froid. Il était de ceux qui savent attendre... Il mit la vipère d'or dans un des compartiments de sa boîte à couleurs. Un jour, bientôt, il serait autour de son cou : qu'importe un jour plus tôt, quand on est sûr du succès?

Et pourtant, tout égoïste, sensuel et blasé qu'il fût, la noblesse et la tranquillité de cette femme, si simple en sa force et sa beauté, n'avait pas laissé de faire sur lui une impression assez profonde. C'est pourtant, se disait-il, une noble créature, avec son ignorance, sa pauvreté et son désir si franc de posséder ce joyau.

Il peignit très peu, ce jour-là, mais il passa des heures à rêver dans la solitude du préau, pensant aux convoitises de sa jeunesse, aux visions qui l'avaient hantée et qu'avaient mises en fuite les folies, les passions, les ambitions, les succès qui s'étaient partagé sa vie depuis que le monde l'avait proclamé illustre. « Santa-Barbara se donne à moi, murmurait-il en se rappelant sa lettre à son ami : je ne croyais pas avoir si bien dit... »

Et, à deux pas de lui, gisait sous les feuilles d'un saxifrage, où le sacristain l'avait poussé la veille d'un coup de balai, le petit cadavre de la vipère, pauvre objet informe, desséché par le soleil. On eût dit une rognure de cuir.

L'étude du jardin et du cloître avait été mise de côté et retournée contre le mur, dans la chambre du sacristain. Le portrait de Véronique grandit bientôt à la place, un portrait peint dans cette pleine lumière que Dorat excellait à rendre; sous ses pieds, le pavé de marbre; derrière elle, les saxifrages roses et les lis jaunes et, au-dessus, l'azur du ciel où se croisaient des branches de laurier avec leurs fleurs pourprées.

« La pose est un peu trop celle de Santa-Barbara, et la facture rappelle

un peu trop Cabanel », pensait Dorat qui était, d'habitude, extrêmement sévère pour ses œuvres. C'était beau pourtant et, d'ailleurs, pour lui, ce n'était pas d'abord de la peinture, mais de la femme qu'il s'agissait. Il était artiste sans doute, mais il était, par-dessus tout, voluptueux.

Sept jours de suite, elle vint au jardin, aux heures chaudes de la matinée, et posa pour lui. La femme et les enfants du sacristain regardaient de tous leurs yeux, et les moines, qui n'étaient pas des ermites et aimaient à causer, venaient aussi sous les arceaux du cloître s'entretenir du travail de l'artiste, comme des gens qui avaient là, sur les murs de leur église, des fresques de Gian Bellini et de Véronèse. Le frère jardinier, sa bêche à l'épaule, son râteau ou son arrosoir à la main, était particulièrement éloquent.

« Cela ferait un retable, disait-il, et vous pourriez nous le donner, mon fils. Seulement, vous y avez mis quelque chose d'un peu profane : il faudrait corriger cela, autrement ce ne serait pas de la peinture d'église... Moi, je m'étonne que vous peigniez des choses nouvelles; les chromolithographies dans les boutiques, sous les Procuraties, sont si belles! Il y a là une réduction de l'*Assomption,* de notre Titien, que j'aimerais mieux que l'original : les couleurs sont plus éclatantes, la grandeur plus raisonnable...

— On a si bien chamarré l'*Assomption* de couleurs nouvelles, qu'elle ne vaut guère mieux qu'une chromolithographie, et vous êtes vraiment de votre génération, mon père, » disait Dorat avec humeur, quand la ronde personne du moine, en froc brun, la houe à l'épaule, s'interposait entre lui et le jour.

« Impossible de peindre ici! dit-il un matin, avec impatience, à Véronique; je ne puis travailler au milieu de ces bavards; il faut que vous veniez, demain, dans mon atelier.

— Où est-ce, votre atelier?

— Dans le Fondamento del Malcanton, ce coin du canal, vous savez, où il y a ce grand figuier qui dépasse la muraille.

— Mais est-ce bien d'y aller? Cattina me disait, pas plus tard qu'hier : « Au cloître, je suis là; les enfants et les saints hommes vont et viennent, « aussi Tron n'aura rien à dire quand il reviendra, mais garde-toi bien « d'aller chez lui... » Et c'est de votre maison qu'elle parlait...

— Ne vous inquiétez ni de Cattina, ni de personne. Et pourquoi penser à Zuan? il ne peut être encore ici. Vous dites qu'il est allé en Grèce, et ces brigantins, lourdement chargés, ne vont pas vite.

— Mais si lentement qu'ils naviguent, ils arrivent pourtant, et alors...

— Vous avez donc bien peur de lui?

— Je ne sais pas... » Elle ne savait pas. Les pauvres gens sont trop ignorants pour passer au crible, analyser, classer et étiqueter leurs sensations et leurs émotions, comme nous autres.

« Pourquoi l'avez-vous épousé? demanda Dorat d'un ton impatient.

— Je ne sais pas trop, dit-elle encore. » Ses questions la troublaient comme des pierres jetées dans un puits troublent la surface de l'eau.

« Eh bien, je vais vous le dire, moi : vous étiez fille et les filles, c'est connu, sont curieuses et vaines, et veulent tout savoir, et le premier homme qui se présente... N'est-ce pas cela?

— Peut-être, répondit-elle avec une rougeur fugitive. Zuan est beau, ajouta-t-elle avec orgueil : il est si fort et si grand! Vous auriez envie de le peindre, si vous le voyiez...

— Ah! fit Dorat avec humeur, c'est donc sa bonne mine et sa taille bien prise qui vous ont tentée?

— Qui sait? » répondit-elle encore. Mais elle se sentait mal à l'aise, elle était embarrassée et troublée par cette enquête sur ses sentiments. Zuan était beau, mais rude et violent. Il jurait contre elle dans ses colères, de même qu'il s'emportait contre les voiles et les cordages, quand la mer était mauvaise et que son brigantin naviguait lentement le long des côtes de Dalmatie ou d'Albanie.

Dorat la regardait. Elle était debout, dans la lumière transparente, sa tête et ses bras découverts, sa gorge palpitante retenue par son corsage de toile et, dans toute sa personne, c'était l'air de ces femmes vigoureuses et fécondes qui peuplaient les quais, les ponts, les *calli* de Venise, au temps où le Giorgione, le Véronèse et le Titien trouvaient leurs déesses dans les jeunes filles assises sur leur *altane* de bois et séchant à l'air leurs cheveux d'or; où ils découvraient les types de leurs madones dans

les jeunes mères allaitant leurs bambins aux grands yeux, en plein midi, sous le berceau de vigne d'un *traghetto*.

« Il faut que vous veniez au Malcanton, dit-il brusquement : je ne puis plus peindre ici, avec tout ce monde autour de moi, et dans cette lumière aveuglante. Qu'avez-vous à craindre? Personne n'a besoin de le savoir et, si on le savait, qu'est-ce que cela ferait? Personne, ici, ne verra votre portrait : je l'emporte à Paris.

— Qu'est-ce que c'est que Paris?

— Paris, c'est le paradis des femmes et l'enfer des hommes de génie. Vous ne comprenez pas?... Non, c'est impossible et c'est précisément ce qu'il y a de si divin en vous : vous pourriez être Ève ou Lilith vivant dans un monde vierge encore. » Tout en parlant, il ouvrit le tiroir de sa boîte à couleurs où se trouvait la vipère d'or et la tourna négligemment dans sa main, comme s'il cherchait quelque chose à côté.

Véronique la vit, et son sein se gonfla.

« Venez chez moi, dit-il doucement, venez demain! »

Elle hésita un moment, jetant un regard de côté sur la femme du sacristain qui lavait des carottes et pelait des oignons entre deux colonnes de marbre. « J'irai, fit-elle à voix basse, mais n'en dites rien à Cattina.

— Cattina n'en saura rien, pas plus que la vipère morte, là, dans les saxifrages. »

Puis il ajouta çà et là quelques touches à son portrait, afin que le moine et la femme vissent qu'il travaillait. Un peu plus tard, il laissa Véronique quitter le jardin par les étroits passages qui tournent et se croisent derrière l'église. Là, pullulent des familles sans nombre, des enfants ébouriffés, au milieu de haillons multicolores séchant sur des cordes, et quelques pampres, quelques ceps de vigne verdissent sur ce sol invraisemblable. Et dans ce désordre, cette saleté et cette fange, çà et là, un vase d'airain de forme élégante; un linteau de porte en marbre à belles moulures; quelque vieux balcon de fer forgé, digne de Desdémone; au-dessous d'une fresque à demi effacée, une fenêtre en ogive sous laquelle Stradella, au clair de lune, a peut-être chanté jadis sa sérénade.

Dorat remit encore une fois le collier dans sa poche et rejoignit sa gondole. « Une fille des dieux, une sœur des saints, pensait-il, et pourtant il a suffi pour la conquérir d'un peu d'or battu et enroulé par la main habile d'un joaillier. Elles sont toutes les mêmes, toutes ! Dans chacune de ces madones, sommeille une cabotine. »

Cependant, Véronique, qui savait par cœur tous les labyrinthes de Venise, traversait rapidement les ruelles, les petits ponts étroits, droit à travers la ville, jusqu'à ce que, derrière le palais Grimani, elle atteignît l'église de Santa-Maria-Formosa. Elle y entra, fit le signe de la croix, et s'agenouilla un moment. Puis, se levant, elle demanda à l'un des bedeaux où se trouvait le fameux tableau, la « Santa-Barbara ». C'était auprès du premier autel de droite. Elle la considéra longtemps, d'un regard fixe, jusqu'à ce que ses yeux ne vissent plus qu'un brouillard. « Je lui ressemble ! je lui ressemble, moi !.. » pensa-t-elle. Pas plus que le moine qui avait une préférence pour les chromo-lithographies de Saint-Marc, elle ne se connaissait en peinture, mais elle voyait bien que cette Sainte était belle, et *il* avait dit qu'elle lui ressemblait, elle, la pauvre fille du peuple, la femme d'un matelot !

Elle tomba à genoux devant l'autel, et s'efforça de prier, sans y parvenir : son cœur battait trop tumultueusement, sa tête était dans une trop grande confusion d'orgueil et de joie. Elle ressemblait donc à cette grande et céleste créature, que les étrangers venaient contempler de si loin !...

« Est-ce que cette figure est le portrait de Santa-Barbara elle-même ? » demanda-t-elle à un vieux mendiant qui se trouvait là au moment où elle se leva après sa génuflexion. Le vieillard eut un petit rire, mais silencieux et décent, comme il convient dans une église.

« Oh ! que non pas ! On dit que c'est le portrait de la fille du peintre, Violante, que le Titien a aimée. Il a eu de la chance, ce Titien ; elle devait être belle, comme on en voit peu, et quelle taille ! »

Véronique quitta l'église dans un éblouissement de délices. Pour rentrer chez elle, elle prit par le pont charmant du Paradis et sous la *Vista superba* des grands *Colleoni*. Il était tard quand elle atteignit le Campiello. Sa belle-sœur grondait, les enfants pleuraient, les voisins se querellaient, le

poisson brûlait dans la poêle, le linge lavé était entassé sur le carreau de la cuisine sans être empesé ni repassé. Tout cela éveilla en elle une sensation pénible et nouvelle, l'impression du désordre, de la grossièreté, de la pénurie, de la misère sordide. Ce sentiment ne lui était jamais venu. Nous sommes aveugles et sourds pour tout ce qui nous entoure, jusqu'à ce qu'un rayon de lumière, venu d'un autre monde, descende dans nos obscurités.

Le jardin tranquille, la fraîcheur des arceaux du cloître, la voix douce et pénétrante de Dorat, l'éloquent hommage de ses regards, tout semblait avoir disparu pour elle comme s'efface un songe du matin.

« As-tu vendu le collier et rapportes-tu l'argent ? demanda sa belle-sœur.

— Je l'ai rendu à ce monsieur il y a huit jours, répondit Véronique d'une voix basse et mal assurée.

— Archifolle que tu es ! » dit l'autre.

Le lendemain, elle n'alla pas au palais du Malcanton.

Le lendemain, de bonne heure dans la matinée, penchée sur le bordage d'un vieux bateau qui appartenait à Zuan, à l'ombre légère d'un acacia, elle battait son linge dans le canal, quand les coups de rame d'un gondolier lui firent lever la tête. Elle aperçut Dorat. La gondole s'arrêta.

« Pourquoi êtes-vous si méchante pour moi ?... » murmura-t-il, s'appuyant de la main au bateau de Véronique. Elle rougit jusqu'aux cheveux, et, de sa main humide, se hâta de relever son corsage qui s'était entr'ouvert tandis qu'elle se baissait sur l'eau pour tremper son linge. Elle sentait que ses cheveux étaient en désordre et son visage en feu.

« Pourquoi m'en voulez-vous ? répéta-t-il. Sans vous je ne puis rien faire de ce portrait qui pourrait être si beau...

— Il y a beaucoup d'autres femmes, et je suis occupée, vous voyez...

— Laissez là ces chiffons et venez. Il n'y a pas, dans tout Venise, une femme qui ait la figure de Santa-Barbara et la taille de l'*Europa*. Venez ?

— Avec vous ? comme cela ? oh non ! non ! » Son anxiété était extrême, tandis que, machinalement, ses mains tordaient une des grossières chemises bleues de Zuan.

« Eh bien ! seule, si vous voulez, mais bientôt, je veux dire, pendant que nous avons encore la lumière du matin... *Cara mia,* à quoi bon m'avoir sauvé du petit serpent, si vous empoisonnez ma vie ?...

— Vous vous moquez de moi avec de pareilles folies, » dit Véronique, la figure rouge d'humiliation et de dépit et, malgré tout cela, trahissant un plaisir qui l'emportait sur tout le reste.

« Non, fit Dorat d'une voix douce ; je parle très sérieusement. Votre beauté me poursuit partout. Si vous ne voulez pas même m'en laisser prendre le reflet sur la toile, ma vie sera inutile et votre souvenir sera sans joie pour moi. Vous ne connaissez rien du monde ; vous ne savez pas qu'il y a de grandes villes où je puis convier des foules à venir rendre un culte à votre portrait. Vous ignorez ce que c'est que les livres, mais n'est-il pas vrai qu'il y a encore à Venise un homme qui lit l'Arioste à haute voix, devant le peuple ? Eh bien, l'Arioste, un jour de grande fête, rencontra une femme qui portait une robe brodée de palmes d'or, et cette porteuse de palmes changea toute sa vie... Ne voulez-vous pas changer la mienne ? »

Ces gracieuses flatteries, qu'elle ne comprenait qu'à demi, ne lui en étaient pas moins douces et pénétraient au fond de son âme, tandis qu'elle cherchait à se dérober aux regards de Dorat, sous les branches de l'acacia. A ce moment, la voix de la sœur de Zuan l'appela du campo.

« Oh ! qu'elle ne vous voie pas ! dit Véronique avec effroi. Allez ! je vous en prie... Elle est méchante et Zuan lui a enjoint de me surveiller...

— Venez donc là où elle ne pourra pas vous épier sans cesse ?

— J'irai, murmura Véronique qui entendait le pas lourd de sa belle-sœur se rapprochant du canal.

— Eh bien, Nica, as-tu fini ? criait-elle. Quelle femme tu fais pour un pauvre matelot ! Si Zuan m'en croyait, il ne te rapporterait qu'un bout de corde pour te fouailler... Toute une matinée à rincer quelques chemises ! Crois-tu que mon frère t'ait prise pour paresser comme une duchesse ?

— Venez à Malcantone et vous aurez tout ce que vous voudrez, » répéta Dorat. Puis, sur un signe qu'il fit au gondolier, celui-ci, d'un coup de rame, passa entre deux grandes barques ancrées en cet endroit, et mit la gondole

hors de vue au moment où la sœur de Zuan, les cheveux épars, tout essoufflée, rouge de colère et l'injure aux lèvres, arrivait près de Véronique.

Véronique, pourtant, ne vint ni ce jour-là, ni le lendemain, ni le jour d'après. Cette résistance ne fit qu'irriter les désirs de Dorat et centupler ses résolutions. Il la suivait partout, l'arrêtait, l'assiégeait. Que lui demandait-il, après tout? Rien, que quelques heures de la matinée afin d'achever de rendre sa beauté aussi fameuse dans le monde qu'elle lui était chère, à lui. Où qu'elle allât prier dans les églises voisines, comme elle le faisait souvent, car les Vénitiennes sont pieuses et humblement soumises à l'Église, il s'y trouvait et sa présence emplissait toute la vie de Nica. Cette unique pensée l'empêchait de dormir, de travailler, de manger. Son cœur était simple, sa conscience pure, son honnêteté parfaite; mais il y avait place dans son être pour des passions violentes, pour des illusions romanesques. C'est à celles-ci que Dorat faisait irrésistiblement appel.

C'était un sentiment brutal et non de l'amour que Zuan avait eu pour elle : elle ne se doutait guère que chez Dorat, il n'y avait pas moins de brutalité et qu'il n'y avait pas plus d'amour. Mais ces désirs se dissimulaient sous les enchantements et les mirages de l'art, sous une déférence apparente, sous des sollicitations pleines d'une douce et persuasive éloquence, et tout cela lui semblait comme un vent tiède et léger du midi après les rafales glacées du nord. La lutte était inégale, aussi inégale que celle du luthiste et du rossignol dans le grand poème de Ford. Le luthiste a pour lui toutes les ressources persévérantes de l'art et de l'artifice; le rossignol n'a que les battements de son petit cœur, les palpitations de son gosier mélodieux.

Les jours passaient. Elle ne cédait pas, et le jardin du cloître ne les voyait plus venir, ni elle, ni Dorat.

« Ce grand monsieur est toujours à tes trousses... Si au moins tu rapportais un peu d'argent à la maison, ce serait quelque chose, disait la sœur de Zuan, et qui sait? peut-être n'ouvrirais-je pas la bouche, quand il reviendra...

— Tu es une vilaine, répondait Véronique, la figure tout enflammée de honte et de colère... » Elle ne savait pas de quel poids étaient les pièces d'or de Dorat dans le relâchement de la vigilance de sa belle-sœur. Mais

elle était mal à l'aise, fiévreuse, inquiète ; des rêves étranges traversaient ses courts sommeils, et c'était en vain qu'elle implorait Santa-Barbara.

Santa-Barbara était une princesse et une guerrière ; une armure couvrait sa chaste poitrine ; les métaux précieux rehaussaient ses armes et sa tour, emblèmes de sa force. Que savait-elle des tentations qui peuvent assaillir la femme d'un pauvre matelot ?

« Vous êtes cruelle pour moi, » disait Dorat, et il le lui répétait si souvent que son esprit ignorant et son cœur naturellement tendre finissaient par concevoir un sentiment de reproche confus qui la tourmentait. Elle était persuadée qu'il était malheureux. La pâleur de Dorat, son agitation, ses yeux abattus, ses mouvements fiévreux lui apparaissaient comme des souffrances de son âme : elle avait foi dans tout ce qu'il disait. Et, en effet, il était sincère. Quand ils désirent, les hommes mentent avec l'accent de la vérité, parce qu'ils ne savent pas qu'ils mentent. Pour un moment, ce qu'ils désirent est pour eux tout l'univers, comme pour les enfants, et ils sont de bonne foi quand ils font serment que c'est ainsi.

« Voulez-vous venir encore une fois au cloître ? demanda-t-il un jour. Qu'avez-vous à craindre ? Zuan lui-même pourrait vous y voir : que pourrait-il dire ? Nous n'y sommes presque jamais seuls : c'est une place sainte...

— Eh bien, j'irai encore une fois, » dit Véronique à contre-cœur, quoique tout son être frémît de désir, de crainte et de joie. Il n'y avait là ni mal, ni danger, pensait-elle ; les enfants allaient et venaient ; Cattina, la femme du sacristain, était toujours à deux pas ; constamment un moine passait sous les arceaux : quel risque pouvait-elle courir ? quel mal faisait-elle en y allant ?

Le lendemain, par une matinée splendide, elle vint à San-Francesco. Il avait plu pendant la nuit ; tout était frais et joli ; les plantes du jardin remplissaient l'air de senteurs pénétrantes ; des linottes se balançaient sur les fleurs des lauriers-roses ; des pigeons picoraient parmi les basilics et le thym.

« Je vous remercie », dit Dorat d'un ton grave et respectueux.

Le portrait inachevé, avec toutes ses promesses, était là sur un grand chevalet, à l'ombre des arceaux. Dorat plaça Véronique dans l'attitude de Santa-Barbara, et lui-même, tournant presque le dos à la jeune femme, mais

jetant sur elle de temps en temps un regard furtif, se mit diligemment au travail, sans faire attention ni à Cattina qui venait et regardait, ni au frère jardinier qui bêchait dans une des plates-bandes du jardin, ni au sacristain qui disait que la peinture serait plus belle encore si Véronique avait emprunté la robe de fête de sa femme, sa robe bleue à rubans jaunes.

Dorat n'ouvrait pas la bouche ; eux parlèrent jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus rien à dire, puis s'éloignèrent assez peu satisfaits d'avoir été à peine remarqués. Il était midi ; Dorat avait travaillé deux grandes heures. La chaleur lourde appesantissait leurs paupières ; les feuilles vertes semblaient pâlir et languir ; les moines étaient rentrés au monastère ; à la fenêtre du sacristain, les volets étaient clos, l'église était fermée ; partout régnait un grand silence.

Dorat se tourna, posa sa palette et ses pinceaux, et regarda Véronique, dont le visage et le cou se couvrirent de rougeur sous ce regard enflammé, qui glissa jusqu'au plus profond de son âme. Elle avait passé ces deux longues heures immobile comme une statue de marbre ; une impression d'abattement, de lassitude, de faiblesse, presque de vertige, pesait sur elle ; pourtant, elle était forte, et l'air de la mer avait trempé sa vigueur et sa jeunesse.

« Je suis fatiguée et j'ai soif ; puis-je m'en aller ? » murmura-t-elle.

Dorat ne répondit pas, mais vint droit à elle, si près que ses lèvres effleurèrent ses cheveux ; d'un mouvement aussi rapide et léger que l'avait été celui de la vipère, ses mains se glissèrent autour de son cou, où il agrafa le serpent d'or ; irrésistiblement, elle tomba dans ses bras. . . . . .

« Santa-Barbara s'est donnée à moi, pensait Dorat un mois plus tard, et qu'est-ce que je vais en faire, mon Dieu ? » Les ardeurs de l'été avaient passé ; les pluies étaient venues et déjà, de temps en temps, les blanches nuées de l'Adriatique couvraient comme d'une vapeur de neige les sculptures de la Salute et les dômes dorés de San-Marco ; les heures du milieu du jour étaient encore chaudes ; sur les eaux tranquilles, des bateaux venus des îles, apportaient à Venise leurs cargaisons de fruits d'or et de pourpre, les raisins déjà mûrs. Et, dans l'atelier, sur le canal de Malcantone, une grande peinture était là, œuvre achevée où se reflétait, dans la pureté des lignes et la magie

de la couleur, le génie de l'artiste : un portrait de femme, avec la tête de Santa-Barbara et le corps de l'*Europa*. Cette figure, peinte avec une rapidité et une vigueur singulières, avait toute la vie d'une passion soudaine, elle respirait, elle parlait : c'était l'incarnation de la femme...

Mais il l'avait payé cher ! Il avait éveillé une passion dont il n'était plus maître, une de ces passions intenses, absolues, insensées, que, seules, éprouvent des natures chez qui l'émotion, la sensation dominent tout; chez qui le contrôle de la pensée n'existe pas, chez qui la raison est muette.

Il avait détruit en elle le calme de l'ignorance, la simplicité d'une chasteté inconsciente; il avait déchaîné à leur place une de ces tempêtes d'amour, dévorantes, emportées jusqu'au délire, qui sont pour un amoureux l'extase d'un moment et deviennent ensuite une chaîne, un fardeau, une épouvante, un feu qui le brûle et s'attache à lui comme la tunique de Nessus.

Elle était belle sans doute; mais, quand sa beauté eut été toute à lui, qu'il l'eut étudiée, savourée et connue tout entière, et comme artiste et comme amant, il comprit que l'esprit de cette femme n'avait rien à dire au sien, et il se demanda avec un soupir ce qui adviendrait de cette adoration qu'il avait évoquée en elle. De l'amour, il n'en avait pas pour elle. Et la violence, l'immensité, l'absorption de l'amour dont il était l'objet, le terrifiaient. Elle avait été pour lui le caprice d'une semaine d'été, une conquête de son art et de ses sens, et voici qu'elle rêvait d'une union sans fin. Cette ardeur endormie qu'il avait éveillée en elle, s'attachait à lui avec toute la puissance de la force physique et de la vitalité splendide qui étaient en elle. Parfois, il lui semblait que la vipère qu'elle avait tuée ressuscitait dans cette femme et s'enroulait autour de lui, et l'enlaçait, et lui prenait tout le sang de sa vie, et qu'il allait défaillir...

Il avait oublié ce qu'est l'existence toute sensitive d'une créature humaine que l'éducation n'a pas même effleurée ; il n'avait pas songé à l'avidité jalouse et insatiable de l'amour chez une femme dont l'intelligence est vide. Et lui-même, comme il était déraisonnable ! Il n'avait pas eu de repos qu'il n'eût tué sa pudeur, sa sérénité, sa paisible ignorance de la passion et, maintenant, il n'était pas satisfait parce qu'elle n'était plus la femme qui

l'avait regardé avec les yeux tranquilles de la Sainte de Palma Vecchio...

L'automne était dans l'air; les brouillards de septembre alourdissaient les voiles des navires; la lagune était âpre et triste; dans les églises, les autels étincelants d'or s'assombrissaient; Venise ne tenait plus Dorat sous son charme souverain; il était inquiet; il avait besoin de changement, de mouvement, de la vie des cités, de la société des hommes. « Tout ce que je tiens à garder d'elle, je l'ai, pensait-il en regardant son portrait : que faire maintenant de la femme? »

Et il se sentait mauvais, ingrat, presque vil. Ah! le poète a raison : « Pourquoi ne dépend-il pas de nous d'aimer ou de ne pas aimer? »

S'il l'emmenait, il savait bien ce qui arriverait. C'est toujours la même histoire : d'un côté, cette idolâtrie que la négligence et la froideur exaspèrent; de l'autre, l'indifférence qui, sous le coup des exigences et des reproches, devient de l'impatience et enfin de la haine, la plus cruelle de toutes les haines, celle qui foule aux pieds ce qu'on a un jour si ardemment désiré.

Il ne le savait que trop bien; car, dans la mesure de son tempérament moral, il avait de la pitié, presque de l'affection pour cette femme qui lui avait sauvé la vie quand il dormait dans le jardin du cloître et qui, à son réveil, lui était apparue moitié déesse et moitié sainte. Aujourd'hui, elle n'était plus pour lui qu'une femme de race grossière, une enfant de l'ignorance et du labeur, un être avec qui son esprit n'avait aucune affinité, bien que leurs cœurs eussent battu si près! Et comment lui dire ces choses lui qui n'avait pas eu de cesse qu'il ne fût devenu pour elle l'univers entier? Comment les lui dire à elle qui avait été réellement son paradis, pendant quelques semaines d'été, dans la douce langueur de Venise?

Elle avait sauvé sa chair de l'aiguillon de la vipère, et il avait mis dans la sienne l'aiguillon mortel d'un désir sans fin... C'était dur, égoïste, ingrat, mais il savait qu'il devait la quitter, qu'il la quitterait dès que les premières rafales d'octobre jetteraient l'écume de la mer sur les marches du palais ducal, éclaboussant les pieds roses des pigeons qui piétinent dans les cours. La pensée de Zuan Tron lui était déplaisante, mais non pas insupportable comme elle l'aurait été auparavant quelques jours. Il ne sentait plus pour elle

cet amour qui est jaloux du passé ou de l'avenir. Ce qu'il redoutait, c'est qu'elle se querellât avec son mari, et n'eût plus de recours qu'en lui.

Comment pourrait-il se résoudre à le lui dire quand, pour venir à lui, le soir, à la clarté de la lune, elle montait les degrés de l'escalier d'eau de sa demeure, avec la sécurité et l'extase de l'amour rayonnant dans ses yeux ?

« Ma pauvre enfant, il eût mieux valu pour toi que tu eusses laissé la vipère faire son œuvre, dans le cloître, » lui dit-il une fois. Elle ne voulait pas comprendre ; elle souriait et soupirait, et ce soupir exprimait une joie qui est au delà des paroles humaines. Comment aurait-elle compris que cette adoration, ces ardeurs, ces embrassements n'étaient pas de l'amour, rien que l'amusement d'un grand enfant à qui nul jouet, à la longue, ne peut suffire ? Zuan la tuerait peut-être quand il reviendrait !... Elle le savait et, parfois, la terreur glaçait tout à coup le sang qui battait si ardemment dans ses veines. Mais elle repoussait bien loin cette pensée. Elle n'avait pas vingt ans, et elle était si heureuse ! Pour les autres, elle n'était que Nica Venier, la femme de Tron ; à ses yeux à elle, à cause de son amant, elle était une déesse, une reine du ciel, aussi bien que Barbara dans son immortalité, ou que Europa avec sa gorge blanche et sa splendide chevelure. Elle avait bu à grands traits le philtre de la vanité et de la passion, et, quand elle foulait le pavé des cours et des *calli,* il lui semblait que ses pieds avaient des ailes, qu'elle marchait sur les nues. N'était-elle pas plus qu'une mortelle ? Ne l'avait-il pas trouvée belle entre toutes ?

« Tu n'es qu'une folle ! une véritable folle ! mais j'ai fait du bon argent avec tes folies ; ton galant s'en ira avec les beaux jours, mais l'argent me restera ! se disait sa belle-sœur, en comptant et recomptant les pièces luisantes et le léger papier-monnaie qu'elle tenait de Dorat, et qu'elle gardait sous clef avec sa robe de fête et les rameaux d'olivier bénit de Pâques, qui éloignent les voleurs. Pas plus que les voleurs, Zuan n'y verra goutte à son retour ; les marins vont et viennent et restent longtemps loin de chez eux ; il faut bien qu'ils s'arrangent de ce qui se fait en leur absence. »

« Il sera de retour à la Toussaint », dit un jour Véronique en jetant à Dorat un regard d'appel et d'effroi.

Dorat détourna la tête. « La Toussaint n'est pas à la porte, répliqua-t-il, et les vaisseaux n'arrivent pas toujours à destination.

— Le brigantin est bon, et ils savent tous les endroits difficiles de leur chemin, aussi bien que je connais les zigzags des *calli,* dit-elle avec un frisson qui passa sur son beau corps comme une brise froide ridant tout à coup la surface des eaux attiédies par le soleil.

— Nous lui ferons voir le portrait », dit Dorat en souriant.

Les Othello de la vie réelle ne lui faisaient pas peur : celui-ci, sans doute, prendrait de l'argent comme sa sœur l'avait pris. « Zuan n'est qu'un simple marinier, n'est-ce pas? ajouta-t-il. Eh bien, nous lui achèterons un brigantin qui sera à lui : alors, il sera propriétaire et patron à la fois; il sera constamment au large, et tu seras tranquille.

— Non! dit Véronique brusquement; vous ne ferez pas cela! » La grossièreté de l'homme cultivé avait froissé et blessé tout à coup l'instinct de l'honneur dans cette âme ignorante. Mais bientôt, avec une tendresse et une supplication passionnées, elle jeta ses beaux bras, les bras de l'*Europa,* autour de son cou. « Prends-moi avec toi avant qu'il revienne! murmurait-elle; emmène-moi dans ton pays, dans ta ville, quelque part ailleurs, avant qu'il soit là...

— As-tu donc si peur de cette brute? » lui demanda-t-il, éludant de répondre. Véronique, le visage caché dans le sein de Dorat, se taisait. Bientôt, lentement : « Oui, j'ai peur, dit-elle, j'ai peur, parce que, aussi sûr que la Madone vit dans le ciel, s'il essaie de me toucher *maintenant,* je le tuerai! »

Dorat la regarda, inquiet, comme il l'était toujours, de la violence et de l'excès de son amour. Mais bientôt il sourit, et lui dit avec une caresse : « Oh! mon ange, ni lui, ni moi, nous ne méritons cela! Nous sommes dans la ville de Desdémone et de Stradella, c'est vrai, mais ces grandes passions ne sont ni de notre temps, ni de mon monde. Laisse-moi faire avec ton mari : il ne nous dérangera pas. »

Il se sentait lâche et perfide en parlant ainsi. Il savait que ce n'était là ni la récompense qu'elle méritait, ni le dévouement qu'il lui avait promis. Il sentait qu'auprès de la grandeur et de la sincérité de son amour, cet

égoïsme devait lui sembler lâche, misérable, vil et bas. Mais il ne pouvait prendre sur lui de parler autrement. Avec sa longue habitude de ne penser qu'à lui, il redoutait le fardeau de cet amour, les éclats de jalousie, les reproches, les scènes violentes après le retour de Zuan.

Ce n'est pas qu'il craignît le danger ; il était brave. Ce qu'il craignait, c'était le ridicule devant le monde, les émotions harassantes, les explosions d'une violence que l'éducation n'avait pas domptée ; il voulait s'en aller quelque part où ces choses ne pourraient pas le poursuivre et le tourmenter. Elle serait malheureuse un temps, mais cela passerait en une saison ; elle s'assagirait, elle se résignerait à l'inévitable... Et puis il reviendrait le printemps ou l'été suivants ; il lui était attaché, après tout : n'avait-elle pas été sa Santa-Barbara, son Europa ? Pourrait-il jamais tout à fait l'oublier ?

Véronique n'ajouta rien, mais, sur ses lèvres passionnées, dans ses yeux brillants, elle avait quelque chose qui le mit mal à l'aise, l'expression, le regard qu'il aurait voulu donner à une Clytemnestre ou à une Médée. « O terrible More, as-tu donc laissé ton âme sombre flotter sur ces eaux ? » pensait-il, en passant devant la maison d'Othello, sur le chemin des Zaltere. Cette âme-là n'était pas à l'unisson de la sienne. Comme tous les hommes qui aiment le plaisir, il tenait la passion à distance, il la redoutait.

Octobre était venu. Les jours étaient courts, mais splendides encore, quand les brouillards venus des lagunes et des marécages, au delà de Mestre et de Fucine, ne s'épaississaient pas sur la ville. On voyait arriver, avec les rayons roses du soleil levant sur leurs voiles orangées, les bateaux qui apportent les fruits d'automne au marché du Rialto. Mais bientôt, dans quelques jours, l'hiver serait là. Les gondoles glisseraient silencieusement, leurs *felzi* fermés ; la plaine d'eau serait comme un désert sinistre entre Venise et le Lido ; les paysans traverseraient à pas pressés, la tête dans leurs coiffures fourrées, la place de Saint-Marc, et les gros navires aux formes étranges, pilotés à tâtons, s'approcheraient lentement, à travers des tourbillons de neige, de leur ancrage de la Giudecca.

Et Dorat aurait voulu être déjà parti. Mais comment annoncer son départ ? Il n'était pas dur, et l'idée de lui porter ce coup cruel le faisait souffrir. Il

ne pouvait pas entièrement oublier que, dans le jardin du cloître, cette femme, qu'il songeait à abandonner, lui avait sauvé la vie.

Les jours passaient, de plus en plus courts et plus froids; les mouettes et les courlis, trouvant difficilement leur nourriture en pleine mer, se rapprochaient par myriades de la ville.

Un matin, Véronique sortait du palais du Malcantone pour aller, comme d'habitude, à la messe à San-Vitale ; c'était jour férié, toutes les cloches sonnaient dans tous les clochers et les campaniles, les bannières de couleur flottaient au-dessus de la porte des églises; les symphonies profondes des orgues et les mélodies des chœurs résonnaient sur les canaux. Dorat n'était pas debout encore, et regardait le portrait de la jeune femme. C'était une magnifique peinture : en la voyant, tous les hommes envieraient l'auteur. De sa chambre à coucher qui ouvrait sur son atelier, il la contemplait, illuminée par l'éclat du matin; il lui semblait voir Véronique elle-même, telle qu'il l'avait aperçue, la première fois, dans le jardin du cloître!... A peine six semaines avaient passé, mais, maintenant, ce n'est plus ainsi qu'elle le regardait. Pourtant elle était toujours belle et elle l'aimait; juste ciel, comme elle l'aimait! « Voilà le mal », se disait-il tristement avec la mélancolique expérience de la satiété et la cruelle sagesse d'un homme qui a été trop souvent et trop tendrement aimé.

Tout était silencieux autour de lui; il y a peu de mouvement et de passants dans le Malcantone; le tintement des cloches, au loin, n'avait pas cessé : c'était grand'messe dans toutes les églises. Il s'étendit sur sa couche comme il l'avait fait sur les dalles du cloître, et se rendormit profondément.

Une heure plus tard il fut brusquement réveillé par la voix de Véronique, debout devant son lit, en proie à une agitation terrible. « Levez-vous! oh! levez-vous! s'écriait-elle; son brigantin a été signalé au large; un marinier de Tre-Porte vient de me le dire. Ce soir il sera ici, à Venise, comprenez-vous?... On a vu son brigantin à Tre-Porte... »

Elle s'était jetée à genoux, à côté de son lit, dans une violence d'émotion qui la secouait toute. Dorat stupéfait, mal éveillé encore, la regardait.

« Est-ce du brigantin de votre mari qu'il s'agit? demanda-t-il enfin.

— Et de quoi d'autre? Prenez-moi! prenez-moi! Je ne veux pas qu'il me touche du bout du doigt! Je ne veux pas qu'il me voie!... Ne comprenez-vous donc pas? Il sera au port, ici, ce soir!...

— Oui, je comprends. »

Il se souleva sur son lit et la regarda avec tristesse et anxiété. Il la comprenait, mais comment parviendrait-il à se faire comprendre d'elle?

« Et pourquoi donc as-tu si peur de cet homme? C'est inutile, disait-il d'un ton persuasif. Il n'a pas besoin de savoir... Pour peu que tu sois prudente, il ne saura jamais rien... Et je serai son meilleur ami, toujours, et le tien aussi, ma pauvre enfant... Zuan peut être une bête, mais la bête humaine s'apprivoise toujours quand elle flaire l'or, et tu sais bien que je suis riche : je n'épargnerai rien pour vous faire à tous deux une vie plus aisée et plus heureuse, rien de ce que l'argent peut procurer... »

Il se tut, effrayé de l'expression de son regard.

« Il faut que vous m'emmeniez! murmurait-elle. Emmenez-moi loin, bien loin! avant que le brigantin n'arrive à l'Ave-Maria!

— Mais c'est impossible!

— Impossible! et pourquoi? »

Il ne répondait pas, embarrassé devant cette folie de la passion.

« Pourquoi ne pouvez-vous pas? Vous ne m'aimez donc pas?... » s'écriait-elle d'un accent où vibraient la colère et le soupçon.

« Oui, certainement, je vous aime, dit-il en rougissant un peu de ce mensonge qui, il y a quelques semaines encore, eût été, en un sens, la vérité, mais je ne puis vous emmener où je vais : vous seriez malheureuse et moi aussi... J'aurais dû vous le dire plus tôt, mais je croyais que vous comprendriez de vous-même que... que... Enfin, c'est impossible! Je reviendrai, je vous verrai chaque année; nous serons aussi heureux que nous l'avons été. Mais il faut que vous soyez raisonnable, ma chérie! Zuan ne saura rien. Je veux que vous le revoyiez comme autrefois. Ne comprenez-vous donc pas? Cela sera peut-être un peu difficile pour vous, mais les femmes peuvent toujours, quand elles veulent. Nous lui ferons voir le portrait; vous lui direz que vous avez posé pour moi et, alors, il ne s'étonnera pas que nous soyons

amis... Et je veux acheter pour lui le meilleur brigantin en construction dans les chantiers... Mais, Nica, ne me regarde pas ainsi!... Chaque été nous serons ensemble comme nous l'avons été cette année; seulement, sois prudente! J'abhorre la tragédie et les scènes violentes... »

Elle était encore à genoux. Elle se leva lentement et, debout devant le lit, elle baissa sur lui son regard; il sembla à Dorat que ses yeux jetaient du feu, et ce feu pénétrait jusqu'au fond de son âme pour y chercher, et y chercher encore, toute sa petitesse, tout son néant.

« Vous voudriez me faire vivre avec lui quand je vous aime?... » dit-elle avec effort, ses dents blanches mordant convulsivement sa lèvre.

Une faible rougeur de honte passa sur le visage de Dorat. Ces paroles l'avaient cinglé comme un coup de fouet. « Je ne serai pas ici, murmura-t-il, et il faut que vous soyez prudente. Vous êtes une noble créature, Nica, et véritablement vous m'êtes chère, mais vous ne comprenez pas...

— Si! je comprends! »

L'expression d'un incommensurable mépris s'étendit sur ses beaux traits; ses narines frémirent, sa bouche resta sans voix, ses yeux sans regard. Sans une parole, elle le quitta... Enfin, elle comprenait, mais trop bien! Toute la froideur, toute l'indifférence, toute la cruauté qui se dissimulent sous les désirs des sens, venaient de lui apparaître dans leur nudité. Ses mains saisirent violemment le serpent d'or qui, nuit et jour, ne quittait pas son cou; mais elle ne put le détacher.

« Il ne m'a jamais aimé, jamais! » murmurait-elle en traversant les vastes chambres du palais et en descendant les degrés pour atteindre l'escalier d'eau sur le canal.

L'éclat du grand jour tomba sur ses yeux comme si elle eût reçu un coup. Il ne l'avait jamais aimée!... Mais elle avait été à lui : nul autre ne toucherait la femme qu'il avait tenue dans ses bras. Il n'y avait d'issue pour elle que dans la mort. C'est dans la mort seule qu'elle pourrait garder ce qu'elle lui avait donné. Son mari serait là à la tombée de la nuit. Elle l'aurait tué si son amoureux s'en était soucié, mais il ne s'en souciait pas, — et sa vie, à elle, lui était odieuse.

La place du Malcantone était silencieuse et déserte ; dans les branches dépouillées du figuier, pas même un oiseau qui pût la voir.

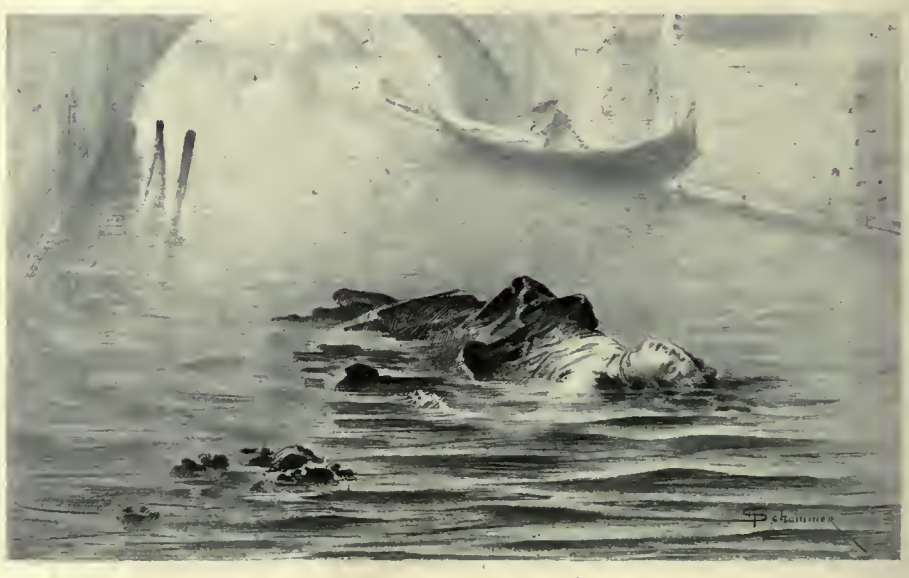
« Jamais il ne m'a aimée, dit-elle encore une fois entre ses dents serrées, jamais ! mais je suis à lui. Je ne suis pour lui qu'un objet de rebut bon à passer à un autre, mais je suis à lui : Zuan ne me touchera plus ! »

Alors, sachant bien ce qu'elle faisait, elle descendit jusqu'au bas de l'escalier d'eau et se laissa glisser de la dernière marche dans l'eau jaunâtre et lente du canal, avançant toujours, la tête baissée sur la surface vaseuse.

Le canal était peu profond, assez cependant pour qu'on s'y noyât.

L'eau limoneuse l'entoura. Bientôt le lourd courant l'entraîna lentement, enveloppant comme dans une dernière caresse ses cheveux d'or, sa blanche poitrine, son beau corps. Et quand, le soir, le brigantin entra au port, elle gisait morte sur le lit de Dorat, des poignées d'algues vertes dans ses mains crispées, et le petit serpent d'or autour de son cou.

OUIDA.



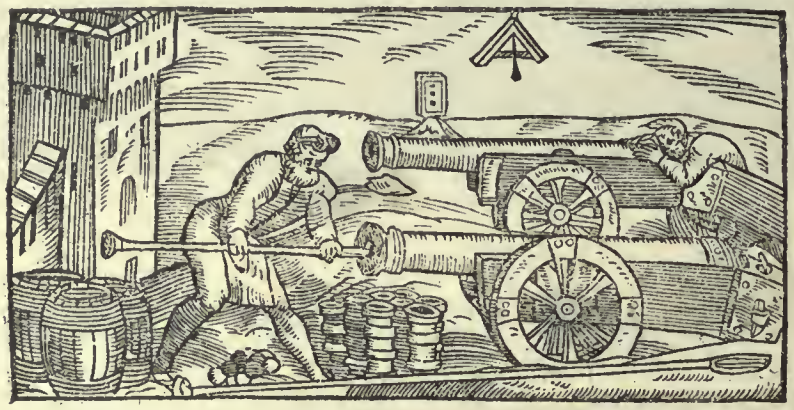
LES CANONS ANCIENS ET MODERNES

Les premiers engins construits en vue d'utiliser, pour lancer des projectiles, la force explosive de la *poudre à tirer,* mélange de salpêtre, de soufre et de charbon, furent très variables de noms, de formes et de dimensions, quoique généralement assez petits.

Ces engins, ou *bouches à feu,* se composaient essentiellement d'un tube appelé *baston, canne, canon,* dont le vide intérieur formait l'*âme* de la bouche à feu, tube ouvert à l'une de ses extrémités, c'est-à-dire à la *bouche,* et présentant à l'autre extrémité des dispositions variables. Dans certaines bouches à feu, cette extrémité, nommée *culasse,* était complètement fermée; dans d'autres, le tube était ouvert aux deux bouts; dans d'autres enfin, la culasse consistait en une sorte de boîte mobile susceptible d'être fixée à l'arrière du tube. Dans le premier cas, la charge de poudre et le projectile étaient introduits dans l'âme par la bouche; dans le second cas, on les faisait entrer par l'ouverture de la culasse que l'on fermait ensuite par des procédés

divers, tous plus ou moins grossiers ; dans le troisième cas, la charge était placée dans la boîte mobile que l'on fixait ensuite au canon par des boulons ou par des chevilles ; on avait même des boîtes de rechange, de manière à remplacer la charge immédiatement après avoir tiré. En général, la partie de l'âme où se plaçait la charge s'appelait la *chambre,* quelle que fût sa disposition. On connaissait donc, dès le début, les deux modes de chargement par la bouche et par la culasse.

Le tube du canon était formé quelquefois par une série d'anneaux métalliques soudés ou vissés les uns à la suite des autres, souvent aussi par des



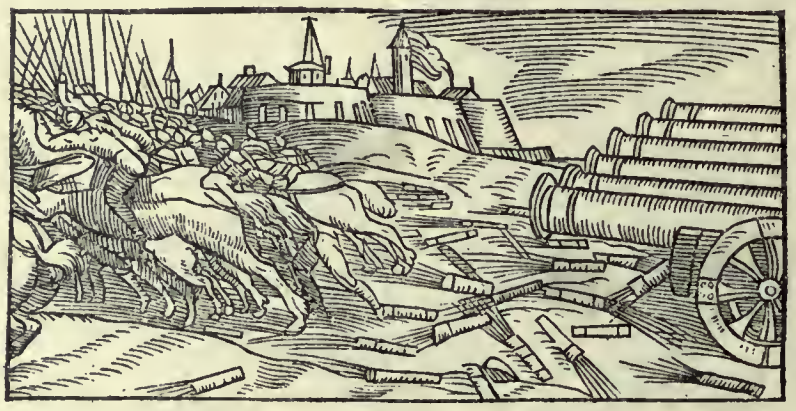
Gravure tirée de la *Pyrotechnie,* de Vanoccio Biringuccio. (Édition de Paris 1556.)

barres de fer assemblées à la façon des douves d'un tonneau et maintenues par des cercles extérieurs. Un conduit, nommé *canal de lumière,* était percé dans l'épaisseur du métal ; on le remplissait de poudre à amorcer qui communiquait à la charge le feu mis à l'aide d'une tige de fer rougie ou d'une mèche enflammée.

Pratiqués par une industrie dans l'enfance, les procédés de fabrication ne pouvaient être qu'imparfaits. La manœuvre et le tir de ces premières bouches à feu étaient d'une lenteur extrême. Un bombardier de Metz, nommé Commouffle, fut accusé de magie, en 1437, parce qu'il pouvait « tirer trois fois le jour où il voulait avec sa bombarde », et envoyé à Rome pour y être absous de ses péchés. Le canon à tir rapide, système Hotchkiss, employé aujourd'hui dans la marine, tire douze à quinze coups par minute, huit mille six cent quarante en douze heures.

Gravure tirée du *Virgile* (Édition de Strasbourg 1502). Énéide, Liv. IX.

En outre, les accidents étaient fréquents. Jacques II, roi d'Écosse, fut tué en 1460, par l'éclatement d'une bombarde. L'histoire fait mention de sa mort, parce qu'il était roi, mais que de martyrs obscurs de l'art du canonnier dont elle ne parle pas ! Ce métier était cependant réputé périlleux entre tous : « La force et la vertu de la pouldre », lit-on dans un vieux traité manuscrit de l'*Art de la Canonnerie,* « font aulcunes fois rompre le baston duquel il tire, et supposez qu'il ne rompe, j'a toutefois est il en danger d'être bruslé par la pouldre... » Aussi la première recommandation adressée au canonnier est-elle « d'honorer, craindre et aymer Dieu et de l'avoir toujours devant les yeulx, crainte de l'offenser plus que tous aultres hommes de guerre, » la



seconde de « mettre le feu avec une bonne mèche et de se retirer à seize pas en arrière et sur le côté ». Sous ce rapport, le temps n'a pas apporté à l'état de choses ancien, un progrès égal à celui de la vitesse et de la portée du tir. Sans être fréquents, de graves accidents viennent de temps à autre émouvoir le public et appeler l'attention des hommes du métier. C'est ainsi qu'en 1868, un canon Krupp de $0^{m}22$, ayant éclaté à bord d'une frégate russe, douze hommes furent tués ou blessés. Le 12 janvier 1879, par suite de l'éclatement d'un canon de trente-huit tonnes placé dans la tourelle d'avant du *Thunderer,* l'officier et huit des neuf hommes qui se trouvaient dans la tourelle furent tués, le neuvième homme grièvement blessé ; en outre, hors de la tourelle, un lieutenant et un homme furent tués et trente-cinq hommes plus ou moins grièvement blessés. Nous pourrions citer bien d'autres accidents.

Quoi qu'il en soit, le chargement par la culasse fut abandonné dès le

xve siècle. Les progrès de l'art du fondeur firent substituer au fer forgé, la fonte de fer ou le bronze pour la fabrication des bouches à feu, en même temps que les boulets en bronze ou en fonte remplaçaient les boulets de pierre, qui avaient eux-mêmes succédé aux carreaux d'arbalète, balles de plomb, etc... L'émulation entre ouvriers concourut avec les rivalités des villes et des souverains pour faire augmenter jusqu'à l'exagération les dimensions des bouches à feu, *bombardes, couleuvrines, canons*. La grosse bombarde conduite, en 1452, au siège d'Oudenarde par les Gantois et qui existe encore, a $0^{m}64$ de diamètre intérieur, c'est-à-dire de *calibre,* et $5^{m}025$ de longueur totale; elle pèse 16,400 kilogrammes; elle lançait, dit-on, un boulet de pierre de 340 kilogrammes. Sa charge de poudre est évaluée à 40 kilogrammes d'après la capacité de la chambre... On est revenu aujourd'hui à ces fortes dimensions. Un canon du calibre de $0^{m}27$ en fonte, avec tube intérieur et frettes extérieures en acier, pèse 23,200 kilogrammes, sa longueur totale est de $5^{m}380$; l'*obus de rupture* (pour les plaques de cuirassement) pèse 220 kilogrammes; la charge de poudre est de 42 kilogrammes. On peut observer toutefois que c'est là un canon réservé à la marine ou à l'armement des côtes et que si la marine a des canons plus puissants et plus lourds, tel que celui de $0^{m}42$, pesant 76,000 kilogrammes et lançant un projectile du poids de 900 kilogrammes, l'artillerie de siège n'a encore rien au-dessus du canon de $0^{m}155$ en acier, dont le poids est de 2,530 kilogrammes et dont l'obus pèse 40 kilogrammes. La bombarde de Gand peut être considérée comme une pièce de siège.

La grande difficulté pour l'emploi de pièces aussi lourdes que le canon de $0^{m}27$ réside dans le transport. Une bombarde turque, au siège de Constantinople, en 1453, attelée de cinquante paires de bœufs, mit deux mois à parcourir une distance de deux jours de marche. Nous avons vu nous-même, il y a cinq ans, à l'embouchure de la Gironde, un canon de $0^{m}27$ porté sur un chariot de 8,300 kilogrammes, ce qui, avec le poids du canon, donnait 31,500 kilogrammes, attelé d'une longue file de paires de bœufs, traverser en plusieurs jours, avec la même lenteur, une plage sablonneuse de deux kilomètres. Aujourd'hui, avec les chemins de fer à voie étroite et à construction

rapide, avec les wagons-trucs et les locomotives destinés à circuler sur ces chemins, les transports de matériel ne sont plus qu'un jeu, et il sera facile d'employer dans les batteries de siège, les pièces du plus fort calibre. Ainsi, grâce aux progrès de l'industrie, les idées, d'abord écartées comme impraticables, deviennent d'une application courante.

Nous ne suivrons pas le canon dans toutes ses transformations successives. Nous ferons observer seulement que chaque nouveau système d'artillerie a été la conséquence d'une série de grandes guerres. C'est à la suite de la guerre de Cent ans que les frères Bureau (Jean et Gaspard) préparent, sous le règne de Louis XI, les formidables équipages avec lesquels Charles VIII doit étonner et conquérir l'Italie. C'est après les luttes de François Ier et de Henri II contre Charles-Quint et les généraux de Philippe II que Jean d'Estrées fait fondre les belles pièces de bronze admirées par Brantôme. Les guerres de religion sont à peine terminées, que Sully établit dans les arsenaux, le bon ordre qui n'a cessé d'y régner depuis lors. Pendant cette longue période, on s'est attaché à rendre l'artillerie plus légère, on a perfectionné les *affûts* et imaginé les *tourillons*. Les premières bouches à feu transportées sur des chariots étaient placées pour le tir sur des appareils spéciaux qui reçurent le nom d'affûts et qui furent plus tard munis de roues de manière à servir à la fois au tir et au transport. On arriva lentement et progressivement à former ces affûts de deux *flasques* allongés disposés à peu près parallèlement de chaque côté de la pièce et dans chacun desquels est pratiqué à la partie antérieure et supérieure un encastrement de forme demi-cylindrique; la pièce repose dans ces deux encastrements par ses tourillons autour desquels elle pivote lorsqu'on pointe en élevant ou abaissant la culasse. Cette disposition date des guerres de Charles VIII.

L'artillerie subit peu de modifications sous le règne de Louis XIV, quoique l'art du fondeur soit arrivé, sous ce règne, à sa dernière perfection. On peut en juger par les beaux canons qui font, encore aujourd'hui, l'ornement de nos musées et qui sont sortis des mêmes ateliers que les statues du parc de Versailles, mais ces canons étaient lourds et massifs, et l'on n'établissait aucune distinction entre ceux qui devaient manœuvrer sur les champs de bataille et

I
A
B
C
D
E
F
G
H
L
I
O
S
M
P
N
R
RATIO
II
A
B
C
A'
B'
C'
D'
E'
F'
F'

ceux qui figuraient dans les batteries de siège ou sur les remparts des places.

Valière, à qui l'on dut, en 1732, le premier système régulier d'artillerie, se préoccupa de la puissance des canons et de la solidité des affûts, plus que de leur mobilité. Ses affûts, montés sur avant-trains bas à limonière, étaient attelés à la française, c'est-à-dire de chevaux en file, traits sur traits. Ses canons pesaient deux cent cinquante fois le poids du boulet et se tiraient à la charge de la moitié de ce poids. Ainsi le canon qui lançait un boulet de huit livres, pesait deux mille livres et se tirait à la charge de quatre livres. Une pareille artillerie était incapable de participer aux manœuvres des troupes. On imagina, sur l'initiative du maréchal de Saxe et à l'imitation de ce qu'avait fait Gustave-Adolphe, des pièces de petit calibre sur affûts légers, attelées de trois chevaux, attachées à l'infanterie et servies par elle, appelées *canons de bataillon,* par opposition aux grosses pièces formant l'*artillerie de brigade,* ou *de parc.* Les armées prussienne et autrichienne adoptèrent la même organisation, mais ici comme là, les canons de bataillon se montrèrent sans puissance et l'artillerie de parc sans mobilité. L'expérience de la guerre de Sept ans fut concluante à cet égard. Le rôle de l'artillerie y fut presque exclusivement défensif. A Kollin, les échelons successifs de la ligne prussienne que leur artillerie ne put pas suivre, furent écrasés l'un après l'autre par l'artillerie autrichienne avant d'avoir abordé l'ennemi. A Kay, le général Wedel, voulant tourner l'armée russe, s'engagea dans des chemins de traverse où sa grosse artillerie resta embourbée : il attaqua avec ses canons de bataillon l'ennemi appuyé par de fortes batteries : il essuya une défaite sanglante. A Bergen, le duc Ferdinand de Brunswick, habitué à vaincre les généraux français, fut battu par le duc de Broglie pour avoir engagé la bataille sans attendre son artillerie de parc dont la marche était trop lente. Bref, aucune puissance n'avait d'artillerie de campagne, et, la paix signée, toutes sentirent, plus ou moins, la nécessité de s'en créer une.

* * *

En France, l'honneur de cette création appartient entièrement à Gribeauval

dont le nom devrait prendre place parmi les plus illustres pour le service qu'il rendit à son pays en lui assurant d'avance la supériorité d'artillerie dans sa lutte contre l'Europe coalisée. Repoussé avant la guerre de Sept ans et presque persécuté alors, accueilli avec une faveur marquée par l'opinion publique, lorsque, après la paix, il abandonna le service d'Autriche dans lequel il avait été nommé lieutenant général commandant l'artillerie et s'était illustré par la défense de Schweidnitz contre Frédéric II, Gribeauval avait vu son système profiter de ce prestige exotique qui, en France, est, pour une invention, la garantie la plus sûre du succès. Accepté une première fois en 1765, écarté un instant en 1772 par un effort de la réaction, ce système avait été définitivement adopté en 1777. Gribeauval, lui-même enfin, nommé premier inspecteur général de l'artillerie, avait été investi des pouvoirs nécessaires pour appliquer ses réformes sans opposition.

L'idée dominante du système Gribeauval est la séparation complète entre le matériel de l'artillerie de campagne et celui de l'artillerie de siège, place et côte. La puissance d'effets doit caractériser cette dernière employée contre des obstacles résistants. La mobilité doit être une des qualités de l'artillerie de campagne qui, ayant principalement à tirer sur les troupes, n'a pas besoin d'une aussi grande puissance. Quelques détails techniques, indispensables d'ailleurs pour l'intelligence des réformes ultérieures, nous paraissent nécessaires comme explication de l'œuvre de Gribeauval. Le poids d'un canon dépend évidemment de sa longueur et de l'épaisseur de ses parois. Or, plus on veut donner au projectile de force et de vitesse, plus il faut, si l'on emploie toujours la même espèce de poudre, augmenter le poids de la charge : plus la charge est considérable, plus elle met de temps à brûler et plus l'âme de la bouche à feu doit être longue pour donner le temps à cette charge de brûler avant la sortie du projectile (sans quoi une partie de la charge serait perdue); d'un autre côté, plus la charge est forte, plus elle agit sur les parois de la bouche à feu et plus ces parois doivent être épaisses pour supporter cette action. Si donc on se résigne à sacrifier une partie de la vitesse du projectile, on pourra diminuer le poids de la charge et, par conséquent, diminuer la longueur de l'âme ainsi que l'épaisseur des parois : en définitive, on diminuera

le poids de la pièce. Ajoutons à cela que plus le calibre de la pièce augmente, plus le projectile pèse, plus, par conséquent, la charge doit être considérable et plus la longueur et le poids de la pièce augmentent. Aussi est-il depuis longtemps d'usage de désigner la longueur d'âme d'une pièce en calibres et son poids en multiples du poids du boulet. Ainsi l'on dit que les canons du système Valière avaient vingt-cinq calibres de longueur d'âme et pesaient deux cent cinquante fois le poids de leurs boulets.

Nous avons supposé jusqu'ici que l'espèce de poudre restait toujours la même; mais, suivant la manière dont elle a été fabriquée, une poudre brûle plus vite ou plus lentement, en un mot est plus vive ou plus lente. Évidemment, d'après ce que nous venons de dire, plus la poudre est lente, plus l'âme doit être longue, mais, plus elle est vive, plus les parois doivent être résistantes et par conséquent épaisses. Dans les premiers âges de l'artillerie, la poudre, imparfaitement fabriquée, était très lente : les bouches à feu devaient donc être longues, et certaines d'entre elles, telles que les *couleuvrines* destinées à tirer à grande vitesse, recevaient, par conséquent, des charges considérables et étaient d'une longueur excessive. La fameuse couleuvrine de Gênes, par exemple, du calibre de $0^{m}16$ 1/2, avait plus de 10 mètres de longueur, tandis que le canon de $0^{m}16$, le plus long, n'a aujourd'hui que $3^{m}250$. Plus tard, on raccourcit les bouches à feu, parce que la poudre, dont la fabrication avait été considérablement perfectionnée, était devenue plus vive. On est revenu de nos jours aux poudres lentes, parce que l'emploi de l'acier et la délicatesse des mécanismes de culasse exigent que la bouche à feu soit soumise à des actions moins brusques, et la conséquence est qu'on en est revenu aussi aux pièces longues. Le canon de campagne de $0^{m}080$, du système de Bange, par exemple, a une longueur d'âme d'environ vingt-six calibres, tandis que les canons de 4 rayé, du système Treuille de Beaulieu, n'avaient que seize calibres d'âme de longueur. Mais revenons à Gribeauval.

Il admit, pour l'artillerie de campagne, trois calibres différents : le douze, le huit et le quatre, c'est-à-dire des canons lançant des boulets de douze, de huit ou de quatre livres. Il réduisit la charge au tiers du poids du boulet, la longueur d'âme à seize calibres, le poids de la pièce à cent cinquante

fois celui du boulet. Ses affûts, beaucoup plus légers que ceux de Valière, portent, entre leurs flasques, un coffret à munitions (ressource précieuse lorsque la pièce est séparée de son caisson); ils reposent sur un avant-train à roues élevées, disposition qui facilite le roulement, mais qui limite le tournant. Les deux trains sont invariablement liés l'un à l'autre dans le sens vertical; le timon est substitué à la limonière, et l'attelage à la française est remplacé par l'attelage à l'allemande sur volée fixe et volée de bout de timon. L'opération d'ôter et de remettre l'avant-train étant longue et pénible, Gribeauval la supprima sur le champ de bataille par l'heureuse invention de la *prolonge;* ainsi nomme-t-on un cordage long et fort par lequel on relie, à distance, la pièce et son avant-train et qu'on laisse, pendant le tir, reposer à terre sans qu'il soit tendu. Veut-on mettre la pièce en mouvement, on fait avancer l'avant-train de deux ou trois pas : la prolonge est tendue et la pièce se trouve entraînée lorsque, en suite, marche l'avant-train. Le caisson qui suit la pièce se compose d'un coffre allongé, fermé par un couvercle en forme de toit et reposant sur deux trains dont celui de devant est le même que l'avant-train de la pièce. Tandis que dans le système Valière, les canons étaient accompagnés de charrettes portant des boulets en vrac et de la poudre en barils, les caissons de Gribeauval transportaient, à la suite des pièces, un approvisionnement considérable de munitions confectionnées à l'avance, telles que cartouches à boulet, qui assuraient la rapidité du chargement.

Valière n'avait fixé que les dimensions et les formes de ses bouches à feu. Gribeauval, par ses *tables de construction,* apporta dans tous les détails du matériel de l'artillerie, une précision telle, qu'un affût ou une voiture construite par exemple dans l'arsenal de Metz est, dans ses moindres parties, identique à un affût ou à une voiture du même modèle sortant de l'arsenal de Bayonne ou de celui de Toulon et que les mêmes rechanges peuvent servir pour la réparation presque immédiate de tous les affûts. Cette propriété, étendue de nos jours aux armes portatives et appelée *interchangeabilité,* est de la plus haute importance pour l'emploi du matériel. On peut affirmer sans crainte que elle seule a permis les marches lointaines des armées de Napoléon.

Parmi les améliorations dues à Gribeauval, une des plus importantes est le

procédé de pointage. Jusque-là, on s'en rapportait à l'observation des coups pour déterminer la hauteur de la culasse obtenue ensuite à l'aide d'un coin de mire, et des artilleurs du plus haut mérite limitaient à deux cents mètres la portée du tir efficace... Gribeauval adopta la vis de pointage, sur la tête de laquelle repose la culasse, qu'on peut ainsi élever ou abaisser à volonté par des tours de manivelle suivant les indications de la *hausse,* curseur mobile glissant dans une coulisse appliquée derrière la culasse et à laquelle on donne plus ou moins de hauteur d'après la distance du but : il suffit alors pour pointer, de hausser ou d'abaisser la culasse de manière à mettre en ligne droite le sommet de la hausse, un guidon placé à la bouche (nous parlons ici de l'artillerie de Gribeauval) et le but.

En résumé : mobilité due à la hauteur des roues de l'avant-train, au mode d'attelage et surtout à l'emploi de la prolonge; approvisionnement de munitions confectionnées à l'avance suivant partout les pièces; rapidité du chargement obtenue avec la cartouche à boulet; facilité du pointage; uniformité absolue du matériel et des rechanges; tels furent les principaux avantages du système Gribeauval, avantages qui assurèrent la supériorité de l'artillerie française sur les autres artilleries, supériorité reconnue par nos ennemis eux-mêmes dès le début des guerres de la Révolution et à laquelle furent dus pour une bonne part le salut de la République ainsi que la gloire du premier Empire.

Les propriétés du matériel Gribeauval furent encore rehaussées par la création de l'Artillerie à cheval ou légère, qui date de 1791, ainsi que par l'institution du Train, œuvre du Consulat, substituant aux charretiers civils de l'ancienne artillerie des soldats soumis aux lois de la discipline et de l'honneur militaires.

Raconter tous les traits d'audace par lesquels l'Artillerie à cheval se signala pendant les glorieuses guerres de 1792 à 1815, serait faire le récit de tous les combats et batailles de cette grande époque depuis Valmy, où deux batteries à cheval, accourant au galop sur le plateau du Moulin, rendirent la confiance aux jeunes volontaires, un instant troublés par la chute de Kellermann et la blessure de d'Aboville, jusqu'à Waterloo, où le

colonel Duchand se précipitant au milieu des bataillons anglais, pour les canonner de plus près, arrachait à l'Empereur ce cri célèbre : « Duchand déserte! » Et, plus d'une fois, après la création du Train, l'Artillerie à pied rivalisa avec l'Artillerie à cheval; à Friedland, toutes les deux entraînées par Senarmont, volèrent d'un même élan au-devant de l'infanterie russe qu'elles écrasèrent. A Wagram l'histoire ne fait aucune distinction entre les trente-six pièces d'Artillerie à pied et les vingt-quatre pièces d'Artillerie à cheval de la Garde déployées au galop par Lauriston pour préparer la marche triomphante de la colonne de Macdonald.

Le matériel Gribeauval était loin cependant de la perfection : la manœuvre à la prolonge était difficile sur les terrains accidentés et imprimait aux affûts des soubresauts dangereux; les caissons ne pouvaient pas suivre les pièces partout, et les mouvements rapides de l'Artillerie à pied étaient forcément rares et courts. Ces défauts étaient reconnus par tous les officiers et surtout par ceux qui, ayant fait la guerre d'Espagne, connaissaient le nouveau matériel anglais et sa mobilité. Une des premières apparitions de ce matériel sur le champ de bataille avait été fort remarquée : apercevant une batterie qui lui semblait fort aventurée, un général de cavalerie, renommé pour sa résolution et son coup d'œil, s'était précipité à la tête d'escadrons d'élite pour s'en emparer. Déjà, ces hardis cavaliers, se croyant maîtres des canons anglais, poussaient des cris de triomphe lorsque, en un clin d'œil, les canonniers remirent les avant-trains, s'élancèrent sur les coffres à munitions et disparurent au galop...

Les vétérans de l'armée du Rhin se rappelaient d'ailleurs la compagnie des *Wurtz,* troupe d'artillerie légère tirant son nom des caissons d'une forme particulière sur le couvercle desquels une partie des canonniers se tenaient à califourchon, tandis que les autres étaient montés sur les sous-verges des attelages, compagnie qui, commandée par le capitaine Dorssner, s'était couverte de gloire au blocus de Mayence en 1795.

* * *

Dès les premières années de la Restauration, la réforme du matériel et

du personnel de l'artillerie, inspirée par ces souvenirs, fut mise à l'étude, et des généraux, dont l'expérience s'était formée en commandant l'artillerie aux armées, élaborèrent, pour le matériel, le système de 1827, pour le personnel, l'organisation de 1829.

Les qualités essentielles du nouveau matériel consistaient dans l'indépendance presque absolue des deux trains, dans la facilité du tournant, dans la simplicité du mouvement pour ôter et remettre l'avant-train, dans le transport des canonniers servants sur les coffres à munitions. Les avant-trains de la pièce et du caisson, identiques l'un à l'autre, portaient chacun un coffre à couvercle plat : l'arrière-train du caisson en portait deux, ce qui donnait, en tout, place à neuf servants : le coffre d'affût était supprimé et les deux flasques allongés de l'affût Gribeauval remplacés par deux flasques courts, encadrant une flèche centrale, que terminait la crosse reliée à l'avant-train par un bout en forme de lunette, donnant entrée au *crochet cheville ouvrière* placé à l'arrière du corps d'essieu. Ce mode d'assemblage des deux trains et leur indépendance dans le sens vertical obligeaient à faire supporter le poids du timon par les chevaux de derrière et à supprimer la volée du bout du timon en adoptant l'attelage à l'anglaise, traits sur traits.

L'organisation du personnel, arrêtée en 1829, était la conséquence et le complément du perfectionnement du matériel. Le personnel chargé de conduire les pièces était assimilé aux soldats qui les servaient : tous devenaient des canonniers, les uns dénommés canonniers conducteurs, les autres, canonniers servants à cheval ou à pied. Leur réunion, sous le commandement d'un capitaine, formait une batterie à cheval ou montée, suivant que les servants étaient transportés à dos de cheval ou sur les coffres à munitions.

On ne toucha aux canons de Gribeauval que pour supprimer le canon de quatre comme trop peu puissant (il avait été sous l'Empire un instant remplacé par le canon de six, abandonné en 1814) et conserver seulement deux canons, le huit et le douze. On adopta en même temps une pièce de montagne, assez légère pour être transportée à dos de mulet ainsi que son affût. Six pièces portées par six mulets, six affûts portés de même, et un

certain nombre de caisses à munitions également portées deux par deux à dos de mulet, constituaient le matériel d'une batterie de montagne, dont les pièces, montées sur affûts pourvus de limonières, pouvaient aussi être attelées. La première de ces batteries fit son apparition dans l'expédition de Morée, en 1828. Quant à l'artillerie montée qui devait révolutionner la tactique des combats, elle débuta en 1830, à la bataille de Staoueli, où elle excita l'enthousiasme des troupes de l'armée d'Algérie. Les guerres d'Afrique lui donnèrent cependant peu d'occasions de se montrer utile, tandis que l'Algérie devint la terre classique de l'artillerie de montagne.

Plus d'une fois les sections d'obusiers portés par les mulets ou attelés à la limonière tirèrent d'un mauvais pas les colonnes qu'elles accompagnaient, autant, il faut bien le dire, par l'effet moral qu'elles produisaient sur les indigènes que par le mal matériel qu'elles leur causaient. Toutefois les guerres d'Afrique eurent l'immense inconvénient d'habituer nos généraux à tenir peu de compte de l'artillerie.

Les canons de campagne de Gribeauval vécurent jusqu'en 1854. Pour bien faire comprendre l'idée qui les fit abandonner à cette date, il est bon d'entrer dans quelques détails sur les transformations successives des projectiles qui, en fin de compte, constituent la partie la plus importante peut-être du matériel d'artillerie, puisque ce sont eux qui produisent sur les troupes ou sur les obstacles matériels, les effets recherchés.

Nous avons vu les boulets de fonte substitués aux boulets de pierre. Un peu plus tard, on imagina d'employer comme projectiles incendiaires, les mêmes boulets, chauffés jusqu'au rouge. Autrement dit, on inventa le *tir à boulets rouges,* auquel on reprocha bientôt les difficultés de l'installation des fourneaux destinés au chauffage des boulets, les difficultés plus grandes encore du chargement de la pièce à boulets rouges et l'inefficacité d'un procédé qui ne mettait le feu qu'aux objets frappés par le projectile... Des études, qui n'aboutirent que lentement, furent entreprises pour la fabrication de projectiles creux, chargés intérieurement de poudre pour les faire éclater, et de matières inflammables pour propager l'incendie. Le problème consistait à trouver le moyen de transmettre le feu à la charge intérieure juste

B
A
C

au point où l'on avait intérêt à faire éclater le projectile, moyen tout indiqué en principe, car il suffisait pour cela de fixer dans l'œil du projectile, c'est-à-dire dans l'ouverture pratiquée pour y verser la poudre, une fusée chargée d'une composition lente dans laquelle le feu, mis au départ, se propageait de manière à ne parvenir à cette poudre qu'à la distance voulue. Il fallait donc déterminer le temps employé par le projectile pour parcourir cette distance ainsi que la composition de longueur du canal dont la durée de combustion correspondait à ce temps. On y arriva plus ou moins bien, mais le premier point était d'allumer la fusée au départ. On imagina pour cela de placer, en chargeant la pièce, cette fusée en contact avec la charge de tir : la force du coup la refoula violemment au fond du projectile dont la charge intérieure prit feu et qui éclata avant de partir : cause certaine d'accidents des plus graves qui fit renoncer momentanément aux boulets creux. C'est seulement en 1634, au siège de La Mothe, petite place située sur les confins de la Lorraine et de la Champagne, que les *bombes* et les *mortiers* firent leur première apparition dans l'armée française.

Le mortier était une pièce très courte, de fort calibre, se chargeant à la main, reposant par ses tourillons sur un affût à flasques bas et massifs, sans roues; la bombe, un boulet creux muni d'anneaux pour la manœuvre, chargée intérieurement de poudre et de matières inflammables. Après avoir posé la bombe sur la charge de mortier, la fusée bien au centre, on recouvrait cette bombe de terre fortement tassée ne laissant apercevoir que la fusée, après quoi le bombardier versait, dans le canal de lumière du mortier, une amorce de poudre très vive, et, armé de deux boute-feu, il allumait d'abord la mèche de la fusée, puis, quand cette mèche était bien allumée, il enflammait l'amorce du mortier : c'est là ce qu'on appelait le *tir à deux feux,* plein d'inconvénients et de dangers évidents. Le hasard fit connaître que, lorsque la bombe n'était pas recouverte de terre, la flamme de la charge de tir enveloppait cette bombe et suffisait pour allumer la fusée. On n'employa plus alors que le tir à *un seul feu* et l'emploi des mortiers se généralisa sans que, toutefois, ces bouches à feu vinssent à faire partie de l'artillerie de campagne. Elles y furent suppléées, pour le lancement des projectiles creux,

par les *obusiers,* un peu plus longs et de plus petit calibre, tenant sous ce double rapport le milieu entre le mortier et le canon, se chargeant aussi à la main, mais montés sur affûts à roues.

Quoiqu'en usage chez les Anglais et les Hollandais, les obusiers ne furent pas admis par Valière dans son système régulier. Gribeauval en adopta deux, dont un seul du calibre de six pouces comme pièce de campagne. Pendant les guerres de la Révolution, un second obusier, dit de vingt-quatre, parce qu'il avait, en pouces, le même calibre que le canon ainsi désigné (cinq pouces, six lignes), fut joint à celui de six pouces : ils entrèrent, l'un ou l'autre, pour un tiers environ, quelquefois seulement pour un quart, dans la composition des batteries et furent remplacés, en 1829, par deux obusiers longs, de mêmes calibres, c'est-à-dire de $0^{m}16$ et de $0^{m}15$, se chargeant au refouloir et tirés à charge plus forte. La pièce adoptée en même temps pour l'artillerie de montagne était un obusier du calibre de $0^{m}12$. Il est à peine utile d'ajouter que les projectiles lancés par ces pièces furent appelés *obus.*

Une fois le chargement à la main écarté, on augmenta de plus en plus la longueur des obusiers; il en fut adopté, en 1840 et 1847, pour l'armement des côtes et des places, deux du calibre de $0^{m}22$ d'une longueur de $2^{m}490$ et $2^{m}600$ (l'obusier de siège de $0^{m}22$ n'avait que $1^{m}520$). L'obusier de côte prit même le nom de *canon obusier* de $0^{m}22$ ou de 80 ($0^{m}22$ étant le diamètre d'âme d'une pièce qui aurait un boulet sphérique de quatre-vingts livres). Ce canon obusier rentrait dans le système des pièces qu'on désignait sous le nom de *canons à la Paixhans,* du nom du savant général qui, dès 1822, avait émis l'idée de remplacer, dans la défense des côtes, le tir à boulets rouges par celui des obus lancés sous de petits angles avec de grandes vitesses : le tir des mortiers et des obusiers courts étant trop courbe pour permettre d'atteindre les flancs des navires depuis les batteries de côte.

Avant d'aller plus loin, il nous reste à dire un mot de la mitraille dont l'usage remonte presque à l'origine de l'artillerie. Pour répartir l'effet du canon sur un front plus grand qu'avec le tir à boulet, on avait eu l'idée de réunir, dans un sac en toile ou dans une boîte en bois, de menus projectiles

tels que carreaux d'arbalète, débris de ferraille, balles de plomb : l'ensemble se nommait cartouche; l'enveloppe se déchirait au sortir de la bouche à feu et la mitraille, se dispersant, allait frapper de droite et de gauche. Plus tard, on employa, dans le même but, les *grappes de raisin, pommes de pin*, etc., projectiles formés par un plateau de bois d'un diamètre un peu inférieur à celui de l'âme, sur lequel on collait, avec de la poix, un boulet de petite dimension, surmonté de balles de plomb sur une hauteur plus ou moins grande, le tout enveloppé d'un filet ou même d'une enveloppe de bois ou de toile. Gribeauval y substitua les cartouches à balles, boîtes cylindriques en fer-blanc, à culot et à couvercle de tôle, remplies de grosses balles ou, si l'on veut, de petits boulets en fonte, nommés vulgairement *biscaïens*. Le nom de mitraille resta dans le langage public : celui de boîte à balles est devenu réglementaire.

Le tir à mitraille a laissé, dans l'histoire militaire, de brillants et sanglants souvenirs; il semble voir encore à Rocroi les rangs de l'infanterie espagnole s'ouvrir sur un signe du valeureux comte de Fontaine et démasquer une ligne de dix-huit canons qui, vomissant la mitraille, couchent par terre les soldats de Condé; à Neerwinden la brillante cavalerie de la maison du Roi, serrer froidement ses rangs éclaircis par la mitraille et arracher au prince d'Orange, ce cri célèbre : « Oh ! l'insolente nation ».

Dans les guerres de la Révolution et de l'Empire, plus d'une fois l'Artillerie à cheval décida la victoire en se portant au galop jusqu'à deux cents mètres des lignes ennemies pour les cribler de mitraille. Témoin Sorbier, au combat d'Arlon, livrant aux charges des carabiniers les carrés autrichiens à moitié détruits; Senarmont, à Friedland, s'élançant au-devant de l'infanterie russe, l'arrêtant d'abord par un tir à boulets à cinq cents mètres, s'avançant ensuite à trois cents mètres et, enfin, se portant jusqu'à deux cents mètres seulement de cette infanterie et la broyant sous la mitraille. Par contre, le corps d'Augereau fut littéralement couché sur la neige d'Eylau par le tir à mitraille de cinquante pièces russes d'artillerie légère; et, à Fère-Champenoise, dans la campagne de France, l'héroïque division de gardes nationales commandée par le général Pacthod, après avoir résisté à la belle

et nombreuse cavalerie des coalisés, fut complètement détruite par la mitraille.

Ce sont là quelques exemples entre mille. Mais, si meurtrière que soit la mitraille, elle n'agit qu'à une faible distance, et l'artillerie qui s'en sert est exposée aux feux de mousqueterie ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'on ait cherché le moyen de porter la mitraille à distance. Ce moyen consiste dans l'emploi des *shrapnels* ou obus à balles, sorte d'obus intérieurement chargés avec des balles, comme l'indique leur nom. C'est, à proprement parler, une mitraille dont le point de départ, au lieu de se trouver à la bouche de la pièce, est reporté au point où l'obus, en éclatant, laisse échapper les balles qui se dispersent comme une mitraille. Mais l'organisation d'un pareil projectile présentait bien des difficultés à résoudre, entre autres le réglage de la fusée qui doit donner l'éclatement à une bonne distance en avant et au-dessus du but, sans quoi les balles tombent impuissantes avant d'y parvenir ou ne se dispersent qu'après l'avoir dépassé ; il faut aussi que la force d'éclatement soit suffisante pour ouvrir le projectile sans imprimer aux balles des directions trop divergentes. (Nous reviendrons sur cette dernière condition dont la réalisation fait aujourd'hui une des principales forces de notre artillerie.)

*
* *

Quoi qu'il en soit, la question était assez bien résolue pour les obus sphériques à petites portées, lorsque, en 1854, à la veille de la guerre de Crimée, l'artillerie de campagne fut transformée sur l'initiative de l'empereur Napoléon III. L'idée dominante de cette transformation était la substitution du canon obusier, pièce pouvant tirer à volonté des obus et des boulets, au mélange d'obusiers et de canons qui constituait les batteries (à raison de deux obusiers pour quatre canons).

Diverses circonstances des guerres de l'Empire avaient démontré les inconvénients de ce mélange. A Ratisbonne en 1805, à Smolensk en 1812, les obusiers étaient restés inutiles pendant que les canons, en nombre insuffisant, cherchaient à faire brèche aux vieux remparts qui protégeaient

ces villes : à l'attaque d'Hougoumont, pendant la bataille de Waterloo, on avait perdu un temps précieux avant de pouvoir réunir les obusiers nécessaires pour incendier la ferme et fouiller le parc. L'adoption d'un canon obusier fut donc décidée : son calibre fut fixé à 12^{mm}, dimension au-dessous de laquelle l'obus eût été inefficace. Avec ce calibre, qui était précisément celui du canon de douze livres, on aurait eu un matériel trop lourd si, faisant un pas de plus dans la voie tracée par Gribeauval, on n'eût réduit encore la longueur et le poids de la pièce; on abaissait ainsi la longueur à quatorze calibres, le poids de la charge au quart du poids du boulet, celui de la pièce à cent fois ce poids, ce qui donna une pièce du calibre de douze, aussi légère que le canon de huit (600 kilogrammes) et à laquelle on put affecter l'affût de ce canon.

La guerre de Crimée fut faite avec ce matériel qui contribua largement aux victoires de l'Alma, d'Inkermann et de Traktir. La lettre du maréchal de Saint-Arnaud, après la bataille de l'Alma, est restée légendaire : « Sire, le canon de Votre Majesté a parlé ». L'héroïque et spirituel commandant en chef de l'armée de Crimée, déjà touché du doigt de la mort, flattait à la fois le souverain et l'inventeur. Gageons que le plus heureux des deux fut l'inventeur.

La réforme de 1854 n'était rien cependant auprès de ce que réclamait l'opinion. Le fusil rayé venait d'être adopté pour l'infanterie : il fallait à l'artillerie le canon rayé. Il y avait cependant plus d'un siècle que le savant Robbins s'était écrié prophétiquement : « La nation chez qui l'on « parviendra à bien comprendre la nature et l'avantage des canons rayés, « où l'on aura la faculté de les construire, où les armées en feront usage et « sauront les manier avec habileté, cette nation, dis-je, acquerra, sur les « autres, une supériorité, quant à l'artillerie, égale à celle que pourraient « lui donner toutes les inventions qu'on a faites jusqu'à présent. »

Ces paroles, imprimées en 1728, étaient tombées dans l'oubli ou plutôt des difficultés de toute sorte s'étaient opposées à leur réalisation. Du temps de Robbins, on savait déjà tracer sur les parois intérieures de l'âme d'un canon, des rayures en forme de spirales allongées; on connaissait l'influence

de ces rayures sur le projectile qui contractait, en suivant leur direction, un mouvement rapide de rotation sur lui-même; on savait, enfin, que ce mouvement de rotation protégeait le projectile contre la résistance de l'air, par un phénomène analogue à celui de la toupie qui, adroitement lancée, reste en équilibre sur la pointe d'autant plus longtemps qu'elle tourne plus vite; mais on ignorait l'influence de la forme oblongue du projectile sur la conservation de la vitesse, et l'on n'avait pas trouvé d'ailleurs d'autre moyen de forcement que l'emploi de balles en plomb enfoncées dans l'âme à coups de maillet.

Le problème fut résolu pour le fusil avant de l'être pour le canon : la balle cylindro-conique en plomb, d'un diamètre un peu plus petit que celui de l'âme, se terminait à l'arrière par une partie creuse (culot évidé) qui, s'élargissant par suite de l'explosion de la charge, s'appliquait exactement contre les parois de l'âme et se trouvait ainsi forcée dans l'acier des rayures. Rien d'analogue n'était possible avec un boulet en fonte tiré dans une pièce en bronze.

Le système dû au colonel Treuille de Beaulieu, un des hommes les mieux doués au double point de vue du génie de l'inventeur et de l'esprit pratique du constructeur, consistait à appliquer sur la surface cylindrique du projectile des ailettes en zinc, ayant le même écartement que les rayures et présentant en relief le même profil; ce projectile, enfoncé avec précaution dans l'âme, parvenait au fond en s'appuyant sur les rayures par les flancs des ailettes et, lancé par l'explosion de la charge, reprenait en sens inverse la même direction. Le projectile était creux; sa forme était celle d'un cylindre prolongé par un cône à profil ogival, aplati à la pointe; sa longueur était environ le double de son diamètre. Dans la partie aplatie ou *méplat,* était pratiqué l'œil nécessaire pour introduire la charge intérieure et visser la fusée. Les boulets pleins étaient supprimés : il n'y avait plus que des obus ordinaires, des obus à balles et des boîtes à balles. Les canons étaient au nombre de deux : celui de quatre rayé et celui de douze rayé, d'après l'ancienne désignation des calibres (poids du boulet sphérique et plein). L'obus ordinaire de quatre chargé pesait 4 kilog., l'obus de douze, 11 kilog. 450. On y

ajouta plus tard un canon de huit rayé dont le projectile pesait 7 kilog. Ces pièces avaient les mêmes longueurs relatives que les canons Gribeauval (seize calibres); le canon de quatre ne pesait que 304 kilog. On créa pour ce canon un matériel spécial, dit du modèle 1858, présentant avec des dimensions moindres, les mêmes formes que le matériel de 1827 conservé pour les calibres de douze et huit. Un canon de montagne de quatre rayé remplaça, dans les mêmes conditions de transport, l'obusier de $0^{m}12$; il avait été essayé avec le plus grand succès dans la campagne de Kabylie de 1857.

L'apparition des canons rayés ne produisit pas sur les champs de bataille d'Italie l'effet foudroyant sur lequel on avait compté. Leurs longues portées, car le tir du quatre et du douze rayé était efficace jusqu'à près de trois mille mètres, furent cependant mises à profit dans plusieurs circonstances, notamment lors du passage de la Sésia par le corps du maréchal Canrobert, le 31 mai 1859; à la bataille de Magenta, où l'artillerie du 2e corps, réunie sous les ordres du général Auger, balaya au loin tous les abords du chemin de fer; à Solférino, où le général Forgeot arrêta par un tir de flanc le mouvement des Autrichiens, qui poussaient devant eux l'armée piémontaise.

Mieux eût valu peut-être que les canons rayés eussent moins bien réussi en 1859 : on ne se serait pas fié en eux pour la guerre de 1870, et notre artillerie ne serait pas restée dans le *statu quo* pendant que les Prussiens cherchaient le progrès de la leur dans l'adoption du chargement par la culasse, déjà mis en œuvre pour leur fusil à aiguille. La guerre de 1866, dans laquelle cette artillerie joua un rôle un peu effacé, ne fit ressortir que la supériorité du fusil à aiguille, et la paix n'était pas encore signée entre l'Autriche et la Prusse, que déjà était adopté en France le fusil modèle 1866. Le nouvel armement de notre infanterie ayant coûté plus de 120 millions et nécessité un emprunt, le gouvernement, s'exagérant peut-être les dispositions de la majorité du Corps législatif, recula devant les dépenses nécessaires pour la transformation de l'artillerie. On croyait d'ailleurs la victoire assurée par l'énorme supériorité du fusil modèle 1866 (connu sous le nom de *chassepot*) et encore bien mieux par l'intervention d'un engin

mystérieux, fabriqué en secret sous les yeux de l'Empereur, le *canon à balles,* plus connu sous le nom de mitrailleuse.

La mitrailleuse se composait d'un faisceau de vingt-cinq canons de fusil rayés et réunis dans un tube enveloppe, qui, à distance, donnait à la pièce l'aspect d'un canon ordinaire, et d'un système de culasse, portant vingt-cinq cartouches qui partaient successivement et sans interruption, sous l'action d'une manivelle, et pouvaient être immédiatement remplacées par vingt-cinq autres; de sorte que le tir était continu sans qu'il y eût besoin de modifier le pointage, avec la faculté d'abaisser ou de lever la culasse, de porter la pièce à droite ou à gauche de manière à balayer pour ainsi dire le terrain. En somme, la mitrailleuse était une sorte de mousqueterie mécanique, mais nullement une pièce d'artillerie. En plusieurs circonstances, elle répondit dans une certaine mesure à ce que l'on attendait d'elle et produisit les effets les plus meurtriers. C'est ainsi qu'à la bataille du 16 août, la brigade prussienne Wedell fut repoussée avec une perte des deux tiers de son effectif, causée aussi bien par les mitrailleuses que par le tir de l'infanterie du général de Cissey; le 18 août, les batteries du 9e corps allemand furent mises hors de combat; à la bataille de Villiers-sur-Marne, le 30 novembre, l'infanterie saxonne fut arrêtée devant le village de Bry. Les Bavarois à Loigny et à Poupry, le 1er décembre; les troupes de Frédéric-Charles à Chevilly, le 3 décembre, à Saint-Jean-sur-Erve, le 15 janvier 1871, souffrirent aussi cruellement du tir des mitrailleuses; mais ces engins, avec leur portée limitée à 1500 mètres, ne pouvaient tenir contre l'artillerie allemande, qui, à 2000 mètres, les écrasait sans avoir rien à craindre d'elles. Il fallut, dès le début de la bataille de Frœschwiller, faire retirer en arrière dix-huit canons à balles qui ne pouvaient répondre à la grande ligne de batteries des 5e et 11e corps prussiens.

Dans la même position, nos canons de quatre avaient eux-mêmes une infériorité marquée. Dans les pièces se chargeant par la bouche, les exigences du chargement nécessitent une différence entre le diamètre de l'âme et celui du projectile : de là, un vide qu'on nomme le *vent* et qui, livrant passage aux gaz de la poudre, est une cause de diminution de la portée, en même

temps que d'altération de la justesse, une partie de la charge étant perdue et le projectile se trouvant soumis à des battements qui le font dévier. Mais ce qui causa surtout l'infériorité de nos canons, ce fut l'emploi des fusées fusantes. Il y a, en effet, deux moyens de mettre le feu à la charge intérieure de l'obus pour obtenir l'éclatement : ou bien, la fusée *percutante* qui détone au choc du projectile contre un obstacle ; ou bien, la fusée *fusante* s'allumant au départ et réglée de manière à ne communiquer le feu à la charge qu'à une distance déterminée. La fusée percutante fut écartée un peu légèrement comme présentant des dangers dans le transport : la fusée fusante, seule acceptée pour le tir de campagne, ne donnait l'éclatement qu'aux deux distances de 1,500 et de 2,600 mètres et par conséquent le projectile ne pouvait produire d'effets destructeurs que dans deux zones comprises l'une entre 1,500 et 1,800 mètres, l'autre entre 2,800 et 3,000 mètres. En dehors de ces deux zones l'ennemi n'avait rien à craindre des obus lancés par le canon de quatre. Au delà de 3,000 mètres ces obus n'agissaient même pas comme projectiles pleins. Dans le duel d'artillerie qui termina, le 31 août au soir, la première journée de la bataille de Servigny, on voyait très distinctement tous les obus français éclater en l'air très loin du but. Cet emploi regrettable de la fusée fusante doit d'autant plus être regardé comme la cause principale de l'infériorité de notre artillerie que, dans la seconde partie de la guerre, alors qu'on s'était décidé à employer exclusivement des fusées percutantes, nos canons, mais plus particulièrement ceux de douze et de huit rayés, ont lutté avantageusement contre l'artillerie allemande. Le général Vinoy le proclame après le combat de Villejuif, le 23 septembre 1870, d'Aurelle et Chanzy le déclarent dans leurs récits de la bataille de Coulmiers ; du combat de Villepion, de celui de Poupry, de la bataille de Chevilly. Ducrot n'hésita pas à attribuer le salut de son armée après la bataille de Champigny au tir de son artillerie, qui couvrit la retraite.

Si l'on étudie attentivement les batailles livrées sous Metz les 16 et 18 août 1870, on reconnaîtra que l'infériorité du matériel d'artillerie français fut compensée autant qu'il était possible par la précision du pointage, la rapidité des manœuvres et la puissance des canons de douze dont malheureu-

sement le nombre était trop faible. Attribuer nos défaites à l'artillerie, c'est oublier d'une part les incroyables défaillances du commandement supérieur, et d'autre part, l'effet produit par nos batteries toutes les fois qu'un chef intelligent, au lieu de les disperser, les a laissées agir d'ensemble comme le général Bourbaki pour la Garde impériale, le soir du 16; comme le maréchal Canrobert pour l'artillerie du 6e corps, le 18. Ces deux batailles et surtout celle du 16, si l'on considère l'énorme supériorité de notre fusil sur celui des Allemands, ont cependant démontré une fois de plus la justesse de l'observation faite par Dumouriez en 1793, après le combat de Tirlemont : « Le soldat français compte infiniment sur la supériorité de son artillerie. Du succès de cette arme dépend le plus ou moins de confiance et d'impétuosité des troupes, et le courage du soldat se refroidit sensiblement s'il voit son artillerie recevoir un échec ou se rebuter... »

GÉNÉRAL THOUMAS.

(A suivre.)

ORCHARDSON ET SON ŒUVRE

M. Orchardson est un des peintres contemporains sur le mérite desquels le gros public et les amateurs d'art sont parfaitement d'accord. Une telle unanimité est rare en Angleterre, car les connaisseurs ne sauraient s'enthousiasmer sur le génie de M. Frith ; ils ne sauraient accorder un caractère extraordinaire à l'œuvre de M. Sant, ni un rendu merveilleux de la chair aux nudités de M. Goodall, ni une force virile à M. Marcus Stone, ni une admirable fougue à M. Leader, ni une vision toujours nouvelle de la nature à Vicat Cole. On ne peut se fier au succès populaire, car il est purement accidentel, et, en même temps, on ne peut espérer que le gros public, qui n'a ni une éducation, ni des goûts raffinés, se rende compte des problèmes artistiques à la solution desquels s'est consacré M. Whistler ; il lui faudra du temps pour comprendre que, si M. Albert Moore est insensible au sentiment, c'est qu'il se contente de délicates combinaisons de couleurs et de lignes ; que M. Hook, pour représenter la Nature, choisit un paysage donné, à une heure

donnée et, avec une palette presque vénitienne, peint exclusivement la mer de Cornouailles. Mais il est quelques peintres, au premier rang desquels il convient de placer M. Watts, Sir Frederick Leighton, Sir John Millais, et M. Orchardson, dont le public et les artistes s'accordent à reconnaître la supériorité. Des motifs bien différents déterminent cette unanimité : les artistes, les bourgeois, les gens du monde ont chacun le leur; mais l'accord existe, et il est bien explicable. Les peintres aiment M. Orchardson à cause de sa supériorité technique, de l'aisance et de la flexibilité de son pinceau, de ses harmonies de coloration à la fois suaves et puissantes; le public aime M. Orchardson parce que M. Orchardson comprend l'humanité, qu'il daigne s'occuper de son sort, qu'il raconte agréablement une anecdote pleine d'humour et de sentiment.

*
* *

Ce n'est pas en un jour que M. Orchardson a réuni ces qualités de dessinateur et de peintre, d'observateur, de metteur en scène et de poète. Ses progrès ont été lents, et un temps assez long s'écoula sans que personne devinât son talent. Il est né en Écosse, en 1835, et passa sa jeunesse à Édimbourg, où il reçut les éléments d'une éducation artistique supérieure à celle qu'il aurait pu trouver dans les écoles de l'Académie Royale de Londres. Cependant il ne se distingua pas particulièrement pendant sa jeunesse. Il suivit l'école d'art du « Board of Manufactures » d'Édimbourg, qui a formé plusieurs peintres distingués. Les études y sont un peu plus indépendantes que dans notre Académie Royale, et le jeune Orchardson, même quand il ne réussissait pas, montrait sa volonté de rester indépendant. Il s'attira, par cela même, de petits ennuis pendant son séjour à l'école. Il m'a raconté que, ayant déjà copié un tableau du Guerchin, on le mena, presque de force, à la « Scottish National Gallery » pour copier un tableau de Van Dyck. Il ne le voulait pas. Ce n'était qu'il fût assez sot pour ne pas admirer Van Dyck, mais il préférait se consacrer à l'étude d'après nature. Rien ne le passionnait, rien n'aiguillonnait son génie, comme de se trouver face à face avec la nature.

Lorsque l'on me demanda cette étude sur Orchardson, j'écrivis à un ami habitant Édimbourg, un homme savant et digne de confiance, et je lui demandai quelques détails sur les premiers travaux du peintre. « Les premières œuvres de M. Orchardson, me répondit mon ami, sont des portraits faits à Édimbourg. J'en ai vu l'autre jour un spécimen, c'est le portrait de son beau-frère, George Williamson, une peinture délicate, mais un peu faible, tout à fait dans la manière des plus anciens peintres écossais de cette époque; il y a quinze jours, j'ai vu, à Derby, *Talbot and the Countess of Auvergne,* que le propriétaire avait prêté à la galerie de cette ville ; c'est le tableau qui fut exposé à l'Académie royale, en 1867, peinture excellente, d'une couleur douce et délicate, pleine de caractère dramatique. » Plus loin, mon correspondant écrit : « Avant que son style fût formé, Orchardson traversa une période marquée par une grande aridité et une extrême sécheresse de dessin. Les gris éteignent le coloris qui devient âpre et froid, exemple : *The Forest Shrine*, qui appartient au docteur Mather de Glasgow. Dans ses tableaux de cette époque, les femmes sont d'un type particulier et étrange : minces, pâles, d'une rougeur fiévreuse, présentant cette grâce frêle que l'on rencontre souvent chez les poitrinaires. Rien de vénitien dans le sentiment », ajoute finement mon correspondant; il entend par là qu'il serait impossible à quelques-uns d'entre nous de s'intéresser sérieusement à ces premiers essais.

Tout cela est de l'histoire ancienne, mais, avant d'arriver aux plus parfaites des œuvres du peintre, au travail des quinze dernières années, enregistrons encore un détail de sa jeunesse. Dans le premier ou le deuxième volume des *Good Words* se trouve une curieuse série des premières gravures sur bois qu'ait dessinées M. Orchardson. Elles illustrent une histoire intitulée « *Lady Somerville's Maidens* ». Ces figures frêles et imparfaitement dessinées contrastent vivement avec les dessins gravés sur bois que l'ami de M. Orchardson, M. John Pettie, faisait paraître vers cette même époque avec tant de succès. MM. Pettie et Orchardson sont presque contemporains, mais les succès de M. Pettie devancèrent ceux de son ami.

Lorsque, en 1863, M. Orchardson exposa *The Challenge,* son talent

n'était pas encore arrivé à sa maturité, mais on pouvait préjuger ce qu'il deviendrait. L'artiste vint à Londres l'année suivante et exposa, en 1866, *Christopher Sly*. Ces deux tableaux montrent chez le peintre, à cette époque, la préoccupation de l'amusant et du gai ; il y réussit d'ailleurs, et si, pour l'une de ces scènes, il a pu s'inspirer de Shakespeare, pour l'autre, il n'a eu évidemment à compter que sur lui-même. Ces deux tableaux furent fort remarqués au moment où on les exposa. Tous deux parurent à une époque où l'on appréciait plus qu'aujourd'hui les tableaux anecdotiques, où M. Leslie aîné venait à peine d'abandonner le sceptre à M. E.-M. Ward. Le public — et même les artistes d'alors — se contentaient, pour ce genre de tableaux, d'une peinture beaucoup moins parfaite que celle qu'avaient employée les peintres de la génération précédente, et bien que M. Orchardson ne maniât pas encore la brosse avec cette habileté qu'on lui reconnaît aujourd'hui, tout le monde, dès ses débuts, fut surpris de la franchise et de la perfection de sa manière. Nous n'insisterons pas ici sur le sujet de *Christopher Sly* que les Parisiens ont vu à l'Exposition Internationale de 1867 ; mais il faut dire un mot de l'humour délicat qui perce dans *The Challenge*. J'en emprunte la description à une brochure de M. Dafforne, écrite en 1870, où abondent les souvenirs intéressants. « Le cartel est porté par un *Cavalier* d'élégante tournure, à un robuste *Tête-Ronde* aux côtés duquel se tient un pasteur puritain, plus familier évidemment avec les armes spirituelles, car il s'efforce de persuader à son coréligionnaire de refuser la lettre de défi que le *Cavalier* présente à la pointe de son épée en saluant fort bas et en regardant malicieusement son adversaire. C'est une provocation à un combat à mort, car le papier est noué avec un bout de ruban noir. »

Ces deux tableaux peuvent prêter à la critique des gens du métier et des modernistes, mais ni à l'un ni à l'autre on ne peut reprocher, comme M. Dafforne l'a fait en 1870, de ne pas être composé. On disait alors, et l'on a souvent répété depuis, que dans les tableaux de M. Orchardson un trop grand espace restait vide et, par conséquent, inutile. « Terrain à louer », écrivaient les gens d'esprit. Cette critique, sur laquelle on a trop souvent insisté, ne

manquait pas complètement de fondement, mais on l'appliquait à tort au tableau intitulé *Talbot and the Countess of Auvergne*. Comment ne s'apercevait-on pas que l'espace qui se trouve entre la dame et le groupe principal, double, pour ainsi dire, les possibilités dramatiques du sujet? Et la même remarque s'applique à *Social Eddy* qui parut plusieurs années plus tard. Et encore, n'exprime-t-elle rien, la très longue table qui sépare le tête-à-tête dans le *Mariage de Convenance ?* Mais j'anticipe.

Élu associé de la Royal Academy bientôt après le succès de *Christopher Sly,* M. Orchardson fut nommé académicien après son tableau *Queen of the Swords*. C'était en 1877. On n'a jamais osé accuser ce tableau si attrayant de manquer de composition. La composition d'ensemble est, au contraire, aussi parfaite que chacun des personnages, pris en soi, est gracieux et élégant, et ce n'est point un sujet banal que cette suite de jeunes femmes passant, comme dans plus d'une des danses de l'ancien temps, sous les épées croisées de leurs cavaliers, rangés sur deux files. C'est une figure à peu près semblable, empruntée à *la Gavotte,* que M. Orchardson a reproduite dans cette toile célèbre. Le sujet lui avait été inspiré par un passage du *Pirate,* de Sir Walter Scott; mais je ne trouve pas qu'il ait suivi fidèlement la description du romancier écossais, ni qu'il ait exactement représenté la danse même. La scène se passe en Angleterre vers 1788; nous devrions naturellement dire, nous autres Anglais, « *au milieu du règne de Georges III,* » mais lorsqu'il s'agit des tableaux de M. Orchardson, il vient aux lèvres *à la fin du règne de Louis XVI.* La grâce française qui apparaît d'une façon incontestable dans la conception de ce tableau, la légèreté et la flexibilité des figures féminines, douces et gaies; toutes ces tendances qu'on peut observer, à divers degrés, dans tant d'œuvres du peintre, nous porteraient à ajouter le talent spécial de M. Orchardson, et cette qualité rare qui le rend unique, à toutes les autres preuves, si nombreuses, qui établissent comme a été profonde l'influence française en Écosse. J'ai demandé à M. Orchardson si des gouttes de sang français ne coulaient pas dans ses veines. Il m'a répondu qu'il ne le croyait pas, mais qu'il avait des ancêtres espagnols; ce qui, à mon sens, apparaît dans certaines mani-

festations de son talent. Mais pourtant il est Français, aussi Français qu'une de ces tourelles qui, de l'angle d'un château du *lowland* d'Écosse, regardent, dépaysées, la rivière froide et la plaine sombre, et se demandent avec étonnement ce que sont devenues la Loire resplendissante et la verte douceur de l'Anjou.

A Social Eddy parut après *Queen of the Swords*. La scène se passe sous le premier Empire, une période qui appartient autant à M. Orchardson qu'à M. Charles Green; puis, ce fut, presque en même temps, un portrait de M. Pettie, et, en 1880, *Napoléon à bord du Bellérophon*, la scène mémorable où le monarque, dont la majesté ne se révèle plus que par le caractère souverainement imposant de sa physionomie, part pour l'exil. Encore une fois, voici, dans ce tableau, le procédé de composition que le peintre affectionne et qui, selon moi, est si particulièrement expressif : c'est ce grand vide qui, sur le pont, sépare la figure principale et les figures accessoires. L'Empereur, les bras croisés et la tête courbée, est au premier plan, abreuvé d'amertume, vaincu, déjoué : la partie est perdue; les autres personnages se tiennent respectueusement, presque tristement, comme s'ils se trouvaient en présence d'un cadavre, le cadavre d'une gloire.

C'est là une des circonstances assez rares où le peintre s'est déterminé à représenter un sujet historique, et cette remarque nous suggère encore une réflexion au sujet du classement de ses œuvres. Quelques critiques appellent M. Orchardson un peintre de genre, d'autres le rangent parmi les peintres d'histoire ou de portraits; mais, si ses portraits, fidèles, sobres, pittoresques et raffinés, doivent nécessairement être placés à part, puisqu'ils sont la représentation du fait dans sa réalité, il n'y a aucune division tranchée entre sa peinture de genre et sa peinture d'histoire. Il n'a jamais peint l'histoire pour l'histoire; il n'a jamais prétendu qu'être le chroniqueur fidèle de l'humanité même, de la vie et de la couleur dont elle est douée et entourée.

Et, s'il faut absolument établir des divisions, nous négligerons volontiers les bornes tout artificielles qui séparent, dit-on, la peinture d'histoire de la peinture de genre et, au risque de ne point plaire à tout le monde, nous

passerons en revue l'une après l'autre et comme elles se présentent les œuvres du peintre. Au lieu de séparer à vue d'œil le genre qui peut se rattacher de si près à l'histoire, et l'histoire qui doit, par l'élégance et la distinction, participer si étroitement du genre, nous nous attacherons plutôt à distinguer entre le comique et le pathétique, entre le dramatique et le gracieux, entre les tableaux de costumes et ceux où, à l'exemple de M. Gregory et de M. Whistler, M. Orchardson a représenté le monde au milieu duquel il vit, dans ses vêtements habituels. Il peut être utile de noter ces distinctions pour constater quelle est l'étendue du talent du peintre, car il faut le remarquer, le succès l'a suivi dans chacun de ces essais.

On doit se souvenir encore que, quelque divers que soient les sujets choisis par M. Orchardson, cette diversité a été continuelle pendant sa carrière presque tout entière. Ainsi, dès ses débuts, à des intervalles plus ou moins éloignés, il a fait des portraits ; dès ses débuts aussi, il a cherché le comique dans certains tableaux, et de même, dès ses premières années, il a étudié le pathétique. Les deux principes que je découvre chez lui, non à l'état de théorie, mais à l'état de tendance inconsciente, sont, d'abord, une confiance plus grande qu'autrefois dans son propre génie, et ensuite un goût plus prononcé pour les scènes contemporaines, pour la représentation de personnages modernes, vêtus comme nous le sommes aujourd'hui et vivant comme on vit de nos jours dans les quartiers de Portland Place et de Mayfair. Je ne crois pas qu'il ait rendu, aussi fidèlement que quelques autres, dans le costume moderne, le piquant qui en est la qualité spéciale ; il reproduit avec plus de succès la dignité et la grâce, mais, au moins, il a su rendre acceptable le costume moderne, il a compris comment il pouvait être inoffensif. Il n'aurait pas été capable, au début de sa carrière, de représenter, comme il a réussi à le faire, le *Mariage de Convenance,* ce *Mariage à la mode* de notre temps, et cela s'explique par ce fait, qu'il ne possédait pas, au commencement, des ressources techniques aussi abondantes, une palette aussi sobre et aussi riche, ou même une observation de la vie aussi complète, que celles que nous trouvons chez lui aujourd'hui.

Pour la perfection technique, il semble qu'elle ne puisse être dépassée

par ses derniers tableaux, comme on peut en juger par le portrait de Mrs. Joseph, par la suite du *Mariage de Convenance* et par *the First Cloud*. Mais à moins que le tableau *Her Mother's Voice* — cet isolement méditatif du Veuf, que M. Orchardson vient de faire paraître — ne nous intéresse, comme un très simple sujet le fait quelquefois, plus même que la représentation d'un incident dramatique à deux personnages ou qu'une scène brillante avec quantité d'acteurs, les plus riches et les plus vivantes de toutes les nouvelles peintures de M. Orchardson, sont *le Mariage de Convenance, Voltaire at the Duke de Sully's* et *le Salon de madame Récamier*.

Étant admis que le talent de peintre de M. Orchardson ne peut être contesté, discutons maintenant un peu la mise en scène et la composition, qu'exigent deux au moins de ces tableaux remarquables. Le *Voltaire* est, assurément, un de ces deux tableaux ; cependant on doit avouer que ce *Voltaire* montre, avec quelques-uns des avantages, la plupart des inconvénients de l'anecdote en peinture. Il faut déjà connaître l'histoire, sinon il faut recourir au catalogue de l'Académie royale, afin d'apprécier le talent avec lequel le peintre a caractérisé et rendu l'expression dramatique.

Voici, autour d'une belle table à dîner du XVIIIe siècle, plusieurs grands seigneurs richement vêtus, de tournure aristocratique et qui sont tous en gaieté ou en colère; vous ne savez pas pourquoi. A table, une place est vide, et, loin du groupe principal, se tient un petit homme, le héros infortuné de l'anecdote, plein de colère ou d'insolence, et qui paraît inconsolable. Pourquoi cette rage furieuse? Certes, le catalogue vous dira, si quelque légère connaissance des célèbres portraits français ne vous l'a pas déjà appris, que ce personnage irrité n'est autre que Voltaire. Le catalogue vous expliquera, en outre, si l'histoire ou les mémoires ne vous sont pas familiers, que le héros de cet incident a quitté la table parce que quelqu'un le demandait, qu'il a été bâtonné dans la rue par son ennemi, le hautain gentilhomme qui l'a fait appeler, et que, fort mal avisé, il est revenu exposer ses griefs à des auditeurs dont la majorité ne lui est pas sympathique. M. Orchardson a étonnamment bien représenté le groupe brillant et décoratif, la rage concentrée du célèbre écrivain, tout nerfs et feu, et sarcasme, et rage.

Mais que la tâche était difficile ! et quoique la toile nous plaise par ses traits caractéristiques, par le dessin et la peinture, par la grâce des colorations et des arrangements, ne sommes-nous pas plus satisfaits, — car alors les lois de l'art de l'illustration sont plus sagement suivies — lorsque M. Orchardson nous invite à méditer une histoire que l'art graphique seul peut raconter ? *The Tender Chord,* avec ses sentiments de tendresse, est une de ces histoires. *Her Mother's Voice,* en est une autre. Une de ces histoires est encore contée par le *Salon de madame Récamier*, pourvu toutefois que nous ayons la clef des personnages : madame de Staël, Talleyrand, Chateaubriand, et la meilleure de toutes est certainement celle du *Mariage de Convenance,* car elle est par surcroît hautement dramatique et d'un pathétique supérieur. M. Henry James a beau prendre avec infiniment d'éclat la défense du sujet où n'apparaît aucun incident — hormis peut-être qu'une dame mettra son bras sur la cheminée — il y aura toujours, pourvu que, en même temps, les conditions de la peinture aient pu être exactement observées, un intérêt supérieur dans le tableau où l'action, où la suggestion imaginative n'est pas tout à fait aussi maigre.

Or, M. Orchardson, dans le *Mariage de Convenance,* a trouvé un thème qui a au moins deux avantages. Certes, ce n'était pas un sujet nouveau, mais c'était une nouvelle manière de le présenter, ce qui est le point essentiel ; et c'était un thème dont le public anglais aurait beaucoup plus de peine à supporter le développement dans un drame ou un roman que dans un tableau. Regardez cette femme, sévère et opiniâtre, grande, aux cheveux jaunes, une femme arrivée à l'âge dangereux où la volonté et la passion sont le plus fortes ; regardez ce vieillard qui, en dépit de l'âge, a aimé cette femme de toutes ses forces, mais qui maintenant est écrasé par la brutalité de ses paroles. Regardez-les, elle forte et triomphante ; lui, pâle et tremblant, expiant vingt années de folie, et la folie suprême de l'avoir épousée. Où trouvera-t-on, en Angleterre, un romancier ou un auteur dramatique assez audacieux pour raconter toutes ces horreurs, que nous apprend subtilement et inoffensivement, sous le voile d'une couleur adorable et de lignes exquises, l'étude du tableau de M. Orchardson ? Seraient-ce,

quoiqu'ils écrivent presque uniquement pour les hommes, M. Hardy ou même M. Stevenson, ces profonds et délicats chercheurs de la nature humaine? Serait-ce M. Henry James? Et à défaut d'eux tous, pourrions-nous espérer le voir développer avec une parfaite franchise et une pleine perfection par le romancier qui a su établir le caractère de la mère de famille et de l'ingénue bourgeoise, ou rendre compte d'une excursion permise dans une contrée à la mode? Non. En littérature, ce *Mariage de Convenance* que M. Orchardson a représenté, est un sujet que, à mon sens, Balzac seul aurait pu traiter. Guy de Maupassant aurait peut-être étudié avec éclat son vilain côté. Zola n'y aurait point trouvé le hideux qu'il recherche à certains moments, mais il n'y eût rencontré, par contre, ni le pathétique de la *Page d'Amour,* ni la poésie de la *Faute de l'Abbé Mouret.*

*
* *

Après cet examen des œuvres de M. Orchardson et du genre de sujets qu'il a traités, pendant une carrière de près de vingt-cinq ans, il convient d'ajouter un mot sur les méthodes qu'il a suivies dans ses travaux et sur une branche de la peinture dont il ne s'est pas encore occupé. Excepté dans quelques cas très rares où le piquant d'une anecdote littéraire l'a entraîné à présumer trop de son art, Orchardson a choisi ses sujets uniquement à cause de leur adaptation à la peinture, et, à mesure que les années s'écoulaient, la difficulté s'est accrue pour lui de séparer dans ses œuvres la conception de l'exécution. Il fait peu d'esquisses, peu de ce que l'on pourrait appeler des notes élaborées. Un sujet et la manière de le traiter apparaissent ensemble à son esprit. Un artiste doué comme il l'est, au point de vue de l'observation et de l'intelligence, doit avoir en germe dans son esprit plus de cent thèmes différents, et si l'un de ces thèmes se présente à sa pensée, l'artiste en esquisse d'ordinaire un léger plan, dans une forme que lui seul peut comprendre. « Le moment du bien-être, a-t-on fort bien dit, est le moment de l'invention. » Le moment du bien-être pour M. Orchardson n'est pas celui où il prend hâtivement des notes incomplètes, mais celui où l'un des cent sujets qu'il possède en germe, prend forme dans son esprit; il

prend forme, dis-je, et certainement aussi il prend couleur. Avant même que la toile nue ne soit fixée sur le chevalet, la composition que le travail de plusieurs semaines lui transmettra lentement, est réellement terminée dans la tête de l'artiste qui en a déjà choisi la couleur et fixé les lignes, ce qui prouve la puissance de sa mémoire, la stabilité de sa résolution, la force de ses nerfs. Voilà ce qui montre la distance qui sépare M. Orchardson du simple copiste de la nature, de l'humanité, du paysage et de la vie paisible, lequel prie l'humanité, le paysage et la vie paisible de vouloir bien faire son travail et se grouper, afin qu'il n'ait qu'à les copier. « Il n'y a pas de tableaux dans la Nature, il n'y a que des matériaux pour des tableaux. » Boucher et Lancret s'accordaient à penser que l'herbe était trop verte. « La Nature manque d'harmonie et de séduction. » Et M. Whistler ajoute bravement et à propos : « La Nature se trompe en général. »

Mais quant aux éléments que la Nature fournit au peintre, nulle personne intelligente, en présence des tableaux de M. Orchardson, ne pourra méconnaître qu'il en fait un usage attentif et délicat, et j'ajouterai presque religieux : que ce soit le visage du modèle, quelque jolie blonde aux cheveux dorés, quelque brunette piquante au teint plus animé, dont la tête doit apparaître sur un fond lie de vin; que ce soit le jeu splendide de la lumière sur un rideau sombre, ou son reflet subtil sur un mur; que ce soit encore la brillante table à manger moderne, chargée d'argenterie ou de porcelaine de Sèvres, ou que ce soient, comme dans le *Portrait de Mrs. Winchester Clowe's,* les verts et les jaunes des glands et de l'éventail, ou mieux encore, comme dans le *Portrait de Mrs. Robertson,* les roses pleinement épanouies, roses, rouges, cramoisies, entassées dans un bol d'un bleu intense. Certainement ces accessoires ont fait le bonheur du peintre.

M. Orchardson croit toujours « être à la veille » de peindre un paysage important, tandis que, de fait, excepté dans quelques fonds, et encore pendant ses premières années, il n'a jamais peint aucun paysage. Peut-être restera-t-il toujours à la veille de le peindre; peut-être déposera-t-il ses pinceaux sans réaliser ce projet entre tous ceux qu'il a si dignement remplis.

L'esprit d'un homme devrait s'étendre à tout ce qu'il peut embrasser,

mais si le peintre du *Salon de madame Récamier,* de *Queen of the Swords,* de *Her Mother's Voice* et de *Napoléon,* produisait enfin, dans le cours des années, un paysage semblable à la *Vue de Richmond Hill* de Sir Joshua, ce paysage serait autre chose que la simple transcription du fait vu. Quoi qu'il puisse y manquer, je suis sûr qu'il aurait, comme les paysages de nos plus anciens maîtres, comme ceux de Turner et de Wilson, de la dignité et du style, et, après avoir passé par les yeux de M. Orchardson, la nature extérieure ne nous apparaîtrait pas en désaccord avec les figures sveltes et imposantes, les tentures épaisses, les chambres à pilastres dorés, que, fidèle à son propre tempérament, le peintre a longuement appris à regarder. Ici comme là, son rôle consisterait à épurer, à transcrire et à élever. Rien ne peut être littéral, rien ne peut être très simple dans son travail ; dans la musique qu'il créera se trouveront forcément des cordes profondes et des harmonies compliquées. Son art n'a jamais été et devient encore de moins en moins un art d'impression naïve.

FREDERICK WEDMORE.

LES SŒURS DE CHARITÉ

La sœur de charité dans la vie moderne, ce semble un anachronisme. Dans ce Paris fiévreux et passionné, quand se glisse à travers la foule affairée la cornette d'une petite religieuse, silhouette grise sur la grisaille des murailles, des passants se détournent. Il y a dans leurs regards de l'étonnement, de la sympathie, et cette attirance instinctive vers le mystère d'une existence différente. L'humanité de la rue parisienne est d'une extrême mobilité. Chez plus d'un passant, l'apparition de la petite sœur éveille un essaim d'impressions indéfinies, qui surgissent à demi, puis retombent, éperdues, dans les limbes des consciences paresseuses. Cette vision fugace, pareille au vol d'un oiseau de douceur, prend des pouvoirs d'évocation. Elle rappelle à ce passant qui court vers quelque œuvre d'égoïste plaisir ou de vulgaire cupidité, d'autres conceptions humaines, plus nobles et plus pures. Et s'il

a le loisir de songer pendant quelques pas, le marcheur se souvient d'un ordre de pensées qui n'ont point coutume de hanter souvent son cerveau : abnégation, dévouement!... Et le passant s'enorgueillit. Ceci échappa à la pénétration amère d'un La Rochefoucauld : « l'homme est toujours prêt à s'enorgueillir de la vertu des autres ».

L'apparition d'une religieuse dans la rue moderne est d'ailleurs une rareté. La religieuse d'un ordre contemplatif demeure dans le mystère des murailles conventuelles; celle d'un ordre hospitalier ne sort que pour passer du chevet d'un malade guéri ou défunt à celui d'un malade nouveau. Croit-on qu'elle soit effarée dans la cohue parisienne, la sœur hospitalière? Que non pas! On la regarde; et ses yeux ingénus s'étonnent à peine de ce qu'ils voient. Son costume de laine grise, qu'encapuchonne la blancheur des toiles empesées, glissant parmi les toilettes savantes de nos jeunes femmes, parmi les laideurs des accoutrements masculins, est un rappel d'un autre temps, plus naïf que le nôtre et moins mesquin sans doute. C'est tout simplement le costume de la femme du peuple au temps de Vincent de Paul, dans les premières années du dix-septième siècle. Il ne manque pas d'un charme très pénétrant d'élégance simple. Il a quelque chose d'ailé. L'envolement de la cornette fait songer à la structure de l'oiseau. Cet accord de tonalités douces se trouve merveilleusement approprié aux fonctions de garde-malade. Les yeux las des souffrants ne peuvent être choqués de ces tons harmonieusement affaiblis. Chez les malades, chez ceux qui ont souffert, certaines facultés de perception acquièrent une acuité extrême. Les sons et les couleurs leur peuvent être singulièrement douloureux ou calmants. Vêtue de noir, l'infirmière a quelque chose de funéraire et de saturnien; elle éveille des impressions de tristesse et de deuil. Couverte de couleurs claires et joyeuses, elle est d'abord, dans la salle de mélancolie, un éclair de gaieté, un rayon de soleil, l'épanouissement d'un sourire. Mais vite elle devient une ironie. Ce papillotement d'une robe claire finit par agacer les nerfs sensitifs de l'être alité. Au contraire, les gris et les blancs tels que les porte la Sœur, assez effacés pour avoir perdu tout pouvoir de choquer des prunelles, s'adaptent à cette monotonie du glissement perpétuel

d'une même forme dans une même salle. L'argot, qui a d'étranges bonheurs d'expressions, a trouvé pour la Sœur de charité une jolie appellation : il la nomme une « grisaille ».

Est-ce bien sûr que, dans la vie moderne, la Sœur de charité soit un anachronisme? Elle ne l'est qu'en apparence. Dans une société où se heurtent les convoitises déchaînées, les fringales de jouissances, les appétits et les cupidités, que vient faire le dévouement obscur de quelques pauvres femmes? Les carnassiers se dévorent entre eux, est-ce l'heure où paraissent les brebis? Il est facile de voir avec quelle rapidité l'âme moderne évolue vers le mysticisme. Ainsi le veut la loi de réaction.

Auprès de nous, au milieu du bruissement éperdu de la vie moderne, se fondent en silence des associations de charité. Avenue de Villiers, en pleine cité des peintres millionnaires, a élu domicile, dans une maison de brillant aspect, la branche parisienne de la communauté de « Jésus au temple ». Ce sont des sœurs gardes-malades que dirigent la supérieure générale, la révérende mère Sainte-Marie Walbourg, et le supérieur général, l'abbé Roullin. Cette communauté fut fondée à Londres par le cardinal Wiseman, et la maison mère est encore à Clifton-Wood, près de Bristol. De là, elle a franchi la Manche, et des branches se sont attachées à Paris, à Maisons-Laffitte. On compte aujourd'hui six établissements en France.

D'ordinaire, ce n'est pas dans les grandes villes que viennent réunir leurs efforts les âmes de tendresse; celles-là, c'est dans la solitude qu'elles s'épanouissent, fleurs d'une humanité d'exception. C'est dans les campagnes ou dans les petites villes qu'elles commencent à se grouper. C'est dans un village de Bresse, à Châtillon-les-Dombes, que s'organise la première communauté hospitalière. Un jour de l'an 1617, aux environs de ce village, une pauvre famille est frappée par une épidémie. Les enfants malades sont dénués de tous secours. Vincent de Paul passe par là; un hasard le veut. L'apôtre monte en chaire, harangue les assistants; il leur montre le tableau de misère et de douleur qu'il vient de voir. Il a l'éloquence enveloppante des simples et des sincères. Ceux qui l'écoutent sont des êtres

d'ingénuité ; ils sont remués par l'orateur. En sortant de l'église, ils se rendent à la maison indiquée, chargés de provisions. Parmi ces visiteurs, les plus empressés sont les femmes. « Lors, dit Hélyot, Vincent de Paul conféra avec quelques femmes des plus zélées et des plus accomodées de la paroisse sur les moïens de mettre quelque ordre dans l'assistance que l'on rendrait à ces pauvres malades et aux autres qui se trouveraient à l'avenir en pareille nécessité. »

Voilà l'origine des hospitalières.

Ces organisateurs de la charité ne doutent de rien. N'est-ce pas d'ailleurs la marque des créateurs de ne jamais douter? Le scepticisme est stérile, et les fanatismes sont féconds, quels que soient leurs objets. « Les hommes, a dit un penseur, n'ont pas besoin de maître pour douter. » Un autre fondateur d'ordre charitable, l'abbé Lepailleur, montre des traits de cette confiance obstinée en l'avenir. Il s'agissait de fonder à Nantes une maison de refuge pour les vieillards. Il amène dans la ville une femme dont il connaît l'ardeur et l'énergie, la mère Marie-Thérèse. Il lui montre la maison qu'il a en vue : « Voici vingt francs, lui dit-il, ouvrez la maison. Je reviendrai dans trois mois. Je veux trouver autour de vous beaucoup de vieillards et une petite chambre pour me loger. »

Trois mois après, il trouvait la maison occupée par les Petites Sœurs des pauvres ayant près d'elles quarante vieillards.

Cela s'est vu souvent au début des œuvres de ce genre, cette incertitude du lendemain. Mais ces femmes ont le don d'une foi obstinée que nul obstacle n'effare. En 1849, une communauté de Petites Sœurs des pauvres vient s'installer à Paris. Le choléra plane sur la ville, fauchant la population. C'est une heure de misère universelle dans Paris. Les Sœurs sont sans local, sans argent. Elles vont se nourrir aux fourneaux économiques. Longtemps elles subsistent tant bien que mal, au hasard. Cela ne les empêche pas de soigner les pauvres diables qu'atteint le fléau. Ce n'est qu'à force de temps et de patience qu'elles finissent par se loger dans une maison de la rue Saint-Jacques, et qu'elles voient les difficultés s'aplanir devant leur ténacité.

Deux ans plus tard, la dixième légion de la garde nationale demande le

concours des Sœurs pour ouvrir un asile de vieillards dans le dixième arrondissement. Elle offre quatorze mille francs. On s'installe d'abord rue du Regard. C'est encore la même simplicité, la même humilité. Deux Sœurs viennent prendre possession de la maison, avec mission de la nettoyer et de tout mettre en état satisfaisant. Un officier de la garde nationale se trouve là. N'oublions pas que nous sommes à cette période dite de 1848, période où se produit une singulière poussée d'humanitarisme idéologue. L'officier empoigne le balai et le plumeau et se met en devoir d'aider les deux Sœurs à faire le ménage. Pour tout mobilier, on possède une statuette de la Vierge et deux naïves images de dévotion. Les deux Sœurs sont jeunes, gracieuses ; elles sourient à leur propre dénuement. Arrive un pauvre qui demande asile. On n'a pas de lit à lui offrir ; mais peut-on lui fermer la porte au nez ? On cherche, on s'ingénie. Le soir il y avait un lit pour le misérable et deux paillasses pour les Sœurs.

En cherchant autour de nous, nous pourrions voir aujourd'hui des exemples de ce genre. Ils sont dissimulés. Le fracas des voix sceptiques étouffe facilement le murmure des voix qui s'essaient aux paroles de consolation et de bienfaisance. Nous sommes, clament les moralistes du jour, dans une période de corruption, de bassesses et de vilenies. Je veux croire que toutes les époques se ressemblent.

Peut-être sommes-nous aujourd'hui dans une période toute disposée à s'orienter vers la charité. S'il se levait un de ces apôtres comme il en apparaît d'âge en âge, assez puissant pour utiliser le courant de pitié qui traverse la société actuelle, il trouverait le terrain tout prêt pour jeter la semence et faire la récolte. Remarquons comme la littérature nouvelle est tout imprégnée d'un apitoiement douloureux devant les misères. Se rappelle-t-on la fortune du mot mis par Bourget dans la bouche d'un de ses personnages : « La religion de la souffrance humaine » ? Il serait facile de citer dans l'art de ces dernières années, une foule de manifestations de cette pitié dont se sentent à cette heure saisies des âmes d'artistes. Depuis le *Pauvre Pêcheur* de Puvis de Chavannes jusqu'aux productions de la toute jeune littérature, l'élan est incontestable.

Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que nous voyions les femmes d'aujourd'hui remuées par un souffle de charité mystique. La femme peut accomplir trois œuvres : œuvre de Beauté, œuvre de Maternité, œuvre de Charité. Elle peut être Aspasie, Cornélie ou Antigone. La Sœur de charité c'est une des incarnations de l'éternelle Antigone, la femme opposée à Célimène dans l'échelle des types humains impérissables.

Un poète dont la destinée opprimée fut de passer des années à l'hôpital, Paul Verlaine, a exprimé ingénument la sensation donnée à la tête affaiblie du malade par le piétinement léger de la garde-malade :

..... c'est étonnant comme les pas des femmes
Résonnent au cerveau des pauvres malheureux.

Et c'est une vision qui sera toujours douce aux poètes, celle de la Sœur de charité, la femme de dévouement, errant doucement, grise et blanche avec des gestes de consolation et de sollicitude, autour des lits où râle la douleur !

ÉMILE MICHELET.

GABIER DE MISÈRE

Le *Primauguet* avait quitté les îles Açores, après quelques heures de relâche. Le vaillant navire qui portait le nom du célèbre marin breton, courait les mers depuis deux ans bientôt. Il rentrait en France avec deux mois de retard. Mais il avait eu un si rude temps à essuyer : au cap Horn, par exemple, les plus froids devant la mort s'étaient vraiment crus en perdition ; on en fut quitte pour trois hommes de moins, laissés à la tempête. En fin de compte, on retournait à Brest.

A quelques milles des Açores, encore un coup de vent. Le *Primauguet* est rudement secoué. « Un homme à la mer ! crie le maître d'équipage. — C'est le gabier Javréo, reprend le premier-maître ; il est tombé des vergues. » On jette une bouée de sauvetage, que le matelot ne parvient pas à saisir, tant la houle est grosse. Aussitôt le navire a fait « machine en arrière », et l'on a lancé le canot de secours.

Voilà sept quarts d'heure que le gabier est à l'eau ; sous l'extrême violence de la bourrasque, l'embarcation ne peut pas le rejoindre ; et il sent, bien qu'il soit le plus habile des nageurs, que ses forces le trahissent. Vainement ses yeux cherchent-ils à distinguer le grand ciel voilé par les vagues.

Couché sur le dos, il va s'abandonner aux lames. Tout à l'heure il sombrera. Car le *sort* se déclare contre lui : il sait donc qu'il ne sera pas le plus fort. Pourtant il ne finira pas comme un désespéré, mais comme un loyal lutteur plutôt, qui se voit battu à son tour. D'où vient qu'il est envahi tout à coup d'une tristesse inconsciente ?

Le rêve de sa vie n'a pas été démesuré. Il ne fondait pas l'avenir sur un espoir déraisonnable. L'habitude de la mer et des périls continuels n'a en rien transformé sa douce nature de fataliste. La lutte contre les éléments lui a conservé une sorte d'humilité sous la main de Dieu. Jamais son cœur dévoué n'a été gonflé d'un fol orgueil ni d'un esprit de révolte.

Jusqu'à dix-huit ans, il a vécu de pêcherie, entre Perros et Ploumanac'h. Que de fois il vit de près le péril, dans sa petite barque de poissonnier! Mais l'Océan est sans tendresse. Autrement, la mer bretonne ne se fût pas montrée clémente pour le fils Javréo. Si elle avait eu pitié d'un orphelin, n'aurait-elle pas roulé son cadavre, comme tant d'autres, sur les récifs de Sklerder? Lui, du moins, personne ne l'attendait, vers le soir, au foyer, et pas un vivant n'eût souffert de son absence.

Non, sa morne existence de pêcheur n'avait été traversée d'aucun accident qui eût troublé son âme simple, ou qui l'eût emportée vers de dangereuses illusions. Depuis que la veuve Javréo, partie à son tour, n'était plus de ce monde, Alain avait gardé la cabane, en bas de Perros, dans laquelle étaient morts tous les siens. La tante Aurégan, qui était cabaretière à Louannec, lui offrait bien l'hospitalité; mais il s'obstinait dans sa solitude, comme un oiseau de mer. Pour un monde, il n'aurait pas renoncé à ce lugubre lieu, où il avait tant pleuré. Quelquefois, à sa rentrée de la pêche, il trouvait l'écuellée de soupe sur la table en buis, avec un feu d'ajonc dans l'âtre : sa cousine Marivonic était venue, et elle avait mis, en passant, un peu d'ordre en la cabane. Et même, à cette heure, il se souvient que, lors de son départ pour le service, Marivonic lui a dit l'*adieu* de la même voix que sa mère Javréo sur le lit de mort : « Je ne te reverrai plus, Alanic... »

Et ce pressentiment est sur le point de s'accomplir. Maintenant qu'il est trop tard, le matelot est surpris d'entrevoir que la vie eût été moins

pénible à deux. Cet adieu de Marivonic, voilé d'une larme, lui retombe d'un poids affreux sur le cœur. Hanté d'un remords, il comprend qu'une pareille fin n'est pas sans horreur. Une vague l'entoure de son humide linceul, et il est entraîné aux profondeurs de l'abîme.

Mais l'immense sépulcre ne veut pas encore de cette proie. Les flots ont bientôt vomi le corps du gabier, qui surnage une seconde fois. Ce n'est pas son heure encore.

De quelle puissance de vitalité doit être douée la conscience humaine, pour qu'elle ne s'éteigne pas sous un tel accablement! Il faut un incomparable héroïsme pour résister à la force brutale des choses, avec l'obstination du marin Javréo. Le vacarme des vagues, semblable à une clameur de combat, soulevait d'abord toute son énergie. A présent, les lames ont dans leur bruissement quelque chose de sinistre; cette mer démontée rend tous les cris d'un fauve, et il semble au gabier que des bêtes dévorantes sont à l'assaillir. Pour la première fois, l'énormité des espaces lui fait peur; le chaos de cette tourmente lui paraît fatal. Et une angoisse l'étreint, lorsqu'il se voit seul, voué à périr, tout seul, si loin du peu de chose qu'il a aimé en ce monde.

Une prière passe sur ses lèvres, au souvenir des deux femmes qui l'attendront à Louannec. Subitement son esprit est frappé d'une vision funèbre. Les âmes naïves ont le don de la double vue; et c'est ainsi que certains mourants se rencontrent parfois pour la visite des derniers adieux... Dans le bourg lointain, où l'on comptait sur le retour de Javréo, l'auberge est aujourd'hui marquée de deuil. La mère de Marivonic est sur les tréteaux. A genoux entre les trois cierges funéraires, la jeune fille cherche des yeux autour de la maison, puis regarde vers la porte, comme si quelqu'un aurait dû être là, auprès d'elle, à faire la veillée des morts. Le glas sonne à la paroisse et porte aux alentours la nouvelle de tristesse... A travers les espaces, cette cloche tinte, dans la tempête des Açores, aux oreilles du gabier. Cet intersigne achève d'abattre son esprit crédule. Il ferme les yeux dans un complet anéantissement.

Tout était dit, cette fois, si le canot de sauvetage n'eût soudain heurté

le matelot. On put enfin arracher aux vagues un corps à peu près inanimé. Alain ne reprit le sentiment que bien des heures après, sur le navire. A côté de lui était le maître d'équipage, Le Toiser, un homme de Trégastel; il dit à son gabier, en souriant : « J'étais certain que tu en sortirais, Alanic. Dès que tu es tombé à la mer, j'ai fait la croix sur ma poitrine à ton intention, et j'ai cherché si la flamme bleue et blanche, qui annonce un trépas, monterait du flot vers le ciel. Mais je n'ai pas vu partir ton âme. »

Sur les côtes de Trégastel et de Ploumanac'h, les naufrages sont fréquents. Les gens de ces parages ont des relations avec la mort. Si quelque pêcheur ne rentre pas, après un coup de vent, on attend jusqu'à la nuit; et si la petite flamme blanche et bleue ne fait pas, pendant les ténèbres, trois fois le tour du logement, c'est que le marinier n'est qu'en retard et qu'il reviendra.

Depuis vingt mois, Marivonic n'avait pas reçu la moindre nouvelle de son cousin. Le temps de service était fait; lui serait sans doute au pays, ainsi que tel et tel autre partis la même année, si la mer ne l'avait peut-être gardé pour toujours. Durant les longues nuits qu'elle avait passées au chevet de sa mère malade, elle avait souhaité bien des fois un présage; mais elle n'avait rien vu de l'absent, ni rien appris. C'est qu'il était donc de ce monde encore, et qu'elle était oubliée. Rien ne console les humbles d'une première déception.

Quand Javréo remonta la colline de Louannec, un midi de juillet, les moissonneurs qui se dispersaient par les échaliers du chemin saluaient le matelot comme un *étranger*. Les braves gens n'ayant rien de bon à lui annoncer, on aimait mieux n'avoir pas l'air de le reconnaître. Lui se hâtait vers le bourg, sans comprendre qu'on ne lui donnât pas la bienvenue. Il trouva fermée l'auberge de la veuve Aurégan; levant les yeux, il regarda le bouquet de gui et de lierre, qui se fanait au-dessus de la porte. Une femme qui passait, lui demanda : « Vous n'êtes donc plus de la *contrée?* La vieillotte est à présent en son dernier repos, sous le grand if. Mon pauvre garçon, vous venez tard ici. La Marivonic a été emmenée par sa marraine, qui est Sœur de charité à Saint-Brieuc, ou à Paris... »

A ce moment frappèrent les douze coups de midi, et l'*angelus* sonna dans

la vieille tour de saint Yves. Pas une porte n'était ouverte, pas un chrétien sur la place du bourg. Il parut à Javréo que sa paroisse venait de lui être interdite, et que sa destinée était de suivre Marivonic.

*
* *

Il est écrit dans un recueil de proverbes : « Rien n'est lent à s'écouler comme certaines heures d'une nuit parisienne. »

Un soir de février, trois jeunes gens allaient et venaient par un boulevard de la rive gauche, indécis sur l'emploi de leur temps. Un seul était tout à fait familier avec ce quartier des Écoles; les deux autres portaient un air du meilleur monde, sans paraître, toutefois, égarés là sur une terre nouvelle : « Mène-nous donc dans quelque taverne littéraire, firent-ils à leur ami, qui avait des attaches avec les lettres.

— Ah! les bonnes tavernes : n-i-ni. Il n'y a plus que des boutiques avec des devantures en verres coloriés. Ces maisons de réclame ont ruiné nos vieilles hôtelleries, comme un prétendu *symbolisme* tuera la littérature. Imaginez-vous... »

Le poète allait peut-être esquisser le plan de quelque auberge mythique, lorsqu'il fut arrêté court dans son improvisation. Un flot d'étudiants, qui sortaient d'un bal public, refoula les trois amis jusqu'au trottoir opposé. Ils s'amusèrent un peu de la grosse gaieté qui éclatait sur le boulevard, à cette heure tardive; la toilette bizarre de certaines femmes surtout provoquait leurs sourires. Et puis, ils continuèrent leur petit vagabondage vers les terrains vagues qu'on retrouvait, il n'y a encore que quelques années, à une extrémité du Luxembourg.

Tout à coup, leur attention se fixa sur un homme couché au rebord du trottoir, entre deux tas de gravois. Cet endroit était en réparation; on y avait dressé une tente basse pour enfermer l'outillage des ouvriers; un feu de coke, pâle et ardent, réchauffait le gardien de nuit et projetait sur sa blouse terreuse de fantastiques reflets. A la bruyante sortie des étudiants, l'homme s'était soulevé, maugréant contre les coureurs attardés. Il jeta sur cette

cohue un regard distrait, et il se retourna ensuite vers les trois promeneurs avec indifférence. De son côté, le littérateur était à la recherche d'un roman d'aventures : « Ce solitaire m'attire, dit-il. Il y a dans sa figure je ne sais quels signes d'exotisme, auxquels répond ma sympathie. Nous saurons tout à l'heure que celui-là fut un matelot. »

Et d'une voix plaintive, il entonne une « chanson de bord », lente comme la cadence d'une manœuvre :

Un coup de vent vint-z-à monter ;
Il va nous falloir bouliner...

Dès que la voix s'est élevée, aussi lamentable, à cette mi-nuit, qu'un cri de détresse au milieu des vagues, l'homme s'est adossé aux décombres et il a redressé la tête :

Mon tra déri tra la la la
Mon tra déri tra la laire.

Et l'on croirait qu'il suit des yeux, sous le balancement du refrain, quelque lointaine image, un navire perdu dans la tourmente :

Le marchepied-z-il a cassé :
Le matelot tomba-z-à l'eau...

Maintenant un souvenir doit le troubler jusqu'au fond de l'âme ; inquiet, frémissant, il écoute cette histoire de mer, qu'il a peut-être chantée lui-même tant de fois. Dolentes complaintes d'un autre temps, plus douces et plus chères en pays d'exil ! L'écho en revient si triste et si charmant !

On n'retrouva que son chapeau.
Plaignez les pauvres matelots...

La mélodie a cessé ; mais la vision ne s'est pas tout de suite évanouie : l'homme, adossé aux gravois, va et vient de tout le corps, au rythme de la chanson populaire. Puis, morne et désemparé, il s'est assis sur les décombres. Il passe les deux mains dans sa longue barbe blonde, et on l'entend qui se plaint à lui-même : « Mon pauvre Javréo, que fais-tu là ? Pourquoi as-tu renoncé à l'ancienne vie de misère ? »

Et le poète alors : « Appelons-le, fait-il. C'est un des cent mille Bretons qui se sont réfugiés à Paris, depuis dix ans, parce qu'ils n'avaient plus de

pain chez eux. » L'ouvrier s'approche, et saluant les trois inconnus, il hasarde cette question : « Ces messieurs sont de Bretagne peut-être?

— Nous n'avons pas cet honneur, répond avec une courtoisie diplomatique un des jeunes gens.

— Vous l'avez cru, mon brave homme, ajoute le poète, à cause de ma chanson de bord. Mais elle a fait le tour du monde, la chanson des *Marins de Groix...* »

Et le veilleur de retourner à ses tas de gravois, dans un désappointement visible. Les trois amis font cette réflexion : « Oui, le personnage est étrange, et il doit avoir son histoire, qui nous intéresserait. Nous le reverrons. »

Mais ils ne le rencontrèrent plus. Javréo quitta les travaux du boulevard, dès le lendemain, sans aucune explication. Honteux d'avoir inutilement révélé son origine à des *étrangers,* humilié de son aveu, ce Breton se retira vers un autre coin de Paris...

Il avait trouvé, à Passy, un emploi dans un hôtel. Cette nouvelle condition le garda quatre mois.

Tous les jours, sur la même heure, il venait aux bords de la Seine; des hauteurs qui dominent la passerelle, il restait longuement attentif au mouvement des bateaux et au passage des trains sur le viaduc d'Auteuil.

Rarement, il s'arrêtait au spectacle de la grande ville, déployée le long du fleuve. Deux monuments toutefois attiraient son regard : les Invalides, et tout là-bas, au bout de l'horizon, les tours Notre-Dame. Élevé à l'abandon, jeté dans le monde contre vents et marées, il n'avait guère vu de près les pratiques religieuses ; dans la privation de tout ce qu'il aurait aimé, il éprouvait quelquefois le besoin de Dieu, et la basilique parisienne lui rappelait alors son église paroissiale. Mais le sentiment de la piété avait juste autant d'influence que tout ce qui le rattachait au passé sur cet être développé vers un seul culte, sur un homme voué à l'amour du sol natal. Ainsi de l'admiration qui le retournait quelquefois vers les Invalides ; il savait quelques-uns des souvenirs militaires que recouvre le dôme étincelant ; mais son patriotisme à lui ne l'entraînait pas au delà. Du reste, il avait

bravement payé sa dette au pays. Il avait fait la campagne de 1870, sur les canonnières de la Seine. Comme il avait rempli son devoir simplement, la funeste guerre ne lui avait pas laissé de traces dans l'esprit. Pour une nature ainsi trempée, le plus brillant fait d'armes se passait comme une action de la vie courante. C'étaient plutôt les épisodes les moins héroïques qui lui revenaient du terrible siège, une ou deux réminiscences plus intimes, dans lesquelles il retrouvait des compatriotes, des marins de sa côte bretonne, des noms que l'histoire ne songerait pas à consacrer.

C'est ainsi qu'il était seul de garde, un jour, sur le canotin, entre Grenelle et Auteuil. Survient le commandant Rosmore, qui demande ce qu'est devenu le brigadier Derliec, avec les trois autres canonniers. Javréo est embarrassé. Il n'ignore pas que ses camarades sont à l'auberge du pont de Grenelle. Le double sens que les paysans trécorrois attachent au mot *chapelle,* lui remonte à la mémoire : « Ils sont allés, un instant, à l'église d'à-côté, » réplique le matelot.

Surpris un peu par la naïveté de cette réponse, le commandant fixe sur Javréo un œil sévère. Le jeune gabier soutient ce regard avec une candeur imperturbable. Et le commandant Rosmore se retire, en murmurant : « Oui, ils vont à la messe, ces Bretons; mais ils sont bons à se battre... Tu diras, toi, au brigadier, que nous aurons à égrener un autre chapelet, dans une heure, au pont de Sèvres... »

Les canonnières de la Seine souvent étaient suivies de pauvres gens qui mouraient de faim et auxquels on jetait, après le combat, la ration des morts. Javréo fit un signe à une vieille femme accroupie sur le rebord du fleuve; elle courut au pont de Grenelle : les hommes du canotin furent aussitôt rapatriés.

Et puis, c'était à peu près tout ce que Javréo avait à se raconter de Paris et du siège, lorsqu'il venait, en son costume blanc de garçon d'hôtel, se rendre compte de quel côté soufflait le vent au-dessus de la Seine. Son horizon ne s'était pas ouvert au delà du devoir accompli, comme si son être moral n'était pas encore engendré. Ainsi que le pèlerin, las de la route, avant le soir, se retourne vers le soleil qui penche sur l'horizon, Javréo avait besoin, chaque jour, de consulter le ciel, son ciel à lui, vers le couchant. Avec un regret sans

trêve, il avait emporté de Bretagne une secrète espérance. Il semble à l'homme dont le cœur est resté bon et confiant, entendre, aux heures tristes, une voix de Dieu, qui ne trompe pas. Ainsi, le nom de Marivonic sonnait sans cesse aux oreilles de Javréo, comme un mystérieux appel : le *sort* finirait donc par les réunir en ce monde.

Que de fois, le gabier de Perros a tressailli, en reconnaissant à sa coëffe, une femme du Tréguier! Dupe de sa propre joie, il a pris de loin pour sa douce amie d'enfance plus d'une inconnue. Heureux pourtant ces persécutés, puisqu'ils ont quelquefois la courte illusion d'un bonheur...

On dit à Javréo, un jour, que Marivonic se trouve à Paris et qu'elle est infirmière dans une maison religieuse, rue de Vaugirard. Le soir du même jour, ayant revêtu sa vareuse de gabier, il frappa à la porte des sœurs hospitalières. On lui répond que Marivonic Aurégan a été servante dans la maison; mais elle est partie, de la veille. Elle venait d'apprendre que son cousin Javréo, passé pour mort, était de retour; et elle a repris le chemin de la Bretagne, sitôt la nouvelle reçue.

Le jour même, Alain montait dans le train de cinq heures cinquante, à la gare Montparnasse.

*
* *

La belle soirée de juin! Après une chaleur torride se lève un souffle encore tiède, qui sera tout à l'heure une légère brise. Dans le ciel bleu pâle, les nuages n'ont pas commencé leur vol vespéral; leur rendez-vous, là-haut, n'aura lieu qu'au vague moment où le soleil hésite à s'incliner sous la ligne de l'horizon.

Les dernières maisons de Paris vont disparaître, le long de la voie. Sur la droite, au fond, l'on aperçoit les hauteurs de Passy et d'Auteuil, que l'on dirait deux villes séparées sur le même versant d'une colline; plus loin, le mont Valérien, entouré d'un brouillard. Et des bois ensuite, de tout côté; des maisons de campagne, les bords de la Seine là-bas, une petite ville dans une vallée, encore des bois, et puis Versailles. Il se fait dans le train, un

remue-ménage ; beaucoup de voyageurs descendent, et quelques autres prennent place dans le wagon de Javréo.

Un compartiment voisin est occupé par un ouvrier et une femme âgée, assise en face, avec une fille toute jeune. Bientôt s'établit entre eux un dialogue, en bas-breton. Ils retournent au bourg natal. La femme est de Cavan, près de Lannion. Si elle a quitté la « paroisse », c'est bien pour son propre malheur. Sa fille et son gendre l'avaient attirée à Paris, voilà neuf ou dix mois. Dans les quinze jours qui ont suivi son arrivée, le mari et la femme sont venus à mourir, laissant cette petite de dix ans, que la grand'mère ramène en Bretagne. C'est vrai qu'elle rentre au bourg, mais sans un sou dans la poche, et ce n'est même qu'après de longues journées de recherches, au bout de mille démarches, qu'elle a fini par obtenir de l'Assistance publique un *retour* gratuit. Une fois qu'elle sera rentrée là-bas, plus d'inquiétudes : la « paroisse » se chargera bien de la fillette; quant à la grand'mère, malgré l'âge, qui sonne le tard, elle trouvera dans vingt fermes à s'employer; de Lannion à Prat, elle n'est une inconnue pour personne. Dans cet océan de Paris, elle s'est égarée, perdue, à peu près désespérée. Quelle joie donc, le lendemain, de remettre les pieds sur le débarcadère de Belle-Isle-Bégard !

Cependant le souvenir des deux morts qu'elle abandonne se mêle à cette évocation de la Terre-Promise. La figure flétrie de la paysanne rendit alors une telle expression à la fois de bonheur amer et de regret, que les larmes montaient aux yeux, rien que de la considérer sous sa coëffe jaunie et retenue par un bout de corde, avec cette enfant qui tenait d'une main sa grand'mère et de l'autre serrait le morceau de pain du souper.

Dans le reste du wagon, les conversations roulaient toujours animées et bruyantes. Deux soldats de l'infanterie de marine se levèrent, interpellant le gabier : « Hé ! matelot, est-ce que tu vas rejoindre à Brest ? »

Javréo répondit seulement d'un signe ; et les militaires reprirent leur place sur la banquette.

A présent, le soir tombait. Une lumière bleuâtre se répandait sur les champs, dans la plaine couverte de moissons. Les laboureurs, çà et là, rentraient à la maison de ferme, la faux sur l'épaule. Un air chargé de senteurs

remontait de la terre cultivée. C'était l'heure indécise où un beau jour d'été sur son départ laisse un espoir ou un délicieux souvenir de bonheur et communique un universel attendrissement.

Le train s'arrêtait dans un endroit perdu de la Beauce. Derrière la gare, un clocher dominait la coquette église paroissiale; cette tour était surmontée d'une flèche, comme la plupart des clochers bretons. Autour de l'église s'étendait un petit bois, peut-être l'enclos funéraire, dont la teinte sombre nuançait ce coin de pays d'une mélancolie particulière. Soudain, la grosse cloche tinta les neuf coups de l'*angelus;* ensuite, une voix plus légère, joyeuse, éclatante, annonçait la fin du jour dans un carillon. Des enfants, qui jouaient sur la place du bourg, jetaient leurs cris au milieu du cantique aérien.

Plus loin, les champs reprirent leur aspect uniforme. A l'horizon extrême, les derniers rayons du soleil marquaient de rouge les nuées du crépuscule. Il y a, autour de la nature, un répit d'agitation, une indéfinissable impression d'attente dans le court silence qui précède la nuit.

Depuis Paris, Javréo n'a guère détaché les yeux de ce feu qui tombe au couchant; demain, il le verra s'éteindre dans la mer de Perros... Tout à coup, il se lève et il penche vivement la tête à la portière. Là-bas, sur la route qui longe le chemin de fer, une femme assise à une borne, une paysanne trécorroise, une malheureuse, qui a le courage de faire à pied le chemin du retour; peut-être partie de Paris, la veille, comme la fiancée qu'il recherche... Une sorte d'instinct pousse le matelot vers cette femme égarée, à cent vingt lieues de leur pays commun. Le train passe; et la Bretonne aussi se remet en route, en adressant à ces voyageurs, qui seront arrivés avant elle, un regard d'adieu et un souhait. Mais un cri lui parvient : n'est-ce pas son nom qu'elle a entendu ? « Marivonic! Marie-Yvonne Aurégan! »

Et elle aperçoit un marin qui agite les bras; dans son trouble, elle s'écrie : « Alain! Alanic!.. »

Et puis s'ouvre la portière du wagon, et le gabier se lance dans le vide. Une clameur d'épouvante éclate le long du train, qui fuit et va toujours.

Un instant, la jeune fille reste là, folle de stupeur. Mais elle court au talus. Roulé au bord de la voie, Javréo ne se relève pas. Elle se jette sur ce corps

sans mouvement, dont les deux jambes ont été rompues dans la chute. Lui, ne profère pas une plainte; dès qu'il sent l'étreinte de Marivonic, il tourne les yeux sur elle, avec un sourire amer : « N'est-ce pas, que c'était insensé? dit-il doucement. Je me croyais encore sur mon pont, et je me suis jeté comme à la mer... »

Mais la fille ne sait rien répondre. Elle cherche autour d'eux, dans cette solitude, un abri, un secours humain.

« C'est que le bonheur de vous revoir, reprend-il, m'échappait encore une fois; et j'ai voulu l'emporter sur le *sort,* qui était entre nous. »

Elle se penche sur le visage du blessé, et elle pose sur son front blême, un long baiser, premier, mais, tardif baiser, celui de leurs fiançailles pourtant. Il dit encore : « Je crains que ce ne soit fini de moi, ma douce mignonne. Du moins, ramène en Bretagne ton pauvre Alanic... »

Les premières étoiles s'allumaient au ciel. Les médecins qui survinrent déclaraient urgente une double amputation. Lui ne consentit pas ; et le train suivant les emporta.

Toute la nuit suprême, Marivonic veilla. Les mains unies, les tristes fiancés retenaient leurs paroles et leurs larmes. Vers le matin, dès qu'on eut annoncé le pays breton, les forces parurent un peu renaître au gabier; puis une violente fièvre le reprit sans merci. On le descendit à Guingamp. Dès qu'il se reconnut sur la terre natale, on vit une étrange lueur traverser ses yeux mourants; il serra Marivonic éperdument sur son cœur. Avant d'avoir quitté la gare, il avait rendu l'âme.

Leurs souhaits sont apaisés. Les voilà réunis à jamais.

*
* *

Elle conduisit Alain, suivant son dernier vœu, à Louannec. Placé sur un brancard que soutenaient deux chevaux, le cadavre suivit la vieille route qui mène de Guingamp à la plage de Perros. Sur le parcours du convoi, le glas tintait à chaque clocher; et le clergé, ouvrant les portes à ce chrétien, mort en dehors de sa paroisse, donnait l'absoute, avec la prière pour les *étrangers...*

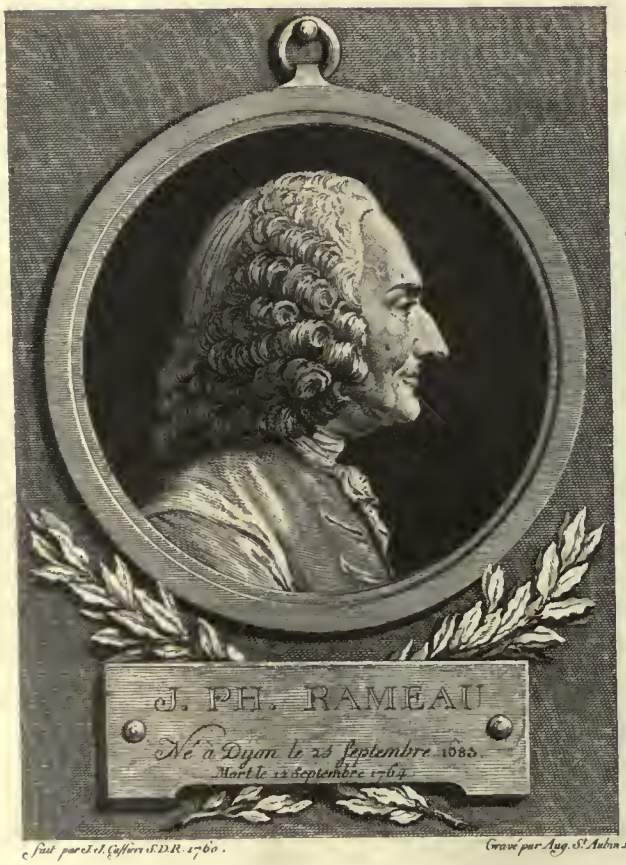
Aussitôt que les sonnailles de l'attelage eurent averti de l'arrivée funéraire les gens de Louannec, les hommes du bourg se portèrent au devant. Six marins prirent le brancard, et ils couchèrent dans le lit de terre glaise le gabier Javréo ; les jeunes filles entouraient la funèbre fiancée.

Le deuil n'a pas, sur le coup, tué Marivonic Aurégan. On raconte qu'elle se rend à la grève, tous les matins, et qu'elle nettoie la cabane de son cousin Alanic, comme au temps d'autrefois; le reste de la journée, elle se tient obstinément sur le seuil de l'ancienne auberge, comme si elle attendait le retour de quelqu'un. Elle ne parle à personne au monde; on ne la voit jamais pleurer; mais on dit tout bas, lorsqu'elle passe, que la pauvre fille a perdu la raison.

N. QUELLIEN.

L'OPÉRA SOUS L'ANCIEN RÉGIME(*)

LE RÈGNE DE LOUIS XV



Quelle affluence à l'Opéra le vendredi, jour attitré du beau monde, surtout lorsqu'une jeune épousée y devait paraître en grande pompe, aussi richement parée que possible et couverte de diamants! Ainsi le voulait l'étiquette, au moins pour les gens de qualité : le jour préféré pour cette cérémonie qui devait avoir lieu moins de huit jours après le mariage, était le vendredi. La jeune mariée venait en grande loge, c'était le terme consacré, faisait révérence au public qui payait ce gracieux salut d'applaudissements prolongés : c'était comme une présentation solennelle de la jeune fille, jusque-là retenue au couvent, loin du monde et des regards jaloux. Afin de donner plus d'éclat à cette entrée dans la société, on sollicitait parfois les

(*) Voir les *Lettres et les Arts* du 1er août 1888, tome III, page 128.

premiers artistes d'y vouloir bien contribuer par leur présence et l'on savait payer d'un bon prix leur obligeance. Ainsi Samuel Bernard fit tenir mille livres à mademoiselle Lemaure en remerciement de ce qu'elle avait consenti à reprendre le rôle de Délie dans les *Fêtes grecques et romaines,* le jour où sa petite fille, mademoiselle Bernard, devenue à douze ans et demi duchesse de Mirepoix, avait fait cette entrée officielle dans le monde. Il était d'ailleurs coutumier de ces largesses et ne donna pas moins de cent louis à mademoiselle Sallé pour avoir dansé galamment à la noce de sa fille avec le président Molé, devant la table où les convives étaient réunis.

Ce choix du vendredi comme jour à la mode datait d'aussi loin que l'Opéra lui-même. A cette époque et jusqu'à la fin du siècle dernier, les noms des chanteurs ne figuraient pas sur l'affiche et le public, en prenant sa place, courait la chance d'entendre ou les chefs d'emploi, ou les doubles, et cela sans nul recours possible; seulement, par une sorte de convention tacite, il était entendu que les premiers sujets paraîtraient de préférence le vendredi à l'Opéra, tandis que les représentations du dimanche et du mardi, plus celle en supplément du jeudi pendant l'hiver, seraient un peu sacrifiées. Bien plus, tout au commencement du XVIIIe siècle et lorsque l'Opéra ne possédait qu'une contre-basse destinée à soutenir les chœurs, cet instrument colossal ne résonnait que le vendredi — probablement par crainte de l'user. « On joue à l'Opéra *Callirhoé* qui ne réussit pas, écrivait mademoiselle Aissé en 1730; mais le grand air est de n'aller à l'Opéra que le vendredi. »

Samuel Bernard, en payant de la sorte et la présence et le talent de sujets de premier ordre, agissait surtout par ostentation mondaine : il n'avait pas de penchant marqué pour les artistes. M. de la Popelinière, au contraire, était fort épris d'eux ; il ne se plaisait qu'en leur compagnie et les traitait généreusement dans sa maison de Passy, rendez-vous de tous les beaux esprits, où se donnaient à grands frais d'excellents concerts. Ce fermier général dilettante aimait les arts avec passion, surtout la musique, et dès qu'il fut débarrassé de sa femme, après la découverte de la célèbre plaque de cheminée tournante qui permettait au duc de Richelieu d'entrer secrètement chez sa maîtresse, il ne pensa plus qu'à donner tous ses instants à

la littérature, aux beaux-arts. Il entretenait chez lui une troupe de symphonistes et les premiers sujets de la danse et du chant venaient embellir ses soupers fastueux. « Aux festins splendides que La Popelinière donnait dans son château de Passy, dit Marmontel, lorsque de belles voix avaient charmé l'oreille, que Jéliotte et mademoiselle de Fel avaient chanté les délices de l'amour heureux ; que Chassé, d'une voix éclatante et sonore, frappait la dernière cadence d'une chanson bachique, on était agréablement surpris de voir Lany, sa sœur, mademoiselle Puvigné, quitter la table et dans la même salle danser les airs que l'orchestre exécutait. »

C'est La Popelinière, grand mérite aux yeux de la postérité, qui se fit le protecteur de Rameau, c'est lui qui, frappé des rares mérites de ce grand musicien, inhabile à solliciter un poème d'opéra, lui donna un logement dans son hôtel, le présenta à la brillante société qui se réunissait chez lui et se mit en devoir de lui procurer enfin cette pièce introuvable. Il n'y réussit pas tout d'abord, car tous les fournisseurs en renom de l'Opéra se défendaient de confier un de leurs précieux manuscrits à un compositeur frisant la cinquantaine et qui en était encore à débuter. Voltaire cependant, sur les instances du financier, avait écrit un poème de *Samson* que Rameau mit bien vite en musique et dont la représentation fut arrêtée, en haine de Voltaire, par le parti religieux ; enfin, après tant de démarches et de contretemps, La Popelinière obtint de l'abbé Pellegrin qu'il tirerait un opéra de la *Phèdre,* de Racine, et le confierait à Rameau. Mais Pellegrin, qui prétendait n'avoir pas pris une peine inutile et qui ne doutait pas de l'excellence de son travail, voulut se garer pour le cas où la musique de ce compositeur inconnu compromettrait le succès d'un si beau poème et ne voulut le lui livrer que contre une obligation de cinquante pistoles : le musicien consentit, signa le billet et se mit rapidement au travail. Et dès qu'il eut fini, La Popelinière organisa chez lui une audition de l'ouvrage, au cours de laquelle, Pellegrin, se levant subitement tout ému, déchira le billet souscrit par Rameau, en lui disant : « Monsieur, quand on fait de la musique comme la vôtre, on n'a nul besoin de caution ! »

Cet opéra d'*Hippolyte et Aricie,* assez mal reçu d'abord par le public,

en 1733, et dont le succès fut long à s'établir, souleva une pluie de critiques, de quolibets, d'écrits facétieux contre Rameau. Ses hardiesses troublaient fort ceux qui tenaient encore pour la musique de Lulli, dont les rythmes lourds et l'allure de plain-chant s'étaient perpétués avec tous ses médiocres successeurs : Colasse, Mouret, Rebel, Marais, Bertin, Colin de Blamont, Montéclair, en dépit de l'heureux instinct de Destouches et des belles inspirations de Campra. Cette petite guerre d'épigrammes ne dura pas moins de quatre ans, jusqu'à la représentation de *Castor et Pollux*, dont le succès prodigieux acheva la victoire du parti ramiste : alors, Rameau marcha dans sa gloire, universellement applaudi, tandis que sa musique, plus mélodique et plus dégagée de fioritures parasites, exerçait une heureuse influence sur le goût du chant à cette époque et que les chanteurs pliaient peu à peu leur manière aux nouvelles formes consacrées par le succès.

*
* *

Rameau avait trouvé dans le plein de leur vogue et mademoiselle Lemaure et Chassé, seigneur de Chinais, issu de noblesse bretonne, ancien garde du corps, dont le père, notaire à Rennes, avait été ruiné par le système de Law. Chanteur médiocre mais excellent acteur, de taille avantageuse et doué d'une superbe voix grave, le jeune officier devenu chanteur à l'Opéra, sans déroger, grâce aux lettres patentes obtenues de Louis XIV par l'abbé Perrin, avait dû à ces nombreuses qualités d'effacer tous ceux qui l'avaient précédé dans l'emploi de basse-taille, et la façon tout à fait supérieure dont il avait rendu le personnage de Roland l'avait mis sans conteste au premier rang.

Gentilhomme accompli, chanteur plein de flamme et très pénétré de ses rôles, Chassé n'avait que des succès à la ville comme au théâtre. « C'est le triomphe de Chassé, dit mademoiselle Aïssé en parlant de *Pyrame et Thisbé*, il est acteur dans cet opéra ; son rôle est très beau, il fait deux octaves pleines. La Antier en est folle. » Un jour, deux dames, une Française et une Polonaise, se disputèrent son cœur les armes à la main. La Française fut blessée assez grièvement, mais sa rivale ne put pas jouir de sa victoire, car

elle fut aussitôt conduite à la frontière en vertu d'ordres supérieurs. Quant au chanteur, il crut devoir, après cette affaire, cesser son service au théâtre et demeurer chez lui pour y recevoir, dans une pose abandonnée, les visites de ses amis. Le Roi délégua le duc de Richelieu pour lui enjoindre de mettre un terme à cette plaisanterie. « Dites à Sa Majesté, répondit le chanteur, que ce n'est pas ma faute, mais celle de la Providence qui m'a fait l'homme le plus aimable du royaume. — Apprenez faquin, riposta Richelieu, que vous ne venez qu'en troisième : après le Roi, c'est moi. »

Mais, à côté de la Lemaure et de Chassé, à côté de mademoiselle Antier qui terminait sa carrière et de mademoiselle Petitpas qui devait mourir toute jeune, il venait de débuter à l'Opéra différents artistes qui brillèrent particulièrement dans les charmants opéras-ballets de Rameau : Jéliotte en premier lieu, puis mesdemoiselles Fel et Chevalier. Quel charme c'était que d'entendre ensemble et Jéliotte et mademoiselle Fel, jusqu'à la fin de leur carrière ! « On joue depuis vingt-six représentations, écrit Barbier en 1753, un opéra d'un sieur de Mondonville, nommé *Titon et l'Aurore*, qui a un grand applaudissement, surtout pour entendre chanter Jéliotte et mademoiselle Fel. Tout est plein à quatre heures, comme à la première représentation. » Quels succès de tout genre et dans tous les mondes pour le séduisant ténor, toujours de belle humeur, simple, obligeant et doux, sachant fort bien tenir sa place entre les plus grands, accueilli, désiré partout ; quelle agitation dans les loges dès qu'il entrait en scène, quelle émotion dans tous les cœurs féminins, quels tendres regards, quels applaudissements passionnés ! Rien que par sa voix pleine, ronde, harmonieuse, d'un timbre argentin et montant facilement aux notes les plus élevées, Jéliotte aurait justifié ces transports ; mais, si les hommes voulaient bien lui concéder du talent et de l'esprit, les femmes admiraient tout de l'artiste et ne voyaient en lui que merveilles.

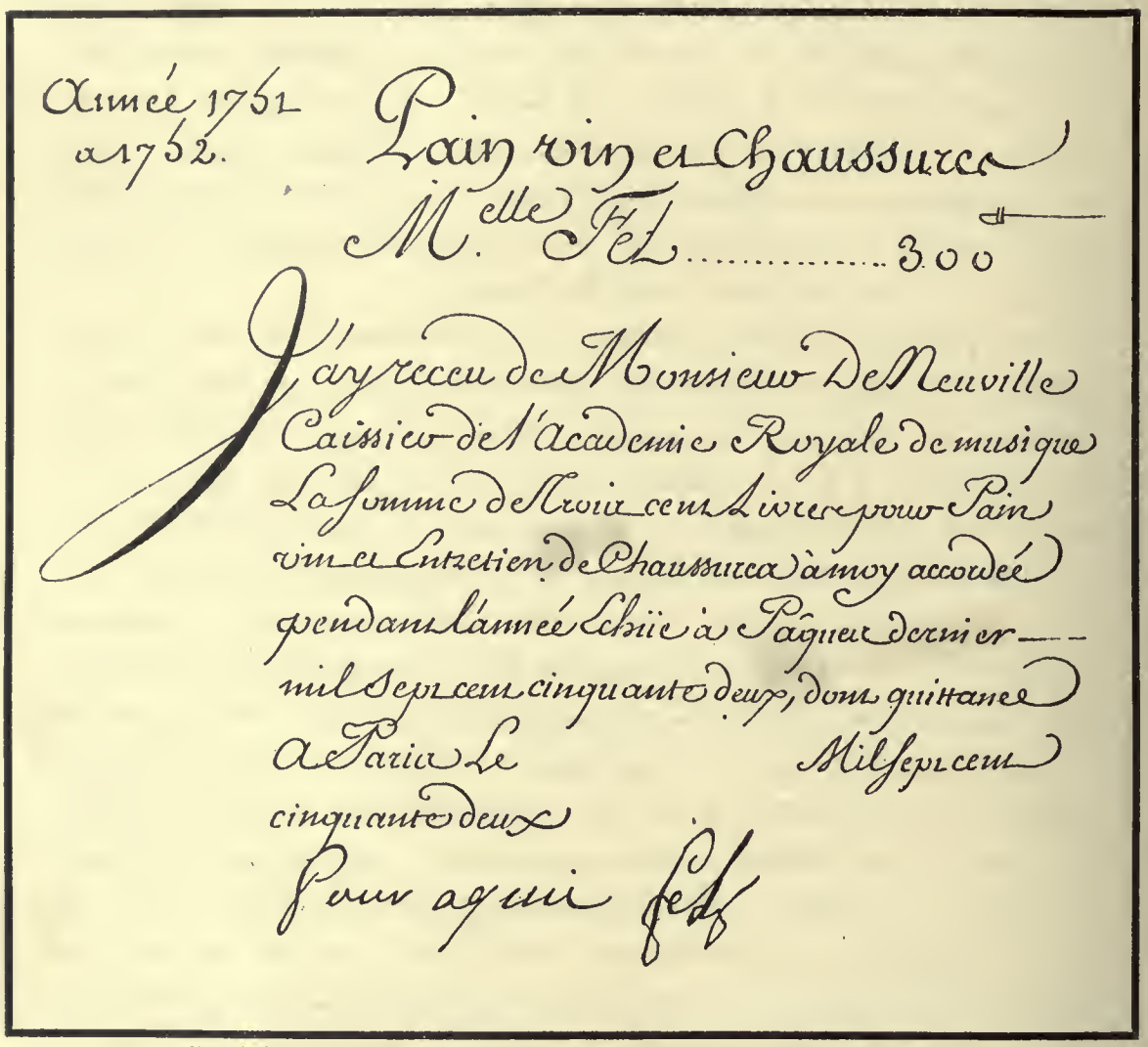
Ce charmant compagnon ne trouvait guère de cruelles, et c'était pur caprice ou raffinement si l'on prenait plaisir à lui résister quelque temps, comme le fit d'abord mademoiselle Chevalier. Timide encore et débutant novice, il soupirait tendrement après elle, lorsqu'un jour Sophie Arnould lui dit en amie : « Assez languir. Veux-tu réussir ? Courtise une duchesse. » Et

l'avis était sage, ainsi que Jéliotte en acquit bientôt la preuve, en voyant la Chevalier tomber dans ses bras. Une dame de la cour se glisse un soir dans les coulisses malgré la garde et, se croyant bien cachée sous sa mante, attend fiévreusement dans un coin, le moment de voir et d'accoster l'acteur favori. Mais Sophie Arnould la devine et l'aborde avec une grande révérence ironique : « Que cherche madame la duchesse? Un garde française ? Nous en avons quarante, et madame n'a qu'à choisir. Jéliotte? Nous n'en possédons qu'un, madame, et ne pouvons pas nous en défaire. D'ailleurs, il est pris. Jéliotte ne va pas à la cour : il est de finance. »

Cette raillerie était vérité. Jéliotte était alors dans les bonnes grâces de madame de Jully, belle-sœur de madame d'Épinay, qui fut d'abord la confidente de cette liaison et qui dut s'employer ensuite à la rompre. « Une chose m'étonne et je n'y comprends rien, dit-elle dans ses *Mémoires* sans lesquels rien n'aurait transpiré de ce bel amour. Jéliotte, le fameux chanteur de l'Opéra, s'est installé chez madame de Jully, pendant l'hiver dernier; il a un ton, une aisance à laquelle je ne me fais point. Je sais qu'il y a nombre de bonnes maisons où il est reçu; mais cela m'est toujours nouveau et quand il perd vingt louis au brelan, je suis surprise qu'on les accepte. Il est réellement d'une société fort agréable; il cause bien, il a de grands airs sans être fat, il a seulement un ton au-dessus de son état. Je suis persuadée qu'il le ferait oublier, s'il n'était forcé de l'afficher trois fois par semaine. » Un beau jour, madame de Jully, lasse du chanteur, prie sa belle-sœur de l'en débarrasser, et que fait aussitôt l'obligeante madame d'Épinay? « Hier matin, note-t-elle encore sur son journal, j'ai vu Jéliotte, et, par tout ce qu'il m'a dit, j'ai pensé que madame de Jully ne s'est pas conduite avec lui de manière à le détacher d'elle. J'ai fait ce que j'ai pu pour le préparer à son malheur, mais il n'a rien voulu entendre. J'ai rendu compte, le soir même, à madame de Jully, du mauvais succès de mon préambule. » Et celle-ci, pour congédier l'amoureux tenace, employa le moyen le plus simple : elle lui ferma la porte au nez.

Tandis que l'irrésistible chanteur mettait à rançon la haute bourgeoisie et la finance, la noblesse et la robe, — les débauches de toute espèce seront la cause de sa perte, dit un mémoire manuscrit du temps sur l'Opéra,—sa camarade

Marie Fel, qui avait débuté seulement une année après lui, en 1734, et dont la santé délicate aurait exigé des ménagements de tout genre, attirait tous les


Année 1751
a 1752.

Pain vin et Chaussure
Mlle Fel 300

J'ay receu de Monsieur De Neuville
Caissier de l'Academie Royale de musique
La somme de Trois cens Livres pour Pain
vin et Entretien de Chaussure à moy accordée
pendant l'année Echüe à Pâques dernier —
mil sept cent cinquante deux, dont quittance
a Paris Le Mil sept cent
cinquante deux
Pour ay eu fel

Fac-similé d'une quittance d'indemnité, connue aussi sous le nom de *feux* (1).

regards par son gracieux visage et recevait les hommages réitérés des plus grands personnages, voire d'un souverain. Sans avoir mené une conduite des

(1) Les chanteurs et symphonistes du Roi recevaient, en sus de leurs appointements, du pain, du vin et des victuailles aux six grandes fêtes de l'année. Le pain, le vin, reçus d'abord en nature, furent évalués en 1700 et payés en argent, et cette somme se transforma bientôt en un supplément d'appointements, puis en une gratification proportionnée aux services rendus par chaque artiste. Mademoiselle Fel, entrée à l'Opéra en novembre 1734, aux appointements de 400 livres, en touchait 800 au bout de deux ans, puis 2,000 en 1740, plus 100 livres de pain et vin, laquelle somme fut portée à 400 livres en 1749.

plus légères — sa liaison durable avec le peintre Quentin de la Tour en est la preuve — elle n'était nullement cruelle et on l'avait dit en un temps la maîtresse du duc de Rochechouart. Casanova, lors de son séjour à Paris, fut conduit chez elle par son ami Patu et, comme il regardait avec intérêt trois jeunes enfants qui faisaient la joie du logis : « Je les adore, dit la chanteuse. « — Ils le méritent par leur beauté, reprit le visiteur poli, quoique chacun ait « une expression différente. — Je crois bien! L'aîné est du duc d'Annecy, le « second du comte d'Egmont et le plus jeune doit le jour à Maisonrouge, qui « vient d'épouser ma camarade Romainville. — Ah! excusez, de grâce; je « croyais que vous étiez la mère de tous trois. — Vous ne vous trompiez pas; « je la suis! » répondit Fel en échangeant un sourire avec Patu.

Ce visiteur peu renseigné ignorait sans doute aussi l'histoire de la Romainville, à laquelle avait fait allusion mademoiselle Fel. Cette demoiselle, issue de bonne famille et s'appelant Rotisset de son vrai nom, était parvenue à débuter à l'Académie, en cachette de ses parents qui, dès qu'ils l'apprirent, adressèrent des placets au Roi pour faire rompre l'engagement souscrit par leur fille et l'enlever à l'Opéra. Mais celle-ci voulut y rester pour être libre; elle était soutenue, et puissamment, par M. d'Argenson, dont son frère était secrétaire intime, et ni le Roi, auquel M. de Maurepas présenta les placets, ni la Reine, ni le duc d'Orléans ne voulurent écouter la requête de ces malheureux parents. Alors, Rotisset fils, également fâché de l'esclandre causé par sa sœur mais positif avant tout, s'efforça, par compensation, d'obtenir un bon emploi pour son père : autant valait tirer parti de ce qu'on ne pouvait plus empêcher.

Après avoir eu tant et plus de galants, la Romainville avait pris dans ses filets le fils d'un riche fermier général, Masson de Maisonrouge, receveur général des finances d'Amiens, où il ne résidait guère, et grand ami de toutes les filles d'Opéra. Ce personnage assez bête et un peu bœuf, avait comblé de présents et de diamants cette chanteuse ni trop jeune ni trop jolie; il lui avait acheté un hôtel revenant à cent cinquante mille livres, puis sa femme étant morte, il avait épousé la donzelle au bout de deux mois. Toute sa famille en avait été scandalisée et les autres receveurs généraux auraient

voulu lui faire vendre sa charge, mais leur démarche en ce sens, auprès du contrôleur général, avait piteusement échoué : le bon frère était toujours là qui veillait sur sa sœur du fond du cabinet de d'Argenson.

Mais revenons à Marie Fel. Après avoir comblé les vœux d'un nombre respectable de soupirants, au nombre desquels fut l'auteur dramatique Louis de Cahusac, elle prit tout à coup le ton sévère d'une prude : « C'est une vraie Pénélope, dit alors Sophie Arnould, elle défait la nuit ce qu'elle a fait le jour. » La plus illustre victime de ses rigueurs inattendues, victime imaginaire il est vrai, fut le baron Frédéric-Melchior de Grimm, philosophe et représentant de la ville libre de Francfort à la cour de France. Romanesque, exalté, sentimental, il avait déjà ressenti pour une princesse allemande un amour profond et mystérieux qui avait failli le conduire au suicide, à ce qu'il racontait le plus sérieusement du monde. Après avoir vu la chanteuse quelque temps de bonne amitié, Grimm s'avisa tout à coup de devenir éperdument amoureux d'elle et de vouloir supplanter Cahusac. La belle se piquant de constance, il en perdit le boire et le manger et se mit en devoir de mourir d'amour ; il passait les nuits et les jours dans une continuelle léthargie, les yeux bien ouverts, le pouls bien battant, mais sans parler, sans manger, sans bouger, restant là comme s'il eût été mort. Cette singulière maladie dura quelques jours, puis lorsqu'il vit le « cruel objet de ses feux » le laisser expirer sans consolation, il se leva, reprit son train de vie ordinaire et ne reparla jamais à personne de cet étrange anéantissement.

*
* *

Dès les premiers temps de l'Opéra, il fut d'usage de le montrer comme une merveille aux ambassadeurs exotiques qui s'en venaient de temps à autre en France. Ils écarquillaient les yeux devant ces luxueux décors, sans rien comprendre à ce qu'ils voyaient ; mais on manquait d'autant moins de les mener en pompe à l'Opéra, sous couleur de les honorer, que leur présence excitait la curiosité publique et permettait d'augmenter le prix des places. La plus célèbre de ces ambassades est celle venue de Siam et qui émerveilla les Parisiens à la fin de 1686. L'ambassadeur fut conduit à l'Opéra, un soir qu'on

jouait *Armide* et se fit raconter toute la pièce, expliquer les moindres détails. En voyant les enchantements auxquels Armide se livrait pour gagner le cœur de Renaud, il demanda si elle était Française; et quand on lui répondit que non, qu'elle était nièce d'Hidraot, roi de Damas : « A la bonne heure, reprit-il, si elle avait été Française, elle n'aurait pas eu besoin de magie pour se faire

aimer, car les Françaises charment par elles-mêmes. » Une gravure qui remonte à Louis XIV — le nom du graveur Trouvain suffit pour le prouver (1)

(1) La gravure qui représente les ambassadeurs du Maroc à l'Opéra est le seul document vivant, animé, qui nous soit parvenu sur la salle et le public de l'Opéra ou dix-septième siècle et même au dix-huitième, avant les gravures de Moreau. Ce document, très rare, est d'autant précieux qu'il donne exactement la disposition des loges avec leurs cloisons toutes droites et percées d'espèces de fenêtres qui permettaient aux spectateurs des loges contiguës de voir le spectacle à travers.

— nous a conservé le souvenir d'une visite d'ambassadeurs marocains à l'Académie de musique : il s'agit apparemment de l'ambassade que l'empereur Muley-Ismaël envoya au Grand Roi pour traiter de la paix et qui arriva dans la capitale en février 1699. Le chef était l'amiral Abdalla-ben-Aoscha ; il alla voir à l'Opéra *le Carnaval de Venise* avec sa suite et dit à la fin de la soirée à M. Petit de la Croix, l'interprète attaché à sa personne : « Ce spectacle est vraiment royal, et le Roy est dans les jeux et dans les plaisirs le même que dans les affaires sérieuses. » Quels modèles de galanterie et d'urbanité que ce Siamois et ce Marocain ; comme on les avait bien stylés !

Dans les premières années du siècle suivant, ce fut le tour des ambassadeurs turcs que le Grand Seigneur envoya au jeune roi Louis XV, pour le féliciter de son avènement à la couronne, et qui furent reçus avec d'autant plus d'égards que le propre fils du Sultan, disait-on, était dans le cortège et se faisait passer pour le fils du premier ambassadeur. Le jeudi 27 mars 1721, cinq jours après la réception solennelle aux Tuileries, Méhémet-Effendi-Telferdar et son escorte allaient voir jouer *Thésée ;* ces seigneurs étaient placés à l'amphithéâtre, en vue de toute la salle, et dans un entr'acte, on leur servit la collation. Ils manifestèrent, paraît-il, qu'ils étaient enchantés de leur soirée ; ils l'étaient certainement moins que le directeur Francine qui avait profité de l'aubaine pour hausser terriblement les prix : une place au parterre coûtait cinq livres, une première loge louée en coûtait cent. En 1743, nouveaux ambassadeurs à turbans ; cette fois, c'étaient des envoyés du bey de Tunis, qui assistèrent à la représentation du 16 mai. La salle était comble et l'on fit grand accueil à ces étrangers en les applaudissant ; alors, pour répondre à cette politesse, ils firent brûler du musc dans leur loge, tant et si bien qu'ils empestèrent toute la salle : acteurs, spectateurs, tout le monde, instinctivement se bouchait le nez.

Quelque temps après, autre solennité, mais qui n'était pas rare à l'Opéra et dans laquelle une chanteuse assez médiocre, la propre nièce de mademoiselle Antier, n'eut qu'à se souvenir de l'exemple de sa tante pour se mettre en évidence. Elle jouait la Gloire dans le prologue d'*Armide,* le jour où le maréchal de Saxe vint pour la première fois au spectacle après la victoire de

Fontenoi, et de même que mademoiselle Antier, dans ce même personnage, avait couronné Villars après Denain, de même mademoiselle de Metz, profitant de ce que le maréchal avait pris place aux balcons, alla de son côté et lui offrit galamment une couronne de laurier, qu'il voulut d'abord refuser mais que le duc de Biron, colonel des Gardes, le força d'accepter en la lui passant au bras.

La jeune et jolie chanteuse, à laquelle ce rôle avait été distribué par faveur, en tira bon profit, car le maréchal lui envoya le jour même des boucles d'oreilles valant huit ou dix mille livres; mais si l'on en croit l'abbé de La Porte, il les lui fit bien payer. Moins de quatre ans après, le deuil remplaçait la joie sur la scène de l'Opéra ; le héros de Fontenoi venait de mourir et certaine choriste, la blonde et ravissante Jeanne Lefebvre, dite Desaigles, tendre et mignonne petite personne qui avait su fixer un temps le redoutable capitaine, imaginait de porter le deuil du héros en plein théâtre. Pendant vingt-huit jours, période de grand deuil, elle ajouta gracieusement à son costume un voile ou ruban noir; après quoi elle combinait ingénieusement un demi-deuil aussi gracieux et qui durait quarante-huit jours bien comptés. Et ces deux périodes, strictement observées, correspondaient, si l'on en croit Chevrier, à des détails de ses amours avec le vainqueur de Lawfeld.

L'Académie de musique, au temps de la brillante période de Rameau, était sous la direction de Thuret, ancien capitaine au régiment de Picardie, qui y perdit sa santé plus que sa fortune et qui, entre autres idées productives, eut celle de se faire payer une redevance par les demoiselles désireuses de figurer sur le théâtre : exemple excellent que Monnet, le directeur de l'Opéra-Comique, s'empressa de suivre et qui valut de nombreux imitateurs à ces deux hommes d'initiative. Il n'y a décidément rien de nouveau sous le soleil.

L'Opéra était en effet lieu d'asile pour les filles, femmes ou veuves qui voulaient se soustraire à l'autorité paternelle et braver les réclamations de leur famille : ainsi en avait décidé le Grand Roi. Il leur suffisait de se faire inscrire parmi les *filles du magasin,* c'est-à-dire parmi les élèves du chant et de la danse qui, n'ayant pas achevé leurs études, figuraient sur la scène avant d'être engagées ; et ces inscriptions, tout à fait arbitraires et

illimitées, n'étaient justifiées par rien que par le désir de la requérante, à laquelle on ne demandait ni moyens, ni talent, ni probabilité qu'elle en eût un jour. Une fois munie de ce brevet, toute fille ou femme, si jeune fût-elle et n'eût-elle aucun talent, ne dépendait plus de personne : elle était entièrement libre de mener telle vie qui lui convenait.

Les grands seigneurs, le duc de Richelieu en particulier, usèrent souvent de ce moyen commode, infiniment préférable aux rapts par adresse ou violence, auxquels on n'avait recours qu'en cas d'absolue nécessité. Dans la nuit du 10 au 11 mai 1728, le comte de Melun enlevait mademoiselle de Camargo, plus sa jeune sœur Sophie, et les gardait plusieurs jours prisonnières dans son hôtel de la rue de la Couture-Saint-Gervais. Le père des deux demoiselles adressa bien au cardinal de Fleury, premier ministre, une requête où il demandait que le comte épousât sa fille aînée et dotât la cadette ; mais le ravisseur ne fit ni l'un ni l'autre, est-il besoin de le dire? et la liberté fut simplement rendue aux deux sœurs qui ne se plaignaient pas autrement de leur situation.

Telle la demoiselle Rotisset fuyant ses parents, telle la dame Pitrot fuyant son mari. Celle-ci était une danseuse, Louise Régis, dite Rey, fille d'une ancienne danseuse et qui était entrée à l'Opéra dès le premier âge ; après six ans de stage, elle était devenue première danseuse à la Comédie-Française, puis avait pris la clef des champs avec le maître de ballet Pitrot et s'en était allée avec lui à Varsovie, où elle l'avait épousé. Trois ans après, ils revenaient à Paris et s'engageaient de compagnie à la Comédie Italienne; mais la dame, en ayant assez du mariage, abandonnait un beau jour le domicile conjugal et s'emparait de tout ce qu'elle pouvait prendre en fait de valeurs, de bijoux et de vêtements. Un mariage contracté en Pologne, assurait-elle, était un mariage nul et, n'étant pas mariée, elle avait le droit de s'en aller et d'emporter tout ce qui lui appartenait. Mais en même temps, par prudence, elle s'empressait de rentrer à l'Académie de musique et bien elle faisait, car le Parlement déclarait son mariage valable et l'obligeait de retourner vivre avec son mari : jugement sans effet, d'ailleurs, car son inscription sur les registres de l'Opéra la rendait libre et lui permettait de voler à de nouveaux combats.

Chez ces deux personnes, c'était libertinage pur et l'on ne voit pas trop ce

qu'auraient gagné les parents de l'une ou le mari de l'autre à les garder avec eux : autant valait les laisser prendre leur vol. Souvent aussi, par un retour singulier, l'Opéra servait d'asile à des filles persécutées, à des femmes malheureuses qui préféraient le théâtre au cloître et qui s'y réfugiaient pour n'être plus ni exploitées, ni maltraitées. Tel sera, beaucoup plus tard, le cas de cette demoiselle Faure implorant son inscription sur les registres de l'Opéra, pour échapper aux brutalités de son père et d'une femme qui prétendaient tirer d'elle un profit honteux; tel sera surtout le cas de la fille de Sophie Arnould, la dame de Murville, suppliant qu'on l'engageât pour être enfin séparée d'un mari qui la battait, la ruinait et l'injuriait. Mais à la fin du siècle, on se montrera beaucoup plus réservé sur l'emploi de ce singulier droit, consacré par l'usage, il est vrai, mais qu'aucun acte officiel n'a jamais sanctionné. Louis XVI ne voyait pas sans regret cet abus se prolonger et l'honnête Dauvergne, alors directeur, répondra : « que beaucoup de femmes se sont présentées à l'Opéra depuis Pâques, sans autres raisons que celles de la dame de Murville et qu'on les a refusées parce que l'Académie ne peut pas se prêter, comme c'était l'usage autrefois, à des facilités faites pour la déshonorer sans aucun avantage; en raison, cependant, de ce que la postulante était fille de la célèbre Sophie Arnould, on verra à la recevoir — pour peu qu'elle ait de voix et de talent. » Malgré les regrets du Roi, malgré les scrupules de Dauvergne atténuant autant que possible un pareil privilège, il ne faudra rien moins qu'une révolution pour anéantir la scandaleuse immunité des *filles du magasin.*

*
* *

Le 6 avril 1763, vers onze heures du matin, le feu se déclara sur la scène de l'Opéra avec une grande violence. Comme on était alors pendant les relâches des fêtes de Pâques, il n'y avait personne au théâtre, pas même les portiers qui ne devaient jamais sortir, et l'incendie eut bientôt pris des proportions considérables; il gagna rapidement tout l'édifice qui fut détruit en moins de deux heures. Les flammes attaquèrent l'aile du Palais-Royal qui tenait à la salle de spectacle, allèrent jusqu'à l'horloge dans la cour et

presque jusqu'à la porte d'honneur, dans la rue Saint-Honoré. Le premier soin fut d'enlever les archives et de sauver les magnifiques tableaux du palais... La salle entière s'effondra; on ne fut maître du feu que vers six heures du soir, grâce au courage des cordeliers, capucins et récollets, accourus les premiers sur le lieu du sinistre, d'après la règle de ces ordres. Deux des leurs y périrent et Favart salue leur trépas avec une touchante philosophie : « On dit qu'il est péri quinze personnes dans cet affreux désastre ; cela n'est pas vrai : nous en sommes quittes pour un récollet et un capucin. »

Par le fait, cette salle était tellement incommode qu'on se réjouit de la savoir détruite. « Elle devint très heureusement pour les talents et les arts la proie des flammes, » dit Noverre. Et les quolibets plurent comme grêle. On avait manqué d'eau au moment suprême (cela ne devait jamais changer) : « C'est tout simple, dit-on, comment prévoir que le feu prendrait dans une glacière? » Comme on s'occupait ensuite de trouver une place pour l'Académie : « A la barrière de Sèvres, vis-à-vis le combat de taureaux, dit l'abbé Galiani, les grands bruits hors la ville! » Voltaire enfin écrivait à d'Argental le 9 avril : « Vous ne me parlez pas, mes anges, de l'incendie de l'Opéra, c'est une justice de Dieu : on dit que ce spectacle était si mauvais qu'il fallait tôt ou tard que la vengeance divine éclatât. »

Ce sinistre retarda la venue de Gluck en France. Favart, qui attendait alors à Paris le grand musicien, sur l'annonce du comte de Durazzo, reçut, en juillet, une lettre de Vienne où son ami, le comédien Dancourt, lui disait : « Vous ne verrez point le chevalier Gluck, il est de retour ici. Il mettait le pied dans sa chaise de poste à Boulogne et partait pour Paris, lorsqu'il a reçu une lettre du comte, qui le rappelait à Vienne, parce qu'ayant appris que l'Opéra était brûlé, le voyage du chevalier devenait inutile selon lui. » On avait tout fait, cependant, pour ne pas interrompre les représentations, le Roi ayant décidé que les appointements et pensions seraient payés pendant ce relâche forcé. Soufflot, l'architecte du Panthéon, construisait au plus vite une salle provisoire aux Tuileries, sur l'emplacement de l'ancienne salle des machines, qui avait servi jadis aux représentations d'*Ercole amante,* de la *Psyché,* de Molière, Quinault, Corneille et Lulli, et qui avait ensuite été prêtée

à Servandoni pour y installer ses grands spectacles à machines. Or, ce local était tellement vaste, que Soufflot put construire sa salle et sa scène sur le seul emplacement de l'immense scène des Machines, dont la salle fut conservée et séparée de l'Opéra par un mur provisoire : les frais de construction, d'abord évalués à 250,000 livres, montèrent à 409,555.

L'ouverture eut lieu le 5 janvier 1764, par une reprise luxueuse du chef-d'œuvre de Rameau, *Castor et Pollux,* à laquelle le maître, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, put encore assister quelques mois avant de mourir. L'empressement du public était si grand que tout était retenu d'avance pour plusieurs semaines. Quoique cette salle reproduisît exactement les dispositions de celle du Palais-Royal (on avait tenu à ce que le nombre des loges fût le même afin d'éviter toute difficulté avec les abonnés), mais avec plus de hauteur pour chaque étage, on lui trouva de graves défauts : le parterre était trop élevé, les loges avançaient trop, etc. Pendant la clôture annuelle, on fit divers changements, sans beaucoup l'améliorer, sans lui donner plus de sonorité. « Cette salle est bien sourde, disait un spectateur. — Qu'elle est heureuse ! » riposta l'abbé Galiani.

L'Opéra demeura six années aux Tuileries. Presque aussitôt après l'incendie de 1763, Moreau, architecte et maître des bâtiments de la Ville, avait été chargé de dresser les plans d'une nouvelle salle : il fallait avant tout s'entendre avec le duc d'Orléans dont le palais avait été gravement endommagé par le feu. Un arrêt du Conseil d'État avait déclaré la Ville responsable d'un incendie survenu, disait-on, par la négligence des ouvriers qui travaillaient au théâtre pendant la semaine sainte ; mais la Ville obtint de transiger. Le duc d'Orléans fit décider que l'Opéra serait reconstruit sur place, aux frais du Corps de ville « aidé des secours qu'il plairait au Roi d'accorder » ; mais, pour donner plus d'étendue à la nouvelle salle, on décida d'y employer, outre le terrain de l'impasse et celui de plusieurs bâtiments du Palais-Royal, les sept maisons qui séparaient l'impasse de la rue des Bons-Enfants. Le prince en paya quatre et la Ville donna les trois autres qu'elle avait acquises en 1750 pour y établir des dépendances de l'Opéra ; moyennant quoi, elle fut déchargée de toute indemnité pour les dommages causés par l'incendie

L'ACADEMIE ROYALE
DE MUSIQUE

DONNERA aujourd'hui Mardi 26 Janvier 1779,

CASTOR ET POLLUX,

Tragédie en cinq Actes.

ARCHIVES DE L'OPÉRA

Jeudi 28, la troisieme Représentation de

IL GELOSO IN CIMENTO,

OU LE JALOUX A L'EPREUVE,

Opéra-Bouffon en trois Actes, del Signor ANFOSSI,

Avec un Divertissement entre le deuxieme & le troisieme Acte.

Le même soir, **B A L.**

au Palais-Royal. Mais ces conditions une fois fixées, Moreau n'était pas au bout des difficultés. En même temps qu'il devait relier la façade principale de l'Opéra sur la rue Saint-Honoré aux bâtiments du Palais-Royal, il devait éviter que cette façade annonçât un théâtre, en eût l'apparence extérieure, et de plus il lui fallait, pour les raccordements intérieurs, s'entendre avec l'architecte Contant d'Ivry qui réédifiait sur un plan bien plus vaste la partie détruite du Palais-Royal.

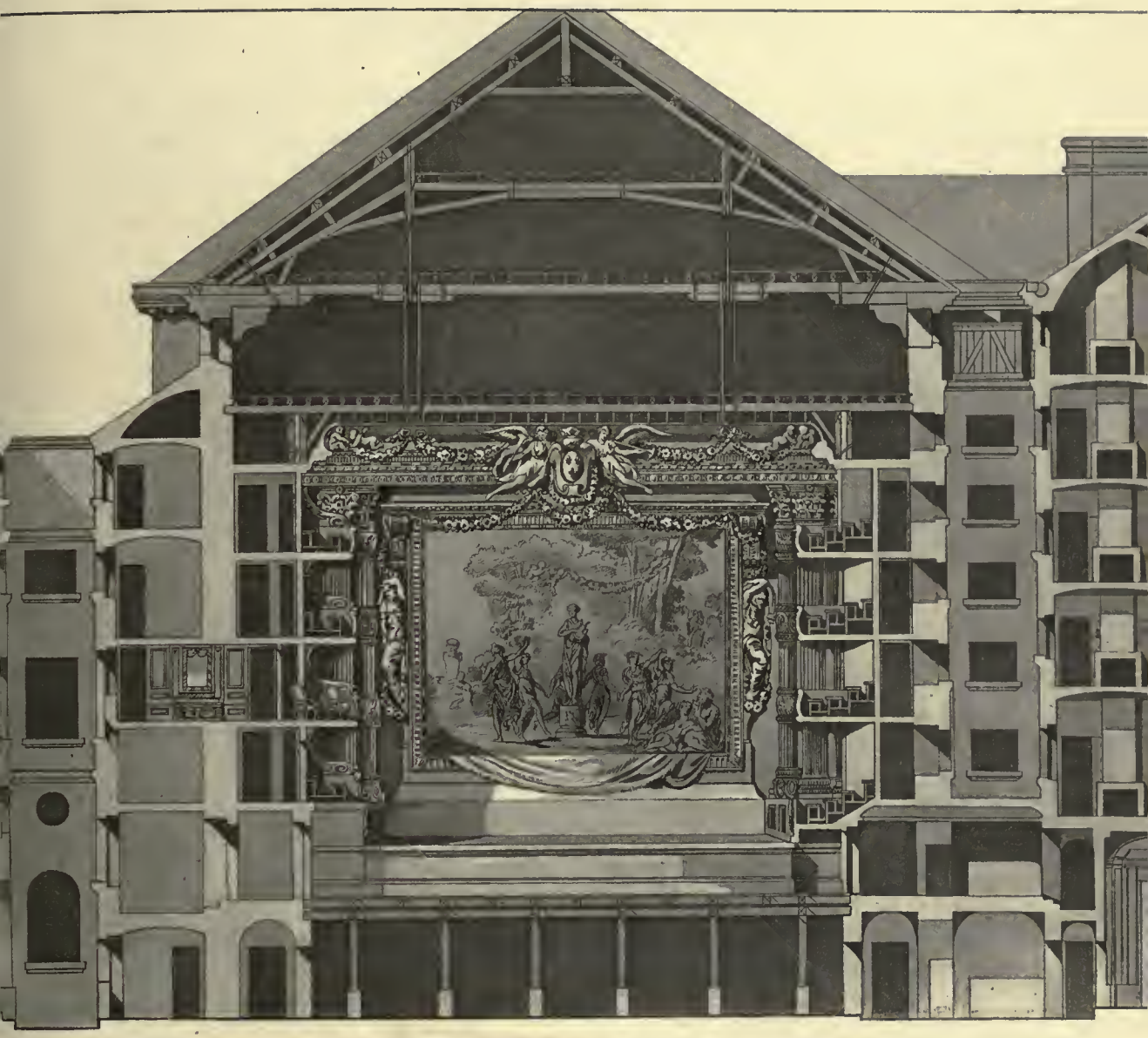
Bref, la salle que la Ville s'était engagée à construire en quatre ans fut terminée au commencement de 1770; on avait fait un devis de 1,215,174 francs et la dépense totale s'éleva à 2,381,553 francs, soit à sept millions de notre temps. La façade, toute en largeur sur la rue Saint-Honoré, à la fois très belle et très simple, se composait d'un portique de sept larges arcades donnant accès dans un vestibule qui occupait toute la largeur de l'édifice; de là, on passait par trois grandes portes dans un vestibule arrondi, décoré de colonnes, d'où partaient deux grands escaliers courbes pour monter aux loges et deux autres pour gagner le parterre. Intérieurement, la disposition était la même que dans la salle précédente, en plus grand et avec quatre étages de loges au lieu de trois; mais ces loges étaient toutes très basses parce que la hauteur totale de l'édifice avait été limitée par celle des bâtiments du Palais-Royal, qu'il ne devait pas dominer. Même parterre debout; même amphithéâtre, catégorie de places qui a toujours existé à l'Opéra et qui n'a existé que là, car elle provenait de la disposition des salles de fête royale et des grands degrés de la salle du Cardinal; mêmes loges d'avant-scène et mêmes loges de la salle, entre lesquelles il y avait toujours les places de balcon pour les petits-maîtres et seigneurs ; seulement ces balcons ne communiquaient plus directement avec la scène. Deux ou trois innovations seulement : d'une part, Moreau, ayant de la place, avait réservé sur la droite de la scène une pièce assez vaste, où les artistes pouvaient venir se chauffer et causer, ce qui débarrassa un peu les coulisses de leurs encombrants visiteurs; d'autre part, pour le public, on avait ménagé au premier étage de la façade une belle galerie éclairée par cinq fenêtres, et donnant sur un balcon de trente mètres de long; enfin, dans les cannelures

des grosses colonnes soutenant l'avant-scène, on avait pratiqué des ouvertures par lesquelles les titulaires des loges d'avant-scène pouvaient regarder à droite ou à gauche en évitant d'être aperçus.

L'inauguration de cette salle eut lieu le 26 janvier 1770, par une représentation de *Zoroastre* et l'affluence fut telle que la recette monta à 5,223 fr. 10 cent., quoique les officiers des Gardes, les directeurs et les gens du Corps de ville se fussent attribué un grand nombre de places. Pour contenir la foule et ménager l'accès libre aux voitures, il avait fallu échelonner une partie du régiment des gardes françaises depuis le Pont-Royal jusqu'au Pont-Neuf, et tout se passa bien au dehors, mais il y eut grand tumulte à l'intérieur. On avait distribué plus de billets qu'il n'y avait de places et la représentation se ressentit du malaise et du mécontentement des spectateurs : on ne tarit pas de critiques sur la salle, mais on trouva charmants les costumes très transparents des danseuses. Cependant on revint bientôt de cette mauvaise impression ; la nouvelle salle obtint l'unanimité des suffrages et l'architecte, très complimenté, reçut en plus de la Ville de Paris, toujours titulaire du privilège de l'Opéra, une gratification de 50,000 livres : cela dut le consoler un peu des premiers quolibets.

*
* *

La vie théâtrale et mondaine reprit aussitôt dans la nouvelle salle comme dans l'ancienne. Il était toujours de bon ton d'aller à l'Opéra le vendredi de préférence, et la promenade aux Tuileries, l'été, après le spectacle, était si fort à la mode qu'on venait tout exprès de Versailles à Paris pour ce beau jour : « Le jardin des Tuileries, écrit Burney en 1770, offre un coup d'œil enchanteur ; l'été, de sept à huit heures du soir, après l'Opéra, toute la brillante société vient s'y promener dans la grande allée. » C'est dans cette salle enfin, le mercredi 16 juin 1773, que la Dauphine Marie-Antoinette fit son entrée solennelle à l'Opéra avec un cérémonial magnifique, au milieu de l'enthousiasme général : tout le devant de la loge royale était occupé par la jeune princesse, à cause de ses immenses paniers ; le Dauphin, avec la duchesse de Chartres, se tenait derrière et toutes les premières loges



du même côté étaient remplies par des dames de la suite. Quant aux places de balcons, elles étaient occupées d'un côté, faisant face à la Reine, par les plus jolies femmes que le maréchal de Biron avait pu réunir, et de l'autre, par les seigneurs les plus brillants de la cour.

Rameau, par ses tragédies lyriques et ses opéras-ballets, où il y avait au moins unité de style musical, avait rendu le public plus difficile et jeté le discrédit sur les spectacles coupés, composés de fragments d'actes indépendants les uns des autres. Les directeurs aimaient toujours à représenter ces opéras comprenant trois pièces distinctes, et dont on pouvait conserver le fragment qui plaisait le plus, pour le joindre à d'autres et composer un spectacle à peu de frais. Mais le public, après avoir beaucoup goûté ces mélanges, s'en montrait fatigué et marquait une préférence justifiée pour de grands ouvrages, pathétiques ou de demi-caractère, dont tous les actes étaient écrits par un même compositeur. Cependant il n'était pas facile de le contenter, car l'Opéra, avant d'arriver à Gluck, allait traverser une période de disette musicale équivalente à celle qui avait précédé la venue de Rameau, tout en ayant beaucoup de peine à lutter contre la faveur croissante de la Comédie Italienne. Les premiers chanteurs italiens qui étaient venus se faire entendre à Paris avaient débuté à l'Opéra par *la Serva padrona,* en 1752; mais leur succès avait pris de telles proportions, le tort qu'ils faisaient aux chanteurs français par leur manière plus vive était tellement sensible, qu'on s'était débarrassé d'eux bien vite, en les mettant à la porte. Alors, la Comédie Italienne avait repris la succession de ses compatriotes expulsés et l'Opéra devait soutenir la concurrence avec son répertoire usé, avec ses chanteurs vieillissants, en face d'amateurs épris de nouveauté et que ces anciens opéras ravaudés étaient loin de satisfaire. Heureusement que de nouveaux chanteurs gagnèrent bientôt la faveur du public, en même temps que d'importantes innovations dans le ballet fixaient son attention sur la danse et faisaient oublier la pauvreté des nouveaux opéras.

Les trois virtuoses par excellence de la période de Rameau : Jéliotte, Chassé et mademoiselle Fel, se retirèrent presque en même temps; mais Larrivée et Sophie Arnould se trouvèrent là juste à point pour remplacer, pour

éclipser les deux derniers, sans oublier mademoiselle Lemière, plus tard madame Larrivée, qui brilla aussi dans les rôles de chanteuse légère. En fait, cet emploi et celui de baryton ne restèrent pas un jour sans de brillants titulaires, tandis qu'il fallut passer au moins neuf ans avant de découvrir un digne successeur à Jéliotte : en attendant, Pillot et Muguet tinrent convenablement la place qu'il avait abandonnée en 1755 et dont Legros devait brillamment s'emparer en 1764. Larrivée, un ancien garçon perruquier découvert par Rebel, s'était essayé dans le grand prêtre de *Castor et Pollux* le jour même où se retirait Jéliotte, et Sophie Arnould, dont la princesse de Modène avait apprécié la belle voix en l'entendant chanter ténèbres au Val-de-Grâce, avait débuté avec un succès prodigieux dans *la Provençale,* en 1758. Cette chanteuse incomparable, qui passa pour la femme la plus spirituelle de son temps et dont la réputation de mauvaise langue est encore aujourd'hui proverbiale, fut bientôt seule à soutenir l'Académie royale de musique; elle y régnait en souveraine par le triple pouvoir de son talent, de son esprit et de ses yeux, qui donnaient à son visage, presque défectueux, un charme indicible. Elle ne possédait pas une voix extraordinaire. — C'est le plus bel asthme que j'aie entendu chanter », disait l'abbé Galiani ; — mais elle ne compta guère que des admirateurs pour ses talents d'actrice et de tragédienne. Une voix touchante, une expression vraie étaient ses qualités propres et lui valaient les éloges précieux de Garrick ; elle excellait surtout dans les rôles de princesse éplorée, Télaïre, Iphise, Iphigénie, et, après avoir rempli ce joli rôle, elle eut l'honneur de créer la délicieuse figure d'Eurydice dans le chef-d'œuvre de Gluck.

La liaison de Sophie avec le comte de Lauraguais causait grand étonnement dans le monde, surtout par sa persistance et sa durée; quel tapage, aussi, quand on apprit qu'un beau jour, la chanteuse, décidée à rompre, avait profité d'une absence du comte pour renvoyer à son hôtel les carrosses, écrins, dentelles et enfants qu'elle tenait de lui! La comtesse de Lauraguais, à ce qu'on ajoutait, avait gardé les enfants et retourné tout le reste à Sophie Arnould. Simple amusement de chanteuse en humeur de rire. Au bout d'un certain temps, après quelques infidélités réciproques, dont une assez longue au profit

d'un intermédiaire amical, M. Bertin, trésorier aux parties casuelles, Sophie et Lauraguais se retrouvèrent avec plaisir : de là, plus grand scandale. Elle était d'ailleurs philosophe et passait volontiers sur les caprices de son cher Lauraguais. Comme celui-ci faisait la cour à mademoiselle Robbé, nouvelle venue dans la danse, et qu'il se plaignait à Sophie, sa confidente naturelle, de trouver toujours chez la danseuse un chevalier de Malte... « Un chevalier de Malte! dit-elle. Vous avez bien raison de le craindre : il est là par devoir, pour chasser les infidèles. »

Elle lui servait de confidente en ses amours et, réciproquement, il lui servait de conseil. « Le prince d'Hénin me fera mourir d'ennui, disait-elle, avec ses bouquets, ses madrigaux et ses écus. » — « Attendez, repartit Lauraguais, je vais vous débarrasser de cet ennuyeux personnage. » Et tout aussitôt il appelle en consultation quatre médecins de la Faculté; il leur demande si l'on peut mourir d'ennui, ce qu'il faut faire afin d'éviter pareil trépas, et les quatre médecins, croyant répondre pour quelqu'un de ses parents, signent de la meilleure foi du monde un papier déclarant que le seul remède était de distraire le malade, en écartant de lui tout ce qui provoquait ce redoutable ennui. Cette pièce en main, le comte appelle un commissaire et porte plainte contre le prince d'Hénin, qui fera fatalement périr mademoiselle Arnould, par son obsession continuelle; en conséquence, il requiert qu'on enjoigne au prince de ne pas rendre visite à sa maîtresse, au moins tant qu'elle souffrira de cette maladie d'ennui qui la tuerait, de l'aveu de la Faculté.

En 1767, Sophie Arnould fut sur le point de quitter l'Opéra. Ses absences continuelles lassaient les directeurs qui lui refusèrent une gratification extraordinaire de dix mille livres; alors elle parla d'exiger sa retraite, et de très hauts personnages durent intervenir, tant elle était nécessaire, malgré ses fantaisies incessantes, à la marche du répertoire. Un jour, elle refuse de chanter, se disant malade, et s'en vient le soir à l'Opéra pour prendre, à ce qu'elle assure, une leçon de chant de son double, qui était mademoiselle Beaumesnil. Pareil caprice aurait valu quelques jours de Fort-l'Évêque à toute autre qu'elle; le duc de la Vrillière se contente de la réprimander. Alors le public s'agite, une cabale se forme, on décide de siffler vigoureusement l'ac-

trice et l'on court à l'Opéra. Elle entre en scène, elle chante : au lieu de la siffler, on la couvre d'applaudissements.

Entre les chanteuses qui gravitaient autour de Sophie, il en est une, mademoiselle Marie-Louise Guénon de la Chanterie, pour lui donner tous ses noms, qui ne brillait pas par le talent, car elle resta seize ans à l'Opéra dans un rang inférieur, mais qui se faisait remarquer par une beauté rare, une vraie figure de madone. Pour augmenter ses profits, profits de chanteuse et profits d'amoureuse, elle servait souvent de modèle à différents peintres, spécialement à ceux qui faisaient des tableaux de sainteté. Car la pauvre fille, avait un père, ancien commis des vaisseaux du Roi, qui venait la rouer de coups jusque dans son lit pour obtenir quelque argent, si bien que la malade appelait le commissaire à son aide, invoquait le témoignage des voisins, parmi lesquels sa camarade Dallier, et contraignait son père à se déclarer très satisfait d'un louis par mois qu'elle lui ferait tenir, si bon lui semblait, par le canal de l'obligeant commissaire. Un louis par mois, maigre régal pour un aussi noble seigneur.

*
* *

Sophie Arnould fut donc à peu près le seul soutien de l'Opéra pendant la période qui s'étend de Rameau à Gluck; mais, à côté d'elle, il y avait des artistes supérieurs dans un autre genre, Noverre et les frères Gardel, qui apportèrent des changements considérables dans la danse. En reprenant l'idée première de mademoiselle Sallé, non seulement ils firent tomber en discrédit le masque des danseurs, les paniers, tonnelets et autres accessoires ridicules, mais ils s'efforcèrent de mêler enfin au ballet-pantomime une action dramatique; ils ne se contentèrent plus de mettre à la queue leu-leu, tambourins, chaconnes, musettes, etc., selon que tel artiste excellait dans tel ou tel pas et, qu'étant plus ou moins ancien, il devait danser plus ou moins tard dans la soirée. « Ma vraie gloire, c'est d'avoir créé le ballet d'action », écrit fièrement Noverre. Et le fait est qu'il y contribua plus que personne, même en tenant compte des premiers essais de la Sallé. Vestris avait déjà rejeté le masque dans la pantomime, tout en le gardant pour les divertissements d'opéra, où cette suppression aurait

Dessiné par J. C. de Mormantelle — Gravé par la Fosse

Louis Magdelene Lany Pensionaire du Roi,

Née a Paris le 19. Novembre 1733. Reçue a l'Académie Royale de Musique en Novembre 1748 et retirée en Avril 1767.

Graces, quittes Cythere
Venés sur ce gazon.

Pour danser et pour plaire,
Venés de la Bergere

Prendre leçon
Talens Lyriques, Acte de la Danse, Scene 4

été beaucoup plus difficile, la mode étant alors parmi les amateurs, comme Helvétius et le bailli du Roullet, d'aller figurer sous le masque à l'Opéra : vif plaisir pour eux, grande distraction pour les spectateurs qui se répétaient leurs noms et cherchaient à les reconnaître sous les traits bouffis des Vents ou des Tritons. Ce fut Maximilien Gardel qui tenta cette dernière réforme et en vint à bout, un soir qu'il remplaçait à l'improviste Vestris dans son entrée d'Apollon, de *Castor et Pollux;* de ce jour, le masque fut abandonné par tous les premiers sujets et laissé seulement aux choristes dansants.

Le corps de ballet comptait alors des sujets hors ligne. Outre Vestris le père, qui dira de son fils : « Auguste est plus habile que moi, c'est tout simple, Gaëtan Vestris est son père, avantage que m'a refusé la nature, » il y avait aussi les deux Gardel, il y avait mademoiselle Lany, danseuse excellente qui battit la première des entrechats à six; il y avait mademoiselle Lyonnois, séduisante au possible et qui risqua la gargouillade, danse brillante et difficile ordinairement réservée aux hommes, dans un pas de la Haine avec le Désespoir — la gargouillade alors était spéciale aux entrées de démons, parce qu'elle servait à peindre la terreur; — il y avait encore et mademoiselle Peslin et mademoiselle Heinel; il y avait surtout mademoiselle Allard, si gaie, si plaisante en scène. Elle appartenait encore au ballet de la Comédie-Française lorsqu'elle avait donné à Vestris ce fils incomparable, Auguste Vestris, communément nommé du nom de ses parents Vestr'Allard, le *Diou de la Danse;* elle avait noué avec le duc de Mazarin une liaison longue, mais orageuse, à la fin de laquelle celui-ci fut jeté du haut d'un escalier par son rival, Louis-Joseph de Bourbon-Condé, qu'il avait surpris dans les bras de la belle. Elle s'attache ensuite à Bontemps, valet de chambre du Roi, qui fut durant quelques mois, l'un des gouvernants de l'Académie de musique, et quand celui-ci meurt, elle en éprouve un si violent chagrin qu'elle refuse pendant six semaines de faire son service. Un Allemand fort riche et titré s'éprend d'elle et menace de l'assassiner, puis de se tuer, si elle refuse de l'épouser; mais la danseuse appelle la police à son aide et la charge de veiller sur sa vie et sa vertu : l'étranger, prudent, fait le mort, et la fausse veuve peut continuer tout à son aise de pleurer Bontemps.

D'ailleurs, à l'approche du règne de Louis XVI et des bergeries sentimentales de Trianon, certaines danseuses de l'Opéra deviennent tendres et langoureuses, fidèles et passionnées. Ce ne sont plus de ces caprices d'un jour, ce n'est plus ce libertinage érigé en règle de vie, comme au temps de la Régence ou durant les premières années de Louis XV; l'influence de Diderot agit même sur certaines filles de théâtre qui se piquent de constance et prennent au sérieux leurs amours. Une simple figurante, du nom de Basse, décide elle-même son amant à contracter un mariage avantageux, elle refuse tout ce que lui offre la famille en échange de son dévouement et, quand elle est assurée qu'on prendra soin de ses enfants, elle se retire aux Barnabites, où toute la ville assiste à sa prise d'habit. Une danseuse charmante, mademoiselle Duperrey, aspirait à former de légitimes nœuds avec son camarade Dauberval. Sur le refus de ce bourreau des cœurs, elle va cacher son amour et sa confusion dans un couvent. Et mademoiselle Peslin, si renommée pour la précision de sa danse et la vigueur de son jarret, ne court-elle pas, malgré défense formelle et sans congé, rejoindre son amant, le marquis de Fleury, dès qu'elle apprend par le duc de Chartres qu'il s'est battu en duel avec un officier du régiment de Touraine et qu'il est grièvement blessé? Ne faut-il pas la rattraper en route et tout l'Opéra, tout le monde galant ne sont-ils pas émerveillés de cette marque d'amour et d'attachement?

La noble et superbe Heinel qui arrivait de Bayreuth, où elle était née, en passant par l'Opéra de Vienne, avait plus de goût pour le changement. « C'est une créature céleste pour la grâce et la noblesse, écrit son compatriote Grimm. La voir, je ne dis pas danser, mais marcher sur le théâtre, vaut seul l'argent qu'on paye à la porte de l'Opéra. » Le comte de Lauraguais, pour toucher le cœur de la danseuse, lui offrit 30,000 livres pour elle, 20,000 pour un frère qu'elle aimait beaucoup et dont elle voulait faire la fortune, un superbe mobilier, un carrosse, etc. La danseuse agréa l'hommage d'un soupirant qui s'exprimait si bien; malheureusement, elle était atteinte d'une maladie de peau : elle a fait, disait-on, du comte de Lauraguais un prince de Galles. Elle avait commencé par être extrêmement liée avec Gaëtan Vestris, puis les jalousies de métier les séparèrent; des procédés peu délicats s'en suivirent,

des injures même, après que les amateurs eurent pris parti pour l'un ou pour l'autre; à ce point que mademoiselle Heinel dut porter plainte à l'autorité supérieure. Le ministre enjoignit à Vestris de faire des excuses à sa camarade; aussitôt, le public, toujours hostile au pouvoir, se rangea du côté du danseur, qu'il avait d'abord sifflé, et le couvrit d'applaudissements. Bref, les deux artistes se regardèrent assez longtemps en chiens de faïence, puis se raccommodèrent si bien qu'ils finirent par s'épouser.

Et cette autre n'était-elle pas une sorte de philosophe en chaussons de satin, de libre penseuse en jupon court, cette Théodore toute imbue des idées de Jean-Jacques, et qui, avant d'entrer à l'Opéra, avait écrit, disait-on, à l'auteur d'*Émile* pour lui demander des conseils sur la conduite qu'elle devrait suivre dans cette dangereuse carrière? Danseuse très instruite et très honnête, absorbée par la lecture et médiocrement éprise de son art, qui lui valait cependant de brillants succès; car cette jeune fille, qui ne s'était décidée à danser que pour complaire à Lany, son professeur, avait d'emblée réuni tous les suffrages, tant elle avait de grâce et de légèreté, de malice et de gaieté. Toutes ses camarades l'aimaient, et cependant elle se battit un jour avec l'une d'elles, avec la « pastorale Beaumesnil », ainsi nommée, non à cause de son caractère, mais parce qu'elle excellait dans les rôles de bergère. Théodore se crut offensée par la chanteuse, et lui adressa un cartel : rendez-vous fut pris à la Porte-Maillot, où elles se rendirent vêtues en amazones, munies de pistolets, escortées des témoins réglementaires : mesdemoiselles Fel et Charmoy, Peslin et Guimard... On s'ajuste, on tire... et les pistolets ratent; les témoins de rire et les rivales de s'embrasser. Mais le plus beau succès de Théodore, durant sa courte et brillante carrière, est d'avoir su fixer le volage et séduisant Dauberval, dont elle s'était éprise, en dépit de la philosophie : Dauberval, la coqueluche de toutes les femmes, courant de la brune à la blonde, habitué à mener de front vingt intrigues galantes; Dauberval, également chéri des dames de la cour, qui raffolaient de lui, et des grands seigneurs, qui lui témoignaient une affectueuse familiarité; Dauberval, le rival heureux du Roi auprès de la Dubarry, qui organisait une quête afin de payer toutes ses dettes et de le retenir en

France; Dauberval, qui se tortillait, se disloquait, se déhanchait avec une grâce peu commune et faisait en scène mille folies auxquelles toute l'assemblée applaudissait de grand cœur... Et quand la danseuse philosophe, à force de constance, eut touché le cœur du barbare, ils s'unirent par les liens les plus sacrés et firent un ménage excellent jusqu'à la fin de la vie!

M.lle GUIMARD dans le ballet du Navigateur.

Elle unit les vertus, l'esprit et la bonté
A la grace plus belle encor que la beauté!

* * *

Mais toutes ces illustrations de la danse et de la galanterie pâlissent devant la Guimard. C'était une danseuse adorable, élégante et légère plutôt que forte, mimant ses rôles avec une grâce un peu maniérée, mais avec une vérité surprenante; une femme charmante, de petite taille, fort mince, avec des traits fins qui lui conservèrent longtemps un grand air de jeunesse; une artiste zélée et consciencieuse, qui, pendant vingt-sept ans de services, ne fit que trois absences, deux pour cause de maladie, une après la mort de sa fille. Véritable souveraine de l'Opéra, en raison de son éclatante supériorité; déployant à la ville un luxe inouï auquel subvenaient le maréchal prince de Soubise, M. de Jarente, évêque d'Orléans, et de Laborde, premier valet de chambre du Roi, la Guimard jouit durant toute sa carrière d'une faveur invariable auprès du public que la danseuse enchantait, d'un crédit irrésistible auprès des grands que la femme enivrait. Elle abusa bien quelquefois du pouvoir qu'elle devait à son talent, à ses relations, à la protection même de Marie-Antoinette, qui la consulta plus d'une fois pour l'organisation de

ses fêtes ou pour des ajustements de toilette; mais ce fut, en somme, une excellente femme et une artiste incomparable. Le premier jour de l'an 1768, ne distribua-t-elle pas aux pauvres et aux malades les 6,000 livres que le prince de Soubise lui envoyait en étrennes et ne secourait-elle pas ses camarades nécessiteux avec délicatesse et discrétion?

Par M. de Jarente, elle disposait de la feuille des bénéfices et voyait tous les membres du clergé de France à ses pieds, — « Ce petit ver à soie devrait être plus gros, disait Sophie Arnould, il ronge à une si bonne feuille; » — et par le prince de Soubise, elle dirigeait la capitainerie des chasses : aussi sa table était-elle toujours richement fournie en gibier, sans compter qu'elle octroyait facilement aux artistes de l'Opéra licence de chasser dans les forêts royales. Que ce fût dans le somptueux hôtel qu'elle avait fait construire à la Chaussée d'Antin ou dans sa maison de campagne, à Pantin, elle donnait toujours trois soupers par semaine : un pour les grands seigneurs, un autre pour les artistes et les gens de lettres, un troisième, enfin, pour ses amis du théâtre et les filles galantes les plus en renom. A la campagne aussi bien qu'à la ville, elle avait chez elle un théâtre, dirigé par le financier de Laborde, et où elle jouait de préférence des comédies grivoises. C'est là qu'elle risqua, avec son camarade Dauberval, cette fameuse fricassée, qu'elle dut ensuite aller danser à la cour et qui lui valut une pension royale. Elle s'entendait d'ailleurs à merveille à flatter les goûts d'une société dissolue, et, dans son théâtre de Pantin, elle avait réservé des loges grillées pour les honnêtes femmes qui lui faisaient l'honneur d'assister au spectacle sans vouloir être reconnues. Aussi, quand elle se fit construire un hôtel à Paris, donna-t-elle une grande importance au théâtre, qui pouvait contenir environ cinq cents personnes et qui fut solennellement inauguré, avant même l'achèvement de l'hôtel, par une grande fête où se pressaient les plus grands seigneurs, le duc de Chartres, fils du duc d'Orléans, et le comte de La Marche, fils du prince de Conti.

Malgré les sommes énormes dont elle disposait, la Guimard menait une vie tellement désordonnée qu'elle dut un jour mettre son hôtel en loterie : elle lança 2,500 billets au prix de 120 livres chacun, et la comtesse de Lau gagna ce palais, qu'elle revendit peu après au banquier Perregaux pour 500,000 livres.

Tout Paris s'était préoccupé de cette loterie, de même que, quelques mois auparavant, quand la Guimard avait eu le bras cassé par la chute d'un portant, on n'avait parlé que de cet accident, pour vanter le courage de la danseuse, supportant sans mot dire la douloureuse opération que le chirurgien des mousquetaires, Guérin, avait faite à l'instant même. Et quel émoi, plus tard, quand elle eut la petite vérole après son grand succès dans le rôle de *la Rosière,* qu'elle dut céder presque aussitôt à mademoiselle Dorival! Quelle passion lors de sa querelle à coups de brocards avec la jolie mademoiselle Dervieux, qui, n'ayant pas eu de succès dans la danse, essaie de chanter, avec un filet de voix, Colette du *Devin du village,* et plaît tellement que Dorat accorde sa lyre en faveur de la débutante. Colère de la Guimard à la nouvelle de cette infidélité poétique, épître grossière, satire infâme, chansons licencieuses, et, pour couronner le tout, une caricature où la Guimard est représentée se balançant avec élégance entre ses quatre favoris : le prince de Soubise joue de la pochette; l'évêque d'Orléans, du serpent; Dauberval, du cor; et Laborde bat la mesure, appuyé sur un balai. Ce piquant *Concert à quatre* eut un succès de rire universel.

ADOLPHE JULLIEN.

(A suivre.)

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME TROISIÈME

TROISIÈME ANNÉE

LIVRAISON DU 1er JUILLET 1888

PAGES

M. Ferdinand Fabre. — *Norine*, première partie 5

Illustrations de M. Boutet de Monvel (pages 5 et 37).
La méditation de Justin, par le même (en regard de la page 10).
Norine et ses chèvres, par le même (en regard de la page 12).
La déclaration, par le même (en regard de la page 26).
Norine et le grand-père, par le même (en regard de la page 34).

M. Henri Bouchot. — *L'Histoire par les Éventails populaires (1789-1804)* 38

Incroyables, par M. Louis Morin (page 38).
Éventail aux assignats (en regard de la page 42).
Éventail aux courses de chevaux, par Carle Vernet (en regard de la page 48).
Bonaparte et Wurmser, par Bertaux (en regard de la page 50).
La descente en Angleterre (en regard de la page 54).
Le percement de l'isthme de Panama, par Martin La Bastide (en regard de la page 56).
Bonaparte, par Percier et Fontaine (page 58).

M. Vsevolod Garschine. — *Souvenirs d'un soldat*, première partie (traduction de M. Dimitri de Benckendorff) 59

Vue de Kitchineff, par M. Maurice Orange (page 59).
La prière au camp, par le même (en regard de la page 68).
Le passage du gué, par le même (en regard de la page 82).
La calèche du général, par le même (page 84).

M. Francisque Sarcey. — *A la Comédie-Française. Coquelin* 85

Illustrations de M. Claudius Popelin (pages 85 et 96).
Portrait de Coquelin dans les *Précieuses ridicules*, par M. J.-G. Vibert (en regard de la page 88).
La loge de Coquelin à la Comédie-Française, d'après un cliché de M. Chalot (en regard de la page 92).

PAGES

M. Henry Cochin. — *Réflexions sur le Salon de 1888* 97

Lancement de pont, par M. Loustaunau (page 97).
Sortie de bal, par M. Albert Lynch (page 97).
L'Étoile du berger, par M. Jules Breton, gravure à l'eau-forte de Muller (en regard de la page 100).
Vincent de Beauvais et Louis IX à l'abbaye de Royaumont; par M. Chartran (en regard de la page 102).
L'heure de la traite, par M. Julien Dupré (en regard de la page 104)
Partie de campagne, par M. Richard Goubie (en regard de la page 106).
Aux héros sans gloire, par M. Ernest Hébert (en regard de la page 110).
Portrait de M. Hubert Herkomer, par M. Herman G. Herkomer (en regard de la page 112).
Piété filiale, par M. P. Outin (en regard de la page 114).
Si je n'étais captive, par M. E. Richter (en regard de la page 118).
Novembre, par M. Marcotte de Quivières (page 120).

LIVRAISON DU 1er AOUT 1888

M. Georges Ohnet. — *Sans Dot* 121

L'entrée au bal, par M. Loustaunau (page 121).
La musique au Tapis-vert de Versailles, par le même (en regard de la page 124).
Fiancés, par le même (page 127)

M. Adolphe Jullien. — *L'Opéra sous l'ancien régime. Le Grand Règne et la Régence*, première partie 128

Portrait de Lulli, par Mignard (page 128).
L'entrée de l'Opéra, au Palais-Royal (1673), d'après une estampe du temps, par M. Saint-Elme Gautier (page 131).
Le Palais-Royal, vue à vol d'oiseau, fac-similé d'une estampe du temps (page 132).
Coupe longitudinale de la salle de l'Opéra au Palais-Royal (1673-1763) (page 133).
Plan de la salle (1er étage) et de la scène de l'Opéra au Palais-Royal (1673-1763) (page 134).
Mademoiselle Maupin, dansant à l'Opéra, fac-similé d'une estampe du temps (page 137).
Mademoiselle Prévost, d'après Raoux (Musée de Tours), par M. Saint-Elme Gautier (en regard de la page 144).
Mademoiselle Pélissier, par Drouais (en regard de la page 146).
Louis Pécourt, par Tournières (en regard de la page 148).
Mademoiselle Subligny, d'après une estampe du temps (en regard de la page 150).
Mademoiselle Camargo, par N. Lancret (en regard de la page 152).
Mademoiselle Sallé, par le même (en regard de la page 154).
Berger dansant, d'après Bocquet, par M. Saint-Elme Gautier (page 157).

Madame Georges de Montgomery. — *La Fin d'une Idylle*. 158

Illustrations de mademoiselle Rosa Bonheur (pages 158 et 162).
Harde de cerfs, par la même (en regard de la page 158).
Le cerf à l'eau, par la même (en regard de la page 160).

PAGES

M. Ferdinand Fabre. — *Norine*, deuxième partie. 163

Dans la bibliothèque, par M. Boutet de Monvel (page 163).
La cour de l'Institut, par le même (en regard de la page 166).
La reconnaissance, par le même (en regard de la page 180).
La visite à Justin, par le même (en regard de la page 188).
Au cimetière, par le même (en regard de la page 194).
Le chardonneret en cage, par le même (page 200).

M. Vsevolod Garschine. — *Souvenirs d'un soldat*, deuxième partie (traduction de M. Dimitri de Benckendorff) 201

Sur la voie, par M. Maurice Orange (page 201).
La revue, par M. Dmitrieff (en regard de la page 204).
Le passage du Danube, par le même (en regard de la page 212).
Le combat, par le même (en regard de la page 226).
La tombe du Cosaque, par M. Lançon (page 228).

M. Frédéric Masson. — *Un mot sur les Primitifs, à propos des maîtres florentins du xve siècle, de M. le Vicomte Delaborde*. 229

Le tombeau de Leonardo Bruni, par Bernardo Rossellino (page 229).
La Vierge et l'Enfant Jésus, fragment d'un tableau de Masselino da Panicale, à l'Académie des Beaux-Arts de Florence (en regard de la page 234).
Armoiries des Martelli, par Donatello (page 240).

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1888

Ouida. — *La Vipère* 241

Bateaux de pêche sur la Lagune, par M. Schommer (page 241).
Le cloître de San-Francesco-della-Vigna, par le même (en regard de la page 246).
Véronique à Santa-Maria-Formosa, par le même (en regard de la page 258).
Dorat et Véronique, par le même (en regard de la page 264).
La mort de Véronique, par le même (page 272).

M. le général Thoumas. — *Les Canons anciens et modernes*, première partie. 273

Artillerie allemande devant Munich, d'après une estampe du xviie siècle (page 273).
Fac-similé de gravures sur bois, extraites de « La Pyrotechnie » (pages 274 et 276).
Le siège de Troie, fac-similé d'une gravure sur bois extraite du Virgile de 1504 (page 275).
Canons français, époque de Louis XIV, d'après « les Travaux de Mars » (en regard de la page 278).
Bombardier du temps de Louis XIII, d'après « la Pratique de la guerre » du sieur Malthus (en regard de la page 286).
Défense d'une mitrailleuse (1870-71), par Alphonse de Neuville (en regard de la page 294).
Trophee militaire, par Challiot (page 296).

PAGES

M. Frédérick Wedmore. — *Orchardson et son œuvre* 297

Portrait de M. Orchardson (page 297).
Portrait du fils de l'auteur, par le même (en regard de la page 298).
Napoléon à bord du *Bellérophon*, par le même (en regard de la page 302).
Le salon de madame Récamier, par Orchardson (en regard de la page 304).
Limiers (*blood-hounds*), par le même (page 308).

M. Émile Michelet. — *Sœurs de charité* 309

La première communion, par M. Laurent-Desrousseaux (page 309).
Sœur de la congrégation de Jésus au Temple, par le même (en regard de la page 312).
Illustration de M. Saint-Elme Gautier (page 314).

M. N. Quellien. — *Gabier de misère* 315

« A la mer ! » par M. Georges Récipon (page 315).
La maison déserte, par le même (en regard de la page 318).
Javréo et Marivonic, par le même (en regard de la page 324).
Les marins de Groix, par M. Saint-Elme Gautier (page 327).

M. Adolphe Jullien. — *L'Opéra sous l'ancien régime*, deuxième partie . . 328

J.-Ph. Rameau, par J.-J. Caffieri (page 328).
Jéliotte en Apollon, par Louis Tocqué (en regard de la page 332).
Les ambassadeurs du Maroc à l'Opéra, par Trouvain (page 337).
Danseur et danseuse, d'après Bocquet, par M. Saint-Elme Gautier (en regard de la page 340).
Fac-similé d'une affiche de l'Académie royale de musique (page 344).
Vue et coupe transversale de la salle de l'Opéra construite par Moreau au Palais-Royal (1770-1781) (en regard de la page 346).
Sophie Arnould, d'après une miniature appartenant à M. Panhard (en regard de la page 348).
Mademoiselle Lany, par Mormantelle (en regard de la page 350).
Danseur et danseuse, d'après Bocquet (en regard de la page 352)
Mademoiselle Guimard dans le ballet du *Navigateur* (page 354).
Danseuse, d'après Bocquet (page 356).

FIN

Asnières. — Imprimerie Boussod, Valadon et Cie, 2, avenue de Courbevoie.

AP
20
L48
année 3
t.3

Les Lettres et les arts;
revue illustrée

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY